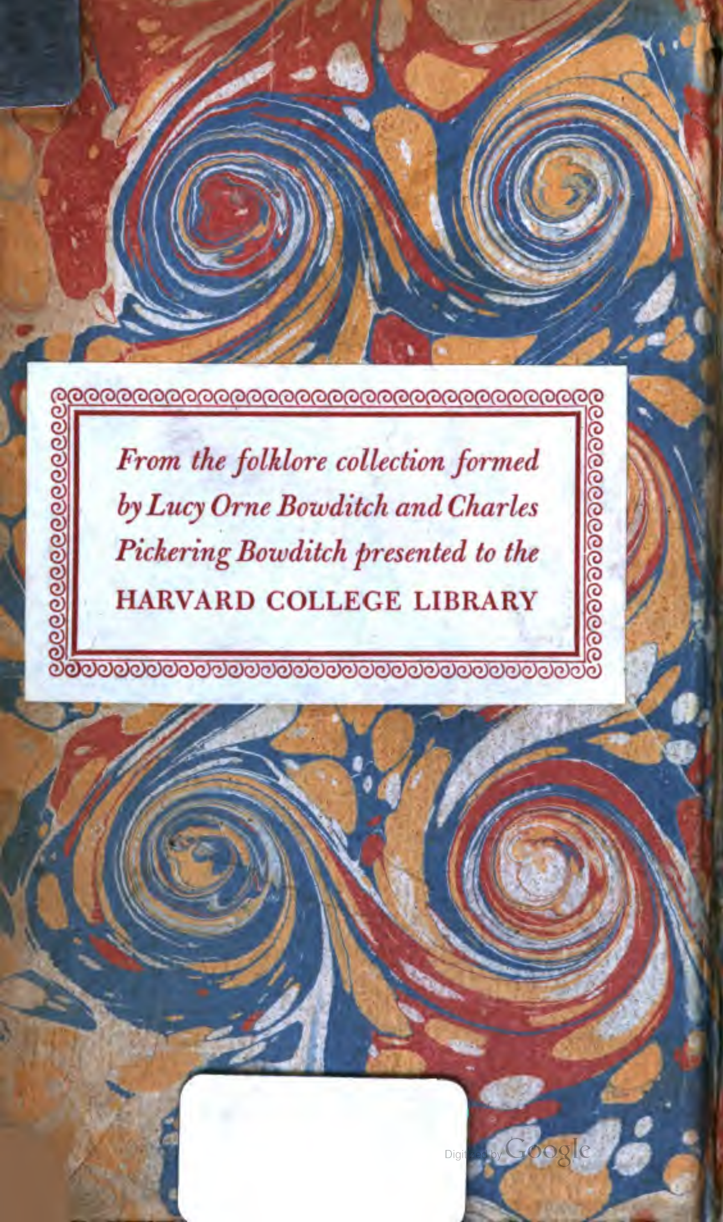

NEDL TRANSFER
HN 6M7S H
Digitized by Google


From the folklore collection formed by Lucy Orne Bowditch and Charles Pickering Bowditch presented to the
HARVARD COLLEGE LIBRARY
Digitized by Google



LE CABINET DES FÉES.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

Les NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX, par M. le comte de CAYLUS.

Tout vient à point qui peut attendre, ou CADICHON ET JEANNETTE, par M. le comte de CAYLUS.

Les CONTES de M. DE MONCRIF, lecteur de la reine, de l'académie françoise, & de celles des Sciences & Belles-Lettres de Nancy & de Berlin.

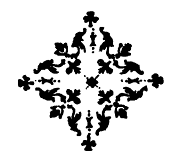
LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE DES CONTES DES FÉES, ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-CINQUIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

A MADAME***.

Vous aimez aſſez les Contes Orientaux, Madame, pour avoir ſouvent pris leur parti, & je vous ai vu plus d'une fois répondre avec graces aux plaiſanteries de pluſieurs perſonnes, qui condamnoient avec plus de ſérieux que de ſolidité l'amuſement que l'on peut retirer de ces badineries. Oppoſer le ſérieux à des critiques d'humeur, ce ſeroit les imiter & non pas y répondre. Cependant il faut convenir que l'on ne peut être ſenſible à ce délaſſement de l'eſprit, qu'après être pour ainſi dire, *blazé* ſur les romans & ſur les petites hiſtoires françoiſes : celles-ci ont ordinairement une intrigue, un plan & un objet qui ſe

développe avec ordre, mais l'habitude où nous ſommes de les lire, nous fait trop aiſément prévoir leur dénouement; au lieu que les hiſtoires orientales n'ont ſouvent qu'un ſeul objet, dont l'effet eſt d'exciter la ſurpriſe en voyant que les plus petits incidens amènent les plus grandes révolutions. C'eſt en cela que conſiſte preſque tout leur attrait, le ſtyle contribue auſſi à leur agrément; il ſe ſent de la chaleur du climat qui produit une ſingularité piquante pour les lecteurs de l'Europe. A l'égard du merveilleux qui ſe trouve dans les unes & dans les autres, il ſeroit inutile d'en faire la comparaiſon: c'eſt le goût particulier qui doit en décider.

Enfin, Madame, la nature vous a fait naître aſſez heureuſement pour préférer le frivole amuſant aux choſes qu'on appelle ſérieuſes : vous m'avez prouvé plus d'une fois que le bon eſprit ſe prête à tout, je m'eſtimerois heureux de pouvoir amuſer votre imagination pendant quelques momens ; voilà mon objet en vous préſentant ces Contes. Les Mille & une Nuits, les Mille & un Jours, les quarante Viſirs, Abdala fils d'Hanif, & tant d'autres qui ſont remplis d'images charmantes, vous ſont ſi préſens, que je vous ai ſouvent entendu déſirer des ouvrages en ce genre qui vous fuſſent inconnus. Je compte beaucoup ſur la nouveauté de celui-ci : je pourrois même, ſans bleſſer la modeſ-

tie, en faire un plus grand éloge, n'ayant point d'autre part à ce recueil que celle de l'avoir rassemblé. Je saisis cette occasion pour vous témoigner l'intérêt que je prends à ce qui peut vous amuser dans votre retraite. J'ai l'honneur d'être.

NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX.

Histoire de Moradbak.

HUDJIADGE, un des rois célèbres de Perse, éprouva une si grande insomnie, qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple; elle lui alluma si prodigieusement le sang, qu'il devint cruel & barbare, de doux & humain qu'il étoit quand il jouissoit du repos comme les autres hommes.

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remèdes des sages & des médecins célèbres dans l'Orient; mais tous leurs conseils & tous les remèdes avoient été inutiles. Enfin, ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour retrouver le sommeil, il donna ordre à son visir, qui le veilloit ordinairement, de faire monter un nommé Fitéad, qui avoit la garde des portes de son palais & d'une prison particulière qui y étoit jointe. Hud-

jiadge s'étoit perſuadé qu'un homme auſſi ſédentaire qu'un portier & géolier tout-à-la-fois, pourroit avoir entendu pluſieurs perſonnes conter leurs hiſtoires ou leurs malheurs, & que ces récits lui feroient peut-être retrouver le ſommeil. Quand Fitéad fut en ſa préſence, il lui dit : Je ne puis prendre aucun repos ; je veux que tu me contes des hiſtoires. Hélas ! ſouverain ſeigneur, dit Fitéad, en ſe proſternant, je ne ſais pas lire, & je n'ai point de mémoire ; je me ſuis toujours contenté d'ouvrir & de fermer exactement la porte du palais de votre majeſté, & de garder fidèlement les priſonniers qu'elle m'a confiés ; je n'ai jamais penſé à autre choſe. Je crois que tu dis vrai, reprit Hudjiadge ; mais ſi tu ne me trouves quelqu'un qui me conte des hiſtoires capables de m'endormir ou de m'amuſer quand je ne puis dormir, je te ferai mourir. Va-t-en ; je te donne trois jours pour m'obéir, ſinon je te tiendrai parole.

Fitéad, en s'en allant, diſoit en lui-même : Jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande ; je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'abandonner le pays, & d'aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traverſa la ville, demandant à tous ceux

Nouveaux Contes Orientaux

Tom. 2. pag. 31



Fais moi un Conte qui m'endorme ou qui m'amuse;

C. P. Marillier, Del. N. Thomas, Sculp.

qu'il rencontra, s'ils ne connoissoient personne qui sût des histoires ou des contes capables de faire dormir; mais tout le monde se mocquoit de sa question, & le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui, fort triste & fort affligé.

Fitéad étoit veuf, & il avoit une fille âgée d'environ douze ans, qui étoit très-belle, & qui avoit beaucoup d'esprit; elle se nommoit Moradbak (1). Elle s'apperçut aisément du chagrin qui dévoroit son père; elle lui fit des questions d'une façon si touchante, qu'il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger, & de mettre sa confiance en Dieu, en l'assurant qu'elle espéroit trouver le lendemain ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours; & Fitéad attendit avec impatience l'exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue, Moradbak passa dans sa chambre; elle leva la natte qui étoit entre son lit & la muraille, entra dans le souterrein, descendit à la grille de fer, & vint consulter le sage Abouṁélek sur une conjoncture si délicate.

Pour l'intelligence de cette histoire, il

(1) Désir accompli.

faut ſavoir que le roi Hudjiadge avoit autrefois fait mettre en priſon ce grand homme, avec ordre de ne lui donner que du pain & de l'eau pour ſa ſubſiſtance, & de l'empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit abſolument oublié & le ſage & les ordres qu'il avoit donnés il y avoit déjà quinze ans. Ce ſage, qui ne l'étoit guères, de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince, par l'eſpérance de guérir ſon inſomnie; &, pour y parvenir, il lui avoit repréſenté combien la cruauté aigriſſoit le ſang, & devoit éloigner le ſommeil; mais il avoit été puni de cet avis ſalutaire par une priſon plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu'elle habitoit, avec un oiſeau, qui depuis quelques jours faiſoit tout ſon amuſement, avoit trouvé derrière ſon lit une natte, & derrière cette natte un endroit de la muraille aſſez mal conſtruit, & qui laiſſoit quelques ouvertures, dans leſquelles l'oiſeau qui faiſoit ſes délices étoit entré. Sa voix, pour le faire revenir, étant inutile, & touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu'en très-peu de temps elle entra dans

un fouterrein dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit fon oifeau, &, dans la crainte d'être grondée d'avoir démoli la muraille, elle eut foin de cacher la porte du fouterrein avec la natte, de façon qu'il n'étoit pas poffible de la diftinguer. La jeuneffe eft curieufe. Ce fouterrein, tout horrible qu'il paroiffoit à la première vue, étoit affez large & affez élevé pour laiffer paffer un homme. Moradbak s'accoutuma peu à peu à le voir fans horreur. Quelques plaintes qu'elle entendit à l'extrémité du fouterrein, lui causèrent d'abord des frayeurs qui fe calmèrent; elle voulut favoir d'où elles partoient; vingt fois elle s'avança, & vingt fois elle revint fur fes pas; mais enfin elle trouva que le fouterrein conduifoit au cachot qui renfermoit le fage Aboumélek, & n'en étoit féparé que par deux effroyables grilles de fer qui donnoient précifément dans le cachot. Qui que vous foyez, lui dit le fage, ayez pitié de ma misère. Hélas! lui répondit Moradbak, que puis-je faire pour vous? Je fuis la fille de Fitéad, je n'ai que neuf ans, & mon père me grondera peut-être de vous avoir parlé. Etes-vous, continua-t-elle, le prifonnier auquel il porte tous les jours du pain & de l'eau, & qu'il ne veut pas que

je voie ? Je le suis, lui répondit Abouméleк. Alors Moradbak, devenue plus hardie, vint à ces grilles de fer, & bientôt elle y porta tout ce qui étoit en son pouvoir, & les petits soulagemens dont elle se privoit souvent pour adoucir les rigueurs de la captivité du sage. Pour reconnoître un si bon naturel, il résolut, de son côté, d'élever son ame à la vertu & aux sublimes connoissances. Dans le dessein d'y parvenir, & de lui rendre les leçons de morale plus agréables, il lui avoit conté plusieurs histoires. Ainsi Moradbak, en promettant à son père de lui trouver un homme tel qu'il le cherchoit, n'avoit songé d'abord qu'à lui proposer le sage Abouméleк; elle avoit même regardé le désir d'Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, & une occasion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit. Cependant elle voulut le consulter avant que de faire aucune proposition à son père, pour savoir comment elle pourroit parler de lui, sans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à se servir de lui dans l'occasion présente, d'une façon qui parût naturelle, & qui ne pût les commettre ni l'un ni l'autre. Ce fut dans ces inten-

tions qu'elle defcendit à la grille du cachot, & qu'elle fit part au fage & de ce qui lui étoit arrivé, & de fes projets. Aboumélek lui répondit, qu'Hudjiadge fe fouviendroit peut-être encore des menaces qu'il lui avoit faites, & que ce feroit l'expofer inutilement que de le propofer; qu'il valoit mieux que ce fût elle-même qui fe préfentât pour conter les hiftoires que l'on défiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il; je vous en ai conté plufieurs, & je vous en apprendrai tant que vous en aurez befoin. Allez, & n'oubliez pas qu'il n'eft rien à quoi vous ne deviez vous expofer pour fauver les jours de votre père. Ce difcours fit impreffion fur la jeune Moradbak, qui, malgré fon mérite, ne préfumoit pas d'elle, & la détermina à fe propofer le lendemain à fon père. Mon père, lui dit-elle, je fuis affez heureufe pour vous tirer de la peine où vous êtes, & mettre ainfi vos jours à l'abri de la cruauté d'Hudjiadge. Ah! ma fille, que je t'ai d'obligations, lui dit-il, en l'embraffant les larmes aux yeux! où trouverai-je le perfonnage illuftre à qui je vais être fi redevable? Je veux aller me profterner à fes pieds, & lui donner des marques de la plus vive reconnoiffance. Vous n'irez pas loin, reprit Mo-

radbak, pour le remercier d'une chose que le devoir & les sentimens lui font entreprendre avec joie. C'est moi, continua-t-elle. C'est toi, répondit Fitéad, avec une surprise mêlée de chagrin; je te fais gré de ta bonne volonté; mais puisque tu n'as point d'autre ressource à m'offrir, je vois bien qu'il faut me résoudre à quitter le pays. Prépare-toi à me suivre dans ma fuite; je n'ai plus d'autre parti à prendre, & nous serons peut-être plus heureux ailleurs. Si vous étiez obligé d'abandonner votre patrie, il est certain, lui répliqua Moradbak avec tendresse, que je vous suivrois avec joie; mais vous n'en êtes pas réduit à cette peine. Soyez tranquille, je vous réponds de tout. Le roi ne peut dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes & qui tiennent l'esprit en suspens, selon l'usage des philosophes Indiens, comme est celle-ci, par exemple :

Une femme est entrée dans un jardin, où elle a ramassé des pommes : ce jardin a quatre portes gardées chacune par un homme : cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte ; quand elle est arrivée à la seconde, elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au

second portier; à la troisième elle a fait la même chose; enfin elle a encore partagé avec le quatrième, de façon qu'elle n'avoit plus que dix pommes: alors on demande combien elle en avoit ramassé.

Fitéad étonné voulut deviner combien la femme en avoit en effet ramassé, mais Moradbak l'interrompit dans son calcul, & lui dit: Elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré, poursuivit-elle, que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise; ne craignez point que je fasse comme la femme dont Ebouali Sina avoit fait la fortune, & qui ne put se renfermer dans les règles que le sage lui avoit prescrites: écoutez-en l'histoire.

Fitéad y consentit, & Moradbak poursuivit ainsi:

Ebouali Sina, sage derviche, & fort aimé du grand prophète, passa la nuit chez une pauvre femme qui avoit exercé à son égard tous les devoirs de l'hospitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite; & voulant la soulager dans sa misère, il détacha une pierre du mur de sa maison, & prononça quelques paroles sur elle, ensuite il la remit à sa place, & la perça d'un petit canal, au bout duquel il eut soin de

placer un robinet. Alors il dit à la femme, en la remerciant & lui disant adieu : Ma bonne mère, quand vous voudrez avoir du *permetz* (1), ouvrez le robinet & tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez-en la quantité qui vous sera nécessaire pour vôtre usage, portez le surplus au marché, soyez sûre que la source n'en tarira jamais ; tout ce que j'exige de vous, c'est de ne pas détacher cette pierre, & de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, & pendant quelque temps elle observa ce que le saint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l'opulence régna bientôt dans son petit ménage ; enfin la curiosité devint si forte en elle, qu'elle y succomba. Elle déplaça la pierre, & ne trouva dessous qu'une grappe de raisin. Elle remit les choses comme elle les avoit trouvées, mais le permetz ne coula plus & s'évanouit pour jamais. Soyez donc persuadé, mon cher père, poursuivit Moradbak, que je ne déplacerai point la pierre par un trop grand désir de bien faire ; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi, & que vous ne vous repentirez pas de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

(1) C'est un vin cuit fort célèbre.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbak, l'embrassa plusieurs fois, & se rendit à ses instances, persuadé qu'il n'en auroit point de reproches; il alla donc au lever du roi, ou, pour mieux dire, à sa première audience, qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, & il lui dit en se prosternant: Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires; cependant je suis en état de lui présenter, dès aujourd'hui, quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente: tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjiadge, ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener? Sire, lui répondit Fitéad, c'est ma fille. Ta fille, reprit le roi, quel âge a-t-elle? Douze ans, lui répondit Fitéad; tu te mocques de moi, interrompit Hudjiadge en colère; que peut-on conter à cet âge? Visir, continua-t-il, faites punir tout-à-l'heure cet insolent. Le visir lui représenta avec beaucoup de ménagement, que l'on seroit toujours à portée de le punir, s'il avoit abusé de la confiance du souverain; heureusement pour Fitéad, Hudjiadge en convint, & dit à son portier, viens donc ce soir, amène ta fille, nous entendrons, le visir & moi, les beaux contes que peut faire un enfant:

je veux même, dit-il en se tournant du côté de Fitéad, que tu juges toi-même de son mérite, selon lequel, j'en jure par ma barbe, tu seras puni ou récompensé.

Fitéad se retira, & vint apprendre à Moradbak ce qui s'étoit passé, en lui disant que sa vie étoit entre ses mains; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du sage Aboumélek, qu'elle dit à son père tout ce qu'il falloit pour le rassurer.

Le soir étant venu, Fitéad la conduisit à l'appartement du roi, qui la vit paroître avec étonnement; la grandeur de sa taille & sa beauté adoucirent un peu la férocité d'Hudjiadge; cependant, il lui dit: fais-moi un conte qui m'endorme ou qui m'amuse; voyons si tu pourras sauver la vie à ton père. Moradbak ne s'étonna point d'un début si peu prévenant; Aboumélek l'avoit mise au fait du caractère d'Hudjiadge, elle prit la parole avec assurance, après avoir reçu ordre du roi de s'asseoir, aussi bien que le visir & même Fitéad, & commença dans ces termes.

Histoire de Dakianos & des sept Dormans.

LES historiens rapportent qu'il y avoit dans l'ancienne Perse un berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans conduisoit des moutons, sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui le connoissoient rendoient justice à sa probité, & la nature l'avoit doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois s'il avoit vécu dans le monde.

Un jour, dans le temps qu'il faisoit sa prière, son troupeau prit l'épouvante & se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, apperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu'à la moitié du corps dans un trou dont il ne pouvoit sortir, il courut à lui & le retira; mais il fut frappé d'une lumière très-brillante qui sortoit de cette ouverture; il examina ce qui la produisoit, & reconnut sans peine qu'elle partoit d'une lame ou table d'or, d'une assez médiocre étendue; il augmenta l'ouverture du trou, & se trouva dans un souterrain qui n'avoit pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra-

cette table d'or avec beaucoup d'attention ; mais il ne ſavoit pas lire, & ne pouvoit comprendre ce que ſignifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites: pour s'en éclaircir, il l'emporta, & quand la nuit fut venue, il la mit ſous ſa veſte & revint à la ville. Son premier ſoin fut de la montrer aux ſavans qu'on lui indiqua, mais quelque verſés qu'ils fuſſent dans les ſciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inſcription ; cependant un de ſes docteurs lui dit, perſonne ne peut ici traduire ces caractères ; allez dans l'Egypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cent ans, qui ſait lire les plus anciennes écritures & qui poſsède toutes les ſciences, lui ſeul peut ſatisfaire votre curioſité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit, & partit ſur le champ pour l'Egypte.

Dès qu'il y fut arrivé il s'informa du vieillard. Il étoit ſi célèbre, que tout le monde lui montra ſa maiſon. Il alla le trouver, lui dit le ſujet de ſon voyage, & lui préſenta la table d'or. Le vieillard le reçut avec bonté, & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité ; mais après avoir réfléchi quelque temps, il jeta les

yeux ſur Dakianos, & lui dit: comment cette table eſt-elle tombée entre vos mains? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée, des choſes qui vraiſemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la phyſionomie heureuſe, & cette inſcription parle d'un infidelle dont la fin doit être tragique & funeſte; mais puiſque la fortune vous a donné cette table, ce qui eſt écrit deſſus vous regarde ſans doute. Dakianos ſurpris de ce diſcours, lui répondit: comment ce que vous dites peut-il être? Je prie Dieu tous les jours depuis trente ans, jamais je ne lui ai été infidelle; comment puis-je être réprouvé? Quand il y auroit trois cent ans, lui répondit le vieillard, que vous ſerviriez Dieu, vous n'en ſerez pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos; il pouſſa des ſoupirs, il pleura même, & s'écria: Plût à Dieu que je n'euſſe jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'euſſe jamais montrée, & que je n'euſſe jamais entendu une ſentence auſſi terrible! Que vous auroit ſervi, lui dit alors le ſavant homme, de ne me la point apporter, la prédeſtination de Dieu eſt de

toute éternité ; ce qui eſt écrit dans le livre de vie ne ſe peut effacer ; mais je peux me tromper : le ſavoir des hommes eſt quelquefois douteux, Dieu ſeul eſt infaillible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un tréſor des plus conſidérables, & que toutes les richeſſes appartiennent à celui qui ſera poſſeſſeur de la table d'or. Ces mots de richeſſes conſolèrent Dakianos ; & dans le tranſport de ſon ame, il dit au vieillard : Ne tardons point ; allons chercher le tréſor, nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en ſoupirant : Vous ne ſerez pas plutôt le maître de toutes les richeſſes, que vous en abuſerez. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir être riche, & je ſerai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu ſervice. Quels diſcours me tenez-vous, s'écria Dakianos ! Quoi ! je vous ai l'obligation de me procurer des tréſors, vous faites ma fortune, & vous voulez que je manque à la reconnoiſſance ! Un infidelle ne ſeroit pas capable de cette ingratitude, & je ne puis jamais en avoir ſeulement la penſée. Je fais donc ferment, par le grand Dieu, de vous regarder comme mon père, & de partager exactement toutes ces richeſſes avec vous, ou

plutôt,

plutôt, vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, & je ferai toujours content.

Ces proteſtations n'auroient que médiocrement raſſuré le vieillard; mais l'avarice, la ſeule paſſion qui ſe faſſe ſentir à un certain âge, l'emporta ſur les réflexions; il conſentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuſer la terre environ de vingt pieds: il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empreſſement, qu'il rompit la porte avec ſon pied, quoique la clef fût à la ſerrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le ſouterrein, ſans être découragés par la grande obſcurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une foible lumière leur fit diſtinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils ſe trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais dont les ſept portes étoient fermées, mais ſur leſquelles les clefs étoient attachées. Dakianos prit celle de la première porte & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajuſtemens de la plus grande magnificence, & ſurtout des ceintures d'or garnies de pier-

teries. Ils ouvrirent le ſecond, qu'ils trouvèrent rempli de ſabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts de pierres les plus précieuſes.

Le troiſième étoit orné d'un nombre infini de cuiraſſes, de cottes de mailles & de caſques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries ſuperbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le ſixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à peine entrer dans le ſeptième, tant on y trouvoit de ſaphirs, d'amétiſtes & de diamans. Ces tréſors immenſes éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de ſa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conſéquence le ſecret & le myſtère ſont en cette occaſion? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, ſi le roi a la moindre connoiſſance de ce tréſor, ſon premier ſoin ſera de le confiſquer; êtes-vous bien sûr de vous? Ne craignez-vous rien de votre indiſcrétion? Le déſir de poſ-

féder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, doit vous en être un sûr garant. La moitié de ces richesses, interrompit Dakianos, avec une sorte d'altération; mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s'apperçut de cette altération, & lui dit : Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart : volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter sûrement? Vous nous ferez découvrir, & vous serez cause de notre malheur. Hé-bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m'ayez promis beaucoup davantage, ne me donnez qu'un des appartemens, j'en serai content. Vous ne répondez point à ma question. Nous examinerons à loisir le parti que vous me proposez, reprit Dakianos : je suis toujours bien aise que vous soyez plus raisonnable, & que vous commenciez à vous rendre justice. Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d'avidité, & ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamans où ils étoient alors : Vous sentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci est sans contredit le plus riche, & qu'il n'est pas naturel

que je vous cède des droits aussi légitimes que les miens. Vous avez raison, reprit le vieillard, & je ne vous le demande pas. Ils passèrent ensuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce trésor, dit Dakianos, après l'avoir considéré quelque temps, est assurément celui qui causera le moins d'embarras, & dont on peut se défaire le plus aisément; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles; ainsi, je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m'engage à le garder. J'en conviens, lui répondit le vieillard; passons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il, en voyant le cinquième appartement : non, répondit Dakianos, je pourrois absolument me passer de quelques-unes; mais je vous ai trop d'obligation pour vous exposer, en vous les donnant : comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'auriez-vous point à vous en défaire? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard : non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir; on vous arrêteroit, &

vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer : voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement : ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir ; votre âge est un obstacle à leur usage. Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses & les armes qui remplissoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres ; & le vieillard lui dit : Ces armes sont aisées à porter ; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, & vous ne courrez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinoit, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamans ; enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme ; & ne pouvant concevoir comment il avoit si long-temps mis les choses en balance : Je me défie de toi, dit-il, en courant sur le vieillard. Le vieillard embrassa ses genoux : Soyez touché, lui dit-il, de ma vieillesse ; les trésors ne me font plus aucune impression, & je n'y prétends rien. Je le crois

bien, lui répondit Dakianos, ils ſont à moi, la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappela ſes ſermens; mais je vous en relève, pourſuivit-il. Pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offenſé, reprit Dakianos, ta vie feroit ma mort, elle me donneroit trop d'inquiétude. Mon ſecret eſt à moi, dit-il, en faiſant voler la tête de ce ſavant vieillard.

Le premier ſoin de Dakianos fut de faire promptement une foſſe & d'enterrer cette malheureuſe victime de ſon avarice. Il craignoit les témoins & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du tréſor qu'il poſſédoit; & ſon eſprit, que des moyens de le conſerver. Mais après l'avoir dévoré des yeux, & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de ſatisfaiſant, dans quel trouble ne ſe trouva-t-il pas, quand il ſe ſentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres? Combien ſe reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui? Et s'il eût quelque ſouvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuſer ſa mémoire, & pour ſe perſuader qu'il avoit eu de mauvais deſſeins, puiſqu'il ne l'avoit pas averti d'une choſe que l'on pouvoit prévoir ſans être auſſi ſavant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrein, il falloit en sortir ; quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s'en éloigner ; mais comment pouvoir s'y déterminer, sur-tout dans un temps où la terre, nouvellement remuée, pouvoit attirer la curiosité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de se laisser mourir, pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ses inquiétudes, fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé, & se rendit à la ville. Il acheta un cheval, qu'il chargea de biscuit & d'une petite barrique d'eau, & revint avant le jour trouver un trésor qu'il apperçut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avoit laissé, qu'il avoit eu de chagrin de s'en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec une fatigue incroyable, un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec ses autres habits, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri. Tout ce qu'il souffrit, en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir ; & l'on

n'auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine & le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu-à-peu toutes les choses qui lui étoient néceſſaires pour sa sûreté & sa commodité. Bientôt il aſſembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en Egypte : sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais ; celui de mille colonnes, élevé par Melik Joüna, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richeſſes flattèrent non-seulement son

amour propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords, aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrein, dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves, en bâtimens, en femmes & en chevaux; & la fortune favorisoit encore un commerce qui l'intéressoit fort peu. Son cœur, satisfait du côté des richesses, ne fut pas long-temps sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon si fine & si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits, & Dakianos, qui joignoit à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse; il fit des présens aux visirs pour obtenir leur protection, & se rendit par-là leur esclave: sa magnificence & sa générosité parvinrent, comme il l'avoit prévu & désiré, jusqu'aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impression favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta

des préſens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu raſſembler. C'eſt ordinairement par neuf qu'on les préſente quand on veut pouſſer la magnificence à ſon dernier degré ; il ſe fit donc précéder par neuf chameaux ſuperbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le ſecond portoit neuf ſabres dont les poignées d'or étoient garnies de diamans.

On voyoit ſur le troiſième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge neuf harnois de chevaux aſſortiſſans aux autres préſens.

Neuf caiſſes pleines de ſaphirs étoient ſur le cinquième.

Neuf autres caiſſes combles de rubis chargeoient le ſixième.

Un pareil poids d'émeraudes ſe trouvoit ſur le ſeptième.

Les amétiſtes dans un nombre égal de caiſſes faiſoient la charge du huitième.

Enfin l'on vit paroître neuf caiſſes de diamans ſur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & ſuperbement parées ſuivoient cette petite caravane, & huit jeunes eſclaves, qui n'avoient

point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens causoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l'on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave; Dakianos, qui s'attendoit à la question, se montra : le roi, sensible au tour délicat qu'il joignoit à des présens si considérables, le reçut avec une extrême distinction, & son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes grâces, il ne fut plus possible au roi de se passer de lui. Il le faisoit asseoir à ses côtés, il lui donnoit le plaisir de la musique, il lui envoyoit tous les jours des plats de sa table, & très-souvent les vins les plus exquis, pendant que de son côté il répondoit à tant de bontés par des présens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence; enfin sa continuelle libéralité & son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il le fit son visir pour ne s'en jamais séparer; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui

donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perse avec un pouvoir absolu ; il auroit dû jouir d'un bonheur qui contentoit sa vanité ; mais l'ambition peut-elle être jamais satisfaite ? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées & les souhaits d'un ambitieux. Ce fut alors que l'on apprit au roi l'arrivée d'un ambassadeur de Grèce, il lui donna promptement audience : l'ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône, lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par son sécretaire ; elle étoit conçue en ces termes :

Moi, empereur & sultan des sept Climats, à vous, roi de Perse. Aussitôt que ma lettre royale vous aura été rendue, ne manquez pas de m'envoyer le tribut de sept années ; si vous faites difficulté de me satisfaire, sachez que j'ai une armée toute prête à marcher contre vous.

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi, qu'il ne sut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit ; la lettre de l'empereur de Grèce ne

doit pas, dit-il, vous affliger; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence : ordonnez à vos plus fidèles sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi; il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équippa à ses dépens; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris, qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos, qu'il déclara général de cette armée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soin d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux portoient avec peine; le roi de Perse, qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, & lui répétant mille fois qu'il étoit sa force, son appui, & l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de

son passage les hommes les plus aguerris ; il les équippoit à ses dépens, & leur donnoit tout l'argent qu'ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l'univers, & son armée se trouva bientôt forte de trois cent mille hommes.

L'empereur de Grèce assembla promptement ses troupes, sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, & vint au-devant de Dakïanos avec sept cent mille hommes. Dès qu'il apperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps & donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, & leur premier choc fut si terrible, que l'armée de l'empereur de Grèce eut à peine le temps de se reconnoître; elle fut presqu'aussitôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grèce, qu'il avoit fait prisonnier, & se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnoître souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse: *J'ai défait & vaincu* (1) *César, j'ai con-*

(1) Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les empereurs de Grèce.

quis ses états, je suis monté sur son trône, & j'ai été reconnu souverain de tout son empire. Dès que ma lettre vous aura été rendue, ne différez pas d'un moment à m'envoyer le tribut de sept années, si vous faites la moindre difficulté de me le payer, vous subirez le même sort que César.

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-même. Sans perdre de temps, il assembla ses troupes. Mais avant que de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grèce, il fit cette réponse à Dakianos.

Un homme aussi méprisable que toi peut-il s'être emparé de la Grèce? tu me trahis, moi qui suis ton roi, & qui me vois assis sur le trône d'or de mes aïeux; tu m'attaques malgré la fidélité & la reconnoissance que tu me dois; je pars pour faire périr jusques à ta mémoire, remettre la Grèce en son premier état, & la rendre à son souverain légitime.

Cette réponse méprisante du roi de Perse jeta Dakianos dans un emportement de colère épouvantable; il fit sur le champ un détachement de deux cent mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse; ces troupes ne furent pas long-temps sans le rencontrer, le combat fut très-opi-

niâtre ; mais enfin le roi de Perſe fut défait, pris & conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en ſa préſence ; méchant, lui dit-il, comment peux-tu ſoutenir mes regards, toi, le plus ingrat de tous les hommes ? Moi, ingrat, reprit Dakianos ! j'ai levé des troupes à mes dépens, j'ai dépenſé la plus grande partie de mes tréſors, j'ai donc acheté cette conquête ; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle ; que peux-tu me reprocher ? Je t'ai aimé, reprit le roi.

On ſoutient mal des reproches auſſi bien fondés quand on a la puiſſance en main. Ainſi Dakianos, pour toute réponſe, ordonna qu'on lui coupât la tête. Auſſitôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perſe. Il choiſit Ephèſe pour y fixer ſon ſéjour ; mais ne trouvant pas cette ville aſſez ſuperbe, il la fit rebâtir avec magnificence, & donna tous ſes ſoins à la conſtruction d'un palais qui n'avoit point ſon pareil pour la ſolidité, l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kioſch dont les murailles avoient deux cent toiſes de longueur, & dont le ciment & toutes les liaiſons étoient d'or & d'argent. Ce kioſch contenoit mille chambres, &

chacune renfermoit un trône d'or, sur lequel on voyoit un lit de semblable métal; il fit faire trois cent soixante & cinq portes de cryſtal, qu'il plaça de façon que le soleil levant regardoit tous les jours de l'année une de ces portes; son palais avoit sept cent portiers; soixante visirs étoient occupés de ses affaires; on voyoit tous les jours, dans la salle d'audience, soixante trônes sur lesquels ceux qui s'étoient signalés à la guerre étoient assis; il y avoit sept mille astrologues, qui s'assembloient tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or, & qui du reste étoient magnifiquement vêtus; ils n'avoient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas, chacun desquels avoit sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos étoit au sein de toute sa splendeur, un vieillard sortit de dessous le trône sur lequel il étoit assis. Le roi, surpris, lui demanda qui il étoit; mais loin de lui en faire l'aveu, puisqu'il étoit un

génie infidelle; je suis, lui dit-il, le prophète de Dieu, j'obéis à ses ordres en venant vous trouver; sachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, & qu'il veut que vous soyez le dieu de la terre. Dakianos lui répondit, qui pourra croire que je le sois? Et le génie disparut aussitôt. Quelque temps après Dakianos eut encore la même apparition, & le génie lui dit les mêmes choses; mais il lui répondit, vous me trompez; comment pourrai-je être le dieu de la terre? Votre puissance, vos grandes actions & le soin que Dieu a pris de vous, doivent vous le persuader; mais si vous ne me croyez pas, répondit le vieillard, faites ce que je vous dirai, & vous serez bientôt convaincu. Dakianos, dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à désirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de consentir à tout. Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer, poursuivit le veillard. On exécuta ce qu'il désiroit; & quand Dakianos s'y fut placé : prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poisson dont Dieu seul connoît la grandeur, & qui vient tous les jours à terre, il y demeure jusqu'à midi pour adorer Dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières; quand elles sont finies, il

se replonge au fond de la mer. Le poisson parut à son ordinaire, & le génie dit à Dakianos, quoique le poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons de la mer que vous êtes le dieu de la terre; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous saurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, si vous osez seulement lui dire : je suis le dieu de la terre; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos, il appela le poisson & lui dit : Je suis le Dieu de la terre; ces paroles infidèles firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le Dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidèle, & que sa présence lui avoit fait prendre la fuite; dès-lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit, car il faisoit jeter dans un brasier ardent tous ceux qui refusoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui, les mains croisées sur l'estomach, il y avoit six Grecs qui avoient toute sa confiance, & qui approchoient le plus de sa personne : ils se nommoient *Jemlikha*, *Mekchiliana*, *Mechlima*, *Debermouch & Chaznouch*. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à sa droite & à sa gauche, & Jemlikha étoit celui qu'il aimoit le plus ; la nature l'avoit favorisé de ses grâces, son visage étoit beau, ses paroles étoient plus douces que le miel, & son esprit étoit brillant & agréable ; en un mot, ce jeune homme renfermoit en lui toutes les perfections, & son devoir l'engageoit, aussi bien que ses camarades, à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu.

Un jour que Dakianos étoit à table, Jemlikha tenoit un éventail pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat qu'il mangeoit, qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlikha, frappé de cet événement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l'importunoit, prétendît à la divinité : il me semble, continua-t-il, que l'on ne doit faire

aucun cas d'un semblable Dieu. Quelque temps après, Dakianos entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures; & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail; Dieu envoya la même mouche, & cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil, mais ses soins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha, déjà frappé de ses premières réflexions, dit en lui-même, cet homme assurément n'est pas plus Dieu que je le suis moi-même : il ne peut y avoir qu'un Dieu, & c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire. Depuis ce temps Jemlikha prit l'habitude de dire tous les soirs, en se couchant, le vrai Dieu est celui qui a créé le ciel, qui se soutient sur l'air sans piliers.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, & de n'en point faire part à ses amis. Jemlikha communiqua tous ses doutes à ses camarades. Un homme qui n'a pu se débarrasser d'une mouche a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature, leur dit-il? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais si notre roi n'est pas Dieu, lui dirent-ils,

quel eſt celui qu'il faut adorer ? Jemlikha leur dit ce qu'il en penſoit : ils en furent perſuadés, & depuis ce jour ils paſsèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les aſſemblées qu'ils faiſoient en des lieux écartés devinrent bientôt le ſujet des converſations. Dakianos en fut inſtruit, & les fit venir en ſa préſence pour leur dire : Vous adorez un autre Dieu que moi ? Ils ſe contentèrent de lui répondre : Nous adorons le ſouverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponſe pour lui, les accabla de careſſes, & leur donna la robe d'honneur. Ils ſe retirèrent comblés des faveurs de leur maître, & leur premier ſoin fut d'aller adorer & remercier le grand Dieu de ſes bienfaits. Jemlikha leur dit enſuite : Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un ſi grand danger, nous ne devons eſpérer aucune grâce de ſa part. Je crois donc que le ſeul parti que nous ayons à prendre, c'eſt de quitter le pays, & d'en chercher un où nous puiſſions adorer Dieu ſans crainte. Mais comment prendre la fuite, lui répondirent ſes compagnons ? Nous ne connoiſſons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en Dieu, reprit Jemlikha, & profitons des

circonſtances ; nous ne ſuivons pas Dakianos quand il va faire ſes grandes chaſſes pendant ſix jours à la tête de ſon armée ; qui nous empêche de prendre ce temps pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent la permiſſion de jouer au teheukian (1) ; nous ſortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, & nous prendrons la fuite ſur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet, & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le temps de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec ſa puiſſante armée, & recommanda à ſes eunuques de bien garder les ſix jeunes eſclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu'ils avoient projeté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent : Nous ſommes ennuyés de votre roi ; il veut ſe faire paſſer pour le Dieu de la terre, & nous n'adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes eſclaves avoient déjà le ſabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les pourſuivre. Mes amis,

(1) Ou mail à cheval.

leur dit alors Jemlikha, nous sommes perdus ; si nous ne faisons toute la diligence possible. Ils poussèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils se rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim & de soif, ils s'arrêtèrent sur le bord du chemin, & prièrent Dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fidèles les entendirent; & touchés de leur situation, ils inspirèrent à Jemlikha de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger assis qui chantoit pendant que son troupeau paissoit. Jemlikha appela ses compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre augmenta leurs forces, & leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.

Le berger, qui se nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, & leur premier soin fut d'en rendre grâces à Dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit : Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai

n'ai jamais vu personne? Si je ne me trompe, vous prenez la fuite : confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelqu'utilité. Jemlikha lui conta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger; Dieu l'éclaira, & sur le champ il apprit & répéta leurs prières. Ensuite il leur dit : Je ne veux plus vous quitter ; Ephèse est si près d'ici, que vous y courez toujours quelque danger; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous arrêter. Je connois assez près d'ici une caverne que l'on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherches : je vais vous y conduire, & sans attendre plus long-temps, ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appeloit *Catnier*, qui les suivoit; ils ne vouloient pas le mener avec eux, & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jetèrent une pierre qui lui cassa une jambe; mais il les suivit en boîtant. Ils lui en jetèrent une seconde, qui ne le rebuta point, quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant; au contraire, en marchant sur les deux de derrière, il ne rallentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant

encore caſſé une, il ne fut plus en état de marcher. Mais Dieu, pour faire éclater ſa toute-puiſſance, donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit : Hélas! vous allez chercher Dieu, & vous m'avez ôté toute eſpérance de pouvoir y aller comme vous! Ne ſuis-je pas auſſi une créature de Dieu? N'y a-t-il que vous qui ſoyez obligés de le connoître? Ils furent étonnés d'une ſi grande merveille, & ſi touchés de l'état auquel ils l'avoient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant Dieu de les protéger.

Ils ne furent pas long-temps ſans arriver dans la caverne où le berger les conduiſoit. Ils ſe trouvèrent ſi fatigués en y arrivant, qu'ils ſe couchèrent & s'endormirent; mais par une permiſſion toute particulière de Dieu, ils dormoient les yeux ouverts, de façon qu'on ne les auroit jamais ſoupçonnés de goûter un repos ſi parfait.

La caverne étoit ſombre, les ardeurs du ſoleil ne pouvoient jamais les incommoder; un vent doux & léger les rafraîchiſſoit ſans ceſſe, une ouverture longue & étroite laiſſoit entrer les rayons du ſoleil à ſon lever, & la bonté de Dieu alla juſqu'à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la ſemaine,

tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques, qui avoient échappé à la fureur du ſabre des jeunes eſclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'étoit paſſé : il fut au déſeſpoir de leur fuite; & dans le temps qu'il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les bontés qu'il avoit eues pour eux, & qu'il les accuſoit de la plus grande ingratitude, le même génie infidèle, qui lui avoit déjà apparu pluſieurs fois, ſe préſenta devant lui, & lui dit : Vos eſclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre Dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce diſcours réveilla la colère de Dakianos ; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite : je puis ſeul vous y conduire, reprit le génie, les hommes feroient en vain des recherches pour le trouver, & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent auſſitôt, & ne furent pas long-temps ſans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'eſt ici qu'ils ſe ſont retirés. Dakianos, qui n'étoit occupé que du déſir de ſe venger, ſe préſenta pour y entrer. Dans le moment il en ſortit une vapeur épouvantable, qui fut ſuivie d'un

vent furieux, & les ténèbres ſe répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança juſqu'à l'entrée de la caverne : ce fut avec des peines incroyables; &, malgré tous ſes efforts, il lui fut abſolument impoſſible d'y entrer, tant l'air étoit impénétrable. Il apperçut Catnier qui dormoit la tête poſée ſur ſes deux pattes. Il diſtingua parfaitement les ſix jeunes Grecs & le berger qui goûtoient les charmes du ſommeil; mais il ne les en ſoupçonna pas; car ils avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas aſſez téméraire pour redoubler ſes efforts; une ſecrette horreur le retint; la vue de cette caverne, & tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans ſon eſprit; enfin il vint rejoindre ſon armée, en diſant qu'il avoit trouvé ſes eſclaves; qu'ils s'étoient proſternés devant lui ſans avoir le courage de lui parler; qu'il les avoit laiſſés priſonniers dans la caverne, en attendant le parti qu'il prendroit ſur leur punition. En effet, il conſulta ſes ſoixante viſirs, & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes eſclaves; aucun de leurs avis ne put le ſatisfaire. Il eut donc recours à ſon génie, qui lui conſeilla de commander

à ſes architectes, qui marchoient toujours avec lui, d'élever une muraille très-épaiſſe qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute eſpèce de ſecours à ceux qui s'y trouvoient enfermés. Vous aurez ſoin, pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire ſur cette muraille le temps, l'année & les raiſons qui vous ont engagé à la conſtruire; c'eſt le moyen d'apprendre à la poſtérité que vous avez ſu vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conſeil, & fit élever une muraille auſſi épaiſſe que celle d'Alexandrie; mais il avoit eu la précaution de réſerver un paſſage dont il connoiſſoit ſeul l'ouverture, dans l'eſpérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ſes eſclaves, & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne, dont il étoit continuellement occupé malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poſer une garde de vingt mille hommes, qui campoient devant la muraille. Toutes ſes armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il étoit conſigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de ſa vie; car juſqu'à ce moment tout lui avoit

heureusement succédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre, les délassemens & les fêtes que son sérail lui donnoit tous les jours, les amusemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de sa garde, ne pouvoient remplacer Jemlikha dans son cœur, ni lui faire oublier ses procédés & ceux de ses compagnons. Un désir de vengeance se joignoit à l'insulte qu'il croyoit en avoir reçue; elle lui paroissoit d'autant plus grande, que rien encore ne lui avoit résisté. Pour un homme énivré de sa gloire, & dont il avoit été lui-même l'artisan, une opposition aussi formelle à ses volontés étoit une cruelle situation; aussi rien ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, ou du moins pour repaître ses yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouissoient ceux qu'il regardoit toujours comme ses esclaves, redoubloit ses fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts, leur silence à tous les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes même, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand Dieu, aux discours qu'il tenoit ordinaire-

ment, Dieu permit que Catnier, ſans ſe remuer, lui répondit : méchant, peux-tu blaſphémer un Dieu qui t'a laiſſé vivre, malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du ſavant Egyptien que ton avarice a fait périr malgré tes ſermens ? Dakianos, dont la colère étoit impuiſſante, ſortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ſes eſclaves. Quel ſujet d'humiliation ! Mais loin de recourir à Dieu & d'implorer ſa clémence, ſon orgueil ſe révolta ; & par un ſentiment naturel aux méchans qui rendent ordinairement ceux qui leur ſont ſoumis reſponſables des choſes qui ont bleſſé leur vanité, il fit à ſon retour exécuter dans la place publique plus de deux mille hommes qui refuſoient de l'adorer. Ces exemples de ſévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immenſité de ſes états ; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit réſiſter le conduiſoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher, diſoit-il en lui-même ? Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous côtés,

qu'un mot de ma bouche sacrée est révéré.
Que suis-je cependant aux yeux d'un animal que Dieu protège? Un objet d'impuissance. Ah! Dakianos, quelle honte! Mais du moins j'ai su la cacher, malgré ce Dieu qui veut me tourmenter, & ses efforts seront impuissans contre mon arrangement. Que je suis heureux d'avoir dérobé à mes sujets la connoissance d'un tel malheur! Que j'ai eu d'esprit en faisant élever une muraille qui défend l'entrée de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que j'ai disposées, tous les hommes de pouvoir y aborder! Mais comment mes esclaves peuvent-ils y subsister depuis que je les y tiens enfermés? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, & cette communication m'est inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'environne la montagne de mes troupes. Aussitôt il donna ordre à six cent mille hommes de former une enceinte des plus exactes, & de ne laisser approcher personne d'un lieu si odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l'entrée de la caverne, & dit d'une voix haute & fiere : c'est à présent que vous serez obligés de vous remettre en ma puissance. Catnier lui répondit encore : nous ne

te craignons point, Dieu nous protège; mais, crois-moi, retourne à Ephèse, ta présence y devient nécessaire. Dakianos voyant qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, & trouva que l'on avoit égorgé plusieurs eunuques de son sérail, violé & enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s'empêcher de retourner à la caverne, & de dire à Catnier (parce qu'il étoit le seul qui lui répondit) : si ton Dieu pouvoit me rendre l'honneur qu'on m'a ravi, je verrois.... Catnier lui répondit : Dieu ne peut rendre l'honneur quand on l'a perdu. Va, retourne à Ephèse, d'autres malheurs t'y attendent. Ces paroles émurent Dakianos. Il revint aussitôt sur ses pas, & trouva que le démon de la haine s'étoit emparé de ses trois fils, qu'ils avoient mis le sabre à la main, & que l'ange de la mort alloit les enlever, ce qu'il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un père! Quel chagrin pour un ambitieux qui comptoit leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s'empêcher de revenir encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous serez entre mes mains? Mais rendez-moi

mes enfans, & je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait. Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit : Dieu ne rend point des enfans, quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Ephèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; & dans la rage & le désespoir de son cœur, il ordonna à toutes ses troupes & à tous les habitants d'Ephèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabbatit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée, qui prit la fuite, & contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres ; & toutes les richesses qu'il avoit toujours amassées avec tant de soin, s'évanouirent à ses yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux sept dormans, & à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit :

c'eſt la crainte, & non la pieté qui ſemble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi, Dieu connoît ton cœur, tu ne peux le tromper.

Dakianos ſe retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui ſe ſuccédoient pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte, qui s'étoit conſidérablement augmentée, exigeoit des exemples, & la ſituation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande ſévérité; il fit, pour cet effet, élever au milieu de la place publique, & ſur les cendres de ſon palais, un trône de fer; il ordonna à toute ſa cour & à toutes ſes troupes de s'habiller de rouge (1), & de porter des turbans noirs; il eut ſoin de prendre le même ajuſtement pour faire périr en un inſtant cinq ou ſix cent mille hommes qu'il vouloit ſacrifier à la fois à la ſûreté de ſon trône, aux mânes de ſes enfans, à ſon honneur perdu, & qui plus eſt aux remords qui déchiroient ſon cœur. Mais avant de faire

(1) Cette couleur eſt en Orient la marque des vengeances du prince.

cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne; il espéra que ses armes, qui sont ordinairement la confiance des méchans, pourroient intimider ceux dont il n'avoit rien pu obtenir, ni par prières, ni par menaces; en arrivant il redoubla ses blasphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier, sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête, qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble, reprit Dakianos, Dieu ne peut me faire trembler; mais il peut te punir, poursuivit Catnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc & ses flèches: nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable: alors il lui décocha une flèche de toute la force de son bras; mais un pouvoir surnaturel la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, & dans le même instant il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six vingt pieds de longueur, & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler; Dakianos voulut prendre la fuite; mais le serpent l'eut bientôt atteint, il le prit par le milieu du corps, & lui fit traverser la ville, pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes & de sa punition; il le porta

ſur le trône de fer qu'il avoit préparé pour ſa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu à peu, & par les extrémités, Dakianos donna, par ſes ſouffrances, un exemple terrible de la punition que méritoient ſon ingratitude & ſon impiété. Le ſerpent revint enſuite dans la caverne, ſans avoir fait le moindre mal à perſonne, & tous les habitans d'Ephèſe le comblèrent de bénédictions en le voyant retourner à la caverne.

Pluſieurs rois ſuccédèrent à Dakianos, & occupèrent ſon trône pendant cent quarante ans, après leſquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, qui en jouirent encore l'eſpace de cent ſoixante & neuf ans.

Quand le temps du ſommeil des ſept Dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva; un des ſept ſe réveilla dans l'inſtant que l'aurore commençoit à paroître, il ſe leva ſur ſon ſéant, en diſant en lui-même, il me ſemble que j'ai tout au moins dormi pendant vingt-quatre heures, & peu à peu les autres ſe réveillèrent frappés de la même idée.

Jemlikha, toujours plus vif que les autres, ſe leva promptement, & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne, une muraille conſtruite de gros quartiers de pierre

qui la fermoient exactement ; il revint trouver ses camarades, & leur conta le sujet de sa surprise ; malgré cet inconvénient, ils convinrent qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres ; ils jetèrent les yeux sur le berger, & Jemlikha lui donna de l'argent en lui disant : tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans le moment (1) Catnier s'éveilla parfaitement guéri de ses trois jambes, & le vint caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne : car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé ; mais en examinant avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre qui composoient la muraille ; il reconnut, non sans étonnement, qu'une partie des arbres s'étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit placée différemment ; en un mot, il fut si troublé des grands chan-

(1) Il y a dix animaux qui doivent entrer dans le paradis ; la baleine qui a reçu Jonas dans son ventre ; la fourmi de Salomon ; le belier d'Ismaël ; le coucou de Belkis ; la chamelle du prophète de Dieu, l'âne d'Aazis, reine de Saba ; le veau d'Abraham ; la chamelle du prophète Saleh ; le bœuf de Moïse ; & le chien qui étoit avec les sept Dormans.

gémens qu'il apperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part à ses camarades de son étonnement. Ils se levèrent aussitôt & sortirent pour en juger; mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au berger: donne-moi tes habits, je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre; le berger lui donna ses habits, & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, & remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit: *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement: n'est-ce point, disoit-il, une vision? veillai-je? & n'éprouvai-je pas l'illusion d'un songe? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château, il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse, il lui dit simplement qu'elle se nommoit ainsi; comment nommez-vous celui qui la gouverne, reprit aussitôt Jemlikha? Elle appartient à Encouch, il en est le roi, il y fait son séjour, lui répliqua le même homme:

Jemlikha toujours plus étonné pourfuivit fes queftions: que fignifient ces mots écrits fur cet étendart, lui demanda-t-il? Il fatisfit fa curiofité en lui difant qu'ils repréfentoient les noms purs de Dieu; mais il me femble, interrompit Jemlikha avec vivacité, que Dakianos eft le roi de cette ville, & qu'il s'y fait adorer comme Dieu. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui fe nommât ainfi, reprit l'habitant de la ville. Quel fommeil fingulier éprouvai-je à préfent, s'écria Jemlikha? Réveillez-moi je vous conjure, lui dit-il; cet homme, furpris à fon tour, ne put s'empêcher de lui dire: quoi! vous me faites des queftions fages & raifonnables, vous avez compris mes réponfes, & vous croyez que vous dormez? Jemlikha, honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, difant en lui-même, grand Dieu m'avez-vous privé de la raifon! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon; les maifons, les temples, les férails, lui parurent fous une forme nouvelle: enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choifit plufieurs pains & préfenta fon argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention; il en fut alarmé, & lui dit: pourquoi

me regardes-tu, donne-moi ton pain, prends ton argent, & ne t'embarrasse pas d'autre chose. Le boulanger lui répondit avec une vive curiosité : où as-tu trouvé cet argent ? Que t'importe, reprit Jemlikha ? Je ne connois point cet argent, lui répliqua le boulanger, il n'est point frappé au coin du roi qui règne aujourd'hui ; fais-moi part du trésor que tu es assez heureux sans doute pour avoir trouvé, je te promets le secret. Jemlikha, prêt à s'impatienter, lui dit : cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi : tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grâce de te faire trouver un trésor, si tu ne consens pas à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il saura te faire arrêter, on saisira tes richesses, & l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha impatienté de tous les discours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner ; le boulanger le retint ; la dispute s'échauffa, & le peuple s'assembla pour les

écouter. Jemlikha disoit au boulanger : je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor ? Rien n'est plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlikha & le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de la dispute, & le prince lui dit : où as-tu trouvé les vieilles monnoies dont on parle ? Sire, lui répondit Jemlikha, je les ai apportées hier de la ville ; mais en une nuit Ephèse a pris une forme si différente, que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés, tous ceux que je vois, me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville, & je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : tu parois avoir de l'esprit, ta physionomie est heureuse & n'a rien d'altéré ; comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu l'esprit ? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit, & je consens à te laisser le reste. Sire, lui répondit Jemlikha,

je n'ai point trouvé de trésor, mais je crois avoir perdu l'esprit: Jemlikha n'osoit parler trop clairement, il craignoit toujours que ce roi, qu'il ne connoissoit pas, ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce prince, qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui, Encouch avoit un visir dont l'esprit étoit pénétrant, & qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi & de l'histoire; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue, & l'on avoit par conséquent quelque notion des sept dormans que l'on croyoit être dans la caverne voisine. Les discours de Jemlikha lui donnèrent des soupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi: je suis fort trompé ou ce jeune homme étoit attaché à Dakianos: Dieu l'éclaira, il le quitta, & se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger & un petit chien; ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cent neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune homme est celui que Dakianos aimoit avec tant de passion.

Encouch avoit, avec raison, beaucoup de confiance en son visir; ainsi, s'adressant à

Jemlikha: conte-nous ton aventure ſans aucun déguiſement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha, qui ſentoit le beſoin que ſes amis avoient de ſon retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit ſon récit qui ſe trouva conforme à tout ce que le viſir avoit lu dans l'hiſtoire; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'eſt qu'il ajouta: votre majeſté ſaura que j'ai une maiſon, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent viſir, que ce que tu as raconté au roi eſt arrivé il y a trois cent neuf ans. Il faudroit donc nous donner une autre preuve, reprit le roi. Je ne réponds point par reſpect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on me fait; mais pour vous perſuader tout ce que je viens d'avancer, c'eſt que dans la maiſon qui m'appartient j'ai caché un tréſor aſſez conſidérable; moi ſeul j'en ai connoiſſance. Le roi & toute ſa ſuite ſe mirent auſſitôt en marche pour ſe rendre à cette maiſon. Mais Jemlikha, qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés & ne reconnoiſſoit ni ſon quartier ni ſa maiſon.

Il étoit dans cet embarras, quand Dieu

permit qu'un ange, ſous la figure d'un jeune homme, vint à ſon ſecours, & lui dit : ſerviteur de Dieu, vous me paroiſſez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne ſois pas ſurpris, lui répondit Jemlikha, cette ville eſt ſi changée en une nuit que je ne puis trouver ma maiſon ; pas même le quartier où elle eſt ſituée : ſuivez-moi, lui dit l'ange de Dieu, je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys & des viſirs, ſuivit l'ange de Dieu qui s'arrêta quelque temps après devant une porte, & diſparut en lui diſant : voilà votre maiſon. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoit inconnu, & qui étoit entouré de plusieurs jeunes gens ; il les ſalua fort poliment, & dit au vieillard avec douceur : cette maiſon m'appartient, à ce que je crois : pourquoi vous y trouvai-je & qu'y faites-vous ? Je crois que vous vous trompez, lui répondit le vieillard avec la même douceur ; cette maiſon eſt depuis long-temps dans notre famille ; mon grand-père l'a laiſſée à mon père qui n'eſt pas encore mort, & qui, dans la vérité, n'a plus qu'un ſouffle de vie. Les jeunes gens voulurent répondre, & même s'emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieil-

lard leur dit : ne vous fâchez point, mes enfans, l'emportement n'eſt jamais néceſſaire : il a peut-être quelque bonne raiſon à nous donner, écoutons-le. Enſuite il ſe tourna du côté de Jemlikha, & lui dit : Comment cette maiſon peut-elle vous appartenir ? De quel droit le prétendez-vous ? Qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous perſuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi ; je n'y puis rien comprendre moi-même, jugez de la ſituation où je ſuis. Le vieillard, touché de ſa douleur, lui dit : Prenez courage, mon enfant, je m'intéreſſe à vous, mon cœur s'eſt ému en vous voyant. Jemlikha, raſſuré par ce diſcours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu ſon récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque temps, il ſoupira ; ſon trouble & ſon émotion redoublèrent ; il baiſa pluſieurs fois le portrait, & ſe jeta aux pieds de Jemlikha en frottant ſon viſage tout ridé, & tenant ſa barbe blanchie par les années, il s'écria ! ah mon cher grand-père ! Les torrens de larmes qui couloient de ſes yeux l'empêcherent d'en

dire davantage. Le roi & ses vifirs, que cette scène avoit rendus fort attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard : Quoi ! vous le reconnoissez pour votre grand-père ! Oui, sire, lui répondit-il, c'est le père de mon père : mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main & le conduisit par la maison. Jemlikha dit, en appercevant une poutre de cyprès : C'est moi qui ai fait placer cette poutre; on trouvera sous son extrémité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans les trésors des rois; ils sont remplis de pièces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces pièces pèse cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand respect, & lui dit : Mon père, qui est votre fils, est encore en vie; mais il a si peu de force, que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton, & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou : c'est lui qui m'a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire; venez voir, continua-t-il, mon père & votre fils. Jemlikha le suivit dans une chambre voisine; il dé-

crocha un petit panier dont il tira un paquet de coton; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un enfant qui vient de naître; on lui fit avaler un peu de lait, il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes, & Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude, le fils de son fils, un vieillard accablé d'années, & les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force & la vigueur à leur bisaïeul. Le peuple, à la vue de cette merveille, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puissance de Dieu. On examina les annales, on vit que les trois cent neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé; il fit présent d'une partie de ce trésor au roi, & donna l'autre aux enfans de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlikha: Nous sommes à présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des secours.

Je

Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, & partit accompagné du peuple & de son armée pour se rendre à la caverne; elle parut si affreuse, que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de Jemlikha, mais ce fut au moment que lui-même en entrant rendit l'esprit avec tous les autres, & le petit chien. Il les entendit même faire leurs actes d'adoration au souverain maître de l'univers, & mourir en les prononçant. Encouch fit apporter tout ce qu'il falloit pour leur rendre les derniers devoirs, & les fit enterrer dans la même caverne où ils avoient dormi si long-temps. Quand tout le monde en fut sorti par une permission particulière de Dieu, l'entrée de la caverne se ferma, sans que depuis ce temps il ait été possible à aucun homme d'y entrer.

Le roi voulut que l'on élevât à quelques pas de-là une colonne, sur laquelle il fit graver l'histoire des sept dormans, afin de faire connoître la puissance de Dieu, d'inspirer de l'horreur pour l'ingratitude, & de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.

Le roi de Perse, dont les yeux avoient commencé à se fermer pendant le récit de Moradbak, revint à lui lorsqu'elle cessa de parler, comme ceux qu'un bruit égal endort sont réveillés par le silence. Je suis assez content de ton histoire, dit-il à la fille de Fitéad, & je commence à espérer que ma maladie n'est pas incurable. J'ai écouté avec assez d'attention le commencement de l'histoire; mais je ne me suis pas beaucoup intéressé à ton petit chien, & je me suis presqu'endormi avec Jemlikha, comme si j'eusse été dans sa caverne: ainsi je ne sais trop ce qui s'y est passé. Si votre majesté est curieuse de le savoir, je reprendrai mon récit à cet endroit. Non, dit le roi, j'en ai assez pour une première fois, il suffit que j'aie éprouvé quelque soulagement; il est inutile de me rappeler de quelle façon; pourvu que mon médecin me donne des remèdes qui produisent un bon effet, je ne m'embarrasse pas de savoir de quoi ils sont composés. Adieu, reviens demain à la même heure. Moradbak sortit avec son père, qui étoit dans la plus grande admiration, & qui ne concevoit pas comment il avoit fait une fille si parfaite.

Moradbak, avec la même simplicité,

revint le lendemain. Le roi témoigna quelque plaisir en la voyant, elle s'assit & prit ainsi la parole :

Histoire de la naissance de Mahomet.

Il y avoit un Israëlite nommé Oucha' qui vécut plusieurs années dans la sainte ville de Jérusalem, sa patrie, long-temps après la mort du prophète Salomon. Il étoit docteur de la loi ; & son respect pour les livres de Moïse étoit si grand, qu'il les méditoit sans cesse ; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet & les louanges que Dieu lui donnoit lui-même le saisirent d'admiration. Le désir de s'instruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent toutes les sciences, & lui découvrirent tous les secrets de la nature. Ainsi, toujours occupé de la venue du saint prophète, il fut de plus en plus convaincu des bénédictions de Dieu pour son grand ami, & pénétré de la grandeur de ce qu'il apprendroit aux hommes ; mais il se soumettoit à la nécessité de ne les point réveler.

Les mêmes connoissances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à la Mecque ;

& cette raiſon l'engagea à fixer ſon ſéjour dans cette ville prédeſtinée par deſſus toutes celles qui ont exiſté, qui ſubſiſtent & qui ſeront élévées.

Après avoir parcouru la ville avec le ſaint zèle qui l'y avoit conduit, il découvrit un eſpace qui n'étoit qu'un grand jardin inculte; il en baiſa trois fois la terre, & donna à celui qui le poſſédoit tout ce qu'il en voulut avoir, *l'argent eſt-il à conſidérer pour les choſes ſaintes?* Il bâtit une belle maiſon ſur ce terrein, & réſolut d'y terminer ſes jours.

Son mérite & la réputation de ſage, qu'il avoit ſi bien méritée, lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux; il en eut dès la première année une fille qui fut nommée Zesbet, & qui, devenue l'objet de ſon amour & de ſes attentions, ſe trouva dans la ſuite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître & de pratiquer la vertu. Une auſſi bonne éducation rendit ſon cœur préférable à ſa beauté, quoiqu'elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ſes yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ſes joues plus vermeilles que le pavot de Perſe, formoient une des plus rares beautés.

Oucha avoit souvent annoncé aux Israélites de la Mecque la venue du grand prophète; mais loin de les persuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets sur lesquels ce grand événement étoit si clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à sauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins passages. Il les avoit gardées avec soin & renfermées comme son plus grand trésor, ne voulant point exposer les preuves convaincantes de la bonté de Dieu & de la gloire du saint prophète à l'impiété des Israélites.

Le sage Oucha, par ses profondes connoissances, possédoit des richesses immenses dont on ignoroit la source; sa maison étoit abondante & nombreuse en esclaves; il y recevoit les étrangers comme ses enfans; & jamais il ne refusoit l'aumône. Il disoit souvent à sa fille qui le louoit de ses bonnes actions & se félicitoit d'avoir assez de bien pour les pouvoir exécuter: Ma fille, ce n'est pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches: la fumée du sandal & de l'aloës s'élève-t-elle plus haut que celle de la résine? Oucha mourut enfin, âgé de cent ans; sa femme saisie de

douleur ne lui ſurvécut que fort peu de temps. La perte de perſonnes qui lui étoient auſſi chères fut infiniment ſenſible à Zesbet ; ce fut à ce premier chagrin que l'on attribua la retraite à laquelle elle ſe livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à ſa poſſeſſion redoubla, quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit enſuite place à l'admiration, & l'admiration fit à ſon tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aiſément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais ſon eſprit étoit abſolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui diſant les derniers adieux, de ne jamais vendre la maiſon qu'il lui laiſſoit, quelque choſe qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit ſuffiſante pour l'engager à l'habiter toute ſa vie. Après s'être abandonnée quelque temps à la vivacité de ſa douleur, la raiſon engagea Zesbet à donner quelqu'ordre à ſes affaires. Elle ignoroit la ſource des tréſors de ſon père ; tous les eſclaves de ſa maiſon n'en étoient pas mieux inſtruits. On ne connoiſſoit aucun des parens du célèbre Oucha, & Zesbet étoit, pour ainſi dire,

ſeule dans l'univers. Elle employa pluſieurs jours à parcourir toute la maiſon ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement viſité ; on avoit à peine trouvé quelqu'argent pour les fraix de la ſépulture. Dans cette ſituation, Zesbet ne balança point à donner la liberté aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, & à ne réſerver qu'une vieille pour la ſervir. Elle fit enſuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maiſon ; mais les meubles d'un ſage ne ſont pas ordinairement d'une grande reſſource. Auſſi Zesbet n'en retira-t-elle qu'une ſomme aſſez médiocre, avec laquelle elle réſolut de vivre dans le lieu le plus reculé de la maiſon, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis ſa confiance, ſuivant les paroles que ſon père lui avoit dites ſouvent : *Le Ciel récompenſe tôt ou tard ceux qui ſuivent les conſeils de la ſageſſe, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père ſi ſage étoient donc toujours préſens à ſon eſprit ; auſſi, malgré ſon peu d'opulence, qui lui fourniſſoit à peine le néceſſaire, un pauvre qui frappoit à ſa porte, ou qui ſe préſentoit à elle en allant faire ſes prières ; un malade dont ſa vieille eſclave entendoit parler, en allant chercher ce qui leur étoit

néceſſaire, étoient aſſurés d'être ſecourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir ſa vieille eſclave, ſe vit contrainte de lui donner la liberté. Cette ſéparation fut ſenſible de part & d'autre, mais elle étoit indiſpenſable.

Cette beauté, que tout le monde ſe ſeroit empreſſé à ſecourir, & dont tout le monde ſeroit devenu l'eſclave, ſe trouva donc dans la ſolitude la plus complette; oubliée de tous les habitans de la Mecque, & de tous les jeunes gens qui l'avoient vue dans la maiſon de ſon père. L'idée de ſes tréſors les avoit ſans doute autant attachés à elle que ſa beauté.

Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs du bonheur de voir le ſaint prophète, lorſque les reſſources de Zesbet furent ſi épuiſées, qu'un jour elle ſe trouva ſans argent & ſans aucune proviſion. *Celui qui ne ſe confie pas en Dieu, ne peut être heureux.* Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de ſuccès, qu'elle dormit encore ce jour-là comme à ſon ordinaire, ſans même avoir à ſon réveil le moindre déſir de vendre la maiſon qu'elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que ſuffiſant pour la tirer de

peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder ; c'en étoit assez pour l'engager à tout souffrir.

Au point du jour, elle se leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui peut avoir quelque reproche à se faire, & vint encore visiter l'appartement que son père avoit habité. Ces lieux lui rappelèrent toute l'étendue de la perte qu'elle avoit faite, & toute l'horreur de sa situation présente ; elle répandit quelques larmes ; mais enfin elle apperçut dans un arriére cabinet, un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher, & auquel elle n'avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curiosité naturelle, ou par une espérance sourde, pour ainsi dire, qui règne toujours en nous, elle tira cette courroie, & leva par son moyen des planches qui lui découvrirent une trape dans laquelle elle apperçut un coffre de cèdre. Qui pourroit peindre sa joie ? Qui pourroit exprimer la peine qu'elle eut à en faire l'ouverture ? Cependant elle vint à bout de le casser : mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet, en voyant qu'il en renfermoit un autre d'ébène ! Nouveaux travaux, nouvelles inquiétudes sur ce qu'elle trouveroit dans celui-ci ; vingt fois elle fut obligée de se laiſ-

ſer tomber ſur le plancher de laſſitude, de foibleſſe & de beſoin; enfin elle parvint encore à en faire l'ouverture. Ce ſecond coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible, qu'Oucha avoit eu tant de peine à ſauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet, dans le cruel état où elle étoit réduite, auroit déſeſpéré de ſon ſort & n'auroit fait aucun cas de ces précieuſes reliques, qu'elle trouva cachetées avec du muſc. Mais Oucha les ayant reſpectées, elle les lut avec dévotion, ſe ſoumettant aux ordres de ſon père, & s'abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin, ſur lequel elle apperçut pluſieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient preſque tous inconnus; mais il lui fut aiſé de lire celles qui ſe trouvoient au haut de la page, & qui diſoient: *prends courage, Zesbet, eſpère au ſaint prophète, & ſouviens-toi des conſeils de ton père.* Cette légère conſolation fut accompagnée d'une autre; ce fut celle d'une petite pièce d'or, qu'elle découvrit dans le fond du coffre; elle la prit, remit les choſes dans l'état où elle les avoit trouvées, & alla chercher les vivres & les ſoulage-

mens qui lui étoient néceſſaires. Ce ne fut pas ſans donner plus de la moitié de la pièce d'or aux pauvres qui s'adreſsèrent à elle; auſſi, bientôt elle ſe vit réduite à ſon premier état de malheur & d'embarras. Cependant elle ſe perſuada qu'elle n'avoit pas aſſez bien cherché dans le coffre d'ébène. Et n'ayant point d'autre reſſource, elle revint encore le viſiter; elle lut les feuilles de la bible; elle jeta les yeux ſur le parchemin qui lui avoit parlé d'elle-même. Elle fut bien étonnée d'y trouver des caractères qu'elle n'avoit pas apperçus la première fois, & d'y lire : *ce que l'on donne à Dieu, il le rend au centuple.* En effet, elle trouva cent pièces d'or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque temps. Enfin le coffre ne lui en laiſſa jamais manquer; de façon qu'il lui fut aiſé de ſoulager les pauvres à ſon gré, & de reprendre ſa vieille eſclave, qui ne pouvoit vivre éloignée d'elle, car l'attachement qu'inſpire la vertu ne peut être compenſé.

Zesbet véçut ainſi dans la pratique des bonnes œuvres & de la prière, ſans imaginer de finir autrement ſes jours; cependant, frappée d'avoir découvert ſur le parchemin des caractères qu'elle n'y avoit point apperçus la première fois, elle alloit ſouvent l'exa-

miner avec une attention d'autant plus scrupuleuse, qu'elle le regardoit comme la seule règle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zesbet vivoit dans la Mèque, comme si elle avoit été dans le fond d'un désert, lorsqu'un jour, en examinant le parchemin, elle y lut distinctement : *le bonheur de Zesbet approche, il faut qu'elle se marie.* Zesbet n'avoit jamais eu aucune envie de se marier : mais un ordre si précis, & qu'elle ne pouvoit attribuer qu'au seul Oucha, la déterminèrent, quoiqu'avec peine, à prendre ce parti. Cependant comment faire pour y parvenir? L'affaire étoit embarrassante, elle ne connoissoit personne, on l'avoit oubliée dans le monde. A qui pouvoit-elle s'adresser! Mais que ne peut le respect que l'on doit à son père, quand il est vivement imprimé dans le cœur! Elle prit donc le parti d'aller trouver le roi qui faisoit son séjour à la Mèque; il se nommoit Nophailah. Ce prince connu par ses vertus étoit d'un facile accès. Elle sortit donc un matin couverte de son voile ; & pour n'avoir pas l'air d'en imposer, elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir, & sur lequel il y avoit encore quatre lignes, dont la lecture lui

étoit impossible. Zesbet se présenta devant le roi, qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais, & lui dit : sire, je vous prie de me donner un mari. Cette proposition surprit, & fit sourire le roi, qui lui fit signe avec douceur d'attendre la fin de l'audience. Quand elle fut achevée, ce roi qui avoit beaucoup d'esprit, mais qui laissoit ordinairement parler son visir, pour juger de ses réponses, lui dit de faire approcher Zesbet, car elle s'étoit toujours tenue à l'écart, & toujours voilée. Elle obéit, & Nophailah lui demanda pour quelle raison elle vouloit avoir un mari de sa main. Sire, lui dit-elle, je n'ai plus de parens ; un roi doit être le père de ses sujets, c'est donc à vous à me marier. Cela est juste, visir, ce me semble, lui dit le roi ? Oui, sire, lui répondit-il, cela est conséquent ; mais permettez-moi de lui faire quelques questions. Zesbet y satisfit avec autant de justesse que d'esprit ; & quand elle déclara qu'elle étoit fille d'Oucha, le visir s'écria : O branche d'un tronc sans pareil ! Quoi vous êtes la belle Zesbet ! Je croyois que vous aviez suivi votre vertueux père dans le sein des justes ; comment peut-on ne plus parler de vous ? Zesbet, plus contante qu'auparavant

vant, leur fit le récit de ses aventures, & leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de se marier. Le roi l'examina ; & les quatre dernières lignes lui furent aussi impossibles à déchiffrer qu'à son visir. Que ferons-nous, reprit Nophailah, en se tournant de son côté ? Je crois, lui répondit-il, après y avoir un peu pensé, que ces dernières lignes doivent être lues par celui que le ciel lui destine pour époux. Sans cela pourquoi seroient-elles d'un caractère différent ? Tu penses juste, reprit le roi, car je le pense comme toi ; mais comment le trouver celui que le ciel lui destine ? Il faudroit, selon moi, reprit le visir, faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille aussi belle que sage, à celui qui pourra lire des caractères qui vous sont inconnus. Zesbet viendra, continua-t-il, tous les matins à votre audience, elle présentera les caractères à ceux qui demanderont à les lire, & votre majesté jugera s'ils sont bien lus, ou par le sens qu'on leur donnera, ou par le caractère & les questions que vous pourrez faire à celui qui se sera présenté. Cela ne laisse pas d'avoir sa difficulté, reprit Nophailah ; mais nous n'avons point d'autre parti à prendre. Aussitôt il donna ses ordres,

& la publication fut faite ; cependant, avant de quitter Zesbet, il prit une inquiétude au roi. Vizir, lui dit-il, il faudroit, ce me semble, juger un peu de sa beauté, nous l'annonçons belle, je veux croire que tu l'as vue telle ; mais que sais-tu si elle n'est point changée ? Le poëte fameux des anciens persans ne dit-il pas *qu'il ne faut qu'un rien pour détruire la beauté ?* Je reconnois toujours votre prudence & votre équité, lui répondit le visir, en s'inclinant profondément. Zesbet, que le roi juge de tes appas, lui dit il ; elle obéit, & ils la trouvèrent si belle, qu'ils ne parlèrent que de ses charmes, long-temps même après l'avoir congédiée.

Il y avoit déjà quelques jours que Zesbet présentoit inutilement ses caractères à l'audience du roi, lorsqu'il parut un jeune homme très-beau & très-bien fait, qui lut sans peine la première ligne des quatre qui jusques-là étoient demeurées inconnues, & prononça d'une voix haute : *Mahomet est l'ami de Dieu, il est plus élevé que les nues* ; mais il avoua qu'il ne pouvoit entendre les trois autres ; cet aveu persuada le roi & le visir que ce qu'il avoit lu étoit véritablement écrit. Cependant, avant de rien déterminer, le roi voulut

lui faire quelques questions; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu'il venoit de lire. Sire, lui répondit-il, ils sont d'une des plus anciennes langues que l'on parlât après la tour de Babel; c'est une de celles que les sages employent, & que j'ignorerois, si mon père, toujours occupé des sciences abstraites, ne me l'avoit apprise. Fort bien, dit le roi; mais quel est ce Mahomet que tu viens de nommer? Sire, lui répliqua-t-il, je crois que c'est un prophète que Dieu doit envoyer sur la terre; il y a même, à ce que l'on dit, quelques livres composés par les sages qui en font mention. Nophailah demanda ensuite au fils du sage comment il se nommoit; je m'appelle Abdal Motallab, reprit-il, & je suis de la Mèque. C'en est assez, poursuivit le roi: Abdal Motallab, je te donne Zesbet, tu en as lu plus qu'aucun de ceux qui se sont présentés jusqu'ici; rends Zesbet heureuse, & conduis-la chez elle, dit-il, en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maison de Zesbet. Quand ils y furent arrivés, elle lui rendit un fidèle compte de toutes ses aventures; mais ce qu'elle lui apprit dans le plus grand détail, le frappa

moins que le nom d'Oucha ; il étoit si célèbre parmi les sages, que son père lui en avoit fait mille fois l'éloge ; ses désirs alors se trouvèrent mêlés d'admiration, en voyant la fille de ce grand homme ; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d'art, que l'écriture n'étoit lue que selon les événemens, il apperçut au revers ces cruels mots écrits : *Le mari de Zesbet ne la peut approcher qu'il n'ait vu le saint prophète, elle lui sera fidèle pendant un an.* Ah ! chère Zesbet, s'écria tendrement Abdal Motallab, pourquoi t'ai-je vue ? Je vais chercher le prophète, je connois trop l'importance des conseils des sages pour m'exposer plus long-temps avec toi, & il sortit. Zesbet demeura fort étonnée ; & cependant toujours résignée à la volonté de Dieu, ainsi qu'aux ordres de son père. Mais voyant au bout de l'année qu'Abdal Motallab n'étoit point de retour, elle alla trouver le roi, qui la reçut encore avec la même bonté, & qui fit publier la même ordonnance.

Après plusieurs tentatives inutiles, un docteur de la loi, de la ville de Médine, & nommé Aboutalab, lut la ligne qui suivoit celle d'Abdal Motallab, & qui disoit : *Mahomet est le dépositaire des loix de Dieu, il envo-*

loppera la terre de sa parole; mais il ne put aller plus loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raisons; elle eut la même confiance en lui, & lui parla comme elle avoit fait à Abdal Motallab; & quand il eut examiné avec soin l'ordre de la séparation, il partit avec le même regret. La fin de l'année ne le vit point paroître, & Zesbet épousa de la même façon Yaarab, de Medine, parent d'un cadi de cette ville, qui lut la troisième ligne; elle disoit: *Mahomet, le sauveur des croyans, est une isle flottante qui offre son port à tous les naufrages.* Il se soumit encore à l'ordre du départ; mais n'ayant pas été plus exact que les autres à reparoître au bout de l'année, Zesbet épousa Temimdari, qui lut la quatrième ligne; elle signifioit, *Mahomet, l'envoyé de Dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche.* Les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de sages; celui-ci n'avoit été qu'adopté par un des plus savans à la vérité; mais jamais il n'avoit été initié dans les mystères; il avoit pris le parti des armes, & servoit dans les troupes de Nophailah; son devoir l'avoit éloigné de la Mèque, sa patrie, quand les trois premiers maris avoient lu les caractères, il n'avoit même jamais eu au-

cune connoiſſance de cet événement. Zesbet, toujours ſoumiſe aux volontés de ſon père, le conduiſit chez elle comme elle avoit conduit les autres; mais elle ne le trouva pas auſſi docile pour la ſéparation. Je veux bien que ton père ait été un ſage, lui dit-il avec vivacité; je conſens que Mahomet ſoit un jour envoyé de Dieu; comment cela peut-il m'engager à me ſéparer aujourd'hui de ma femme? Crains une juſte punition de ces diſcours impies, lui dit avec douceur l'aimable Zesbet. Mais un homme prévenu, un homme animé par les déſirs fait-il aucune attention aux réflexions les plus ſenſées? Peut-on même l'exiger? Ainſi Temimdari, réſolu de n'être point auſſi dupe que ſes prédéceſſeurs, paſſa dans la cour pour quelque beſoin, & feignant d'être frappé des menaces de Zesbet, il lui dit: ma femme, j'ai peur, parle-moi pour me raſſurer. Sans rien imaginer de ſon côté, elle dit en plaiſantant: *génies, emportez-le;* depuis ce temps elle n'en entendit plus parler. Quelque ſurprenant que cet événement lui parût, comme elle étoit fort attachée à ſes devoirs, elle lui garda une égale fidélité, & voulut attendre que l'année fût révolue avant de ſe déterminer au parti qu'elle prendroit; car il

n'y avoit plus de lignes à lire sur le parchemin. Elle passa donc encore cette année dans la pratique des vertus; & n'ayant point apperçu de nouvelle écriture le jour que l'année fut expirée, elle se préparoit à sortir pour aller demander conseil au roi & à son visir; car enfin les paroles étoient positives: *il faut qu'elle se marie.*

Elle étoit dans ces saintes dispositions, lorsqu'elle entendit un grand bruit dans sa cour; elle y courut, & vit avec le plus grand étonnement ses quatre maris, dont la jeunesse & la beauté n'étoient point altérées, ils avoient seulement l'air un peu fatigués. Ils n'avoient heureusement aucune espèce d'armes sur eux; car se trouvant les uns & les autres dans la maison de leur femme, la jalousie les animoit d'une fureur que rien n'auroit été capable de calmer. Cependant au défaut des armes, ils étoient au moment de s'attaquer, tout sages qu'ils étoient: tant la sagesse a peu de droits sur les cœurs passionnés! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus & la vérité inspirent toujours, leur dit: écoutez-moi, il est vrai que je vous ai tous épousés; vous savez quels sont les ordres qui m'ont donnée à vous, je ne vous ai

rien caché, & l'on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j'ai souffert pour toi, s'écrièrent-ils tous en même temps, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres, cela peut-il se soutenir !

Vous auriez raison, leur dit encore Zesbet; si tout ce qui nous arrive étoit dans l'ordre naturel; mais avez-vous jamais rien vu qui soit comparable à notre aventure? J'ai suivi les ordres de mon père, je ne puis m'en repentir; je sais, comme vous, que j'aurois mal fait en tout autre cas; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois; l'avez-vous vu, reprit-elle? Tu pourras en juger, si tu veux savoir ce qui nous est arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet consentit à les écouter; le sort décida de l'ordre dans lequel ils feroient leur récit; après qu'elle les eut fait jurer de s'y soumettre, & de se donner l'un à l'autre une paisible audience.

Voyons, interrompit Hudjiadge, en se retournant, comment tout ceci va se démêler; sire, reprit Moradbak, j'ai bien peur que votre majesté ne soit pas satisfaite, les histoires de ces quatre maris ont un peu

d'uniformité, elles ſont remplies de choſes myſtiques, que tout bon muſulman devroit pourtant ſavoir..... Qu'importe, lui répliqua le roi, ces choſes-là, toutes belles & toutes néceſſaires qu'elles puiſſent être, endorment tout auſſi bien qu'aucune autre. Conte toujours, tu ſais que je ne veux que dormir; mais, ſire, poursuivit Moradbak, je voudrois que votre majeſté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues, quelle eſt l'hiſtoire des quatre maris qui lui aura fait le plus de plaiſir? Je te le dirai ſans peine, lui répondit Hudjiadge, c'eſt une des choſes que je fais le plus volontiers, que de juger; tu peux commencer, je t'écoute.

Zesbet ſe plaça donc au milieu de ſes quatre maris, pourſuivit Moradbak; & le ſort étant tombé ſur Abdal Motallab, il prit ainſi la parole.

Hiſtoire d'Abdal Motallab, Sage.

CONVAINCU de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit, & perſuadé que l'homme ſage doit être abſolument ſoumis à la providence, je partis. *Celui qui croit en Dieu*,

ne doit point regarder derrière lui. Cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprenois. Mais Dieu étant par-tout, & Mahomet, *qui vive à jamais*, reposant dans le sein de sa gloire, tous les chemins me parurent égaux. Je pensai seulement que Dieu se manifestoit plus difficilement dans les villes, & qu'ainsi je devois les éviter & chercher les déserts. Je les parcourus long-temps avec des peines infinies, sans être rebuté par les fatigues, les ennuis & la mauvaise nourriture. Enfin au bout d'un certain temps, je rencontrai un ange, je le saluai profondément; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit: il n'est pas encore temps d'en instruire les hommes; qu'il te suffise seulement d'avoir trouvé grâce devant Dieu qui t'a permis d'arriver jusqu'ici, & prépare-toi à voir de grandes merveilles: continue ton chemin. Avant de suivre ses conseils, je fus frappé de son attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient, & l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit. Voici ce qu'il me répondit: je m'appelle Noukhail; le jour & la nuit me sont confiés. Je tiens le jour, continua-t-il, dans la main droite, & la nuit dans la gau-

che ; je maintiens l'équilibre entr'eux, & je suis obligé de me servir de toute mon autorité pour le conserver ; car si l'un ou l'autre l'emportoit, l'univers seroit consumé par les feux du soleil, ou périroit par le froid dans l'horreur des ténèbres. Je remarquai, pendant qu'il me faisoit ce récit, une table que cet ange avoit devant les yeux, sur laquelle étoient gravées deux lignes, l'une blanche & l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être, & il eut encore la bonté de me répondre : Je regarde continuellement cette table, & ces deux lignes m'appartiennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit. Elles m'instruisent encore des différentes variétés que je dois donner à l'un & à l'autre. Je le remerciai de ce qu'il m'avoit appris, & je le quittai. Je l'avois à peine perdu de vue, que je rencontrai un autre ange qui étoit debout avec une main levée vers le ciel, & l'autre panchée sur l'eau. Il m'apprit qu'il se nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude ? Je tiens, me répondit-il, les vents en respect, avec la main que vous voyez en l'air, & j'empêche surtout le vent Haidgé de sortir du ciel ; si je lui laissois la liberté, il réduiroit tout

tout l'univers en poudre ; avec la main que je tiens ſur l'eau j'empêche la mer de ſe déborder ; ſans cette précaution elle couvriroit toute la ſurface de la terre. En achevant ces mots, il me fit ſigne de continuer mon chemin. A force de marcher, j'arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde, & qui n'eſt compoſée que d'un ſeul morceau de ſaphir vert ; j'y fis la rencontre d'un ange qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis : je cherche le prophète Mahomet ; j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru la terre & les mers, ſans pouvoir le trouver ; je ne ſais plus où le chercher, & le ſouvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L'ange me répondit : eſpère & continue d'avoir la foi. Daignez m'apprendre au moins qui vous êtes, repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j'avois rencontrés juſqu'alors. Le grand Dieu m'a donné le commandement de cette importante montagne. A quoi peut vous ſervir, lui dis-je, cette épée flamboyante, dont votre main eſt armée ? Lorſque Dieu, dit-il, eſt irrité contre un peuple, & qu'il veut lui faire ſentir le poids de ſes vengeances, je ſecoue les flammes de cette épée, auſſitôt la famine ou la peſte

ravagent ses contrées; souvent même je cause les tremblemens de terre, dont tu as toujours ignoré la cause. Mais quand Dieu veut récompenser les hommes, c'est alors que je quitte cette épée redoutable, & que l'on voit régner la paix & naître l'abondance; la terre devient féconde, & prévient les désirs de l'homme. Charmé d'entendre ces merveilles, j'eus la curiosité de lui demander ce qu'il y avoit derrière la montagne de Kaf; on y trouve, me dit-il, quarante autres mondes tous différens de celui-ci; chacun a quatre cent mille villes, & chaque ville quatre cent mille portes; les habitans y sont exempts de tout ce que les hommes souffrent; le jour y règne continuellement; la terre est toute d'or, & les extrémités de tous ces mondes sont fermées par de grands rideaux; les villes ne sont habitées que par des anges qui chantent continuellement les louanges de Dieu, & celles de son prophète Mahomet. Les bontés de l'ange me rendant plus hardi à faire des questions, je voulus savoir ce qu'il y avoit derrière les rideaux dont il m'avoit parlé, & il me répondit: tu me demandes ce que nous ne pouvons comprendre, & nous gardons un respectueux silence sur ce que nous

en pouvons ſavoir. Tout ce que je puis en révéler, c'eſt que le peuple de Dieu eſt raſſemblé en cet endroit, & que la puiſſance divine s'y manifeſte plus qu'ailleurs. J'admirai Dieu avec lui; mais avant de le quitter, je le priai encore de me dire ſur quoi la montagne de Kaf étoit appuyée. Elle eſt placée, me répliqua-t-il, entre les cornes d'un bœuf blanc nommé Kirnit; ſa tête touche à l'orient, & ſa queue à l'occident; la diſtance qui ſe trouve entre ſes deux cornes peut être comparée au chemin que l'on pourroit faire dans le cours de cent mille ans. Mais curieux de m'inſtruire, je lui demandai pour dernière queſtion, combien il y avoit de terres & de mers, & dans quel lieu étoit l'enfer. Il y a ſept terres, me dit-il, & autant de mers; l'enfer eſt également ſous les unes & ſur les autres. Je le quittai après cette réponſe, & j'arrivai juſqu'au voile qui termine le monde; je vis le ciel au-deſſus de ce voile, & l'eau au-deſſous. Je remarquai qu'il y avoit une porte fermée au milieu de ce même voile, & que la ſerrure étoit ſcellée d'un cachet; les deux anges qui la gardoient conſentirent à me laiſſer paſſer; & marchant toujours ſur la mer, j'arrivai dans un lieu tel que je n'en

avois trouvé aucun dans le cours de mes voyages. Le premier habitant que j'y rencontrai, fut un homme beau comme la lune lorſqu'elle eſt dans ſon plein; je lui demandai qui il étoit. Il me répondit ſans s'arrêter : celui qui vient derrière moi te le dira. Après avoir marché un jour & une nuit, je trouvai celui dont le premier m'avoit parlé; il étoit beau comme la lune demi pleine; je lui fis la même queſtion; & toujours en marchant il me répondit la même choſe que le premier. Enfin je rencontrai le troiſième qui reſſembloit à la lune dans ſon premier quartier; je le conjurai de s'arrêter, il le fit, & me demanda ce que je déſirois de lui. Je lui répondis, que les deux qui le précédoient m'avoient renvoyé à lui, pour ſavoir qui ils étoient, & voici ce qu'il me dit : Le premier ſe nomme Iſraphil, & commande aux hommes; le ſecond s'appelle Mikiail, & diſpoſe des biens & des ſaiſons; je m'appelle Gabriel, & je ſuis ſerviteur du Dieu Tout-Puiſſant; crois-moi, continua-t-il, retourne ſur tes pas, tu ne peux aller plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet, m'écriai-je avec douleur, & je ſuis pour jamais ſéparé de Zesbet? Tu ignores ce que tu as vu, me répondit-il; les

desseins de Dieu sont incompréhensibles ; tu trouveras des consolations sur la terre, ajouta-t-il. Je le priai de m'indiquer le chemin que je devois prendre pour m'abandonner encore à ma recherche : il me le montra en s'éloignant de moi. Après avoir marché prodigieusement long-temps, je me trouvai dans une prairie d'une étendue immense ; elle étoit non-seulement remplie de safran & d'anemones, mais arrosée de ruisseaux bordés d'un nombre infini de lions qui les défendoient ; mes yeux s'attachèrent sur un vieillard assis sur un trône placé au milieu de cette prairie ; il me fit signe d'approcher : les lions, auxquels je me présentai, s'humilièrent devant moi, & me laissèrent passer. Je me présentai devant le trône ; ce vieillard me reçut avec bonté ; il voulut savoir mes aventures, je les lui contai ; & il me dit : Tu vois la gloire dont je jouis par la bonté du grand Dieu, je suis le prince Daniel ; tu as été comblé des grâces du Très-Haut, continue à les mériter, tu n'es pas loin du terme, ne te décourage point. Mais, lui dis-je, prince, qui daignez prendre autant d'intérêt à moi, combien y a-t-il que je suis en chemin, les temps se sont évanouis dans les pays célestes que j'ai parcourus, &

je crains bien que Zesbet ne soit plus engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours que tu es absent de la Mecque, me répondit le vieillard. Quatre ans, m'écriai-je avec douleur! La mesure des temps, reprit-il avec douceur, n'est pas à conserver, quand on est occupé des choses mystiques, & les sages qui doivent en faire un bon usage, sont tranquilles quand ils sont employés pour acquérir des connoissances. Adieu, continua-t-il, espère, prends ce chemin, & console-toi par les grandes choses qui te sont réservées. Ces paroles étoient nécessaires à mon cœur, pour m'aider à soutenir la crainte de trouver Zesbet infidelle; Zesbet, pour qui j'avois toujours conservé l'amour le plus tendre & le plus pur, & qui ne méritoit pas le sort cruel qu'il éprouve. Plein de ces idées, je marchai encore quelques jours, & j'apperçus un très-gros oiseau perché sur un arbre; sa tête étoit d'or, ses yeux étoient de saphir, son bec de perles, son corps de rubis, & ses pieds de topaze; il y avoit sur le haut de cet arbre une table bien servie, & surtout en poissons. Je m'en approchai, je montai sur l'arbre avec beaucoup de facilité, je saluai l'oiseau, & je lui dis: Vous êtes le plus bel

oiſeau que j'aie jamais vu. Enſuite je lui demandai qui il étoit; il me répondit qu'il étoit un des oiſeaux du paradis, que Dieu l'avoit envoyé ſur la terre avec cette table pour tenir compagnie & manger avec Adam, lorſqu'il avoit été chaſſé du paradis: depuis qu'il eſt mort, continua-t-il, je ſuis demeuré ici par l'ordre de Dieu, pour ſoulager les ſaints voyageurs & les prédeſtinés; je ferai mon ſéjour ici juſqu'au jour du jugement. Mais, lui dis-je, les mets qui ſont ſur cette table ne ſe corrompent-ils point? Comment les remplacez-vous quand ils ſont gâtés ou qu'on les a mangés? Ce qui ſort du paradis peut-il être altéré, me répondit-il? Je lui demandai la permiſſion de me mettre à table, & l'ayant obtenue, je mangeai des mets qui me parurent délicieux. Enſuite je voulus ſavoir s'il étoit toujours ſeul; il me répondit qu'Abouxlabas, un des plus grands prophètes de Dieu, venoit quelquefois lui rendre viſite. A peine avoit-il ceſſé de parler, que je vis en effet paroître ce ſaint prophète; il étoit vêtu de blanc, ſa barbe étoit d'une grande longueur & d'une grande beauté; le plus beau gazon naiſſoit ſous ſes pas. Il s'approcha de nous, & voulut ſavoir de moi comment j'étois arrivé dans cet en-

droit ; il comprit par mon récit combien l'envie que j'avois, de me retrouver à la Mecque auprès de ma chère Zesbet, étoit balancée dans mon cœur par le désir de voir le saint prophète. Je fus au désespoir quand il m'apprit qu'il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici ; cependant il m'offrit de me conduire. Je ne puis y retourner, lui dis-je, sans avoir vu le prophète. Hé bien, continua-t-il, je vais examiner ce que je puis faire pour te rendre service ? En effet, après avoir lu quelque temps dans un petit livre qu'il tira de son sein, il me dit : O homme prédestiné, c'est à la Mecque que tu dois retourner, je puis t'y conduire en cent cinquante mois ; & moi, reprit l'oiseau, je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophète répliqua, & moi je m'engage à t'y faire arriver en moins de six jours. L'oiseau, qui ne vouloit pas lui céder, dit qu'il m'y rendroit dans une heure. J'acceptai sa proposition ; il chargea le prophète Abouxlabas de faire en son absence les honneurs de la table, & me fit couvrir les yeux. Mais à peine j'étois monté sur son dos, qu'il me dit d'ôter le bandeau qu'il m'avoit ordonné de prendre ; & c'est avec une extrême surprise que je

me ſuis trouvé dans ma cour. Cette joie n'a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit ſur Zesbet que le ciel m'en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, dit-il en ſe tournant du côté de Yarab, qui commença en ces termes:

Hiſtoire d'Yarab, Juge.

Au déſeſpoir de quitter la belle Zesbet, & ne penſant qu'aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle roſe du paradis. Tout incertain que j'étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la ſageſſe du célèbre Oucha, qui n'auroit pas recommandé une choſe impoſſible, & je diſois: on peut le voir puiſqu'il impoſe cette condition au mariage de ſa fille; je ne fus pas long-temps ſans rencontrer le déſert. La chaleur, la fatigue & la mauvaiſe nourriture, me firent beaucoup ſouffrir. Cependant, un jour je dormis juſqu'au lever du ſoleil, & je me remis en marche avec une nouvelle confiance. A peine avois-je fait quelques pas, que j'apperçus un animal compoſé de tous les quadrupèdes, qui s'approcha

de moi, en me disant : homme de Médine, sois le bien arrivé, Dieu m'a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin. Il sentoit le musc & l'ambre : je lui témoignai une reconnoissance mêlée d'étonnement. Tu veux savoir qui je suis, me dit-il ? je convins de ma curiosité : je m'appelle d'Abetul, me dit-il, & je dois demeurer ici jusqu'au jour du jugement ; le grand Dieu m'a créé pour consoler ceux qui sont égarés, je n'ai point d'autre occupation. En achevant ces mots, il me dit le chemin que je devois suivre, & il me quitta.

Je marchai quatre jours & quatre nuits sans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j'apperçus la retraite d'un solitaire, bâtie au plus haut d'un rocher qui dominoit sur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte, je demandai du soulagement, & je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois, & ce que je faisois dans ce lieu désert, où jamais il n'avoit vu venir personne du côté de la terre. Je lui contai le motif & les raisons de mon voyage ; & voyant par mon récit l'envie que j'avois de voir le saint prophète, il me dit : Dieu

veuille que tu puisses réussir; soixante ans de prières & de recueillement n'ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur; cependant dispose de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le désert. Cette question, me répondit-il, me fait imaginer que tu as besoin de manger; descends dans cette vallée, poursuivit-il, tu trouveras de quoi suffire à tes besoins, & tu viendras ensuite me retrouver. Je descendis à l'endroit qu'il m'avoit indiqué, & j'y trouvai un jardin rempli de toutes les espèces de meilleurs fruits; il étoit coupé de plusieurs ruisseaux d'une eau vive & claire; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, & je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoissance; je lui demandai comment il trouvoit dans le désert les autres choses qui pouvoient lui être nécessaires; il me répondit: que les vaisseaux qui passoient quelquefois à la vue de la côte, lui fournissoient abondamment tous ses besoins. Nous apperçûmes à l'instant même un bâtiment, auquel le solitaire fit des signaux; aussitôt le vaisseau mouilla, & la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu'il avoit à leur ordonner. Je

désire que vous embarquiez ce jeune homme, leur dit-il, en me montrant à eux; ayez beaucoup d'égards pour lui, continua-t-il; car il est favorisé de Dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez, lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire, & nous nous embarquâmes. La nuit même une tempête effroyable fit périr le bâtiment, & je fus le seul qui évitai la mort, à l'aide d'une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours, & le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une isle. En me promenant sur le bord de la mer, je vis sortir du milieu des eaux un animal, qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté, que je montai sur l'arbre le plus épais pour me cacher. J'entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu'un tonnerre, en prononçant en arabe les louanges de Dieu, & celles de son prophète. Le jour parut, & je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l'arbre où j'étois; il leva la tête, me salua, & me demanda qui j'adorois. J'adore le grand Dieu, lui dis-je. Il me parut que cette réponse l'adoucissoit. Ainsi, voulant satisfaire ma curiosité, je fus assez hardi pour lui demander quelles

étoient les voix que j'avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu, me dit-il, les princes de la mer, qui sortent ainsi toutes les nuits, & qui publient les louanges de Dieu. Tu es bien heureux, ajouta-t-il, d'être fidèle, sans cela je t'aurois exterminé. En achevant ces mots, il s'élança dans la mer & disparut. Je descendis de l'arbre qui m'avoit servi d'asyle; je cueillis des fruits, & je marchai jusqu'à la nuit. J'apperçus loin de moi une lumière dont je voulus approcher; mais elle s'éloignoit autant que je faisois de chemin vers elle. Enfin, après des peines infinies, j'y arrivai, & je distinguai un palais si brillant, que mes yeux n'en pouvoient soutenir l'éclat. Cependant à force de redoubler mes efforts, je me trouvai presqu'au moment d'y entrer, & dans le même instant, j'apperçus un dragon qui siffla, & qui voulut se jeter sur moi. Je n'eus d'autre ressource que celle de prononcer au plutôt le grand nom de Dieu. Aussitôt il sortit une voix de ce superbe palais, qui me dit : ô homme de Medine, apprends que ce palais est le paradis destiné pour les fidelles, nous y louons Dieu continuellement, & nous sommes ici depuis le temps du prophète Noé. Mérite par tes bonnes œuvres de pouvoir

un jour habiter parmi nous, & jouis du bonheur d'avoir pu ſeulement voir de ton vivant la porte du paradis. Je m'éloignai, quoiqu'à regret, d'un auſſi beau lieu, où je devois trouver Mahomet plus que par-tout ailleurs, & je marchai quatre jours & quatre nuits ſans faire aucune rencontre. Le cinquième jour je vis paroître un jeune homme qui m'aborda avec bonté, & qui me demanda qui j'étois. Pendant que je lui racontois mon hiſtoire, il me ſervit à manger, & il m'engagea à demeurer trois jours & trois nuits avec lui. J'y conſentis, car ſa compagnie me parut pleine de douceur & de miel. Le quatrième il me dit : ſi je te faiſois revoir ton pays, que ferois-tu pour moi? Il n'eſt rien que je ne ſois capable de faire pour voir encore une fois la belle Zesbet, lui répondis-je; mais auparavant je veux trouver le grand prophète. Nous verrons, dit-il, en m'interrompant, ſi je ne pourrai te faire oublier ce projet; en attendant, prends confiance en moi : auſſitôt il ſe ſecoua, & fut changé en aigle. Tiens-toi bien à mes pieds, me dit-il. Je lui obéis. Il ouvrit ſes ailes & s'envola. Il traverſa des eſpaces fort conſidérables, & me poſa ſur une montagne. Il faut un peu ſe repoſer,

me dit-il, en se secouant de nouveau, & reprenant sa première figure; ensuite il me pria de l'attendre pendant quelques momens. Son absence me donna le temps de faire des réflexions. Je ne l'avois point vu prier Dieu pendant le séjour que j'avois fait avec lui: son changement & la façon dont il m'avoit parlé, me devinrent suspects; & pour me rassurer, je me rappelai une prière que j'avois apprise autrefois du sage qui m'avoit élevé, & qui prévenoit toutes les mauvaises volontés des génies infidèles. Quand le jeune homme revint à moi, je la prononçai à tout hasard. Il ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il fit un cri épouvantable, & disparut. Je remerciai Dieu d'avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber.

Je continuai mon chemin, & je ne fus pas long-temps sans appercevoir une caverne, qui s'embellissoit à mesure que j'en approchois; & qui me parut à la fin un grand château orné d'or & de pierres précieuses. La curiosité m'engagea d'en visiter les appartemens; tout y respiroit les plaisirs & la volupté: tout ce que je rencontrai, esclaves & maîtres, tout étoit d'un abord agréable, tout étoit prévenant; enfin je vis au milieu d'un grand sallon,

un Sopha ſur lequel une belle fille étoit aſſiſe; elle avoit autour d'elle cent eſclaves, qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté; mais qui ne paroiſſoient pas plus devant leur maîtreſſe, que les étoiles devant la lune, quand elle eſt dans ſon plein. Frappé de ſa beauté, je m'arrêtai; elle me fit ſigne d'approcher, ce que je fis avec beaucoup de reſpect. Elle m'ordonna de m'aſſeoir à ſes côtés; elle fit ſigne à ſes eſclaves de prendre des inſtrumens, & dans l'inſtant j'entendis une muſique ſur les modes *Ochac* & *Ozzul*, deſtinés pour les chants amoureux, qui charmèrent mon cœur; auſſitôt une belle eſclave me préſenta une coupe remplie d'un vin exquis. Enfin je me livrois inſenſiblement à tous les plaiſirs, quand je me ſouvins de Zesbet & de tout ce que j'avois fait pour elle. Pénétré des grâces que j'avois reçues du Tout-puiſſant, je ne pus m'empêcher de le remercier de ſes bontés. Et la belle fille m'ayant ſurpris dans cette action, me dit : tu ne feras jamais heureux ſur la terre, & tu n'es point fait pour habiter parmi nous : ainſi je te conſeille de n'y pas faire un plus long ſéjour. Mais du moins, continua-t-elle, ſi tu veux m'obliger, tu me feras un récit exact de ce qui t'eſt arrivé.

J'y consentis, & je m'apperçus que plusieurs endroits de mon récit l'avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable Dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui disois ; mais elle ne pouvoit se détacher des plaisirs. Je la suppliai de vouloir bien m'apprendre à son tour quelque chose de son histoire ; & voici ce qu'elle eut la complaisance de me dire.

Je suis la fille d'un grand roi de l'Inde ; depuis un an j'ai été enlevée de sa cour, & conduite ici par un génie qui, selon toutes les apparences, est celui qui fut transformé en aigle, & que tu as contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie enlevoit ordinairement toutes les filles qu'il trouvoit à son gré, & les apportoit ici. Je fus d'abord affligée de m'y trouver ; mais il m'aima plus que toutes celles qu'il avoit rassemblées pour ses plaisirs, & me fit leur souveraine ; ma vanité fut flattée du triomphe de mes charmes. Il est jeune, aimable, & attentif ; je l'aimai donc bientôt à mon tour, & je m'étourdis aisément sur le genre de vie que je menois, si fort opposé aux impressions que l'on m'avoit données dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur me reproche souvent tout ce qui se passe : mais qui peut quitter

les plaisirs ! Qui peut renoncer à l'amour ! Que deviendrois-je, si je suivois tes conseils ? Que mettrois-je à la place des plaisirs ? Crois-moi, quittons-nous, tu ne peux me donner que des remords : cependant, pour reconnoître ton zèle & la confiance que tu m'as témoignée, je veux te rendre service. Tout ce que je puis faire, c'est de te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains que le génie ne te retrouve ici, & qu'il ne veuille se venger de toi. *Qui se confie en Dieu*, lui répondis-je, *ne craint rien*. Cependant quelle obligation ne vous aurois-je point, si vous me faisiez voir le prophète ! c'est l'unique moyen qui puisse me faire posséder Zesbet. Livre-toi à la providence, me dit-elle, je ne puis faire autre chose pour ton service ; & puisque tu n'as pas d'autre moyen, il est à croire, après tout ce qui t'est arrivé, que c'est celui que tu dois suivre. Je la remerciai de ses bontés, & je me rendis à ses raisons. Quand tu seras arrivé, reprit-elle, au lieu où l'on va te porter, tu donneras cet anneau (en me donnant le sien) au dragon qui va te conduire dans mon char ; c'est un génie que je vais charger de cette commission. Je saurai par ce moyen qu'il t'aura conduit en sûreté. Je la remerciai mille fois, & la belle fille ayant

fait appeler un dragon, qui étoit un génie subalterne, elle lui donna des ordres très-précis pour ma satisfaction, en lui disant cependant, qu'elle s'en rapportoit à ses lumières. Je suis monté ce matin dans le char, & le dragon s'est envolé avec une si grande rapidité, que sans pouvoir distinguer aucun objet, je me suis trouvé tout étourdi dans ma cour; je n'ai pas même senti que le dragon m'ait pris l'anneau de la belle fille; cependant je ne l'ai plus à mon doigt. Mais plus je sens vivement le bonheur de revoir Zesbet, plus je sens l'horreur de la situation où je suis, en trouvant son coeur partagé & sa foi donnée à mon préjudice.

C'est à vous, Temim Dari, que le sort ordonne à présent de parler, lui dit Zesbet, en voyant qu'Yarab ne parloit plus, & Temim Dari prit ainsi la parole.

Histoire de Temim Dari, Soldat.

Il y a précisément aujourd'hui deux ans que je vous épousai, belle Zesbet. Vous devez être persuadée que je n'avois en ce moment aucune envie de voyager, & vous pouvez vous souvenir que, par un usage qui n'est que trop ordinaire à ceux qui sui-

vent la profeſſion des armes ; je fis le courageux par vanité, en paroiſſant me révolter contre les prophéties du ſage Oucha, ſans m'embarraſſer de la venue du grand prophète, *qui ſoit à jamais loué, & que tous les cieux célèbrent*. Mais les principes de l'éducation ne ſortent jamais abſolument de nos cœurs. Je voulois me raſſurer contre moi-même. Une voix ſourde, à laquelle je ne pouvois réſiſter, me parloit intérieurement.

Je paſſai pour un moment dans cette même cour ; la pluie, le vent, les éclairs & le tonnerre me ſaiſirent, je l'avoue, de la crainte de Dieu, & me reprochèrent les diſcours que je venois de tenir. Ce fut donc avec peine, & même en prenant beaucoup ſur moi, que je pus affecter un air léger & brave, pour te dire : Zesbet, parle toujours pour me raſſurer. Je fus ſurpris de t'entendre dire : génies, emportez-le. Ces paroles n'étoient pas achevées, que je vis la muraille s'écrouler ; elle me découvrit un grand feu au milieu duquel il y avoit un homme dont le viſage étoit noir & les yeux rouges & enflammés. Il étoit auſſi grand que la plus haute tour, & ſuivi de pluſieurs petits génies. Ce monſtre me ſaiſit, & m'emporta dans une isle habitée par des génies infidè-

les, & qui ne croyent point l'unité de Dieu. Je ne fis pas un long séjour avec eux ; car il vint une armée de génies fidèles qui les attaqua. Celui qui m'avoit emporté fut tué dans le combat, & les vainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent esclaves. Ce fut alors que, chargé de chaînes, obligé de vivre avec des génies aussi malfaisans, je regrétai mille fois les conseils du sage qui m'avoit adopté ; mais plus encore ceux de la belle Zesbet, dont j'avois si mal profité. Je soutins avec assez de courage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit être fidelle ; mais quand je la vis révolue, le désespoir s'empara de mon cœur, & je désirois tous les jours de voir la fin d'une aussi malheureuse vie. Enfin, après dix-huit lunes d'un séjour si terrible, le roi des génies, dont nous étions esclaves, voulut faire la revue de ses prisonniers. Aussitôt qu'il m'apperçut, il me dit : tu es homme, que fais-tu parmi les infidèles ? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, & comment l'on m'avoit fait esclave. Mais Zesbet étant toujours présente à mon esprit, & voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Voici ce qu'il

me répondit : il eſt très-difficile de le voir ; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il ; il repoſe dans le ſein de Dieu. Nous ſuivons la loi qu'il doit prêcher ; voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je ſuis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je a ec une douleur dont il me parut touché ! ſi je ne vois le prophète, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu, me dit-il ? Seigneur, je ſuis de la Mecque, lui répondis-je. Sais-tu que ton pays eſt éloigné d'ici de ſoixante & dix ans de chemin ? A cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes eſprits, les larmes coulèrent de mes yeux avec une ſi grande abondance, qne le roi me dit : ne t'afflige point, prends courage, Temim Dari, je te ferai conduire cette nuit chez un ſage qui pourra t'inſtruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, & me conduiſit dans un jardin ſur lequel donnoit la priſon des principaux génies qu'il avoit faits eſclaves. Le géolier en ouvrit la porte, ſuivant les ordres qu'il en reçut, & fit ſortir un de ceux que le Roi lui avoit déſignés. Il l'amena devant lui. Il étoit effroyable ; ſon viſage étoit noir comme de la poix, ſa voix rauque reſſembloit au tonnerre. Il ſe

prosterna devant le roi, qui lui dit: je te promets la liberté, si tu conduis cet homme chez le sage Touloukia. Combien demandes-tu de temps pour le porter dans le lieu de sa retraite? Le génie lui répondit: je la connois, j'y ai souvent été dans le dessein de le tenter; je m'engage, poursuivit-il, de l'y conduire en trois heures. Cette réponse me fit grand plaisir. Alors le roi, me regardant avec bonté, me dit: Temim Dari, j'aurois fort désiré de te garder avec moi; mais tes regrets sont légitimes: va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une si grande envie de revoir; il ne me reste plus qu'à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie est infidèle; je vais t'apprendre une prière qui te le soumettra, & qui l'obligera à te conduire sans aucun danger. Songe que si tu es un seul moment sans la répéter, il te laissera tomber & prendra la fuite. J'appris aisément la prière; elle n'étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit sur son col, & s'éleva dans les airs. Il passa des mers, des montagnes & des plaines, & moi, je répétois toujours ma prière. Enfin, il s'éleva si haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu'une pomme; mais aussi

les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le génie voulut plus d'une fois me précipiter ; & la vertu de la prière me garantit toujours de sa mauvaise intention. Cependant la situation où j'étois me fatiguoit & m'affoiblissoit considérablement, quand je vis dans les airs une si grande quantité d'anges, qu'il n'y a que Dieu qui puisse en savoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main, & chantoient les louanges de Dieu. Leur vue me fit un si grand plaisir, que cessant de répéter ma prière, je commençai à chanter les louanges de Dieu avec eux. Le génie s'appercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient sa mauvaise volonté, me secoua, & prit la fuite. Je tombai en roulant, tantôt la tête, & tantôt les pieds les premiers, pendant sept jours, au bout desquels Dieu fit élever un vent qui me soutint, & me laissa tomber doucement sur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher ; mais je me sentis si fort étourdi, que je me couchai par terre. Je dormis jusqu'au lever du soleil ; à mon réveil je me trouvai en très-bonne santé ; & quand j'eus rendu grâces à Dieu, je suivis le bord de la mer, & je vis un chameau qui

qui s'approcha de moi, en me disant: homme de la Mecque, sois le bien arrivé. Je le saluai avec surprise. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m'a ordonné de venir ici pour te faire passer la mer; prépare-toi à voir des choses surprenantes. Ah! beau chameau, m'écriai-je, faites-moi voir Mahomet, & donnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n'entre point dans les desseins de Dieu, me répondit simplement le chameau, sois soumis comme moi à ses volontés. Ces paroles m'engagèrent à le regarder avec beaucoup d'attention; son ventre étoit rouge & noir, & ses yeux étoient du plus beau jaune; il répandoit une odeur admirable; je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'étonnement que sa vue me causoit; il me parut très-peu sensible à mes éloges, & me plaça sur son dos. Quand il m'eut fait passer la mer, avec une incroyable rapidité, il me dit adieu, & me quitta. Je marchai pendant quatre jours & quatre nuits, sans autre nourriture que celle des coquillages que la mer me fournissoit en assez petite quantité. Enfin je rencontrai, au bout de quelque temps, une caverne qui avoit soixante & dix portes; j'en poussai doucement une; je

vis que l'efpace qu'elle formoit étoit d'une prodigieufe étendue, qu'il étoit rempli d'un nombre infini de génies de différentes figures, & qui tous étoient enchaînés & retenus par les plus fortes chaînes. Il eft à croire que fans cette précaution ils fe feroient déchirés les uns les autres, car ils blafphémoient & s'accabloient d'injures; je m'approchai d'un vieillard dont la phyfionomie paroiffoit audacieufe, il étoit couché fur le côté, & n'avoit qu'un œil; mais cet œil étoit étincelant. Il me demanda d'où je venois, & de quel pays j'étois. En apprenant que la Mecque étoit ma patrie, il voulut favoir fi Mahomet avoit paru, je lui dis que je l'ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, & me demanda fi le monde étoit toujours vicieux. Je l'affurai qu'il étoit plus que jamais fouillé de crimes. Auffitôt il fit un mouvement pour fe lever, en difant : cela étant ainfi, mon heure eft proche. Mais dans l'inftant je vis paroître un ange qui tenoit une maffue de feu, dont il lui donna plufieurs coups fur la tête, en prononçant ces mots : *O maudit, ton heure n'eft pas encore venue, j'ai long-temps encore à te faire fouffrir!* Je demandai avec beaucoup d'humilité à l'ange, quel étoit

cet homme, & dans quel lieu j'étois. Il me répondit : Cet homme est l'Antechrist, & tu es à l'entrée de l'enfer. Mahomet que je cherche ne peut être ici, dis-je, en sortant ; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu est grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je suivis son conseil, & j'arrivai dans un désert que je trouvai si aride, que je ne pus retenir mes larmes ; cependant à force de marcher, j'apperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ses faces ; l'espérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces ; & je découvris, en l'approchant, que les pierres dont il étoit construit étoient alternativement d'or & d'argent. Je vis ensuite ces mots écrits sur la porte : *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son grand ami, Adam est la créature pure & sincère de Dieu.* Ces paroles m'inspirèrent une grande confiance, & j'entrai sans balancer dans ce château, où je sentis une odeur divine de parfums qui m'étoient inconnus. Je vis ensuite un grand nombre de sophas couverts des plus riches tapis travaillés en or & en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces sophas étoient appuyés, & j'apper-

çus un très-grand nombre de fort beaux jeunes hommes qui avoient leurs ſabres nuds & pendus à leur côté ; les uns étoient debout, les autres étoient aſſis, mais le ſang couloit avec abondance des bleſſures dont ils étoient couverts. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, & je vis couler un fleuve dont l'eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, & plus blanche que le lait. On voyoit ſur les bords de ce fleuve pluſieurs tables bien garnies, j'en profitai. Je n'avois aucune envie de quitter un lieu ſi rempli de délices; mais un grand lion vert, & qui portoit les louanges de Dieu & celles de Mahomet écrites ſur ſes deux flancs, voulut ſe jeter ſur moi, & la peur qu'il me cauſa me fit prendre la fuite & ſortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j'apperçus un jeune homme qui prioit Dieu, & dont tous les habits étoient verts ; il avoit devant lui un grand écriteau de même couleur. Je n'oſai par reſpect regarder ce qui étoit écrit; j'approchai de lui, & je lui demandai le nom du château dont je ſortois ; voici ſa réponſe : Mahomet pour reconnoître la peine que tu prends à le chercher, a obtenu de Dieu la permiſſion de te faire voir une image

du paradis qu'il destine à ceux qui périront pour défendre & pour soutenir sa foi; remercie Dieu, me dit-il, d'avoir obtenu une semblable faveur; je lui obéis. Prends cette grenade, ajouta-t-il ensuite, & la mange. Je la pris, & jamais je n'ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d'une fontaine, qui servit à me désaltérer, & l'eau m'en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire, je la lui racontai, & quand il m'eut appris qu'il étoit Enoch que Dieu avoit enlevé, je redoublai mon respect & mon admiration; mais je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'envie que j'avois de voir Mahomet. Tout ce que j'ai souffert, lui dis-je, pour satisfaire ce désir, loin de l'éteindre en moi, semble l'avoir redoublé. Prends courage, homme protégé de Dieu, me dit-il, tu seras bientôt où tu desires d'arriver, & tu reverras celle que ton cœur desire; on trouve Dieu & l'on éprouve ses bontés lorsque l'on s'y attend le moins. Pendant qu'il me parloit, je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune homme leva les yeux, salua les anges, & leur demanda dans quel pays ils alloient; ils lui dirent qu'ils étoient envoyés pour ravager

le pays des idolâtres. Enoch leur dit : suivez les ordres de Dieu, & continuez votre chemin ; cette nuée étoit suivie d'une autre dont la blancheur étoit extrême ; il salua encore les anges qui la soutenoient & leur fit la même question. Les anges lui répondirent : nous allons porter la miséricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de Dieu. Alors, en me montrant à eux, regardez ce jeune homme, leur dit-il, & portez-le où il doit arriver, vos intelligences sont assez subtiles pour savoir ce qui lui convient, & ce que vous en devez faire. Dans le même temps les anges abaissèrent la nuée pour me prendre ; je fis de nouveaux remerciemens au prophète Enoch, & la nuée m'a rapporté dans la cour de ma maison presqu'en un instant ; mon impatience pour la revoir, & tout ce que j'ai souffert, ne méritoient pas ce que j'y ai trouvé.

C'est à vous à présent, Aboutaleb, lui dit Zesbet, à nous compter ce que vous avez vu. Aussitôt il commença en ces termes :



Hiſtoire d'Aboutaleb, docteur de la loi.

FRAPPÉ de tout ce que la belle Zesbet m'avoit appris, & curieux de m'inſtruire de tout ce que l'on pouvoit ſavoir de Mahomet, qui devoit naître un jour pour le ſalut des hommes, je partis il y a aujourd'hui un an: ce fut inutilement que je traverſai une très-grande partie de l'Inde. Les ſages que je conſultai pendant plus de ſix mois, ne m'apprirent que ce que je ſavois déjà. Enfin je m'embarquai ſur le grand océan; & n'ayant aucune route déterminée, le vaiſſeau qui ſe trouva le premier prêt à faire voile fut celui que je préférai. Après une navigation aſſez heureuſe, qui dura pendant quelques mois, il fit naufrage, & j'échapai ſeul à la fureur des flots, en me ſauvant ſur une planche, qui me porta à la côte d'une isle que je trouvai remplie de ſerpens. Je les conſidérois avec attention, quand j'apperçus au milieu d'eux un petit ſerpent jaune d'une couleur admirable, & qu'un des gros portoit ſur ſon dos. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir tous les autres ſerpens accourir du plus loin qu'ils l'appercevoient, & venir ſe ranger

autour de lui, comme pour lui servir de gardes. Il siffla; & tous les autres saisis de crainte s'enfoncèrent dans la terre. J'admirai ces merveilles, lorsque le petit serpent me demanda qui j'étois; je contentai sa curiosité, & je le priai de satisfaire la mienne. Je me nomme Temliha, me répondit-il, & mon autorité est si absolue sur tous les serpens de cette isle, que d'un seul mot je les fais descendre dans les eaux qui sont sous la terre; telle est la volonté du grand Dieu; si je ne les retenois ainsi dans leur devoir, il y auroit long-temps qu'ils auroient détruit les enfans d'Adam. Je lui demandai des nouvelles de Mahomet; il me dit qu'il devoit annoncer aux hommes la véritable parole de Dieu, mais qu'il ne l'avoit point vu. Ensuite je le priai de m'apprendre comment je pourrois sortir de l'isle qui lui étoit soumise? Aussitôt il appela un de ses plus grands serpens, & lui ordonna de me porter au plutôt, & sans me faire aucun mal, à la côte de la terre ferme, qui n'étoit pas éloignée. Ses ordres furent exécutés; & quand je fus à terre, je voulus remercier le serpent; mais, sans m'écouter, il s'éloigna promptement de moi. Je remerciai Dieu de toutes ses bontés; & le cœur toujours occupé des beautés de Zesbet, & des moyens de

voir le grand prophète pour la posséder, je revins chez les Assyriens, & me rendis à Babylone, pour y voir un sage des plus célèbres, nommé Uffan. J'étois à peine entré dans sa maison, qu'il me dit : Aboutaleb, tu cherches inutilement le saint prophète ; je sais cependant un moyen qui pourroit te satisfaire, malgré le nombre des années qui doivent encore s'écouler avant sa naissance ; je ne crois pas que tu puisses jamais jouir de la belle Zesbet, si tu n'acceptes le parti que je vais te proposer. Je sais par mes livres, que tu connois l'isle des serpens, celle où règne le serpent Temliha. Si tu veux m'y conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l'un & l'autre riches & célèbres dans le monde, & de nous faire parvenir à une si grande vieillesse, que nous verrons Mahomet pendant long-temps, & que nous serons & ses premiers disciples, & les fidelles observateurs de sa loi. Je fus charmé des propositions du sage Uffan ; je les acceptai avec empressement, & je lui promis de le conduire dans l'isle du serpent jaune. Dès-lors nous ne fûmes plus occupés que des soins de notre départ ; ils ne furent pas longs. Uffan prit un arc & des flèches ; il remplit deux petits vases d'argent, l'un de vin, & l'autre de

lait, & les mit dans une boëte de fer qu'il emporta. Nous arrivâmes sans obstacles à la terre ferme, où le grand serpent m'avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques provisions; & nous mettant l'un & l'autre à ramer, nous débarquâmes en peu de temps dans l'isle où le serpent faisoit sa demeure.

Le premier soin d'Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer & de l'ouvrir; nous nous mîmes ensuite à l'écart, de façon que sans être vus nous pouvions examiner ce qui se passeroit. Le petit serpent, attiré par l'odeur des deux liqueurs, accourut avec empressement, & bientôt il les but avec avidité; mais le vin l'ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le sommeil suivit de près son ivresse; aussitôt Uffan courut sans faire de bruit, ferma le coffre, & l'emporta. Nous parcourûmes le reste de l'isle pour trouver une plante que le sage Uffan cherchoit avec empressement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puissance de Dieu, elle tint ce discours au sage Uffan: pile & coupe quelques-unes de mes branches, elle te fournira une huile si merveilleuse, qu'en se frottant avec elle la plante des pieds on peut marcher sur les eaux sans aucun risque.

C'est toi précisément que je cherche, lui répondit Uffan, & je te devrai le succès de mes desseins. Il fit aussitôt ce que la plante lui avoit conseillé ; il en recueillit l'huile dans une bouteille qu'il avoit eu soin d'apporter ; & le petit serpent ne devant servir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuse plante, qui se nommoit *Feéarz*, à ce qu'il m'apprit, il ouvrit le coffre & lui rendit la liberté. Aussitôt il s'éleva dans les airs, en disant : *le grand Dieu sait punir les téméraires*, & il disparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uffan, nous avons l'article le plus essentiel pour obtenir ce que je t'ai promis ; allons au plutôt sur le bord de la mer, continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus ; nous nous frotâmes la plante des pieds de l'huile merveilleuse de Feéarz, & nous fûmes aisément convaincus du singulier effet de sa vertu : car nous marchâmes sur les eaux, sans même avoir les pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin assez considérable, nous apperçûmes un rocher qui n'étoit cependant pas des plus élevés, & dont le sommet étoit couvert d'un nuage blanc. Quand nous y fûmes arrivés, Uffan marcha droit à une caverne, dont la porte étoit fermée

avec une ferrure d'or; il tira une flèche contre cette porte, & elle s'ouvrit ; il entra, & je le suivis. Nous vîmes paroître deux lions furieux, contre lesquels il tira deux flèches, & ils disparurent. Nous trouvâmes ensuite une autre porte fermée ; une flèche la fit encore ouvrir. Il parut alors deux dragons, qu'il fit disparoître comme les deux lions ; & rien ne nous empêcha plus d'arriver en face d'un trône magnifique ; il étoit peint de différentes couleurs, & couvert d'un riche tapis de soie brodé en or ; on voyoit sur ce trône un homme d'une figure respectable, couché sur le dos : il avoit au petit doigt de la main droite un anneau qui éclairoit toute la salle. On lisoit distinctement sur cet anneau : *il n'y a qu'un seul Dieu, & Salomon est son prophète.* Une lampe d'or étoit pendue au-dessus de la tête de ce prince ; deux dragons étoient à sa tête, & deux autres à ses pieds. Uffan les fit encore disparoître par le moyen de ses flèches ; & se tournant de mon côté : c'est à présent, me dit-il, Aboutaleb, mon cher frère, que j'ai besoin de tes services ; si je viens à bout de mon entreprise, nous aurons tout ce que je t'ai promis, & tu rendras Zesbet heureuse. Je vais approcher de ce prince, continua-t-il, pour tirer l'anneau qu'il porte à son doigt ;

mais je ſais qu'un ſerpent ſe doit élancer contre moi dans le moment même, & qu'il me fera mourir, prends mon arc & ces trois flèches, dit-il, en me les préſentant, & quand tu me verras mort, tire contre moi une de ces flèches, & je reſſuſciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu'il me recommandoit : cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché ſur ce trône ; c'eſt, me répondit-il, le prophète Salomon ; ſon anneau eſt tout-puiſſant ; c'eſt par ſon moyen qu'il s'eſt aſſervi les hommes, les génies & tous les animaux, & qu'il s'eſt rendu le maître de tout le monde, en acquérant la connoiſſance de tous les ſecrets de la nature ; & ſi je puis mettre cet anneau à mon doigt, je ſerai un ſecond Salomon. En diſant ces mots, il mit le pied ſur le trône, & fit tous ſes efforts pour s'emparer de l'anneau. Alors il ſortit de deſſous le trône un ſerpent, qui, du ſeul poiſon de ſon haleine, fit tomber Uſſan & le fit mourir. Quand je le vis en cet état, je lui tirai une flèche qui lui rendit auſſitôt la vie. Uſſan fit de nouveaux efforts, ils n'eurent pas plus de ſuccès que les premiers ; l'haleine empoiſonnée du ſerpent le fit mourir une ſeconde fois. Je me ſervis avec ſuccès du même moyen. Si tu

te rien répondre ſur ce ſujet ; je vais faire pour toi l'unique choſe qui ſoit en mon pouvoir. Auſſitôt il ordonna que l'on ſellât un de leurs chevaux, & qu'on lui couvrît les yeux ; car, ſans cette précaution, il n'auroit pas été poſſible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en Dieu, & m'aſſura que j'arriverois heureuſement dans un port de la mer rouge, où je trouverois un vieillard & un jeune homme auxquels je remettrois le cheval qu'il me confioit. Ils te rendront, continua-t-il, les ſervices qui pourront dépendre d'eux, & t'apprendront peut-être ce que tu cherches, & que j'ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoiſſance. Mon voyage fut très-heureux ; mais le cheval s'éleva ſi haut dans les airs, que je ne vis aucun objet : il ſe rabattit ſur un port de mer, où je trouvai ceux que l'on m'avoit annoncés ; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s'il y avoit longtemps que j'avois quitté l'isle des génies ; Je lui répondis que j'en étois parti ſur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues, reprit le vieillard ? Cinq ou ſix, lui répondis-je. Tu as fait, me dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois me laſſer d'admirer tous les pro-

diges qui m'arrivoient successivement. Je convins avec le vieillard qu'il n'y avoit rien d'impossible à Dieu; mais, toujours occupé de l'envie de voir Mahomet, il me parut que je l'attendrissois. On doit tout faire pour un aussi bon motif, me dit-il; ensuite il ajouta : Quoique notre cheval soit assez fatigué, & qu'il ne soit pas accoutumé à porter un aussi grand poids que le tien, le lieu où tu dois aller, selon les décrets de la providence, est si peu éloigné, que je vais lui ordonner de t'y conduire; en effet, une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en séparer est une bagatelle, de plus le temps presse. Je lui témoignai ma reconnoissance par mes larmes ; je voulus embrasser ses genoux, il m'en empêcha ; & le cheval étant arrivé, il lui dit un mot à l'oreille. Je le montai avec les mêmes précautions ; & dans un moment il m'a conduit ici, m'a jeté dans la cour, & je l'ai perdu de vue.

Si je n'ai point vu Mahomet, reprit alors Aboutaleb, vous devez au moins convenir, belle Zesbet, que ce n'est point ma faute ; que je n'ai rien épargné pour y parvenir, & que les trois rivaux que mon malheur m'attire & qui ont eu l'avantage de partir avant moi, ne sont pas plus heureux quant au principal objet

de leur voyage, & qu'ils n'ont pas éprouvé plus de bontés & de faveurs du Tout-Puiſſant que je confeſſe en avoir reçu.

Alors Zesbet prenant la parole, leur dit: vous êtes témoins de ma ſoumiſſion aux ordres de mon père, vous les voyez écrits de ſa main, le prodige eſt convaincant, & la bonté de Dieu pour vous ſe manifeſte; je vous jure que je vous deſire également tous les quatre: cependant je ne puis épouſer que celui qui aura vu Mahomet; aucun de vous n'eſt donc mon mari.

Cette douceur & cette égalité de ſentimens, loin de calmer les rivaux, ne ſervant qu'à leur donner la certitude d'être approuvés par l'objet de leurs vœux, s'ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obſtacle à leur ſatisfaction, alloit encore augmenter leur animoſité. Zesbet la remarquoit avec un trouble & un embarras qu'elle ne pouvoit diſſimuler, quand un coup de tonnerre qui ſe fit entendre, malgré la ſérénité du ciel, attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard, auguſte par la beauté de ſes traits, & par la grandeur de ſa barbe, dont la blancheur ſe confondoit avec celle de ſes vêtemens. Il étoit appuyé ſur un ſabre nud, dans lequel il mettoit ſa confiance; un

nuage blanc le portoit, il étoit suivi par un rayon de la gloire de Dieu, qui se perdoit dans l'immensité du ciel. A cet aspect ils se prosternèrent, n'osant envisager celui qui leur apparoissoit avec un si grand éclat.

Levez-vous, leur dit-il. Ils obéirent, & se tenant dans le plus profond respect, il leur dit : Abdal Motallab, Yarab, Aboutaleb, Temin Dari, vous avez trouvé grâces devant le Tout-Puissant, tout ce que vous avez vu par sa permission est une récompense de m'avoir cherché. Regardez-moi, je suis Mahomet, je suis le grand ami de Dieu, celui qui, par sa permission, doit répandre la lumière sur la terre, & jouissez d'un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à présent, & qui sera envié dans la suite de tous les siècles. Les promesses du sage Oucha vont être accomplies en ta personne, Zesbet; tes vertus & tes beautés m'ont engagé à te préférer sur toutes les filles de la Mecque; tu te nommeras dorénavant *Amina*. Et se tournant ensuite du côté des maris : vous m'avez vu, leur dit-il, elle est à vous, vous êtes à elle, travaillez-donc avec un saint zèle à me faire voir le jour pour éclairer l'univers; tous ceux qui suivront la loi que je dois prêcher pourront

avoir quatre femmes; Zesbet fera la feule qui aura légitimement quatre maris à la fois; c'eft le moins que puiffe avoir celle dont je veux naître.

En achevant ces mots, Mahomet difparut; ils le fuivirent des yeux autant qu'il leur fut poffible, & ils le virent fe perdre dans la gloire de Dieu.

Zesbet fe livrant aux quatre maris que la providence lui avoit deftinés, fe foumit avec réfignation aux ordres du ciel. Le fort décida des arrangemens particuliers; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence, au milieu de l'abondance que leur fournirent fans peine les tréfors du célèbre Oucha, qui fe découvrirent à leurs yeux; & le grand prophète naquit.

Moradbak, après avoir fini fon hiftoire, regarda fort attentivement fi le roi n'étoit point endormi. Et le voyant éveillé, elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures & de ce grand miracle. Je crois, lui dit le grand roi, que cette hiftoire ne m'eût pas été moins falutaire que la première, fi je ne m'étois pas avifé d'être attentif pour juger de la préférence; mais j'ai la tête fi remplie de génies & de prodiges, que je ne fuis pas en état de prononcer.

Au lieu de t'avifer de me faire juger de ces extravagantes hiftoires, ne devois-tu pas voir toi-même que j'ai prefque toujours dormi, & que la fin feule m'a un peu réveillé ? N'importe, raconte-moi feulement des hiftoires, & ne t'embarraffe pas d'autre chofe : en voilà cependant affez pour aujourd'hui, va te repofer, je t'attends demain. Elle obéit, & le lendemain elle commença en ces termes :

Hiftoire de Naour, roi de Kachemir.

NAOUR, roi de Kachemir, gouvernoit depuis l'âge de quinze ans cette heureufe contrée, avec juftice, mais avec févérité; il vouloit que fes fujets fuffent heureux, & qu'ils méritaffent de l'être. L'oifiveté ne trouvoit jamais grâce devant lui; il faifoit acheter la diminution des impôts par un travail affidu, qui par-là devenoit pour fes fujets une double fource de richeffe. Il exigeoit la plus prompte obéiffance, & ne commandoit rien fans raifon; &, par une conféquence néceffaire, ceux auxquels il donnoit des preuves de fa générofité, fubiffoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureufes l'avoient rendu conquérant; fon

caractère fier l'avoit toujours suivi dans ses conquêtes & dans sa politique; ses voisins le redoutoient, & ses peuples l'admiroient en le craignant; c'est le sort de la vertu qu'accompagne trop d'austérité. C'est ainsi que Naour régnoit depuis vingt ans, & son pouvoir paroissoit si bien établi sur le courage, l'esprit & la justice, que jamais on n'eût imaginé qu'il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n'avoit jamais connu les charmes de l'amour, il avoit toujours regardé cette passion comme une foiblesse de l'humanité: les beautés qu'il avoit eues sans nombre dans son harem, le lieu secret de ses plus doux plaisirs, ne lui avoit jamais fait imaginer que l'on pût être soumis à la volonté de celles que l'on soumettoit à la sienne, & devenir l'esclave de ses esclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur, lorsque l'intendant de son harem lui présenta l'incomparable Fatmé; elle parut devant lui plus fière des avantages dont la nature l'avoit comblée, que Naour ne l'étoit de ceux du trône. La fermeté de l'esprit de ce prince, qui jugeoit sévèrement de tous les objets, la dureté même de son cœur, qui n'étoit sensible qu'au mérite surnaturel, tous ces sen-

timens nés en lui, augmentés par l'habitude & la vanité de les pratiquer, furent en un instant humiliés devant sa nouvelle esclave; cependant elle ne témoignoit aucun orgueil qui pût révolter; tout étoit grâces & beautés dans sa personne; sa fierté même étoit nécessaire à la majesté de sa taille, & à l'arrangement de ses traits.

Naour sentit sa défaite, il en fut piqué, il voulut se la dissimuler; &, dans l'espérance de l'éviter, son premier soin fut de se priver d'un objet dangereux; mais l'amour ne fut pas long-temps sans le ramener. Fatmé feignit de ne pas s'appercevoir des mouvemens qu'elle faisoit naître dans un cœur si fier; elle s'en applaudit; son amour propre en fut flatté, & elle ne se rendit aux désirs emportés de son maître, qu'après en avoir triomphé. Le roi de Kachemir étoit trop excusable de céder à une aussi parfaite beauté, ses cheveux noirs le disputoient en longueur à ceux de la nuit la plus obscure, & son brillant visage disoit à la lune, lorsqu'elle étoit à son quatorzième jour : *Parois ou je parois*. Si un derviche, qui passe la nuit dans le recueillement de la prière, avoit seulement vu en songe un objet qui pût lui être comparé, il en auroit perdu l'esprit.

Ses dents étoient encore mieux rangées que le plus beau fil de perles; la fossette de son menton étoit la prison des cœurs, la délicieuse odeur que toute sa personne répandoit naturellement, surpassoit celle du musc le plus estimé; & le signe noir qu'elle avoit à côté de l'œil gauche, étoit une des plus grandes séductions que l'amour eut attachées à toute sa personne.

Naour, le fier Naour, devint en peu de temps si passionné pour la belle Fatmé, au milieu même de la plus vive jouissance, qu'il ne pouvoit vivre sans contempler ses beautés, & sans admirer ses beaux cheveux tressés. Il étoit étonné de tous les sentimens que la nouveauté rendoit encore plus agréables à son cœur; il se livroit sans cesse à l'amour le plus tendre, & s'enivroit des attraits de sa belle esclave, qu'il voyoit tous les jours avec un nouveau plaisir. Le signe noir dont il étoit encore plus frappé que de tous ses autres agrémens, étoit un grain semé dans son cœur, qui y produisoit un amour infini. Ce prince, dans les transports de sa passion, composa cette tendre chanson, que la Perse chante encore aujourd'hui.

Ce seroit en vain que je ne voudrois pas la suivre,

ſuivre, ſes beaux cheveux m'ont enchaîné, & m'entraînent malgré moi.

Naour amoureux pour la première fois, ne connoiſſoit encore ni la défiance ni la jalouſie; ſon caractère ne lui avoit juſqu'alors laiſſé voir les femmes qu'avec une ſorte de mépris, & ſon amour le livra d'abord à la confiance la plus tranquille. Ce qui lui reſtoit même de fierté auprès de Fatmé ne lui laiſſoit pas douter de ſa reconnoiſſance & de ſa tendreſſe. Puiſque j'aime enfin, diſoit-il en lui-même, je ſuis aimé.

Quand la belle eſclave fut bien aſſurée du pouvoir de ſes charmes, & qu'elle crut avoir ſuffiſamment aſſuré ſon crédit ſur l'eſprit de ſon maître, & ſubjugué ſon cœur; quand elle n'eut plus d'inquiétude ſur ſa conquête, celle de ſon ſouverain ne lui parut pas ſuffiſante; elle en étoit aſſurée; il en falloit une autre pour ſon bonheur particulier. Et peu flattée d'un amant dans lequel elle reconnoiſſoit toujours un maître, elle voulut bleſſer un cœur qui ne dût qu'à ſon mérite le don qu'elle lui feroit du ſien.

Dans ces temps où Kachemir avoit un roi particulier, les harems n'étoient pas gardés avec une grande ſévérité; il y avoit même pluſieurs officiers deſtinés pour le ſervice

du prince, qui n'étoient point eunuques, & qui entroient dans l'intérieur du palais. Naour avoit un favori, nommé Aboucazir, qu'il menoit toujours avec lui; il étoit grand, bien fait, & d'une beauté raviſſante; ſes paroles étoient auſſi douces que le miel, & ſon viſage n'étoit couvert que d'un duvet ſi doux, qu'il reſſembloit à la verdure qui croît ſur les bords des fleuves de lait qui coulent dans le paradis. C'étoit lui qui ſervoit toujours le roi quand il étoit dans l'appartement de Fatmé, & jamais aucun autre officier ne ſe tenoit à ſes côtés quand il ſoupoit avec cette belle eſclave. Ce fut ſur Aboucazir qu'elle jeta les yeux : elle eſſaya mille fois ſes regards pour dénouer le nœud de ſa penſée : quelquefois elle croyoit entrevoir des rayons d'eſpérance; mais auſſitôt elle ne voyoit plus dans toute ſa perſonne que les apparences d'un reſpect qui la mettoit au déſeſpoir. Ces tourmens de ſon cœur lui rendirent à la fin le repos inconnu, ſa beauté même en devint altérée. Naour en reſſentit les plus vives alarmes; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ſes charmes, les regards tendres & compatiſſans qu'Aboucazir ne put s'empêcher de laiſſer tomber ſur elle, la ranimèrent bientôt; ſemblable

aux rayons d'un ſoleil bienfaiſant qui relève une jeune fleur qu'un triſte orage a fait pancher. Il eſt vrai que ces témoignages furent ſi ſages & ſi modérés, que Fatmé n'en pouvoit tirer qu'une légère eſpérance ; cependant elle s'y livra avec tranſport.

Ces premières démarches accoutumèrent bientôt l'amante & l'amant à ſe ſervir de leurs yeux & de leurs paupières pour ſe faire des demandes & des réponſes, en attendant l'heureuſe occaſion de pouvoir exprimer ces tendres reproches, ces douces queſtions, & ces aimables aſſurances qui ſont le charme de tous les amours, mais plus encore de l'amour naiſſant.

Le temps qui leur étoit le plus favorable étoit celui des ſoupers, parce qu'ils ſe voyoient plus long-temps & de plus près. Fatmé, qui ne croyoit vivre qu'en préſence de ſon amant, ne ſongea qu'à les rendre plus fréquens; & la propoſition qu'elle en fit au roi, dont il attribuoit la cauſe au déſir de le voir plus ſouvent, ne ſervit encore qu'à l'enflammer davantage.

Un jour que le prince & la belle eſclave étoient à table vis-à-vis l'un de l'autre, Fatmé laiſſoit tomber ſes regards toutes les fois qu'elle le pouvoit faire, ſans danger,

ſur Aboucazir. Il ſervoit ſon maître; & plus libre dans ſes regards, puiſqu'étant derrière lui il ne pouvoit en être apperçu, il la dévoroit des yeux, tandis que Naour la regardoit elle-même avec tant de paſſion, qu'il ne voyoit qu'elle dans la nature, & croyoit lire ſur ſes joues vermeilles ce paſſage du divin alcoran : *La femme eſt le plus bel ouvrage du Créateur.* Les regards n'étant pas ſuffiſans pour raſſurer & nourrir le cœur de Fatmé, cette belle des belles, qui vouloit prolonger le plaiſir de voir ſon nouvel amant, & celui d'en être vue, qui vouloit encore trouver les moyens de lui faire connoître l'étendue de ſon amour, & rendre le ſien plus hardi, propoſa au roi de lui conter une hiſtoire : j'y conſens, reprit-il, quand nous ſerons ſortis de table; je jugerai avec tranſport des charmes de ton eſprit; je ſuis ſûr qu'ils égalent ceux que toute ta perſonne offre à mes yeux. Si j'oſois repréſenter quelque choſe à mon ſouverain ſeigneur, reprit la belle fille, il me ſemble qu'une hiſtoire doit être plus agréable dans la ſituation où nous ſommes : lorſqu'elle eſt moins intéreſſante, on prend un fruit, on demande un cherbet ou quelques coupes de vin de Chiras; il augmente la vivacité de celui qui raconte,

& dédommage celui qui écoute des inſtans d'ennui, & je ſens que cette reſſource m'eſt abſolument néceſſaire. Cette feinte modeſtie lui attira les éloges qu'elle en attendoit, & ne donna que plus d'envie de l'entendre; les regards d'Aboucazir, & les diſcours du roi lui témoignérent combien ils en feroient charmés. La gaieté vive & la grâce dont elle avoit accompagné cette propoſition, avoit diſpoſé leurs eſprits par ſes plus fortes illuſions. Fatmé n'ayant plus rien qui l'empêchât de parler, prit ainſi la parole.

Hiſtoire de Naerdan & de Guzulbec.

HUSSENDGIAR, riche marchand de pierreries, habitoit Erzerum; il étoit déjà dans un âge avancé; & de toutes ſes eſclaves & de ſes femmes, il n'avoit obtenu du ciel qu'une fille. Si elle ne pouvoit le ſatisfaire du côté des eſpérances de ſon commerce, elle le rendoit heureux par les grâces dont la nature avoit orné ſa figure, en même-temps qu'elle avoit rendu ſon eſprit ſuſceptible de tous les talens. Elle n'avoit que ſix ans lorſqu'Ali, ſurnommé Timur, qui avoit toujours été des amis d'Huſſendgiar, mourut

ſans laiſſer aucune fortune à ſon fils unique, malgré la réputation qu'il avoit toujours eue d'être riche. En rendant les derniers ſoupirs entre les bras d'Huſſendgiar, il lui recommanda ce fils, ſeul objet de ſes regrets. Ce véritable ami s'en chargea avec plaiſir: ce fut d'abord ſans autre vue que celle de ſatisfaire à l'amitié, qu'il donna tous ſes ſoins à cet enfant; mais Naerdan, c'eſt le nom du fils de Timur Ali, les mérita bientôt lui-même: la douceur faiſoit ſon caractère, & ſon intelligence étoit au-deſſus de ſon âge; la reconnoiſſance fut le premier ſentiment de ſon cœur. Huſſendgiar s'applaudiſſoit du legs que lui avoit fait ſon ami, & partageoit ſa tendreſſe entre Naerdam & Guzulbec ſa fille unique. Ils étoient élevés enſemble; leur enfance qui les uniſſoit par des plaiſirs communs, la liberté qu'ils avoient d'être toujours enſemble, ou plutôt les charmes naiſſans de Guzulbec & le mérite de Naerdan, établirent dans leurs cœurs un goût que rien ne put détruire. Huſſendgiar s'en apperçut; mais, loin d'apporter aucun obſtacle à leurs ſentimens, il paroiſſoit au contraire les approuver. Le ciel, qui lui avoit refuſé un ſucceſſeur, lui en donnoit un dans le fils de ſon ami, qui s'en rendoit plus digne chaque

jour, & Huſſendgiar avoit le plaiſir de faire un élève au gré de ſes déſirs.

Quand Naerdan, qui ſe trouvoit de fort peu d'années plus âgé que Guzulbec, eut atteint l'âge de douze ans, on ne lui permit plus de la voir, elle fut renfermée dans l'appartement des femmes, & Naerdan confié à ceux qui devoient lui donner une éducation convenable aux deſſeins qu'Huſſendgiar avoit formés pour ſon établiſſement. Cette ſéparation lui fut infiniment ſenſible, mais elle le fut pour le moins autant à Guzulbec, qui, moins diſtraite que lui, ne s'occupa plus que d'un amour, dont la privation de ce qu'elle aimoit venoit de lui découvrir toute la violence. Il s'accrut long-temps dans la ſolitude, & n'oſant écrire à ſon amant, elle n'avoit d'autre reſſource pour le faire lire dans ſon cœur, que les ſalams qu'elle lui envoyoit par un eſclave qui en ignoroit le myſtère. Le premier qu'elle lui fit tenir fut un petit paquet de gingembre (1) : c'étoit faire de grandes avances ſans doute ; mais une paſſion auſſi vive que la ſienne ne conſultoit plus la retenue ; elle trembloit dans l'attente de la réponſe ; elle craignoit de

(1) Mon cœur ne brûle que pour toi.

n'être plus aimée. Quelle fut sa joie, lorsqu'on lui rapporta, de la part de Naerdan, un petit morceau de drap bleu (1)! Ce signe n'exprimoit pas à la vérité un sentiment aussi tendre qu'elle l'auroit désiré ; mais enfin elle n'étoit pas oubliée, on l'aimoit encore ; le charme de cette idée dura peu de temps. Il fit place à des regrets & à des désirs d'autant plus vifs, qu'elle ne doutoit point que Naerdan ne les partageât. En prononçant ces derniers mots, Fatmé les adressoit à Aboucazir, & les accompagnoit des regards les plus tendres. Il faut avouer, dit-elle, en interrompant elle-même son récit, & fixant pour un instant sur le roi de Kachemir ses beaux yeux, qu'elle ramena insensiblement sur l'attentif Aboucazir; il faut avouer, continua-t-elle, que la malheureuse Guzulbec étoit à plaindre, renfermée dans un sérail trop respecté par son amant; elle comptoit les instans de sa jeunesse & de sa beauté. Quels avantages, disoit-elle, quels trésors dissipés sans fruit! De quel retour ma tendresse ne devroit-elle pas être payée! Ah! combien le germe de notre amour, cultivé par mes soins, auroit poussé de rameaux

(1) Je suis toujours amoureux de vous.

qui se feroient courbés sous le poids des fruits les plus délicieux? Mais non, celui que j'adore ne m'aime point, puisqu'un vain respect..... Je ne vous rapporterai point, seigneur, continua Fatmé, les soupçons qui succédoient aux plaintes de la triste Guzulbec; je vous ai promis son histoire, & je la reprends. Naerdan parvenu à l'âge de quinze ans, sentît à tel point les avantages du commerce, & profita si parfaitement des leçons qu'il avoit reçues, que la reconnoissance qu'il avoit pour Hussendgiar, jointe à son intelligence naturelle, lui fit avoir un soin particulier de ses affaires; ce bon maître les lui confia pendant le cours de plusieurs voyages qu'il fit aux Indes. Elles prospérèrent entre ses mains, & la vente des marchandises qu'il lui avoit laissées dans ses magasins d'Erzerum, produisit encore plus de profit à Hussendgiar, que ses voyages. Cependant Naerdan, par une délicatesse & une fidélité rares à trouver dans un cœur amoureux, avoit rompu le commerce qu'il avoit avec Guzulbec; son amour ne s'éteignit pas; mais il lui imposa silence, & il en sacrifia tous les dehors à la probité. Il n'osoit plus prétendre à épouser la fille de son maître, à qui le ciel, contre toute espérance,

venoit enfin d'accorder un fils. Cette générosité, continua Fatmé, loin de diminuer les sentimens de Guzulbec, ne servit qu'à les entretenir. Hussendgiar, au milieu des plaisirs que lui causoit la naissance imprévue de son fils, ne pouvoit tarir sur les louanges que Naerdan méritoit, & disoit publiquement que l'héritier dont la nature avoit comblé ses désirs, étoit seul capable de déranger les projets qu'il avoit formés en sa faveur, ajoutant que sa vertu, sa droiture & son intelligence l'auroient déterminé à lui donner sa fille & tous ses biens, mais qu'il espéroit faire la fortune d'un de ses amis, en lui donnant un pareil gendre.

Ces éloges engagèrent Kara Mehemmet, beau-frère d'Hussendgiar, à lui demander Naerdan pour sa fille; il prétendoit même conclure le mariage aussitôt qu'il seroit de retour d'un voyage aux Indes, qui devoit au moins l'occuper pendant huit ou neuf mois. Comme il étoit jouaillier de sa profession, Naerdan consentit à cette proposition, non par aucun désir de richesse & d'établissement; mais pour se guérir d'un amour qu'il ne pouvoit plus regarder que comme une ingratitude.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de

Guzulbec; elles couvrirent son cœur de surme (1), elle envoya inutilement à son amant une pomme (2), un morceau d'étoffe couleur d'aurore (3), une olive (4), & un charbon de bois (5). Ces tendres signes de l'excès de sa douleur & de a jalousie ne firent point changer la cruelle résolution du trop vertueux Naerdan. Ici Fatmé s'interrompant encore, ne put se refuser une réflexion dont le sens, qui n'avoit rien que de simple pour le roi de Kachemir, étoit un reproche amer pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, se sacrifier soi-même aux sentimens d'une juste reconnoissance; mais la vertu nous permet-elle d'autres victimes? On est charmé de trouver dans le cœur de ce qu'on aime les principes de la vertu, mais ils dégénèrent en barbarie, quand on les pousse trop

(1) Herbe dont les femmes se noircissent les cheveux & les sourcils, & qui est une image de la douleur & du chagrin.

(2) Ne t'éloigne point de moi, ô printemps de ma vie!

(3) Otes-moi donc la vie.

(4) J'aimerois mieux te voir mort que vivant inconstant.

(5) Mais non! que je meure, & que tu vives long-temps!

loin. Eh! comment peut-on ſe réſoudre à lui ſacrifier ce que l'on aime? car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne ſurvivroit pas à ſon malheur; mais le juſte ciel, le ciel, moins ſévère que lui, ne conſentit pas à ſa perte. Cette tendre amante au déſeſpoir, ne ſachant à qui s'adreſſer dans ſon infortune, confia ſes peines à une vieille juive qui lui vendoit ſouvent des bijoux étrangers. La vieille parut ſenſible à ſon état, mais plus encore à la récompenſe qu'elle lui promit, ſi elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui eſt en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec; que Naerdan ne ſoit point à une autre; & je te jure, par le ſaint prophète, que je ne poſsède rien qui ne ſoit à toi. Que n'ai-je tous les tréſors de l'Inde, pour t'engager à me ſervir! La juive la quitta, en lui promettant de la ſecourir, & l'aſſurant qu'elle auroit bientôt de ſes nouvelles.

Le jour qui ſuivit celui où la juive avoit fait à Guzulbec des promeſſes ſi conſolantes, Huſſendgiar rencontra dans les rues d'Erzerum Kara Mehemmet, qui n'en étoit parti que depuis quatre mois. Il lui témoigna la ſurpriſe que lui cauſoit un ſi prompt retour. Kara Mehemmet lui répondit qu'il avoit

trouvé un de ses correspondans à moitié chemin du lieu où il vouloit aller, qu'il lui avoit remis les fonds qu'il avoit dans l'Inde, d'une façon très-avantageuse, & qu'il étoit résolu de ne plus s'exposer à de si grandes fatigues, que son âge ne lui permettoit pas de soutenir, qu'il vouloit enfin goûter le repos que ses richesses lui permettoient de trouver dans sa patrie. Hussendgiar le fit souvenir sur le champ de l'engagement qu'il avoit pris avec lui pour le mariage de Naerdan & de sa fille. Kara Mehemmet lui dit qu'il étoit prêt de le remplir, mais qu'il vouloit que les nôces se fissent dans une maison de campagne dont il avoit fait l'acquisition. Hussendgiar consentit sans peine à cette proposition. Ils partirent sur le champ pour aller chercher Naerdan; ils le trouvèrent occupé des affaires d'Hussendgiar, & Kara Mehemmet lui dit : Mon fils, si vous voulez me suivre, je vous ferai voir ma fille, elle n'est âgée que de quinze ans, & vous l'épouserez si elle vous convient. Naerdan lui répondit avec politesse, mais cependant avec froideur, & les suivit avec une espèce de joie, dans l'espérance de détruire par ce moyen une passion à laquelle il croyoit ne devoir plus s'abandonner.

Kara Mehemmet les conduisit hors des portes de la ville. Hussendgiar, en lui voyant prendre ce chemin, lui dit: A propos, mon ami, que signifie donc cette maison que je ne vous connois pas? Kara Mehemmet lui répondit: Il faut jouïr de ses richesses; vous verrez de quelle façon ma nouvelle habitation est ornée; depuis long-temps je me fais un plaisir de l'étonnement que vous allez avoir; & le mariage de ma fille avec Naerdan, est le terme du mystère que j'ai fait jusqu'aujourd'hui d'une retraite délicieuse dont je vais jouïr paisiblement, en laissant à Naerdan avec les avantages de mon commerce, tous les soins qu'il me donnoit. En achevant ces mots, ils arrivèrent devant une grande maison, dont la porte étoit gardée par deux portiers. Naerdan fut étonné de voir un nombreux cortège de plusieurs pages au pied de l'escalier; ils étoient magnifiquement vêtus, leurs chemises étoient de soie, leurs culottes de satin, leurs jupons d'étoffes des Indes, leurs cafetans de taffetas ondé, & leurs ceintures de pierres précieuses taillées aux Indes. Ces pages marchèrent devant eux avec beaucoup de respect, & les conduisirent dans une salle d'audience superbement meublée. Quand ils eurent pris

leur place sur le sopha, on leur apporta du café & des confitures; & bientôt on leur servit un repas magnifique & délicat; les plats qu'on leur présenta étoient d'argent, & tout le linge étoit richement brodé. Après le dîner, Kara Mehemmet pria Hussendgiar de passer dans une autre chambre pour le laisser avec Naerdan, auquel il avoit des affaires particulières à communiquer. Hussendgiar les laissa seuls. Kara Mehemmet ouvrit une armoire qui donnoit dans l'appartement de ses femmes, & il appela sa fille. Elle répondit sur le champ avec une voix aussi douce que celle d'un ange, & si agréable, qu'elle causa même une sorte d'émotion dans le cœur de Naerdan. Cette beauté ne fut pas long-temps sans paroître, & sans faire voir des charmes frappans; car l'éclat de son teint surpassoit celui de la lune quand elle est dans son plein. En arrivant auprès de son père, elle se jeta à ses genoux, & les embrassa en disant : Que souhaitez-vous, mon père, de votre esclave? Je suis charmé, lui répondit Kara Mehemmet, de vous trouver dans les dispositions où je vous désirois. Je veux vous donner en mariage à Naerdan que vous voyez; y consentez-vous? J'ai déjà dit à mon père, reprit cette jeune

beauté, que son esclave fera tout ce qu'il lui ordonnera; elle est prête non-seulement à épouser Naerdan qu'il lui présente, mais encore le dernier de ses serviteurs; le plaisir d'obéir à mon souverain seigneur, ajouta-t-elle, sera toujours la plus grande satisfaction de mon ame. En achevant ces mots, elle se retira, & sortit de la chambre. Hé bien, mon fils, dit alors Kara Mehemmet, que dites-vous de ma fille? En êtes-vous content? Quel est l'homme, lui répondit Naerdan, à qui semblable beauté pourroit ne pas plaire? Kara Mehemmet, satisfait de cette réponse, envoya promptement chercher l'iman du quartier, & tirant ensuite une bourse dans laquelle il y avoit trois mille sequins: prenez cet argent, mon fils Naerdan, lui dit-il; & quand je vous demanderai, en présence de l'iman, ce que vous apportez en mariage à ma fille, vous me répondrez, trois mille sequins; & pour lors vous me donnerez cette bourse pour son douaire. L'iman ne se fit point attendre; il arriva suivi du maître d'école & du Muczin. On servit aussitôt la table; & sur la fin de ce nouveau repas, Kara Mehemmet dit à l'iman: Je donne ma fille à Naerdan, que vous voyez, s'il a trois mille sequins pour assurer son

douaire. Huſſendgiar voulut auſſitôt les donner ; mais Naerdan préſenta la bourſe que ſon beau-père lui avoit donnée ; & cette affaire n'ayant aucune autre difficulté, fut bientôt terminée. Le contrat fut donc dreſſé, & la cérémonie de l'iman fut encore ſuivie d'un nouveau repas. Quand on fut à la fin, Naerdan s'approcha d'Huſſendgiar, & lui dit : Je ne dois pas coucher ſeul cette nuit ; ne feroit-il pas à propos que j'allaſſe aux bains ? Kara Mehemmet voulut ſavoir ce que deſiroit ſon gendre. Quand il l'eut appris, non-ſeulement il approuva ſon deſſein, mais il l'aſſura que cette purification étoit néceſſaire après la cérémonie de l'iman. Il appela des eſclaves qui le conduiſirent aux bains délicieux que l'on avoit préparés dans la maiſon même, & demeura toujours à table. Naerdan vint enſuite l'y retrouver, & ſon beau-père le fit entrer dans l'appartement des femmes, & coucher avec ſa nouvelle épouſe.

Quand il eut éprouvé des plaiſirs qu'il croyoit devoir bannir de ſon cœur le ſouvenir de Guzulbec, il vit avec chagrin qu'il ne lui étoit pas moins attaché qu'auparavant. Ces idées l'occupèrent quelque temps ; mais enfin il fut obligé de s'abandonner au

sommeil. Le jour ne le réveilla pas tant encore qu'un besoin très-pressant ; cependant il ne pouvoit le satisfaire, car il n'osoit ni se lever, ni faire le moindre mouvement ; son bras étoit passé sous la tête de sa charmante épouse qu'il craignoit d'éveiller. Enfin, ne pouvant plus se retenir, il retira son bras le plus doucement qu'il lui fut possible. Mais quelle fut sa surprise ! quand il vit cette belle tête, cette tête, un des chef-d'œuvres de la nature, se détacher de son corps & tomber en bas du lit en roulant jusqu'à la porte ? A cet affreux spectacle, il oublia tous ses besoins, & demeura perclus de tous ses membres.

Il étoit depuis quelque temps dans cette cruelle situation, lorsque Kara Mehemmet envoya savoir comment les nouveaux mariés avoient passé la nuit. On trouva la porte fermée ; le malheureux Naerdan n'étoit pas en état de l'ouvrir, ni même d'entendre frapper. On fut donc obligé de l'enfoncer. La tête & le sang que l'on apperçut firent pousser de grands cris à tous les esclaves, & ces cris attirèrent Kara Mehemmet, qui fit aussitôt venir le cadi. On mit Naerdan en prison, & on le chargea de fers, pour le livrer bientôt au supplice.

La Tête et le Sang que l'on apperçut firent pousser de grands cris à tous les Esclaves, et ces cris attirerent Kara Mehemet.

Les mauvaiſes nouvelles qui courent avec tant de rapidité, inſtruiſirent bientôt Guzulbec de ces triſtes événemens; elle eut le cœur percé en apprenant le danger que ſon amant couroit. La juive ne fut pas long-temps ſans ſe préſenter devant elle. Elle lui dit en l'abordant: eh bien, êtes-vous contente? vous ne devez plus craindre de rivale, &.... Ah cruelle! lui répondit tendrement Guzulbec; rends-lui la vie, & n'expoſe point les jours de mon amant. Tu ne pourras échapper à ma juſte vengeance, pourſuivit-elle, en la regardant avec des yeux animés par la fureur, que dans de pareilles ſituations les caractères les plus doux n'expriment pas d'une façon moins terrible que les plus emportés. La juive ſe retira promptement.

Cependant Huſſendgiar ne fut pas plutôt informé du malheur de Naerdan, car il ne pouvoit le croire coupable d'aucun crime, qu'il arriva dans la priſon; il accouroit pour le conſoler, & ſavoir quel ſervice il pourroit lui rendre. Naerdan lui fit un récit fidelle de ſon aventure, ſur laquelle Huſſendgiar ne ſut quel jugement il devoit porter, & il ſortit promptement pour chercher les moyens de travailler à ſa juſtification, ſans trop ſavoir

comment il y pourroit réussir. Son premier soin fut d'aller chercher Kara Mehemmet dans sa nouvelle maison, où le malheur étoit arrivé, pour s'informer de ce que l'on y disoit. Mais il fut bien surpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment, & de voir à la place une vieille masure, dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard, qui lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche, lui répondit Hussendgiar, une grande maison, qui, ce me semble, étoit encore hier au soir ici. Il est vrai qu'il y en avoit une, reprit le vieillard, mais tu vois clairement qu'il n'y en a plus; ton étonnement cessera, poursuivit-il après quelques momens de silence, quand tu sauras que je suis un génie, & que les sentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m'ont touché; j'ai pris la figure d'une juive pour en être mieux éclairci; j'ai pris celle de Kara Mehemmet, qui n'arrivera que ce soir dans cette ville; j'ai bâti la maison dans laquelle tu as soupé hier, & dans laquelle on a célébré les prétendues noces de Naerdan. Va lui promettre ta fille, continua-t-il d'un ton sévère; un honnête homme dans ta famille vaut mieux que tous les trésors; Naerdan aura soin de ton fils; sa vertu fera tout prof-

pérer chez toi ; si tu ne m'accordois pas une aussi juste demande, je saurois te faire repentir mille fois par jour de tes refus. Hussendgiar promit au génie tout ce qu'il exigeoit de lui ; & l'esprit aërien lui dit : Tu peux aller trouver le cadi qui a fait mettre Naerdan en prison, obtiens de lui qu'il vienne ici, & quand il aura visité les lieux, & qu'il les aura trouvés si différens de ce qu'ils étoient ce matin, il ne pourra douter que l'aventure de Naerdan ne soit un enchantement ; & pour lors tu pourras aisément obtenir de lui la liberté de celui qui est injustement prisonnier.

Hussendgiar obéit au vieillard : tout se passa comme il l'avoit prévu. L'arrivée du véritable Kara Mehemmet, qui, dans ce moment, parut à cheval à la tête de ses esclaves, confirma le cadi dans la vérité du rapport qu'on lui faisoit ; il rendit la parole qu'Hussendgiar avoit exigée de lui, de donner sa fille à Naerdan. Ce tendre amant fut rendu à la constante Guzulbec, & le ciel, qui les avoit protégés, combla leur union de toutes les félicités.

Vous voyez, seigneur, poursuivit alors Fatmé, tout ce qu'inspire un amour bien vif pour se faire entendre, & tout ce qu'il emploie pour réussir ; souvent même il fait

courir des risques à ce qu'il aime, par une timidité mal placée. Si Guzulbec & Naerdan eussent parlé à Hussendgiar, peut-être ils l'auroient touché; Naerdan auroit pu enlever Guzulbec: que sais-je ce qu'ils auroient pu faire? Tout, continua-t-elle, hors de demeurer dans l'inaction, & sans le génie, je ne sais ce qu'ils seroient devenus.

Divine Fatmé, lui répondit Naour, charmé du nouveau plaisir qu'il venoit d'éprouver, j'aime à penser comme toi; cependant je ne puis blâmer Naerdan, sa modestie & sa retenue m'ont charmé; mais je ne pense qu'au singulier plaisir de faire des découvertes agréables dans ce qu'on aime. Je compte, ajouta-t-il, que tu n'en demeureras pas à cette seule histoire, & qu'une autre fois...... Oui, sire, interrompit Fatmé, je suis trop heureuse de pouvoir vous amuser, mais je vous prie de m'accorder une grâce. Quelle est-elle, reprit Naour avec bonté? Et que desire la souveraine de mon cœur & le plaisir de mes yeux? Il m'a paru, seigneur, lui répondit-elle, qu'Aboucazir m'écoutoit avec une attention qui prouve qu'il aime ces sortes d'histoires: quand on les aime on en sait, & je souhaiterois lui en entendre conter une. Fatmé vouloit donner au trop timide Abou-

cazir le moyen de lui répondre; elle comptoit démêler ses sentimens pour elle dans quelques traits d'une histoire étrangère, & ne voulant pas perdre une ressource adroite dont elle lui avoit donné l'exemple, elle pressa le roi d'ordonner à son amant de la satisfaire. Je consens à ce que tu me proposes, reprit Naour : Aboucazir eut beau s'en défendre quelque temps, le roi lui dit en sortant : Je t'ordonne demain, à la fin de notre souper, de conter une histoire; je te pardonne d'avance, si tu ne nous amuses pas, tout le monde ne peut pas bien conter; ne voudrois-tu pas t'en acquitter aussi bien que Fatmé ? Aboucazir lui témoigna par son profond respect qu'il lui obéiroit; & le lendemain, après avoir été mille fois rassuré par les tendres regards de Fatmé, il prit ainsi la parole.

Histoire Du derviche Abounadar.

UN derviche, vénérable par son âge, tomba malade chez une femme, veuve depuis longtemps, & qui vivoit dans une grande pauvreté dans le fauxbourg de Balsora : il fut si touché des soins & du zèle avec lesquels il

avoit été secouru, qu'au moment de son départ il lui dit : J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n'avez point assez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla ; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnoître en lui les obligations que je vous ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie ; & le derviche partit avec le jeune homme, en l'avertissant qu'ils alloient faire un voyage qui dureroit près de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué ; enfin il en eut autant de soin qu'il en auroit eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il étoit reconnoissant de ses bontés ; mais le vieillard lui disoit toujours : Mon fils, c'est par les actions que la reconnoissance se prouve ; nous verrons en temps & lieu.

Ils se trouvèrent un jour, en continuant leur voyage, dans un endroit écarté, & le derviche dit à Abdalla : Mon fils, nous voici au terme de nos courses ; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre & fasse une ouverture qui te permette d'entrer

d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein : auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrein, continua-t-il ? Abdalla lui jura qu'il pouvoit compter sur son obéissance & sur son zèle. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta du parfum ; il lut & pria quelques momens à la fin desquels la terre s'ouvrit, & le derviche lui dit : Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service, & que voilà peut-être la seule occasion de me témoigner que tu n'es point un ingrat : ne te laisses point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver ; ne pense qu'à te saisir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte, il m'est absolument nécessaire, viens aussitôt me l'apporter. Abdalla promit tout, & descendit plein de confiance dans le souterrein ; mais oubliant ce qui lui avoit été si expressément recommandé, dans le temps qu'il remplissoit ses vêtemens de l'or & des diamans dont le souterrein renfermoit des amas prodigieux, l'ouverture par laquelle il étoit entré se ferma. Il eut cependant la présence d'esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui

avoit si fort recommandé ; & quoique la situation où il se trouva fût des plus terribles, il ne s'abandonna point au désespoir ; & ne pensant qu'aux moyens de sortir d'un lieu qui pouvoit devenir son tombeau, il comprit que le souterrein ne s'étoit refermé que parce qu'il n'avoit pas exactement suivi les ordres du derviche : il se rappela les bontés & les soins dont il l'avoit accablé, se reprocha son ingratitude, & finit par s'humilier devant Dieu. Enfin, après beaucoup de peines & d'inquiétudes, il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure. Ce ne fut, à la vérité, qu'après l'avoir suivi un assez long espace de temps, qu'il apperçut une petite ouverture couverte de ronces & d'épines, par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'appercevroit point le derviche ; mais ses soins furent inutiles : il vouloit lui remettre le chandelier qu'il avoit tant d'envie d'avoir, & formoit le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu'il avoit pris dans le trésor, pour se passer de son secours.

N'appercevant point le derviche, & ne reconnoissant aucun des lieux où il avoit passé, il marcha quelque temps au hasard,

& fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyoit très-éloigné. Elle lui demanda d'abord des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé, & le danger qu'il avoit couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu'il avoit eue; ensuite il lui montra les richesses dont il s'étoit chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avoit voulu que faire l'épreuve de son courage & de son obéissance, & qu'il falloit profiter du bonheur que la fortune lui avoit présenté, ajoutant que telle étoit sans doute l'intention du saint derviche. Pendant qu'ils contemploient ces trésors avec avidité, qu'ils en étoient éblouis, & qu'ils faisoient mille projets en conséquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla se reprocha son ingratitude & sa désobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avoit résisté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a promis, il dit en se prosternant : ce qui m'arrive est juste, j'ai perdu ce que je n'avois pas envie de rendre, & le chandelier que je voulois remettre au derviche m'est demeuré; c'est une preuve qu'il lui appartient, & que le

reste étoit mal acquis. Les premières fautes que l'on commet sont ordinairement accompagnées de remords, mais ils ne sont pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le chandelier au milieu de leur petite maison.

Quand la nuit fut venue, sans y faire aucune réflexion, il mit dans ce chandelier la lumière qui devoit les éclairer. Aussitôt ils virent paroître un derviche, qui tourna pendant une heure, & disparut après leur avoir jeté un aspre (1). Ce chandelier avoit douze branches. Abdalla qui fut occupé tout le jour de ce qu'il avoit vu la veille, voulut juger de ce qui pourroit arriver le lendemain, s'il mettoit une lumière dans chacune; il le fit, & douze derviches parurent à l'instant; ils tournèrent également pendant une heure, & leur jetèrent chacun un aspre en disparoissant. Il répéta tous les jours cette même cérémonie, elle eut toujours le même succès; mais jamais il ne put la faire réussir qu'une fois dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique, que leur donnoient les derviches, étoit suffisante pour les faire subsister dans une certaine opulence, sa mère & lui; pendant long-temps ils n'en avoient

(1) Petite monnoie.

pas désiré davantage pour être heureux; mais elle n'étoit pas assez considérable pour changer avantageusement leur fortune; c'est toujours avec danger que l'imagination se repaît de l'idée des richesses. La vue de ce qu'ils avoient cru posséder, les projets qu'ils avoient formés sur l'emploi qu'ils en feroient, toutes ces choses avoient laissé des traces si profondes dans l'esprit d'Abdalla, que rien ne les pouvoit effacer. Ainsi, voyant le peu d'avantage qu'il retiroit du chandelier, il prit le parti de le reporter au derviche, dans l'espérance qu'il pourroit obtenir le trésor qu'il avoit vu, ou du moins retrouver les richesses qui s'étoient évanouies à ses yeux; en lui rapportant une chose pour laquelle il avoit témoigné un si grand désir. Il étoit assez heureux pour avoir retenu son nom & celui de la ville qu'il habitoit. Il partit donc au plutôt pour se rendre à Magrebi, il fit ses adieux à sa mère, & se mit en marche avec son chandelier, qu'il faisoit tourner tous les soirs, & qui lui fournissoit par ce moyen de quoi vivre sur sa route, sans avoir besoin d'implorer le secours & la compassion des fidèles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent, ou dans quelle maison

Abounadar étoit logé ; il étoit ſi connu que tout le monde lui enſeigna ſa demeure. Il s'y rendit auſſitôt, & trouva cinquante portiers qui gardoient la porte de ſa maiſon ; ils avoient chacun un bâton, avec une pomme d'or à la main ; les cours de ce palais étoient remplies d'eſclaves & de domeſtiques, jamais enfin le ſéjour d'aucun prince n'avoit étalé tant de magnificence. Abdalla, frappé d'étonnement & d'admiration, ne pouvoit ſe déterminer à paſſer plus avant. Certainement, diſoit-il en lui-même, ou je me ſuis mal expliqué, ou ceux à qui je me ſuis adreſſé ont voulu ſe moquer de moi en me voyant étranger ; ce n'eſt point ici la demeure d'un derviche, c'eſt celle d'un roi. Il étoit dans cet embarras, quand un homme vint à lui, & lui dit : Abdalla, ſois le bien arrivé, mon maître Abounadar t'attend depuis long-temps ; enſuite il le conduiſit dans un pavillon agréable & magnifique où le derviche étoit aſſis. Abdalla, frappé de toutes les richeſſes qu'il voyoit de tous les côtés, voulut ſe proſterner à ſes pieds ; mais Abounadar l'en empêcha, & l'interrompit quand il voulut ſe faire un mérite du chandelier qu'il lui préſenta. Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il, crois-tu m'en impoſer ? Je n'ignore

aucune de tes penſées ; & ſi tu avois connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l'aurois apporté. Je vais te faire connoître ſa véritable utilité. Auſſitôt il mit une lumière dans chacune de ſes branches ; & quand les douze derviches eurent tourné quelque temps, Abounadar leur donna à chacun un coup de bâton, & dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de ſequins, de diamans & d'autres pierres précieuſes. Voilà, lui dit-il, l'uſage que l'on doit faire de cette merveille. Au reſte, je ne l'ai jamais déſirée que pour la placer dans mon cabinet comme un taliſman compoſé par un ſage que je révère, & que je ſuis bien aiſe de montrer à ceux qui de temps en temps viennent me rendre viſite : & pour te prouver, ajouta-t-il, que la curioſité eſt le ſeul objet de la recherche que j'en ai faite, voici les clefs de mes magaſins, ouvre-les, & tu jugeras quelles ſont mes richeſſes ; tu me diras ſi le plus inſatiable des avares ne s'en contenteroit pas. Abdalla lui obéit, & parcourut douze magaſins d'une grande étendue, ſi remplis de toutes ſortes de richeſſes, qu'il ne pouvoit diſtinguer celles qui méritoient le plus ſon admiration, mais toutes méritoient & provoquoient ſon déſir ; cependant le re-

gret d'avoir rendu le chandelier, & celui de n'en avoir pas connu l'usage, déchiroient le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s'en appercevoir, au contraire, il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, & voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avoit fixé pour son départ, il lui dit : Abdalla, mon fils, je te crois corrigé par ce qui t'est arrivé du vice affreux d'ingratitude ; cependant je te dois une marque de reconnoissance pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m'apporter une chose que j'avois désirée ; tu peux partir, je ne te retiens plus ; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter ; je t'en fais présent, aussi bien que d'un esclave qui conduira jusques chez toi deux chameaux chargés d'or & de pierreries que tu choisiras toi-même dans mes trésors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur sensible à l'avarice peut exprimer, quand on satisfait sa passion, & vint se coucher en attendant le lendemain du jour fixé pour son départ.

Pendant la nuit il fut toujours agité, sans pouvoir penser à autre chose qu'au chandelier & à ce qu'il produisoit. Je l'ai eu,

disoit - il, si long-temps en ma puissance; jamais Abounadar n'en auroit été possesseur sans moi. Quel risque n'ai - je point couru dans le souterrein? Pourquoi posséde - t - il aujourd'hui ce trésor des trésors? Parce que j'ai eu la bonne foi ou plutôt la sottise de le lui rapporter, il profite de mes peines & des dangers que j'ai pu courir dans un si grand voyage. Eh! que me donne-t-il en reconnoissance? Deux méchans chameaux chargés d'or & de pierreries; en un moment le chandelier en fournit dix fois davantage; c'est Abounadar qui est un ingrat, disoit-il. Quel tort lui ferois-je en prenant ce chandelier? Aucun assurément; car il est si riche, & moi que possédai-je? Ces idées le déterminèrent enfin à faire son possible pour s'emparer du chandelier; la chose ne lui fut pas difficile, Abounadar lui avoit confié les clefs de ses magasins. Il savoit où le chandelier étoit placé, il s'en saisit, le cacha au fond d'un des sacs qu'il remplissoit de pièces d'or & des autres richesses qu'on lui avoit permis d'emporter, & le fit, comme tout le reste, charger sur ses chameaux. Il n'eut plus d'autre empressement que de s'éloigner; & après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit

ſes clefs & partit avec ſon cheval, ſon eſclave & ſes deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balſora, il vendit ſon eſclave, ne voulant point avoir un témoin de ſon ancienne pauvreté, ni de la ſource de ſes richeſſes. Il en acheta un autre, & ſe rendit ſans obſtacle chez ſa mère, qu'il voulut à peine regarder, tant il étoit occupé de ſes tréſors. Son premier ſoin fut de mettre les charges de ſes chameaux & le chandelier dans une chambre au fond de la maiſon; & dans l'impatience où il étoit de repaître ſes yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier; les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute ſa force, dans la crainte de manquer aux loix du taliſman; mais il n'avoit pas remarqué qu'Abounadar tenoit, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, ſe ſervit de ſa droite; & les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richeſſes, tirèrent auſſitôt de deſſous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent ſi long-temps & ſi fort, qu'ils le laiſsèrent preſque mort, & diſparurent en emportant les charges des

chameaux, les chameaux, le cheval, l'esclave & le chandelier.

C'est ainsi, seigneur, qu'Abdalla fut puni par la pauvreté, & presque par la mort, d'une ambition aussi démesurée, peut-être pardonnable, s'il ne l'avoit pas accompagnée d'une ingratitude aussi condamnable que téméraire, puisqu'il n'avoit pas la ressource de pouvoir dérober ses perfidies aux yeux trop éclairés de son bienfaiteur.

Naour parut content de cette histoire, & dit à Aboucazir, qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaisir, qu'elle étoit l'exemple du juste châtiment du plus noir de tous les vices, trop commun parmi les hommes, & que rien ne peut jamais rendre excusable.

Fatmé étoit trop intéressée à cette histoire, pour n'en pas dire son avis. Elle s'étoit reconnue sous l'allégorie du trésor, dont la possession ne peut être que désirée; elle ne doutoit pas qu'elle ne fût précieuse aux yeux d'Aboucazir; mais dans la peinture qu'il avoit faite de l'ingratitude d'Abdalla, elle avoit trop apperçu pour son bonheur toute la timidité de son amant; sa fidélité pour son maître n'étoit pas ce qui l'inquiétoit le plus, & les derniers mots qu'il avoit dit lui prouvoient qu'il étoit moins

embarrassé de le trahir que de le tromper.

Je conviens, seigneur, dit-elle, que l'histoire qu'on vient de nous raconter est aussi agréable que la morale en est juste; mais je ne puis m'empêcher d'y voir qu'Aboucazir a voulu faire la critique de la mienne. J'ai blâmé dans Naerdan la timidité que lui inspire une reconnoissance mal entendue, qui pensa lui coûter son bonheur & celui de la personne qu'il aimoit; Aboucazir auroit tort de croire que j'ai voulu faire une vertu de l'ingratitude; je pense si différemment, que celle d'Abdalla ne me paroît pas assez punie, c'est un défaut dans son histoire; l'intérêt qui ne peut lui-même être l'objet de la vertu, peut encore moins l'excuser du vice. Ce que l'amour engage quelquefois à faire doit être moins sévérement condamné. Il rend les coupables trop à plaindre, & tout l'univers est intéressé dans ce cas à l'indulgence. Abdalla auroit pu, continua-t-elle, en s'attachant au derviche, partager ses richesses & être heureux; il y avoit de la folie à prétendre le tromper; il faut laisser cet art & cette adresse aux amans à qui seuls ils sont permis; ils savent si bien les mettre en usage, qu'il n'est point de surveillans qu'ils n'abusent.

Aboucazir baissa les yeux pour éviter un regard que le roi surprit, & qui ne l'éclaira pas suffisamment; cependant agité, & l'esprit occupé de réflexions qui lui étoient inconnues, il dit qu'il vouloit se retirer; mais il fit promettre à Fatmé de lui conter une histoire qui prouvât ce qu'elle venoit d'avancer, & le lendemain à la fin de leur souper, le roi s'étant facilement remis de l'impression légère qu'il avoit reçue: voici ce qu'elle lui conta.

Histoire du Griffon.

SULTAN (1) Suleïman en montant sur le trône, déclara le griffon qui habitoit la montagne de Kaf, le roi de tous les oiseaux. Quoique cet animal intelligent eût dix-sept cent espèces d'oiseaux qui lui fussent soumises, il demeura toujours au service de ce prince, & venoit tous les matins lui faire sa cour.

Le griffon étoit un jour présent à une dispute, ou plutôt à une conférence que les docteurs de la loi avoient en présence

(1) C'est ainsi que les Orientaux nomment Salomon.

s'entretenir avec sa chère petite fille. Elle parvint enfin à l'âge de pouvoir être mariée; & ce fut dans ce temps là que le fils du roi d'occident prit possession du trône que son père lui laissa par sa mort.

Ce prince étoit si passionné pour la chasse, qu'il ne laissoit passer aucun jour sans prendre ce divertissement; mais enfin s'ennuyant de chasser dans les mêmes endroits, & toujours les mêmes animaux, il dit à ses visirs : embarquons-nous pour aller chasser dans des lieux éloignés & qui nous seront nouveaux; pendant notre absence, nous donnerons à ce pays le temps de se repeupler de gibier. Les visirs lui répondirent : prince, c'est à vous à donner vos ordres, & à nous à les exécuter. Ils firent aussitôt préparer de petits bâtimens pour aborder plus aisément les terres. Le jeune roi s'embarqua avec sa cour & ses visirs, & mit à la voile. Comme il n'avoit point d'objet déterminé, tous les vents lui furent convenables. Après avoir chassé dans plusieurs isles où sa flotte mouilla, il s'éleva une si furieuse tempête, que tous ses vaisseaux furent brisés ou séparès; mais, par la permission de Dieu, le seul vaisseau que montoit le prince arriva au pied de la montagne de Kaf. Quelques-uns

de ses officiers mirent pied à terre avec lui, & furent très-surpris de trouver le pays inhabité, & de n'appercevoir que des montagnes affreuses & escarpées. Cependant, malgré l'aridité de ce climat, ils se mirent à chasser. Le prince, sans y faire aucune attention, se sépara d'eux & se perdit. Il marcha quelque temps à l'aventure ; enfin il apperçut un arbre qui le surprit par sa grosseur; quatre cent hommes n'auroient pu l'embrasser; son élévation étoit proportionnée à la circonférence de sa tige, & ce fut avec un égal étonnement qu'il découvrit un nid sur cet arbre. Il étoit à plusieurs étages, & son étendue surpassoit celle des plus grands châteaux. Il étoit formé par des poutres & des madriers de bois de cèdre, de sandal, enfin de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célèbres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l'art & de la nature, quand il apperçut par une espèce d'embrasure ou d'intervalle que laissoient les bois qui formoient cet admirable nid, une jeune personne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-temps sans l'appercevoir de son côté. Après s'être regardés quelques instans sans pouvoir proférer une parole, tant ils

étoient également ſurpris & charmés, Dieu permit qu'ils entendiſſent leur langage. Le prince s'écria : ô ſoleil de beauté, que pouvez-vous faire dans une habitation ſi peu digne de vos charmes ! Hélas ! dit-elle, je paſſe les journées ſeule, & la nuit avec ma mère. Elle eſt au ſervice de Suleïman, ajouta-t-elle. Le prince alloit d'étonnement en étonnement ; mais il fut au comble, quand elle lui dit que ſa mère avoit des aîles, & que la montagne ſur laquelle ils étoient ſe nommoit la montagne de Kaf, ſi célèbre dans le monde, & ſi peu fréquentée. Le prince lui apprit de ſon côté comment un heureux haſard l'avoit conduit auprès d'elle. La jeune princeſſe, pendant qu'il l'inſtruiſoit de ſa deſtinée, diſoit en elle-même : ce jeune homme eſt de mon eſpèce, il me reſſemble. Que je ſerois contente de vivre avec lui ! Ma mère n'eſt pas aſſez heureuſe pour être faite comme nous, & ſa figure n'eſt pas, à beaucoup près, ſi belle. Il eſt vrai, continua-t-elle, mais elle a des aîles. Ah ! ſi j'en avois, que je ſerois bientôt à ſes côtés pour ne m'en jamais ſéparer ! Après cette tendre réflexion, elle lui dit : ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid ? Nous aurions moins de peine

à nous entretenir. Hélas! je ne le puis, répliqua le Prince. Si la chose étoit possible, aurois-je attendu que vous m'en eussiez fait la proposition? Me serois-je laissé prévenir? Dans le doute où je suis, reprit la princesse, si ma mère trouveroit bon que vous fussiez avec moi, je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à son insçu.

Vous voyez, seigneur, dit Fatmé en s'interrompant, & en jetant un coup-d'œil enflammé sur Aboucazir, pour l'engager à tout entreprendre, vous voyez, dit-elle, que le sentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince, continua Fatmé, demanda à la princesse quel moyen elle imaginoit. Il n'en est aucun, dit-il, que je ne mette en usage pour vous voir & vous adorer. Je suis charmée, lui dit-elle, de reconnoître en vous des sentimens si conformes aux miens. Vuidez le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous, continua-t-elle, il vient de mourir; le soleil l'aura bientôt séché: vous le garnirez de toutes les plantes odoriférantes dont vous êtes environné; vous vous enfermerez ensuite dans son corps, de façon à ne pouvoir être apperçu, & je prierai ma mère de me l'apporter pour en examiner la

ſtructure, elle ne me refuſera pas ; & demain matin, ſon départ nous laiſſera toute la liberté que nous pouvons deſirer. Tout ſe paſſa comme elle l'avoit projeté ; & le prince étant dans le nid, rien ne les empêcha de paſſer enſemble les momens les plus heureux. Quand la mère revenoit à ſon nid, ils l'appercevoient aiſément de loin, & le prince rentroit auſſitôt dans ſon chameau, pour n'en ſortir qu'après ſon départ.

Cependant la princeſſe devint groſſe : & quand elle fut prête d'accoucher, Dieu ordonna encore à l'ange Gabriel d'en avertir Suleïman. Il fit auſſitôt appeler le griffon, & lui demanda s'il avoit empêché le mariage du roi d'orient avec la fille du roi d'occident. Sans doute, lui répondit-il, la princeſſe eſt en mon pouvoir depuis long-temps ; je défie perſonne de l'avoir approchée ; elle eſt dans mon nid ſur la montagne de Kaf : c'eſt aſſez vous aſſurer qu'elle n'a jamais vu que moi. Va la chercher tout-à-l'heure, lui répondit le prince, je veux la voir, & juger par moi-même ſi tu ne m'en impoſes point. Le griffon y conſentit avec joie ; & Suleïman, pour être sûr de n'être pas trompé, donna ordre à deux autres gros oiſeaux de

l'accompagner pour lui rendre compte de sa conduite.

Les oiseaux partirent, & Suleïman fit assembler un divan composé de presque toute sa cour & des docteurs de la loi, pour être témoins de tout ce qui alloit arriver. La jeune princesse entendit heureusement le bruit que les oiseaux faisoient en volant : elle en fut très-étonnée ; car jamais sa mère n'étoit revenue à une telle heure. Elle n'eut que le temps de faire retirer le prince qui s'entretenoit avec elle, & celui de le cacher promptement dans le chameau. Cependant, sans rien témoigner de la frayeur qu'elle avoit éprouvée, elle ne put s'empêcher de marquer à sa mère l'étonnement que lui causoit son retour, & l'arrivée des deux oiseaux dont elle étoit accompagnée. Ma fille, Suleïman te demande, lui répondit le griffon, il faut partir à l'instant : je ne viens que pour te prendre, & te porter à sa cour. La princesse étonnée, mais encore plus alarmée pour son amant qu'elle ne pouvoit abandonner, ne perdit point le jugement, & lui dit : comment avez-vous résolu, ma mère, de me conduire ? Je te porterai sur mon dos, lui répondit le griffon. Mais en traversant tant de mers & de montagnes, lui

répliqua-t-elle, la tête me tournera ſans aucun doute; la vue de tous les différens objets, & la rapidité dont vous volez, ne manqueront pas de me faire tomber; ma mort eſt certaine, & je ne puis me réſoudre à voyager de cette façon. Mettez-moi plutôt dans le corps de ce chameau, ajouta-t-elle, je m'y renfermerai, je ne verrai aucun objet; par conſéquent je ne courrai aucun riſque. Le griffon applaudit à cette idée, & ſut gré à ſa fille de l'imagination & de l'eſprit qu'elle témoignoit; la princeſſe ſe plaça dans le chameau, où le prince attendoit avec une extrême inquiétude la fin d'une converſation ſi intéreſſante pour ſa maîtreſſe & pour lui. Le griffon les emporta, & l'hiſtoire aſſure que la princeſſe accoucha, dans le chemin, d'un garçon.

Quand les oiſeaux furent arrivés devant Suleïman, qui les attendoit au milieu de ſon divan, il dit au griffon d'ouvrir lui-même le chameau. Il le fit; mais quel fut ſon étonnement, en voyant le prince & la princeſſe qui tenoit ſon enfant dans ſes bras? Eſt-ce ainſi, lui dit Suleïman, que tu mets obſtacle aux volontés de Dieu? La honte, la douleur & les rires immodérés de tout le divan causèrent un tremblement affreux au griffon;

il prit son vol, & depuis ce temps il ne sort plus de la montagne de Kaf. Suleïman demanda où étoit la chouette qui avoit approuvé la résolution & l'entreprise du griffon. Mais elle avoit été assez sage pour prendre le parti de la retraite ; & depuis ce temps elle n'habite que des lieux écartés, & ne paroît que la nuit.

Vous conviendrez, seigneur, poursuivit Fatmé, en s'adressant au roi, mais en regardant Aboucazir avec des yeux qui renfermoient en ce moment toute son ame, & qui lui disoient, profite de ma leçon. Ce regard fut accompagné d'un sourire si agréable, qu'il remplit l'air de miel & de sucre. Aboucazir, de son côté, lui rendit un coup-d'œil si plein de feu, & qui exprimoit si vivement tous ses desirs, que Fatmé acheva de se troubler ; mais ses yeux, à moitié fermés par la tendresse & par l'éblouissement, étoient cependant encore assez ouverts pour prononcer, se faire entendre, & pénétrer son cœur : toutes ces choses, si difficiles à rendre & si longues à écrire, sont des éclairs de l'amour.

Naour en sentit toute la force ; mais il sut calmer les mouvemens de sa jalousie ; & sans l'interrompre, tout convaincu qu'il

étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui disoit : Vous conviendrez donc, seigneur, que rien n'est impossible à deux amans qui s'aiment ? Aboucazir, qui s'apperçut du trouble qui paroissoit dans les yeux du roi, quelque peine qu'il se donnât pour se contraindre, voulut dire, pour détourner ses idées : Permettez-moi, seigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d'un air froid, & il sortit sans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choses à dire.

Les sentimens que l'on renferme davantage n'en ont que plus de vivacité ; & il semble que les paroles les fassent exhaler & les diminuent. Naour, pour n'avoir rien dit, n'en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, & de se venger de sa perfidie. La contrainte qu'il s'imposa pour un moment, n'eut d'autre motif que la honte de paroître jaloux.

Quand Naour fut retiré dans son appartement, il s'abandonna à tous les troubles & à toute l'horreur de la jalousie. La confiance déçue, la privation de ce que l'on aime encore malgré soi, les partis violens qui se succèdent continuellement ; cette agitation

cruelle

cruelle de tous les ſens, qui rend incapable de toute autre idée que d'un objet que l'on aime & que l'on hait tout-à-la-fois, les projets de vengeance & de pardon, enfin, la foibleſſe que l'on ſe reproche, tourmentoient le roi, qu'un inſtant avoit rendu malheureux, lui que l'on pouvoit regarder comme le plus heureux homme de la terre quelques momens auparavant.

Cependant, pour ne point agir avec précipitation, & faire uſage de la prudence qui lui étoit ſi naturelle, il voulut conſulter ſon viſir ſur le genre de punition qu'il feroit éprouver aux coupables. Son amour propre, humilié par les procédés de Fatmé, vouloit au moins ſe ſoulager en faiſant uſage d'une patience qui lui paroiſſoit difficile à pratiquer.

Dès que le ſoleil eut planté ſon étendart blanc, & que la nuit, la reine des étoiles, ſe fut retirée, ce roi monta ſur ſon trône, & ſévère pour lui-même, comme il l'étoit pour les autres, il ne voulut point, malgré le trouble de ſon ame, manquer au devoir qu'il s'étoit impoſé, & fit publier à ſon ordinaire que tous ſes ſujets pouvoient prétendre à ſa juſtice. Il eſt vrai que tous ceux qui eurent recours à lui, s'ils n'éprouvèrent pas d'injuſtices, reſſentirent, par la dureté de

ſes ordonnances, la colère qui l'animoit en ce moment contre l'humanité en général. Le jaloux ſe ſépare de l'eſpèce des hommes, & ſur le tribunal qu'il s'élève, il regarde tous les autres comme autant d'ennemis: la pratique des paſſions, quand l'ivreſſe en eſt diſſipée, ne laiſſe plus dans l'ame que des impreſſions douces qui donnent de l'indulgence pour ceux qui ſont plongés dans les erreurs dont on eſt guéri; mais Naour étoit bien éloigné de ce calme heureux qui diſpoſe à la philoſophie, qui peut ſeule rendre l'homme maître de lui dans de telles circonſtances, & l'engager à mépriſer ceux qui l'ont offenſé.

Quand Naour eut rempli ce véritable devoir des rois, en exerçant la juſtice par lui-même, il demeura ſeul avec ſon viſir, qu'il regardoit depuis long-temps comme ſon ami. La prudence lui conſeilla plus d'une fois de ne rien déclarer à ſon miniſtre, & de ne s'en rapporter qu'à lui-même du choix de ſa vengeance; mais ne pouvant plus renfermer ſa colère, cherchant peut-être quelque ſoulagement dans l'aveu de ſa peine, & ſa jalouſie lui cauſant d'autant plus de tourment, qu'il l'avoit contrainte, il fit à ſon viſir une entière confidence de ce qui

s'étoit paſſé, & finit par lui demander ſon avis. Le viſir lui conſeilla ſans balancer de faire périr Aboucazir & Fatmé. N'étant plus embarraſſés que ſur la manière dont on ſatisferoit la vengeance qui fut réſolue, ils convinrent enfin qu'on leur donneroit le lendemain un breuvage empoiſonné.

Naour croyant faire un acte de juſtice, eut peine à différer juſques-là ſa vengeance; mais il falloit le temps de préparer ce funeſte breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner ſans éclat; & le roi, qui vouloit ſauver les apparences, uniquement pour cacher ſa honte & ſon déshonneur, fut obligé d'y conſentir. Ils ſe promirent un ſecret mutuel pour conſerver la réputation du prince; quand les ſecrets de cette nature ſont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime ſeul doit cauſer.

Le viſir, en quittant Naour, revint chez lui; ſon premier ſoin fut d'aller voir ſa fille unique, qu'il aimoit juſqu'à la folie : la triſteſſe qu'il remarqua ſur ſon viſage l'affligea, & l'inquiétude s'empara vivement de ſon cœur. Il voulut ſavoir le ſujet de ſon chagrin; auſſitôt elle lui apprit qu'elle ſortoit du harem du roi, & que Fatmé l'avoit traitée avec un mépris dont malheureuſe-

ment toutes les autres femmes avoient été témoins. Le visir, piqué pour sa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets sont souvent aussi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le secret que son maître lui avoit confié, & lui dit : Console-toi, ma fille, la rose de sa vie sera bientôt flétrie, & le nom de Fatmé doit être incessamment effacé du registre des vivans. La curiosité de sa fille n'étant que plus animée par un discours si vague, & qu'elle pouvoit si peu comprendre, l'engagea à faire plusieurs questions à son père, & à le conjurer de l'éclaircir & de l'instruire. Pouvoit-il douter, lui disoit-elle, d'un secret qu'il lui avoit confié, & d'un secret qui pouvoit intéresser l'honneur & la vie d'un père aussi chéri ? En un mot, elle fit si bien que le visir lui avoua non-seulement tout ce qui s'étoit passé, mais encore la vengeance que le roi avoit résolu d'en tirer. La fille du visir, transportée de joie, car la vengeance est le sentiment le plus vif des femmes ordinaires, remercia mille fois son père, en lui promettant toujours de garder un secret d'une si grande conséquence pour sa propre satisfaction. Son père la quitta, ne pensant qu'au plaisir de

la laisser plus tranquille, & fut travailler aux affaires que son emploi lui donnoit. Il étoit à peine sorti de chez elle, que Fatmé, frappée elle-même du procédé que les idées de son amour lui avoient fait avoir avec la fille du visir, envoya un officier de l'intérieur du palais pour lui faire des excuses sur ce qui s'étoit passé. Le compliment n'étoit pas achevé qu'elle l'interrompit, en lui disant: Tout le monde conviendra que les mépris que j'ai essuyés ne se peuvent réparer, & qu'ils méritent d'être punis; cependant je n'en suis que médiocrement occupée, puisque bientôt elle ne pourra se vanter d'en avoir aussi mal usé avec moi, & que sa mort doit me venger suffisamment. L'officier du palais parut charmé d'apprendre cette nouvelle, & lui dit: Que votre discours m'est doux! Mon cœur a tressailli de joie de l'espérance que vous lui donnez. Quand serons-nous assez heureux pour voir le roi capable d'une résolution si ferme? Mais il est trop prévenu en faveur de Fatmé, ajouta-t-il. Si vous aviez la force de garder un secret, reprit la fille du visir, je vous conterois tout le détail d'une affaire dont je ne suis pas encore revenue moi-même, tant elle m'a surprise. L'officier lui promit plus

qu'elle n'exigeoit, & bientôt elle eut soulagé son cœur. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit, qu'il alla trouver Fatmé, & lui conta ce qu'il venoit d'apprendre; son attachement pour elle, les obligations qu'il lui avoit, & l'amitié qu'il ressentoit depuis long-temps pour Aboucazir, l'engagèrent à ne perdre aucun instant pour l'avertir, & commettre cette espèce d'infidélité.

Que le séjour des cours seroit différent, si la fausseté ou l'indiscrétion n'étoient employées que pour obliger ses amis!

Fatmé fut très-surprise en apprenant cette terrible nouvelle; elle auroit juré comme tous les amans, qu'elle s'étoit contrainte, & que le roi n'avoit pu s'appercevoir de rien. Mais la nouvelle étoit si positive, & si détaillée, que n'envisageant plus que le malheur qui la menaçoit, elle fut parler avec tant de force & de vivacité à l'officier du palais, qu'elle l'engagea à conduire Aboucazir dans son appartement. Il s'y rendit, déguisé en esclave; la conversation fut longue & intéressante. De quoi ne vient point à bout l'amour, allarmé pour les jours de ce que l'on aime? Ce même amour sembla faciliter leurs arrangemens; ils firent si bien qu'ils ameutèrent les mécontens qui se trou-

vent dans toutes ſortes de gouvernemens, même dans les plus juſtes. Aboucazir & Fatmé joignirent donc leurs amis aux mécontens ; & dans la même nuit Naour & ſon viſir, qui n'étoient point ſur leurs gardes, furent impitoyablement maſſacrés.

C'eſt bien fait, dit Hudjiadge ; il avoit bien affaire auſſi d'être prudent hors de propos, & d'aller demander conſeil à un viſir. Ceux qui ſont ſi avides de conſeils inutiles, n'en demandent jamais quand ils en auroient beſoin. Il eſt vrai, ſire, répondit Moradbak ; mais ſi l'excès de la prudence eſt un défaut, les dangers d'une femme qui s'écarte de ſon devoir, ſont encore plus conſidérables. Elles ne ſont pas toutes comme toi, reprit Hudjiadge, avec un air de douceur qu'il n'avoit peut-être pas eu depuis vingt ans ; auſſi nos pères ont-ils fort bien trouvé, continua-t-il, que l'on ne ſauroit trop les captiver & les enfermer. C'en eſt aſſez pour aujourd'hui, continua-t-il, allez tous vous repoſer, & ſoyez exacts à vous trouver ici demain à l'heure ordinaire. Nous y ſerons, ſire, reprit Moradbak, & j'aurai l'honneur de vous conter une hiſtoire Mogole. Le pays n'y fait rien, lui dit-il encore. J'eſpère, pourſuivit la belle fille de Fitead,

en ſe retirant avec modeſtie, qu'elle amuſera votre majeſté. La modeſtie de Moradbak n'étoit peut-être qu'une confiance d'auteur. Le lecteur en jugera mieux qu'elle, & même que le ſultan.

L'on a cru pour la plus grande intelligence d'un paſſage de l'hiſtoire du roi de Kachemir, & pour ſatisfaire la curioſité du lecteur ſur un uſage de l'Orient, devoir lui donner une liſte de quelques mané *ou* ſalams, *qui ſont des préſens ſimples, en même-temps que des ſignes dont les amans conviennent pour tromper la vigilance de ceux qui s'oppoſent à leur bonheur. Les Perſans ſont plus dans l'habitude de ſe parler par les différentes eſpèces de fleurs, leurs couleurs & leur arrangement, elles leur ſervent pour le même objet, & nous en avons pluſieurs exemples dans quelques traductions ou livres tirés de cette nation; mais juſqu'ici on n'a fait aucune mention dans notre langue des* mané, *& je ne les ai vu rapportés que dans le voyage de la* Motheraye. *Il eſt encore néceſſaire de ſavoir que ce n'eſt pas la ſeule fantaiſie, ou bien une ſimple convention, qui font préférer une choſe à une autre pour la déclarer* mané; *mais que la ter-*

minaison du nom de la chose envoyée doit rimer ordinairement avec un vers ou quelque passage connu, comme on dit par exemple, gris de lin, amour sans fin, *&c.*

Liste de quelques mané ou présens muets donnés par les hommes.

QUELQUE *chose de bleu;* je suis charmé de toi. *Plus l'étoffe ou la chose envoyée est claire, plus l'expression est forte.*

Une perle; tu me trompes, tu n'es qu'une infidelle.

Du mastic; je t'aime, ô charmante fille.

Du gingembre; mon cœur ne brûle que pour toi.

Du bois d'aloës; ô doux remède de mon cœur!

Une grappe de raisin; mes deux yeux.

Du plomb; mon amour est fixé en toi, ou je suis ivre d'amour pour toi.

Du fil; que ma princesse sache que je suis son amant.

Du mirthe; que le ciel te livre à mes désirs.

Du cyprès; tu m'as fait assez souffrir.

Une carotte; ton cœur fait une cruelle résistance.

Un cheveu ; quelle faute puis-je avoir commise ? *Quand une femme l'envoye, il veut dire*, enlève-moi.

Du jasmin ; as-tu juré d'être insensible à mes peines.

Une figue ; tu as enchaîné tous mes sens.

Du papier ; éloigne de toi tous mes rivaux.

De la farine ; tu as martyrisé mon cœur.

Du thé ; soleil de mes jours les plus clairs, & la lune de mes nuits les plus sereines.

Du sang de dragon ; ame de mon ame.

Du sel ; le feu de mon amour brûle pour toi jour & nuit ; le soleil & les astres m'en sont témoins.

De l'orge ; si je ne t'ai pas vu hier, c'est une nuit pour mon amour, qui a rencontré des obstacles insurmontables.

Du tabac ; mon cœur est sincère & fidelle.

Du musc ; je suis incapable de mentir.

Une tasse à café ; je te sacrifierois plutôt mille vies.

Du corail ; je mets tout ce que j'ai à tes pieds.

De la canelle ; dispose absolument de moi.

Une grenade ; je suis ton serviteur fidelle.

Un clou ; ton esclave.

Préſens des femmes.

Une poire ; tu peux avoir quelqu'eſpérance ; ſi tu es rubis, je ſuis émeraude.

Une plume ; ne crains point, tu ſeras ſoulagé.

De la terre ; défais-toi de tes vieilles amours.

Du miel ; viens prendre poſſeſſion de mon cœur.

Un oignon ; tes bras me tiendront lieu de ceinture.

Des cheveux ; ô toi, couronne de ma tête.

Des jujubes ; fais de moi tout ce que tu voudras.

Du fil ; l'eſclave fidelle de ton lit.

De la couleur de roſe ; doux roſſignol de mon cœur.

De l'ambre jaune ; tu as d'autres yeux que les miens.

De la filaſſe ; mon cœur eſt-il fâché contre moi, m'auroit-il abandonné ?

Une pomme ; ne t'éloignes pas de moi, ô printemps de ma vie.

Un concombre ; les rivales me vont déſeſpérer.

Du fil d'or ; il y a long-temps que je ne t'ai vu.

De la couleur du vin ; pourquoi t'éloignes-tu de moi ¿

Une féve ; je n'ai pas dormi cette nuit.

De la craye ; tu m'as ôté la raison.

Du cyprès ; viens au plus vîte au rendez-vous.

De la couleur aurore ; ôte-moi donc la vie.

Une olive ; j'aimerois mieux te voir mort qu'infidelle.

Du charbon de bois ; que je meure, & que tu vives long-temps.

Histoire de Nourgehan & de Damaké, ou des quatre talismans.

ABOUALI NABUL (1), empereur du Mogol, faisant réflexion sur son grand âge, comprit aisément qu'il n'avoit pas encore long-temps à jouir de la lumière ; il fit venir son fils unique & bien-aimé Nourgehan (2), & lui dit :

Nourgehan, je vous laisse mon trône, je viens d'ordonner que l'on me préparât le

---

(1) Grand-père.

(2) Lumière du monde.

breuvage de la mort, ainsi vous allez bientôt occuper ma place. N'oubliez jamais de rendre la justice au pauvre comme au riche; soyez content de posséder un royaume florissant; n'enviez jamais les états d'aucun prince; laissez à chacun ce que ses pères lui ont laissé; en un mot, songez toujours que vous devez mourir, & que la clémence & la justice sont les plus beaux titres d'un roi. Après avoir dit ces paroles, sans être touché des larmes de Nourgehan, il descendit du trône, y fit monter son fils, & se retira dans un appartement de délices où il avoit passé ses plus beaux jours; il prit le fatal breuvage, & attendit avec la plus grande tranquillité l'instant qui devoit conduire au ciel sa belle ame blanche, & qui n'étoit tourmentée d'aucuns remords.

Nourgehan, après avoir rendu à un si bon père tous les honneurs que la nature & la reconnoissance pouvoient lui inspirer, ne fut plus occupé que du soin de suivre les derniers conseils qu'il en avoit reçus. Son cœur étoit bon, son esprit étoit juste; mais si tous les hommes ont besoin de l'expérience pour se former, combien est-elle nécessaire à ceux qui sont destinés au trône? Nourgehan, persuadé de cette importante

vérité, étoit bien éloigné de la présomption, trop commune aux princes. Un jour qu'il s'entretenoit avec ses courtisans, du gouvernement des rois, il fit l'éloge de ceux qui avoient le plus aimé la justice. Salomon fut cité pour avoir été le plus juste. Cet exemple, répondit Nourgehan, ne se peut alléguer; Salomon étoit prophète, & pouvoit apporter des remèdes aux maux qu'il prévoyoit; mais un homme ordinaire ne peut employer que sa bonne volonté pour réparer ses foiblesses; & je vous ordonne à tous, non-seulement de m'avertir sans aucune flatterie de mes devoirs, mais encore de prévenir ou réparer mes fautes par vos conseils. Quand un roi aime la vertu, tous ses sujets sont bientôt vertueux. A peine Nourgehan avoit-il achevé de parler, qu'Abourazi se leva, & dit: Grand prince, si vous voulez que la justice soit parfaitement exercée dans vos états, il faut que vous fassiez choix d'un visir désintéressé, & qui n'ait en vue que votre gloire & le bien de l'état. Il faut encore que la satisfaction de faire le bien lui tienne lieu de récompense. Vous parlez fort bien, Abourazi, reprit Nourgehan; mais la difficulté est de trouver un tel homme. Vous avez, sire, lui répliqua le courtisan, un de

vos sujets que sa modération & sa sagesse ont fait renoncer aux charges, sous le règne de votre illustre père, & votre majesté ignore peut-être ce qui lui arriva dans la ville de Chiras. Le roi lui ayant dit de l'en instruire, Abourazi poursuivit ainsi:

Imadil Deulé (1), dans la dernière guerre que nous avons soutenue contre la Perse, porta nos armes triomphantes jusqu'à Chiras, qu'il prit, & que par un sentiment d'humanité il préserva du pillage; cependant ses soldats lui demandèrent une récompense qui pût les dédommager du butin qu'ils auroient dû faire; ils lui parlèrent de façon qu'il fut obligé de la leur promettre, quoiqu'il ignorât où il pourroit la trouver. Un jour qu'il étoit dans son palais occupé de cette idée, il apperçut un trou d'où il vit sortir & rentrer un Serpent; il appela les eunuques de son harem, & leur dit: Elargissez ce trou pour prendre un serpent que je viens d'y voir entrer. Les eunuques lui obéirent, & trouvèrent un caveau rempli d'armoires placées le long des murs, & de coffres entassés les uns sur les autres. On les ouvrit, & l'on trouva qu'ils étoient rem-

(1) L'appui & le soutien de la félicité.

plis de sequins, & les armoires combles des étoffes les plus magnifiques. Imadil Deulé remercia Dieu de cette découverte, & distribua ce trésor à ses soldats. Ensuite il ordonna qu'on fît venir un tailleur pour faire des habits de ces étoffes, dont il vouloit récompenser le mérite des officiers qu'il avoit sous ses ordres. On lui présenta le plus habile tailleur de la ville, celui qui avoit habillé le dernier gouverneur. Imadil Deulé lui dit : Non-seulement tu seras bien payé si tu fais ces habits avec soin, mais encore je te ferai donner une récompense & de la cassonade (1). Ce tailleur, qui étoit sourd d'une oreille, comprenant qu'on vouloit lui donner la bastonade, se mit à pleurer; & se persuadant encore qu'on vouloit lui demander compte des habits de l'ancien gouverneur qu'il avoit en sa garde, il déclara qu'il n'en avoit que douze coffres remplis, & que ceux qui l'accusoient d'en avoir davantage n'avoient pas dit la vérité. Imadil Deulé ne put s'empêcher de rire de l'effet que la crainte avoit produit sur ce pauvre tailleur; il se fit cependant apporter ces habits, qu'il trouva superbes & tous neufs. Ils lui servi-

(1) Espèce de sorbet mêlé de caramel.

rent, avec les étoffes des armoires, à donner des habits à tous les officiers de ſon armée. Je crois donc qu'un homme auſſi déſintéreſſé mérite aſſurément la confiance de votre majeſté. Abourazi ayant ceſſé de parler, Nourgehan lui dit: Imadil Deulé ne ſera point mon viſir; je le crois honnête homme, mais il n'eſt pas aſſez prudent, & je ne le trouve pas capable de faire valoir mon autorité: il avoit les ſceaux de l'empire, & n'a pas ſu prévoir & ordonner tout ce qu'il falloit pour ſon expédition; en un mot, l'argent lui a manqué, & les ſoldats ont ſu lui faire la loi. Sans le haſard du ſerpent, dont tout autre que lui auroit profité, que ſeroit-il devenu? Et le tailleur n'eſt ici qu'un conte inutile. Nourgehan continua de s'entretenir avec ſes courtiſans, qui lui firent ſouvent des propoſitions trop communes pour être rapportées. Mais continuellement occupé de la juſtice & de l'envie de bien régner, il ſortoit ſouvent de ſon palais à toutes ſortes d'heures pour s'inſtruire par lui-même de la vérité. Il y avoit un vieux potier de terre qui logeoit auprès de ſon palais. Nourgehan, frappé de le voir prier Dieu tous les jours avec une ferveur reſpectable, s'arrêta un jour devant la petite

maiſon qu'il habitoit, & lui dit: Demande-moi ce que tu peux deſirer, & je te promets de te l'accorder. Ordonnez, lui dit le potier, à tous vos officiers de prendre chacun un de mes pots, & de me le payer ce que je voudrai, je n'abuſerai point de cette permiſſion, d'autant que j'exigerai de celui qui l'aura acheté qu'il garde le pot, & qu'il l'emploie pour votre ſervice. Nourgehan lui accorda ſa demande; & donna ordre à ſa garde de veiller à l'exécution de la vente & de l'achat des pots, & ſur-tout de faire tout ce que le potier lui ordonneroit. Il profita modeſtement de la grâce qu'il avoit obtenue; & content de débiter ſon ouvrage, il n'en exigeoit que la valeur, trop heureux de s'entretenir dans le travail, en attendant qu'il pût donner des preuves de ſa reconnoiſſance à ſon ſouverain. Le viſir de Nourgehan étoit avare; mais dans la crainte de déplaire à ſon maître, il cachoit ce vice avec un ſoin extrême. Il alloit un matin à l'audience de l'empereur, quand le potier lui demanda un ſequin d'un pot qu'il lui préſenta. Le viſir le refuſa, & dit qu'il ſe moquoit, de demander une telle ſomme d'une choſe que la plus petite monnoie payoit ſuffiſamment. Le potier voyant qu'il ajoutoit

la menace au refus, lui répondit, que puisqu'il le prenoit sur ce ton, il vouloit avoir mille sequins de son pot, en ajoutant qu'il n'entreroit point chez l'empereur qu'il ne le pendît à son cou, & qu'il ne le portât lui-même sur son dos à l'audience de l'empereur, pour lui faire ses plaintes du refus & des menaces qu'il lui avoit faits. Le visir fit beaucoup de difficultés & d'instances pour éviter des conditions aussi fâcheuses qu'humiliantes; mais l'heure que l'empereur lui avoit assignée approchant, & la garde ne voulant pas le laisser entrer qu'il n'eût satisfait à la volonté du potier, il fut obligé de se soumettre, de promettre les mille sequins, de pendre le pot à son cou, & qui plus est, de porter le potier sur son dos, condition dont il ne voulut jamais se désister. L'empereur, surpris de voir arriver son visir d'une façon si ridicule & si peu conforme à sa dignité, voulut savoir ce qui s'étoit passé. Quand il en fut instruit, il obligea le visir de payer les mille sequins à l'heure même; & comprenant de quelle conséquence il étoit pour un prince de n'avoir pas un ministre avare, il le déposa, & fut beaucoup de gré au potier de l'avoir éclairci sur une chose que sans lui il auroit peut-être long-temps ignorée.

Nourgehan établit un conseil qu'il composa des plus honnêtes gens de l'empire ; il prescrivit des loix sages & prudentes, & partit pour visiter ses provinces, dans la résolution de mettre ses peuples à l'abri d'une autorité toujours dangereuse, quand ceux qui l'exercent sont trop éloignés du souverain. Ce prince, doué de toutes les vertus, n'avoit point d'autre projet que de mériter, après sa mort, la belle épitaphe de ce monarque de Perse ; on lit simplement sur son tombeau : *C'est dommage de Chahchuia.*

Nourgehan parcourut les provinces de son empire ; il en avoit déjà visité la plus grande partie, & réparé des désordres sans nombre, quand la curiosité l'engagea à faire un voyage chez les Tartares, ses voisins (1). Se trouvant aussi près qu'il l'étoit de leur pays, il eut envie de voir & de connoître ces Tartares, qui sont plus civilisés que les autres, car ils ont des villes & des habitations formées ; de plus, leurs femmes ne sont point renfermées comme celles des autres peuples de l'Asie. Les Tartares sachant

(1) Le royaume de Tangut est au couchant du Mogol ; il est partagé en deux parties, la méridionale s'appelle proprement le Tangut, & la septentrionale le Tibet.

l'arrivée de l'empereur du Mogol, vinrent au-devant de lui; les uns firent des courſes de chevaux pour lui faire honneur, d'autres avec leurs femmes formèrent des danſes, qui, quoiqu'un peu ſauvages, avoient cependant une ſorte de grâce, & principalement de l'audace & de la fierté. Dans le nombre de femmes Tartares qui ſe préſentèrent devant lui, Nourgehan fut frappé de la beauté d'une jeune perſonne âgée de quinze ans, qui ſe nommoit Damaké (1). Elle réuniſſoit la taille, la beauté, la phyſionomie ſpirituelle & la modeſtie; Nourgehan rendit hommage à tant de charmes, & lui fit propoſer une place dans ſon harem, elle la refuſa; il voulut la ſéduire par des préſens conſidérables, ſes offres ne furent pas ſeulement écoutées. L'amour cauſe ſouvent les plus grands changemens dans les caractères. Ce prince ſi ſage, & juſques-là ſi modéré, emporté par ſa paſſion, voulut y joindre les menaces; il alla même juſqu'à dire qu'il entreroit avec une armée formidable, pour obtenir une beauté que ſes refus ne lui permettoient pas d'eſpérer autrement. Il eſt vrai qu'il ne témoigna cet

(1) Allégreſſe au cœur.

emportement qu'à la ſeule Damaké. Si les Tartares, qui ſont les peuples les plus jaloux de leur liberté, en avoient eu la moindre connoiſſance, la guerre eût dès-lors été déclarée; mais Damaké lui répondit toujours avec la plus grande douceur, ſans témoigner de crainte, & ſans s'éloigner du reſpect qu'elle devoit à un ſouverain; & ce fut avec ce ton ſimple & déterminé qu'inſpirèrent toujours le courage & la vérité, qu'elle lui conta cette petite hiſtoire.

Un des grands lamas, lui dit-elle, dont vous connoiſſez l'autorité ſuprême dans ce pays, devint amoureux dans ce même endroit d'une fille de la tribu dont je ſuis: non-ſeulement elle refuſa tout ce qu'il lui fit offrir, mais elle ne voulut point accepter la propoſition qu'il lui fit de l'épouſer, tant il étoit aveuglé par ſa paſſion. L'amour qu'elle avoit pour un joueur d'inſtrumens, qui même n'étoit pas trop bien fait, étoit la ſeule cauſe de ſes refus; elle en fit l'aveu au lama dans l'eſpérance de lui paroître indigne de ſon attachement. Mais ce prince (car ils ſont regardés comme tels) outré de douleur, fit périr ſon indigne rival; & ſous prétexte qu'elle convenoit au Dalay-Lama, il ne fut pas difficile de la faire enlever elle-même;

car vous ſavez, ſeigneur, que tout tremble en ce pays au ſeul nom d'un homme que l'on regarde comme un Dieu (1); mais le

(1) Le Dalay-Lama paſſe, dans l'eſprit des Tartares de ce canton, pour être immortel; il vit retiré du monde ſans prendre aucun ſoin du temporel de ſes états : deux Chans des Calmoulks, & qui ſont puiſſans, lui fourniſſent ce dont il a beſoin pour l'entretien de ſa maiſon. Les Tartares de ſon culte croient qu'il ne meurt jamais & qu'il ſe renouvelle comme la lune : Voici l'artifice dont on ſe ſert pour perſuader cette fable au peuple. Quand le Dalay-Lama eſt ſur le point de mourir, on cherche dans tout le Tangut le lama qui lui reſſemble le plus pour le mettre à ſa place, après avoir ſoigneuſement caché le corps du defunt; c'eſt par ce moyen qu'ils prétendent que le lama a déjà vécu ſept cent ans, & qu'il vivra éternellement. Tous les princes de la Tartarie qui ſuivent ſon culte lui envoient de riches préſens avant de monter ſur le trône, & font aſſez ſouvent des pélérinages pour lui rendre des adorations comme au Dieu vivant & véritable. Il ſe fait voir dans un lieu ſecret de ſon couvent, éclairé de pluſieurs lampes; il ne ſe montre que tout couvert d'or & de pierreries, élevé ſur une eſpèce de théâtre, orné de riches tapis & aſſis ſur un couſſin, les jambes croiſées à la Tartare. On ſe proſterne devant lui la face contre terre ſans qu'il ſoit permis de l'approcher pour lui baiſer les pieds ; & les plus grands ſeigneurs, les Chans même s'eſtiment heureux quand ils peuvent, à force de préſens, obtenir quelques-uns de ſes excrémens, qu'ils portent pendus au cou, dans une boîte d'or, comme un préſervatif contre toutes ſortes de maux. *Relation de la grande Tartarie.*

lama ne tira pas grande ſatisfaction de ſa cruauté & de ſon injuſtice; car, après avoir promis de ſe rendre aux amoureuſes pourſuites du lama, pour obtenir un peu plus de liberté, elle ſe précipita du haut d'un rocher que l'on apperçoit d'ici, & que l'on montre encore avec ſoin dans le pays, comme une preuve de la conſtance & de la réſolution dont les filles Tartares ſont capables. Ce n'eſt point, continua Damaké, une ſemblable prévention qui me fait refuſer les offres de votre majeſté. Mon cœur fut libre juſqu'à ce jour, connoiſſez-le, ſeigneur, dans tout ſon entier : il eſt fier & digne peut-être des bontés dont vous daignez m'honorer; mes foibles attraits vous ont ſéduit, mais une femme qui n'a point d'autre mérite, eſt, ſelon moi, bien peu de choſe ! Peut-être, lui dit Nourgehan, que la différence des religions met un obſtacle à mon bonheur : non, ſeigneur, je ſuis muſulmane, reprit Damaké; croyez-vous que j'aie pu ſoumettre mon eſprit aux idées que l'on nous donne du Dalay-Lama ? Peut-on croire qu'un homme ſoit immortel ? L'artifice dont on ſe ſert pour le perſuader eſt trop groſſier; en un mot, il eſt trop démontré pour qu'il me ſoit permis de balancer entre

entre des idées fomentées par des prêtres, ou celles que la divinité de Dieu, prêchée par son grand ami, peut & doit donner. D'ailleurs, continua-t-elle, je connois le risque de vos bontés pour moi. Le temps fait gémir le rossignol, cet oiseau si aimable; il fait habiter la rose, cette fleur si agréable, au milieu des épines; il laisse briller la lune pendant la nuit pour obscurcir sa lumière dès que le jour est venu; la nuit fait disparoître le soleil, ce roi du monde; après avoir élevé un homme à la royauté, il l'abaisse jusqu'à la pauvreté. Malgré toutes ces réflexions, je l'avouerai cependant, seigneur, je serois flattée de plaire à un homme dont j'estime plus les vertus que la grandeur; mais je voudrois lui plaire par d'autres qualités : je voudrois m'être rendue digne de lui par des services si considérables, qu'un mariage aussi disproportionné, loin de l'exposer à recevoir des reproches, ne servît qu'à faire applaudir son choix. Jugez, seigneur, continua-t-elle, si quelqu'un, pénétré de l'exemple que je vous ai rapporté & que j'approuve, malgré le mépris que l'on doit avoir pour le choix, peut se laisser séduire par les offres ou soumettre par la violence. Nourgehan, charmé de

trouver tant d'esprit & de sentimens dans un objet que la seule figure rendoit si aimable, admira sa vertu, lui donna sa parole royale de ne jamais la contraindre, & ne voulut plus s'en séparer. Il envoya des esclaves & des chameaux à la belle Damaké, qui le suivit avec toute sa famille. Elle n'auroit jamais consenti à cette démarche, si elle avoit été obligée d'abandonner des parens auxquels elle étoit attachée, & dont la présence pouvoit empêcher que l'on donnât la moindre atteinte à sa réputation. Le roi la voyoit tous les jours, & ne pouvoit être un moment sans désirer de la voir, & sans l'admirer en la voyant. Cependant les discours du peuple & de la cour parvinrent aux oreilles de Damaké ; elle sut le tort qu'on lui faisoit. Pour réparer cet inconvénient, elle résolut de détruire ces idées & de prévenir les esprits en sa faveur. Dans ce dessein, elle conjura Nourgehan de faire assembler les savans de son royaume, pour répondre à leurs questions, & même pour leur en faire peut-être de son côté. Nourgehan, qui craignoit qu'une personne aussi jeune que Damaké ne s'exposât trop légèrement, & ne se tirât avec honte d'une pareille dispute, fit tous ses efforts pour ne

lui point accorder ſa demande; car l'amour propre que l'on reſſent pour ce que l'on aime, eſt ſans contredit plus fort que celui qui peut intéreſſer perſonnellement ; ſes remontrances furent inutiles. Les ſavans furent aſſemblés au nombre de douze ; & dans l'audience qu'il leur donna, le roi étoit placé ſur un trône fort élevé avec ſes habits de cérémonie ; Damaké étoit plus bas, & vis-à-vis de lui, couchée ſur des carreaux, vêtue & coëffée dans la plus grande ſimplicité, mais brillante de tous les attraits de la jeuneſſe & de tous les dons de la nature, environnée des douze ſages, vénérables par leur âge & par leurs grandes barbes, appuyés comme elle ſur une très-grande table, autour de laquelle ils étoient aſſis. Les ſages, qui ne ſavoient à quel deſſein Nourgehan les avoit aſſemblés, furent très-étonnés quand il leur fit part du projet de Damaké; ils regardèrent l'adverſaire qui leur étoit préſentée, & ne vouloient pas parler, ne doutant pas que le roi n'eût deſſein de les mépriſer. Nourgehan leur dit : Je vois ce que vous penſez, mais j'ai donné ma parole royale, c'eſt à vous de l'acquitter. Faites, ſans aucun ménagement, les queſtions les plus fortes à cette beauté, qui s'engage à

résoudre les difficultés que votre grand savoir vous met en état de lui proposer. Alors un des sages prenant la parole, & s'adressant à Damaké, lui dit : Quel est celui dont la poitrine est étroite, & qui fait cependant le plaisir du monde, dont la tête est remplie de feu, le ventre d'eau, & dont le dos est à l'air.

Damaké répondit, sans hésiter, c'est un bain (1). Le sage fut aussi confus, que Nourgehan fut transporté de joie.

Le second sage lui demanda : Quelle est la chose qui prend la couleur de celui qui la regarde, dont l'homme ne peut se passer, & qui n'a ni corps ni couleur ?

C'est l'eau, répondit encore Damaké.

Le troisième lui dit : Pouvez-vous, miracle d'esprit & de beauté, me dire quelle est la chose qui n'a ni porte ni fondement, & qui est pleine en dedans de jaune & de blanc ?

C'est l'œuf, lui dit cette belle lune de félicité.

Le quatrième sage, après avoir un peu rêvé dans l'espérance de l'emporter sur ses confrères, car les savans du Mogol ont toujours eu beaucoup d'amour propre, lui dit :

(1) Lieu où l'on se baigne.

Il y a un arbre dans un jardin; cet arbre porte douze branches; dessus chaque branche il y a trente feuilles; & dessous chaque feuille, il y a cinq fruits, dont trois sont à l'ombre & deux au soleil: Quel est cet arbre? Où se trouve-t-il?

Cet arbre, reprit Damaké, représente l'année, les douze branches sont les mois, les trente feuilles les jours, les cinq fruits les cinq prières, dont deux se font le jour & trois de nuit. Le sage demeura confus; & les courtisans, dont un rien change les sentimens, commencèrent à être persuadés intérieurement de ce qu'ils avoient d'abord feint d'admirer.

Les autres sages, qui n'avoient point encore parlé, voulurent s'excuser de nouveau, & faire passer leur silence à la faveur des éloges qu'ils donnoient au grand esprit de celle qui venoit de confondre ceux qui les avoient précédé; mais Nourgehan, à la prière de Damaké, leur ayant ordonné de continuer la conférence; L'un lui demanda, quelle étoit *la chose plus pesante qu'une montagne;* l'autre, quelle étoit *celle plus tranchante qu'un sabre;* & le troisième, celle qui étoit *plus prompte qu'une flèche.* Damaké, avec une présence d'esprit toujours égale, répondit

que la première étoit *la langue d'un homme qui se plaint ;* la seconde, *la médisance ;* & la troisième, *le regard.* Il y avoit quatre sages qui ne lui avoient point encore proposé leurs difficultés. Nourgehan craignoit qu'à la fin l'esprit de Damaké ne s'épuisât, & qu'elle ne perdît l'honneur d'un si grand nombre de belles réponses ; cependant cette belle lune du monde ne paroissoit ni fatiguée ni énorgueillie de ce qui auroit satisfait la vanité du plus grand nombre des hommes : mais le propre de l'amour étant d'être soumis aux volontés de ce que l'on aime ; Nourgehan, que les exemples précédens ne rassuroient point encore, plein d'alarmes & d'inquiétudes, leur ordonna de parler, par un signe de tête auquel ils n'osèrent résister. Le premier lui demanda, quel étoit l'animal qui fuit le monde, qui tient de sept animaux différens, & qui habite les lieux inhabités.

Le second voulut savoir quelle est celle dont l'habit est armé de lancettes, qui porte une veste noire, une chemise jaune, dont la mère vit plus de cent ans, & que cependant tout le monde aime.

Le troisième la pria de lui nommer celle qui n'a qu'un pied, qui a un trou à la tête,

une ceinture de cuir, & qui élève la tête & se fâche contre elle-même quand on lui arrache les cheveux, & qu'on lui crache au visage; & le quatrième ajouta la question suivante:

Quelle est la femme de plus de cent ans qui accouche tous les ans de plus de mille filles; qui n'a point de mari, qui jette du venin quand elle ouvre la bouche, pendant qu'il coule du miel des lèvres de ses filles:

Damaké répondit au premier, que c'étoit la sauterelle qui tient de sept animaux; car elle a la tête d'un cheval, le cou d'un bœuf, les aîles d'un aigle, les pieds d'un chameau, la queue d'un serpent, les cornes d'un cerf & le ventre d'un scorpion.

Cette beauté eut plus de peine à répondre à la question du second; il y eut même un moment où toute l'assemblée la crut vaincue. Cette idée, qu'elle remarqua dans les yeux de ceux qui la regardoient, la fit rougir; elle n'en parut que plus belle, & Nourgehan fut charmé quand il vit le sage qui avoit proposé la question, convenir qu'elle avoit répondu avec sa justesse ordinaire, en lui disant que c'étoit la châtaigne. Elle répondit au troisième, sans hésiter, que c'étoit la

quenouille, & ne fut pas plus long-temps ſans aſſurer le quatrième, que le mot de ſon énigme étoit le figuier.

Tant de connoiſſances, tant de préſence d'eſprit, jointes à tant de grâces naturelles, jetèrent les eſprits dans une ſi grande confuſion, que, malgré le reſpect que la préſence de Nourgehan devoit inſpirer, tout le monde exprimoit la joie, l'admiration & le plaiſir qu'il avoit d'avoir été témoin d'une ſcène ſi ſingulière. Alors Damaké fit ſigne qu'elle vouloit parler à ſon tour. On fit ſilence, & elle pria les ſages de lui dire quelle étoit *la choſe plus douce que le miel.*

Les uns répondirent que c'étoit la ſatisfaction de ſes déſirs; les autres celle que donne la reconnoiſſance; quelques-uns opinèrent pour le plaiſir d'obliger.

Quand Damaké les eut laiſſé parler un temps ſuffiſant, elle donna des éloges à tout ce qu'ils avoient dit de ſage & de bien penſé; mais elle finit par leur demander avec douceur, ſi elle ſe trompoit en croyant que la choſe la plus douce étoit l'*amour qu'une mère a pour ſon enfant?*

Une réponſe auſſi convenable à une femme, qui doit toujours paroître attachée à ſes devoirs; & faite d'ailleurs avec autant de

modestie, acheva de gagner tous les cœurs; mais Damaké, qui n'avoit d'autre dessein dans cette occasion que de se rendre les esprits favorables, & autoriser les bontés dont Nourgehan l'honoroit, voulut mettre le comble à une scène qu'elle ne comptoit pas répéter, dans le dessein où elle étoit de n'être plus occupée dans la suite que de plus grandes idées. Damaké se fit donc apporter des instrumens & chanta, & joua sur les modes de la musique, nommées Neva & Irak, & finit par chanter sur le ton si connu de Zeaghioulé, tiré du grand ton Khuscini, la chanson suivante, qu'elle accompagna de toutes les grâces imaginables.

Je ne suis point lasse de voir ce que j'aime; si l'on m'en séparoit, j'en mourrois de douleur. Mon cœur & mon corps, enflammés de l'amour que j'ai pour lui, seroient consumés du feu de la séparation. Je l'ai toujours présent à mon esprit, & son nom est continuellement dans ma bouche; je ne puis vivre sans lui: son amour, son chagrin sont la source & l'essence de mon soulagement.

Nourgehan, dans les transports de joie que peuvent causer les succès répétés de ce que l'on aime, congédia le plus promptement qu'il lui fut possible l'assemblée; ce ne fut pas

ſans avoir fait de grands préſens aux ſages ; & quand tout le monde fut retiré, il tomba aux genoux de Damaké, en lui diſant : Vous êtes le flambeau de mon cœur & la vie de mon ame, faites donc au plutôt mon bonheur. Cette beauté de lumière lui répondit qu'elle n'étoit pas encore digne de lui. Que voulez-vous de plus, s'écria l'amoureux prince ? Vous avez charmé toute ma cour, vous avez confondu le ſavoir des hommes les plus célèbres par leur ſageſſe & par leur ſcience. La juſteſſe de vos réponſes, la modération de vos queſtions, & la modeſtie avec laquelle vous avez remporté l'avantage d'une auſſi grande journée les ont éblouis : non contente de prouver tant d'eſprit, quels talens n'avez-vous pas montrés en touchant les inſtrumens ? Quel goût n'avez-vous pas exprimé dans votre chanſon ? Qui jamais, comme Damaké, a joint tant de mérite à tant de beauté ? Mais je le vois, vous ne m'aimez point, lui dit tendrement ce prince amoureux, puiſque vous refuſez de vous attacher à mon ſort ; & vous avez ſans doute de l'averſion pour ma perſonne. Je ſuis bien éloigné, ſire, lui dit cette belle des belles, de mériter ce reproche, vous en allez juger. Le plus grand plaiſir & la plus grande

ſatisfaction que j'aie eus dans cette journée, que votre prévention pour moi vous fait trouver ſi brillante, a été celle de pouvoir exprimer aux yeux de toute votre cour, & d'une façon convenable, les ſentimens dont vous avez rempli mon cœur, dans la chanſon du célèbre Enneveri (1). Qu'attendez-vous donc, pour me rendre le plus heureux homme de la terre, s'écria tendrement Nourgehan? Vous m'aimez, & je vous adore. Que faut-il de plus? Mes deſirs pour vous ſont devenus un océan ſans rivage. Je veux vous mériter, ſire, lui répondit-elle, par des talens plus recommandables que ceux de la muſique, par un eſprit plus utile que celui dont vos ſages font tant de cas, & qui n'eſt qu'une ſubtilité plus éblouiſſante qu'eſſentielle. Je veux m'établir dans votre cœur ſur des fondemens plus ſolides que la beauté & les talens ſuperficiels que vous avez la bonté d'applaudir; je veux enfin que l'amour ne ſoit en vous qu'un paſſage pour arriver à l'eſtime & à l'amitié que j'aſpire à mériter; obtenez-moi cette grâce de votre impatience, elle me coûte peut-être plus à vous demander, qu'à votre majeſté de me l'ac-

(1) Un des plus grands poëtes Perſans.

corder : laissez-moi donc vivre encore quelque temps à l'ombre de votre félicité. Je ne sais, lui répondit Nourgehan, que vous aimer & vous obéir ; mais au moins, ajouta-t-il, permettez-moi de vous donner une preuve éclatante de la justice que je rends à votre esprit : assistez au divan ; présidez à toutes les affaires, & donnez-moi vos conseils ; je n'en peux suivre ni de plus sages ni de plus éclairés. Le diamant s'étoit vanté, lui répondit Damaké, qu'il n'y avoit point de pierre qui l'égalât en force & en dureté ; Dieu qui n'aime point l'orgueil changea sa nature à l'égard du plomb, auquel il donna la vertu de le couper. Indépendamment de l'orgueil dont je me rendrois coupable en acceptant vos offres obligeantes, poursuivit cette belle rose de beauté, à Dieu ne plaise que je voulusse faire le tort à mon souverain seigneur, d'autoriser par ma conduite les reproches qu'il pourroit s'attirer ; ils seroient fondés, si l'on disoit qu'il est gouverné par une femme. Je conviens, ajouta-t-elle, que votre majesté a besoin d'un visir, elle ne peut tout faire par elle-même, & je crois pouvoir en indiquer un digne de Nourgehan. Nommez-le-moi, lui répondit-il, & sur le champ je lui donne la charge. Il faut que

votre majeſté le connoiſſe avant que de l'accepter, reprit la belle Damaké ; vous trouverez, je crois, dans celui que je vous propoſe, les vertus & les talens que doit avoir un homme revêtu d'un ſi grand emploi. Il eſt retiré dans la ville de Balk & ſe nomme Diafer. La charge de viſir d'un des plus puiſſans rois des Indes s'étoit conſervée depuis plus de mille ans dans ſa famille ; jugez, ſeigneur, quelle quantité de mémoires admirables il doit poſſéder ſur le gouvernement. Cependant un prince aveuglé par les mauvais conſeils de ſes favoris, l'a dépoſé, & il paſſe à Balk des jours qui ſeroient heureux, s'il n'avoit pas vécu dans l'habitude du travail & dans celle des grandes affaires, que rien ordinairement ne peut remplacer. Nourgehan lui répondit auſſitôt : Diafer eſt mon viſir ; Damaké peut-elle ſe tromper ? Sur le champ il écrivit au gouverneur de Balk, & lui fit tenir un billet de cent mille ſequins, pour les remettre à Diafer, & fournir aux dépenſes de ſon voyage ; & il chargea le même courier de lui porter une lettre, dans laquelle il le prioit avec inſtance d'accepter la charge qu'il lui deſtinoit. Diafer ſe mit en chemin ; il fut reçu avec magnificence dans toutes les villes, & l'empereur envoya au-devant de lui tous

les seigneurs de sa cour pour le conduire au palais qu'il lui avoit destiné dans le royaume de Visapour, où il se trouvoit alors. Il y fut traité avec une magnificence incroyable pendant trois jours, après lesquels on le conduisit à l'audience du prince. Il paroissoit au comble de sa joie de posséder un homme que Damaké estimoit si parfaitement; mais cette joie ne fut pas de longue durée; car ce prince, naturellement si doux & si prévenu en sa faveur, entra dans une colère épouvantable aussitôt qu'il fut en sa présence. Sortez, lui dit-il, au plutôt, & ne paroissez jamais devant moi. Diafer obéit, & se retira dans le trouble, la douleur & la surprise d'un semblable accueil; il revint dans son appartement sans pouvoir imaginer le sujet de la colère du roi, qui tint son conseil, & travailla aux affaires de son royaume sans rien témoigner de ce qui s'étoit passé avec celui qu'il destinoit à être son visir. Il se rendit ensuite auprès de Damaké, qui, déjà instruite d'un événement dont la cour étoit occupée, ne doutoit point qu'il ne fût arrivé quelqu'altération dans l'esprit de celui auquel elle étoit si parfaitement attachée. La douleur que cette idée lui causoit l'avoit plongée dans un abattement qui lui ôtoit l'usage de la parole.

Cependant, faisant effort sur elle-même, elle lui dit, après quelques momens de silence : Comment se peut-il, seigneur, qu'après toutes les dépenses que vous avez faites, & tous les soins que vous vous êtes donnés pour faire arriver Diafer dans votre cour, qu'après tous les honneurs que vous lui avez fait rendre, & ceux dont vous l'avez comblé, vous l'ayez aussi mal reçu ? Ah ! Damaké, s'écria Nourgehan, je n'aurois point eu d'égard à tout ce que j'ai fait pour lui, à l'illustration de sa famille & aux fatigues qu'il a souffert pour venir ici, si tout autre que vous me l'avoit recommandé ; je lui aurois fait couper la tête au moment qu'il s'est présenté devant moi, & je me suis contenté, uniquement par rapport à vous, de le bannir pour jamais de ma présence. Mais comment a-t-il pu mériter votre indignation, poursuivit Damaké ? Songez donc, reprit Nourgehan, qu'il avoit sur lui, en paroissant devant moi, le plus subtil de tous les poisons. Puis-je vous demander, seigneur, lui répliqua Damaké, quelle certitude vous pouvez avoir d'un tel fait ; & si vous ne pouvez révoquer en doute la fidélité de celui qui vous en a fait le rapport. Nourgehan lui répondit : Je le sais par moi-même ; vous paroissez en

douter ; je vous permets de vous en éclaircir, & vous verrez ſi je me ſuis trompé. Quand Nourgehan eut laiſſé Damaké plus raſſurée ſur l'eſprit de l'empereur, mais alarmée ſur les impreſſions qu'il étoit capable de prendre auſſi légèrement ; elle envoya chercher Diafer, qui parut accablé du plus violent chagrin. Elle s'entretint quelque temps avec lui ; & voyant combien le mauvais traitement qu'il avoit reçu du roi avoit plongé dans ſon cœur le glaive de douleur, elle lui dit qu'il avoit tort de s'affliger, que la colère de Nourgehan ne ſeroit pas de durée, & que bientôt il ſauroit réparer l'affront qu'il lui avoit fait. Elle ajouta que les princes avoient ſouvent des inſtans qu'il falloit leur paſſer & même excuſer. Quand elle eut un peu calmé ſes chagrins, elle finit par lui dire : Si j'ai mérité votre confiance, & ſi vous croyez que je doive chercher à réparer la peine que vous ſouffrez, puiſque c'eſt moi qui, rendant juſtice à vos talens, ſuis la cauſe innocente de ce qui vous eſt arrivé ; ſi donc je mérite encore quelque choſe auprès de vous, daignez m'apprendre pourquoi vous aviez du poiſon ſur vous quand on vous a préſenté à Nourgehan ? Diafer, ſurpris de cette queſtion, après avoir réfléchi un moment,

lui répondit : Il est vrai que j'en avois, mais mon cœur étoit pur en le portant, comme la rosée du matin ; j'en ai même encore au moment que je vous parle : aussitôt il tira une bague de son doigt, & lui dit : La monture de cet anneau renferme un poison des plus subtils ; c'est un meuble qui se conserve de père en fils, dans notre famille, depuis mille ans ; mes ancêtres l'ont toujours porté pour se soustraire à la colère des princes qu'ils ont servi, au cas qu'ils eussent le malheur de leur déplaire, en exerçant leurs charges de visir. Vous croyez bien, continua-t-il, que le roi m'envoyant chercher sans me connoître pour exercer cet emploi, & sachant quels sont les ennemis qu'un étranger s'attire ordinairement, je n'ai pas oublié de prendre ce trésor. La douleur que me cause le cruel procédé de Nourgehan, & la honte dont il vient de me couvrir, me le rendent d'autant plus précieux, que je ne serai pas long-temps sans le mettre en usage. Damaké obtint de lui qu'il suspendroit, au moins pour quelques jours, un si funeste dessein, & le pria d'attendre de ses nouvelles dans son palais.

Elle vint promptement rendre compte à Nourgehan de ce qu'elle avoit appris. Ce

prince voyant par son récit que Diafer n'avoit aucun mauvais dessein, & que la cruauté des princes en général n'autorisoit que trop cette précaution, se repentit de l'avoir aussi mal reçu, & promit à Damaké de éparer le lendemain la peine qu'il avoit pu lui faire. Elle approuva ce dessein; mais avant de le quitter, elle le conjura de satisfaire sa curiosité, en lui apprenant comment il avoit pu s'appercevoir du poison que Diafer portoit effectivement sur lui. Nourgehan lui répondit: jamais je n'aurai rien de caché pour la souveraine de mon cœur: je porte toujours un bracelet, poursuivit-il, que mon père m'a laissé, & qui depuis long-temps est dans notre famille, sans que je sache le nom du sage qui l'a composé, ni comment il est tombé dans les mains de mes ancêtres. Il est d'une matière qui ressemble fort au corail, & qui a la propriété de découvrir le poison, même à une distance assez éloignée. Il s'agite, il remue quand il en paroît devant lui; & lorsque Diafer s'est approché de moi, peu s'en est fallu que mon bracelet ne se soit cassé, tant le poison qu'il portoit avoit de force & de violence. J'aurois fait couper la tête, continua-t-il, à tout autre qu'à un homme que vous m'aviez recom-

mandé ; & je ſuis d'autant plus aſſuré que Diafer portoit ce dangereux poiſon, que mon bracelet eſt demeuré tranquille dès qu'il a été ſorti de la ſalle où je lui donnois audience. Nourgehan le détacha de ſon bras, & le donna à Damaké. Elle l'examina avec beaucoup d'attention, & lui dit : ce taliſman, ſeigneur, eſt ſans doute admirable ; cependant cette aventure doit vous prouver combien ceux qui ont le ſouverain pouvoir ſont obligés d'être en garde contre les apparences, & de quelle conſéquence il eſt qu'ils ne jugent pas légèrement. Damaké ſe retira, & Nourgehan ordonna la plus grande pompe & le plus magnifique appareil pour conduire Diafer, le lendemain, à ſon audience. Cet ordre fut exécuté ; Nourgehan le reçut avec toute la bonté poſſible, & lui témoigna beaucoup de regret de ce qui s'étoit paſſé. Enſuite on lui préſenta par ſon ordre un écritoire d'or, une plume & du papier. Auſſitôt il écrivit dans les plus beaux caractères des choſes ſublimes, ſur la manière dont un viſir doit ſe conduire dans ſa charge. Nourgehan admira ſes talens, lui fit prendre la robe de viſir ; & pour couronner ſes bontés, il lui confia le ſecret de ſon bracelet. Diafer conſeilla fort à ce prince de

ne s'en défaire jamais, & dans l'admiration & le plaisir qu'il avoit de posséder un aussi grand trésor, il demanda à son nouveau visir s'il croyoit que dans tout le monde on pût trouver une chose plus curieuse? Grand prince, lui répondit Diafer: j'ai vu dans la ville de Dioul (1) une autre merveille, moins utile à la vérité, mais qui pour la force de l'art & du savoir avec lequel un sage l'a composée peut lui être comparée. Quelle est-elle, reprit Nourgehan, je serai bien aise de m'en instruire, & Diafer prit ainsi la parole:

Quand j'eus reçu les ordres de votre majesté pour me rendre auprès d'elle, je partis, & je fus obligé de faire quelque séjour à Dioul, où je passai pour me rendre dans le Visapour, où je savois que je pouvois joindre votre majesté. Malgré mon impatience, j'étois obligé de rassembler plusieurs choses qui m'étoient nécessaires dans mon voyage; je profitai de ce temps pour considérer les beautés de cette ville. Le gouverneur, dont la richesse & l'opulence m'étonnèrent, vint au-devant de moi le jour de mon arrivée, & me conduisit à son palais;

(1) Autrement appelée Dobil.

il me combla d'honneurs, & pendant mon séjour il eut pour moi les attentions les plus recherchées. Cependant elles étoient accompagnées d'une affectation qui me rendoit volontiers sa fidélité suspecte ; parmi les divertissemens qu'il me procura, il sut m'engager à une promenade sur la mer ; j'y consentis, & nous montâmes le lendemain sur une petite frégate qu'il avoit fait armer à ce dessein ; le temps étoit tel que nous pouvions le desirer, & notre conversation fut très-agréable. Le gouverneur de Dioul étoit assis au haut de la poupe ; j'étois à ses côtés : un jeune garçon, beau comme le soleil, lui chatouilloit les pieds ; les vins les plus exquis étoient servis sur une table que nous avions devant nous ; leur fraîcheur & celle que répandoit la neige, dont tous les fruits étoient environnés, contribuoient à la volupté la plus séduisante, quand les belles esclaves donnoient le temps de penser à autre chose qu'à leurs agrémens, ou bien aux talens avec lesquels elles chantoient, & jouoient de différens instrumens. Notre promenade étoit donc accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre délicieuse ; & dans le temps que je cherchois à dire au gouverneur quelque chose qui pût lui être agréable, j'ap-

perçus à son doigt un si magnifique rubis, que je ne pus me dispenser de lui donner des éloges. Le gouverneur tira sa bague & me la présenta; je l'examinai avec soin, & je la lui rendis; j'eus toutes les peines du monde à l'engager à la reprendre. J'en vins cependant à bout; mais voyant que je refusois absolument de la garder, il en fut si fâché, qu'il la jeta dans la mer. Je me repentis alors de n'avoir pas accepté un aussi parfait ouvrage de la nature; je le témoignai au gouverneur, qui me répondit que c'étoit ma faute. Cependant, continua-t-il, si vous me prometez de l'accepter, il ne me sera pas difficile de retrouver cette bague, qui véritablement étoit assez belle pour vous être offerte. Je crus qu'en ayant une autre à peu près pareille, il alloit me l'offrir; mais sans me dire autre chose, il ordonna aussitôt que l'on conduisit le bâtiment à terre. Quand il y fut arrivé, il envoya un esclave demander à son trésorier un petit coffre qu'il lui dépeignit; on jeta l'ancre en attendant le retour de l'esclave. Il fut prompt à exécuter les ordres qu'il avoit reçus; & le gouverneur ayant tiré de sa poche une petite clef d'or, ouvrit le coffre, dans lequel il prit un petit poisson du même métal & d'un

travail admirable; il le jeta à la mer: aussitôt il plongea, & se fit voir quelque temps après sur la surface de l'eau, tenant la bague dans ses dents. Les matelots qui étoient dans le canot, le prirent à la main, & le portèrent au gouverneur, auquel il remit la bague en remuant la queue; tout autre que lui n'auroit pu la lui arracher. Le gouverneur me l'ayant présentée de nouveau, il ne me fut pas possible de la refuser, sur-tout en voyant qu'il redoubloit encore ses instances. On remit le poisson dans son petit coffre, & on le renvoya au trésor.

Diafer, après avoir conté cette histoire, tira la bague de son doigt, & la présenta à Nourgehan, qui la trouva très-belle, & qui lui dit: Ne vous défaites jamais d'une chose plus singulière encore par la vertu du talisman qui vous en rend possesseur, que par sa beauté naturelle. Mais, continua-t-il, vous auriez bien dû savoir dans quel temps, comment & par qui ce merveilleux chef-d'œuvre de l'art avoit été construit? J'ai fait tous mes efforts pour m'en instruire, lui répondit Diafer, mais ils ont été inutiles. Frappé d'un événement si singulier, je ne songeai plus aux plaisirs de la promenade; & le gouverneur me voyant tombé dans la

rêverie, me dit : La vie est courte, profitez de tous ses momens, & jouissez des plaisirs. Notre ame est comme un oiseau renfermé dans la cage de notre corps ; elle en doit sortir bientôt ; réjouissez-vous pendant que vous le pouvez, vous ne savez pas si vous existerez demain. Je lui avouai que la curiosité m'avoit pénétré le sein ; il me répondit : Je suis au désespoir de ne pouvoir vous instruire, & prononça ces paroles du ton dont on parle quand on ne veut pas répondre plus précisément : ne songeons qu'à nous divertir, continua-t-il ; je suivis ses conseils autant qu'il me fut possible, & je suis parti de Dioul sans avoir pu tirer aucun éclaircissement du gouverneur sur cet article, mais persuadé que ce talisman étoit la source de tous les trésors dont il est possesseur.

Nourgehan termina l'audience de Diafer, en l'assurant de ses bontés, s'il apportoit tous ses soins à l'administration de la justice ; ensuite il alla rendre compte à Damaké de la conversation qu'il avoit eue avec son visir, & lui fit le récit du petit poisson. J'aime les talismans, lui dit ce prince, & ce petit poisson me donne une extrême curiosité ; je voudrois du moins en connoître l'auteur. Cette belle étoile du firmament lui promit

promit de faire tous ses efforts pour en être parfaitement instruite. En effet, le lendemain Damaké lui dit que de tous les talismans que le grand Seidel-Bekir avoit faits, il n'en subsistoit plus que quatre, son bracelet, le petit poisson dont Diafer lui avoit parlé, & qu'elle lui présentoit de la part du gouverneur de Dioul, ajoutant qu'il étoit arrêté par ses fidèles sujets, & qu'il le lui présentoit pour obtenir la vie qu'il avoit mérité de perdre, ayant été pris les armes à la main contre lui, & un poignard très-peu orné qu'elle le pria d'accepter; les autres, continua-t-elle, ou sont épuisés, car vous savez, seigneur, qu'ils ne sont établis que pour un temps, ou bien ils ont été détruits par différens accidens. Pourquoi, reprit Nourgehan, le gouverneur de Dioul n'a-t-il point voulu dire à Diafer que Seidel-Bekir étoit l'auteur de celui qu'il possédoit? Il l'ignore, sire, interrompit Damaké; peut-être que, honteux de n'en point être instruit, il a feint de ne pouvoir le déclarer, comme tant d'autres hommes qui couvrent leur ignorance d'un mystère affecté. Mais quelle est la vertu du talisman que vous m'offrez, lui dit Nourgehan, en acceptant le poignard? Je vais vous en instruire, sei-

gneur, continua Damaké, en vous rendant compte de ce que j'ai pu ſavoir du petit poiſſon. Il peut y avoir environ trois mille ans qu'il parut dans cette partie de l'Aſie que nous habitons, un homme nommé Houna, qui étoit ſi grand qu'il fut ſurnommé Seidel-Bekir. C'étoit un ſage qui poſſédoit parmi tous les talens qui lui attiroient la vénération générale, la ſcience des taliſmans; mais à un degré ſi éminent, que par leur moyen il commandoit aux étoiles & aux conſtellations. Malheureuſement ſes écrits ont été perdus; ainſi l'on ne peut faire aujourd'hui des taliſmans pareils aux ſiens. Antinmour, roi de l'Indouſtan, ayant trouvé moyen de lier amitié avec lui, Seidel-Bekir, pour reconnoître ſes ſentimens, & quelques petits ſervices qu'il lui avoit rendus, lui fit préſent du petit poiſſon dont votre viſir vous a rendu compte. Il a demeuré toujours dans le tréſor d'Antinmour, tant que ſa famille a ſubſiſté. Un des ancêtres du gouverneur de Dioul ſe trouvant le viſir du dernier de cette race, quand ſa famille fut éteinte par les révolutions que l'hiſtoire des Indes décrit fort au long & que perſonne n'ignore, s'empara de cette curioſité, & ſes ſucceſſeurs l'ont gardée avec ſoin juſqu'à ce jour. Non-

feulement ce talifman rapporte tout ce que l'on a laiffé tomber dans la mer, à celui à qui il appartient; mais quand il lui indique des chofes que l'on veut faire retirer de cet élément, il va les chercher par fon ordre avec la plus grande exactitude. Me voilà fatisfait, lui répondit Nourgehan, fur ces deux talifmans : jamais prince n'a poffédé d'auffi grandes richeffes, & je puis véritablement me dire le roi de la mer. Que ne vous dois-je point, fouveraine de mon ame! Mais de quelle utilité peut être celui dont la belle Damaké vient de me faire préfent? Seigneur, lui répondit-elle, en vous difant pour quelle raifon il a été compofé, vous faurez quelle eft fa vertu.

On lit dans les révolutions de l'Indouftan, qu'Antinmour voulut exiger injuftement un tribut de Keiramour. Celui-ci étoit trop foible pour réfifter aux forces de fon ennemi : ne fachant d'ailleurs à qui avoir recours, il réfolut de s'adreffer au fage Seidel-Bekir; il lui envoya fon vifir avec des préfens magnifiques; le fage les refufa, mais il fut fi touché de la fituation où le roi fon ami fe trouvoit réduit, qu'il jura qu'Antinmour ne réuffiroit pas dans fes deffeins. Auffitôt il compofa ce même poignard que je viens de

présenter à mon souverain, interrompit Damaké, & le donna au visir. Dites à votre maître de ma part, ajouta-t-il, qu'il choisisse vingt des plus braves soldats de son royaume, & qu'il remette le poignard entre les mains de celui qui les commandera. Ce poignard, ajouta-t-il, a la vertu, quand on le tire, de rendre invisible, non-seulement celui qui le porte, mais tous ceux qu'il a dessein de faire participer à la vertu du talisman; sa volonté seule en décide. Keiramour, continua-t-il, enverra ces vingt personnes à Antinmour, avec une lettre par laquelle il refusera de payer le tribut qu'il lui demande. Keiramour, dans l'excès de sa colère, voudra faire arrêter l'ambassadeur. Alors le droit des gens étant blessé, celui qui portera le poignard se rendra invisible en le mettant à la main, & prenant son sabre de l'autre, aussi bien que sa troupe, il fera tout ce que sa valeur pourra lui inspirer.

Le visir revint trouver Keiramour, & tout ce que Seidel-Bekir avoit ordonné fut exécuté. Le fils du roi fut chargé du commandement & de l'exécution de cette grande entreprise. Antinmour devint furieux en faisant la lecture de la lettre qui lui fut présentée. Que l'on arrête, s'écria-t-il, cet

ambaſſadeur inſolent. Alors le fils du roi ayant promptement tiré ſon poignard & mis le ſabre à la main, coupa la tête à Antinmour, & ſa ſuite en fit autant à ceux qui compoſoient le divan; & courans promptement dans la ville, on voyoit tomber un nombre infini de têtes ſans ſavoir qui les coupoit. Après cette grande exécution, l'ambaſſadeur & ſa ſuite ſe rendirent viſibles, & déclarèrent au peuple, dans la place publique, qu'ils n'avoient point d'autre moyen pour éviter une mort certaine, que celui de ſe ſoumettre à Keiramour, ce qu'ils firent avec plaiſir. Ce poignard, continua Damaké, a été gardé long-temps dans le tréſor des princes de ce pays; peu-à-peu l'on a oublié ſon mérite & perdu le ſouvenir de ſa rare propriété; & quand votre majeſté a déſiré quelqu'explication ſur les taliſmans, j'ai ſu qu'il étoit à Balſora, chez un petit marchand juif qui vend ſur le pont de cette ville toutes les ferrailles & les vieilles choſes que l'on ramaſſe; il ne m'a pas été difficile de l'avoir en ma poſſeſſion; ainſi je n'ai point de mérite en donnant à mon ſouverain ſeigneur un taliſman qui me feroit abſolument inutile, pendant que la deſtinée des rois peut malheureuſement leur rendre de pareilles

précautions néceſſaires. Nourgehan ſe récria mille fois ſur l'océan de ſes libéralités, & lui dit : Souveraine de mon cœur, penſez-vous bien à tout ce que vous venez de me dire ? Songez-vous que ſi des taliſmans conſidérables par eux-mêmes, mais foibles en comparaiſon de vous, ont excité ma curioſité, quelle eſt celle que vous devez me cauſer ? Non, tous les ſages & Seidel-Békir lui-même n'ont rien compoſé de ſi merveilleux que vous ; vous ne ſaviez pas hier un ſeul mot de l'hiſtoire de ces taliſmans ; aujourd'hui vous en êtes parfaitement inſtruite. Ce poignard, dit-il, en le montrant, étoit, il n'y a pas encore vingt-quatre heures à Balſora, malgré l'éloignement où nous ſommes de cette ville, vous me le donnez en ce moment ; n'êtes-vous point fille de Seidel-Békir, ou n'êtes-vous point un ſage vous-même ? Damaké rougit à ce diſcours ; & Nourgehan l'ayant encore preſſée de parler, elle lui dit : Seigneur, le meilleur & le plus parfait moyen pour trouver ce que déſire l'objet qu'on aime, feroit aſſurément l'amour, mais je ne dois rien vous cacher.

Peu de temps après que ma mère m'eut mis au monde, elle étoit au pied d'un palmier, jouiſſant avec moi de la fraîcheur

du matin, sans penser à autre chose qu'à répondre par ses baisers à mes innocentes caresses, quand tout-à-coup elle se trouva environnée d'une cour qui suivoit une reine belle, majestueuse, richement habillée, & qui avoit elle-même un enfant dans ses bras. Malgré la pompe de sa suite, & tout l'appareil de la royauté, elle me caressa, tout enfant que j'étois. Et la reine, après quelques momens de séjour, dit à ma mère : Il faut absolument que l'enfant que vous voyez & qui m'appartient, prenne du lait d'une mortelle; c'est un ordre du grand Dieu, qui nous est imposé, & je n'en puis trouver une ni plus modeste, ni plus sage, ni dont le lait soit plus pur; faites-moi donc le plaisir, ajouta-t-elle à ma mère, de donner pendant quelques momens à tetter à mon enfant. Elle y consentit avec plaisir; & la reine pour reconnoître sa complaisance, lui dit: Toutes les fois que vous aurez quelque peine ou quelque désir, venez au pied d'un palmier mâle, coupez-en une feuille, brûlez-la & m'appelez, je me nomme la Dive-Malikatada,. & j'arriverai promptement à votre secours; au reste, j'accorde le même pouvoir à votre petite fille quand elle aura l'âge de raison. Ma mère, conti-

nua Damaké, n'a jamais importuné la Dive que pour les ſoins de mon éducation; & moi, ſeigneur, avant que de vous connoître, je ne m'étois point adreſſée à elle, & mon cœur ne formoit aucun déſir. Depuis ce temps, dit-elle en rougiſſant, je crains de l'avoir importunée, tant le trouble & les inquiétudes ſe ſont emparés de mon ame! c'eſt elle, comme vous le jugez bien, qui m'a fait connoître Diafer, qui m'a dicté les réponſes que j'ai faites aux ſages, qui m'a inſtruit des taliſmans, qui a fait arrêter le gouverneur de Dioul, & qui vous demande ſa vie en reconnoiſſance du poiſſon que je vous donne de ſa part; elle a même voulu.... Achevez donc, belle Damaké, lui dit tendrement Nourgehan; pouvez-vous, ſi vous m'aimez, me cacher quelque choſe? Elle a voulu, reprit Damaké, me donner un taliſman de ſa compoſition pour être toujours aimée de votre grandeur, mais je l'ai refuſé; eſt-il en amour d'autre taliſman que le cœur? Nourgehan, frappé de plus en plus de tant de vertus & de tant de preuves d'attachement, ne voulut plus différer ſon bonheur. Il fit ſur le champ aſſembler toute ſa cour & les grands de ſon royaume: Je puis me vanter, leur dit-il, d'être le prince le plus

heureux de la terre, je poſsède un bracelet qui me préſerve de tous les poiſons; tous les tréſors de la mer ſont à moi par le moyen d'un poiſſon qui les va chercher à ma volonté dans le fond des eaux, & c'eſt un préſent que m'a fait Damaké; quelle eſt la princeſſe qui peut apporter une ſemblable dot? Ce n'eſt pas tout encore, elle m'a donné ce poignard qui rend inviſible; l'épreuve que je puis faire à vos yeux de ce magnifique taliſman vous convaincra de la vertu du petit poiſſon d'or, dont il ſeroit plus long & plus difficile de vous convaincre; alors il tira ſon poignard & diſparut à leurs yeux. L'étonnement des ſpectateurs n'étoit pas diſſipé, qu'il voulut diſparoître avec tous ſes officiers de guerre, & il diſoit à ſes magiſtrats: Voyez-vous mon général un tel, & en un mot tous ceux qui me ſervent dans mes armées? Non, lui répondoient-ils à chaque queſtion. Il ceſſa alors d'être viſible aux yeux de ſes guerriers, & diſparut avec les viſirs & tous ſes gens de loi, voulant par ce moyen les convaincre pleinement, & ne point faire de jaloux. Remerciez donc avec moi le grand Dieu & ſon prophète, leur dit-il enſuite, de m'avoir rendu le plus puiſſant prince de la terre; il

fit son action de grâce avec une ferveur digne des bontés que le ciel avoit pour lui, & tous ses courtisans suivirent son exemple. Quand il eut rempli cet important devoir, il leur dit : Le plus grand vice du cœur humain est assurément l'ingratitude ; c'est à Damaké que je dois d'aussi grands trésors ; sa beauté seule, son esprit & ses vertus mériteroient la reconnoissance que je conservai toute ma vie pour elle ; mais la reconnoissance doit être accompagnée de preuves, je veux donc en ce jour l'unir à moi pour jamais. Toute la cour & les grands applaudirent à son choix ; & Nourgehan ayant ordonné qu'on allât chercher Damaké, elle parut avec toutes les grâces modestes dont la nature l'avoit ornée. Quand le prince lui eut donné la main en présence du grand iman, Damaké qui s'étoit prosternée devant son époux, lui dit à haute voix : En vous rendant compte des talismans du grand Seidel-Bekir, je vous ai dit, seigneur, qu'il en subsistoit encore quatre dans le monde, cependant vous n'en avez que trois. Ne suis-je pas assez riche en vous possédant, lui répondit Nourgehan, vous vous comptez apparemment pour le quatrième, mais vous les valez tous. Non, seigneur, lui répli-

qua Damaké, en baissant les yeux, celui-ci vous manque, c'est une bague d'acier qui sert à lire dans le fond des cœurs; d'autres à ma place regarderoient ce talisman comme un danger, mais je le regarderai comme un bonheur, si vous daignez long-temps vous intéresser aux sentimens que vous avez gravés dans le mien; & si j'ai le malheur de ne pas mériter cette intéressante curiosité, il saura du moins vous faire connoître, sans aucun doute, le caractère & la fidélité de vos sujets.

Dans cet instant la dive Malikatada parut avec toute sa cour, & pria le roi de passer dans un jardin, que par son pouvoir & celui des génies elle avoit orné avec une magnificence & un goût achevés. Elle honora les nôces de sa présence, & Nourgehan vécut heureux, plutôt par l'amour & par les conseils de Damaké, que par tous les talismans qu'il auroit pu joindre à ceux dont il étoit possesseur.

Moradbak ayant cessé de parler, Hudjiadge lui dit: voilà de beaux présens ceux-là; une fille qui peut les donner en mariage doit choisir aisément son mari. Damaké étoit heureuse, lui répondit Moradbak, d'avoir la protection d'une dive qui la mit en état

de prouver ses sentimens d'une façon si peu douteuse.

Je ne ferois pas le cas qu'on pourroit s'imaginer de tous ces talismans, dit Hudjiadge ; il faut avoir une furieuse crainte du poison, pour porter le bracelet, & cette crainte est elle-même le plus cruel poison. Je serois peu sensible aux richesses que me procureroit le petit poisson, je n'aime pas les biens si faciles ; le nombre & la valeur de mes troupes valent mieux que le poignard ; & la bague ne serviroit qu'à me montrer que personne ne vaut rien. Conte-moi demain une histoire moins merveilleuse, tous ces événemens sont trop difficiles à croire, & les plus simples conviennent beaucoup mieux à mon état. Moradbak lui obéit, & conta le lendemain l'histoire suivante.

Histoire de Jahia & de Meimouné.

SOUS le règne de Selim II, & dans le temps de ses plus grandes prospérités, il y avoit à Constantinople un jeune corroyeur qui se nommoit Ilmené Jahia. Il logeoit auprès de la porte avec sa mère, à laquelle il étoit fort soumis. On le connoissoit autant par son

habileté dans sa profession, que par les agrémens de sa figure. Il étoit beau & bien fait; & son cœur sensible à l'amitié l'engageoit à aller, le plus souvent qu'il lui étoit possible, passer quelques jours à Scutari pour voir son ami Muhammed, & se réjouir avec lui. Il entreprit un jour ce petit voyage, après avoir baisé la main de sa mère, & lui avoir laissé presque tout l'argent qu'il avoit gagné. Il se mit dans un bateau; & quand il fut arrivé à Scutari, il courut à la maison de son ami qui fut charmé de le voir, & qui lui dit: vous arrivez à propos, mon cher Jahia; on m'a prié d'aller ce soir à la nôce d'un de mes voisins; vous y viendrez avec moi, & nous nous y réjouirons. Puisqu'on vous a invité, lui dit Jahia, c'est la même chose que si l'on m'avoit prié moi-même, tout le monde nous connoît pour être amis, ainsi l'on ne sera point étonné de me voir arriver. Ils partirent sur le champ; ils furent bien reçus; & l'heure de la prière du soir étant venue, ils suivirent la mariée à la mosquée, & la précédèrent à son retour, selon l'usage des Musulmans. Ceux qui chantent les prières l'accompagnèrent avec les imans jusqu'à sa porte, où toute l'assemblée lui dit adieu. Après les prières ordi-

naires, la mariée fut introduite dans la chambre de son époux ; on servit le cherbet à tous les assistans, & tout le monde se retira.

Jahia & Muhammed allèrent avec quelques jeunes gens de leur connoissance, dans une maison particulière, pour se divertir & boire du vin. Leurs têtes commençoient à s'échauffer, quand celui qui s'étoit chargé de leur verser le vin leur dit : que ferons-nous à présent, mes amis ? nous venons de boire le dernier coup. Cette nouvelle les affligea d'autant plus qu'il étoit fort dangereux d'aller chercher du vin (1), & la défense d'en porter est si forte, qu'on a tout à craindre, même pendant le jour. Et si on a le malheur d'être rencontré la nuit sans lumière & portant du vin, par ceux qui gardent la ville & qui veillent pour la sûreté, on ne doit pas espérer la moindre grâce. Après avoir rêvé à tous ces inconvéniens, il y en eut un de la compagnie qui répéta plusieurs fois, sans que personne lui répondit : se peut-il qu'aucun de nous n'ait assez de courage pour aller chercher du vin ? Jahia, frappé de ce discours, dit en lui-même :

(1) On n'en vend que sur les bords de la mer ; ils en étoient fort loin.

je suis ici le seul étranger ; ce discours ne peut s'adresser qu'à moi ; & se levant aussitôt, il s'offrit pour leur rendre ce service. Muhammed témoigna sur son visage la peine que cette réponse lui faisoit ; & prenant la parole : avez-vous jamais vu, lui répliqua-t-il, qu'un étranger soit employé à faire les commissions des gens du pays ? ainsi, mon cher ami, je ne consentirai jamais à ce que vous proposez. D'ailleurs, ne sachant pas les chemins, vous courez encore plus de risque qu'un autre. Toute la compagnie en convint ; on le pria de ne point prendre cette peine ; mais en louant son courage, en admirant sa générosité, ces jeunes gens firent tout ce qu'il falloit pour l'engager à soutenir ce qu'il avoit avancé, quoiqu'ils parussent lui dire le contraire. Jahia, comme un jeune homme, ne douta point que son honneur ne fût engagé à faire cette démarche. Il redoubla donc ses instances ; & ceux-ci, qui ne pensoient qu'aux moyens d'avoir du vin, voyant qu'il ne s'en présentoit point d'autre pour en aller chercher, dirent enfin à Muhammed : ne vous opposez pas à son dessein, il a du courage & de l'adresse, sûrement il réussira. Muhammed se vit obligé d'y consentir, & Jahia prit deux cruches

avec lesquelles il arriva très-heureusement au cabaret, il les fit remplir, & revint sur ses pas dans le dessein de retrouver ses amis.

Il y avoit déjà long-temps que l'heure de la prière du soir étoit passée, ainsi les rues étoient désertes. Cependant Jahia apperçut de loin une lanterne, au moment qu'il entra dans une petite place qui est auprès de la Validé. Cette lumière venoit à lui de façon qu'il ne pouvoit ni fuir, ni se détourner; car en revenant sur ses pas, le bruit qu'il auroit fait auroit non-seulement engagé à le poursuivre, mais il auroit bientôt été arrêté par les bords de la mer. D'un autre côté, il ne pouvoit abandonner les cruches dont il étoit chargé; c'étoit ne pas s'acquitter d'une commission qu'il avoit entreprise, & il auroit été honteux de paroître devant ses amis, sans leur apporter du vin. Pendant qu'il faisoit ces réflexions, & qu'il craignoit que cette lanterne ne fût celle du guet, celui qui la portoit approchant toujours, il remarqua que c'étoit un jeune homme qui précédoit un vieillard suivi d'un autre esclave. La physionomie de ce vieillard marquoit une grande sagesse; sa barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture; il avoit un bâton d'une main & un chapelet dans l'autre. Jahia se colla con-

tre le mur pour les laiſſer paſſer, dans l'eſpérance qu'ils ne l'appercevroient pas. Mais, quand ils furent auprès de lui, il entendit que le vieillard prioit Dieu, & qu'il diſoit : Seigneur, au nom de tous les cieux, des ſept terres d'Adam & d'Eve, des heureux prophètes, des ſaints, des juſtes, & des vertueux, je ſuis arrivé aujourd'hui à la quatre-vingtième année de mon âge; le plus beau temps de ma vie eſt paſſé, & vous m'avez fait juſqu'ici la grâce de ne me laiſſer jamais manquer d'hôte. C'eſt aujourd'hui la première fois que j'aurai ſoupé ſeul, vous le ſavez, grand Dieu, combien cela m'eſt impoſſible ! Je ſupplie donc votre divine majeſté, ſi elle eſt contente des hommages que je lui ai rendus pendant un ſi grand nombre d'années, de me faire trouver quelqu'un avec qui je puiſſe ſouper & m'entretenir. Jahia le regardoit avec une frayeur qui le rendoit immobile, & le genre de prières le faiſoit trembler. Ne ſeroit-ce point là quelque grand prophète, diſoit-il en lui-même ? que deviendrai-je, s'il peut s'appercevoir que je porte du vin ! Ces réflexions le tourmentoient, quand il remarqua que le Cheik (car il le reconnut pour tel) cherchoit à découvrir les objets, malgré l'obſcurité de la nuit,

& que l'ayant apperçu lui-même, il dit aussitôt à celui qui l'accompagnoit d'approcher la lanterne? Pour lors il le regarda avec beaucoup d'attention; & Jahia, quelque desir qu'il en eût, ne pouvoit se jeter à ses genoux à cause des cruches dont il étoit chargé. Le Cheik commença par remercier Dieu de la rencontre qu'il avoit faite, & lui dit ensuite: vous voyez, jeune homme, quelle est ma reconnoissance pour le grand Dieu, & combien je lui suis obligé de m'avoir accordé la grâce de vous trouver ici. Sans vous je n'aurois pas soupé; venez donc dans ma maison, ne refusez pas quelqu'un qui vous invite avec instance. Ces paroles redoublèrent l'embarras de Jahia: assurément, disoit-il en lui-même, ce vieillard est un saint; j'ai déjà mérité la colère de Dieu en portant du vin: si je vais m'attirer la sienne en le refusant, j'augmente encore mes fautes. Cependant si j'accepte sa proposition, je n'oserai jamais paroître devant ceux qui m'attendent. Dans cette incertitude, il gardoit un profond silence; & le Cheik voyant qu'il avoit toujours les mains sous son habit, se douta qu'il cachoit quelque chose; & pour terminer son embarras, il avança la main, souleva la robe de Jahia,

& lui dit en voyant les cruches : je me suis bien douté que le vin vous faisoit rougir ; mais ce n'est point avec moi que vous devez être embarrassé. De quel côté voulez-vous aller ? Je vous accompagnerai, ou du moins je vous suivrai de loin, pour vous servir d'escorte : en un mot, je ferai tout ce qu'il vous plaira ; mais je vous déclare que je ne veux point retourner chez moi sans vous. Jahia rassuré par la douçeur du vieillard, & charmé de ne point essuyer de reproches sur une chose aussi défendue, lui conta naturellement pourquoi il s'étoit chargé de cette commission : mes amis m'attendent avec impatience, ajouta-t-il, jugez vous-même de ce que je puis faire, & ordonnez. Le vieillard lui répondit : mon fils, votre parole me fait autant de plaisir à entendre que la plus belle perle pourroit m'en faire avoir. Vous devez séduire tout le monde, & vous avez gagné mon cœur ; sachez donc que celui à qui vous inspirez tant d'estime, est le cheik Ebulkiar né à Magnesie. Depuis l'âge de sept ans que je suis établi à Scutari, je suis parvenu à celui de quatre-vingt ans, sans avoir jamais soupé seul ; & par une grâce particulière de Dieu, on fait tant de vœux & de sacrifices, que j'ai de quoi

donner à manger à ceux qui viennent chez moi. Quand par hasard il ne s'est point présenté d'étrangers, lorsque la prière du soir est finie, & que je n'ai plus d'espérance d'en voir arriver, j'entre dans la mosquée, je choisis celui qui me convient le plus : je l'engage à me suivre, & je le reçois du mieux qu'il m'est possible. Non-seulement il ne m'est venu personne aujourd'hui, mais tous ceux que j'ai invités dans la mosquée m'ont donné des raisons qui les dispensoient de se rendre à mes prières. Me voyant sans espérance, je me suis adressé au grand Dieu : il m'a exaucé en m'accordant, selon mon desir, un hôte aussi agréable que vous. Mais, continua-t-il, il n'est pas juste de vous faire perdre le mérite que vous avez eu à vous acquitter d'une commission si difficile ; je vous attendrai ici, vous demanderez à vos amis la permission de les quitter, vous pouvez leur dire que vous craignez que le vin ne vous incommode, & que vous en avez trop pris. Vous viendrez me rejoindre, & vous ne vous repentirez pas du plaisir que vous me ferez. Je vous jure, par le grand Dieu, que je demeurerai ici jusqu'à votre retour. Je compte sur votre parole ; ainsi vous êtes le maître de m'y faire passer

la nuit. Alors il s'assit sur une pierre : vous me trouverez à cette même place, lui dit-il encore, en lui faisant signe de s'éloigner. Jahia, de plus en plus rassuré, ne pouvoit s'empêcher de dire en lui-même : je dois remercier Dieu d'avoir rencontré un homme si obligeant, & qui paroît s'intéresser autant à moi. Ainsi, prenant congé du cheik, il lui dit : je vais m'acquitter de ma commission. Je vous promets de vous rejoindre aussitôt que je le pourrai ; &, sans avoir parlé à mes amis de l'heureuse rencontre que j'ai faite, je compte ne vous plus quitter, vous consacrer le reste de mes jours, baiser vos mains, me conduire mieux que je n'ai fait par le passé, & m'attachant pour ma vie à votre service, mériter d'entrer en paradis avec les musulmans : en achevant ces mots il le quitta.

Il eut bientôt rejoint ses amis : son premier soin en arrivant, fut de remplir leurs verres, & de placer les cruches sur la table. La joie de son retour fut d'autant plus grande, qu'ils avoient perdu toute espérance de le revoir. Son ami Muhammed, qui avoit été le plus inquiet de tous, ne fut pas des derniers à l'embrasser : on lui donna des éloges qui l'élevoient au-dessus des plus grands

hommes. Mais quelques inſtances qu'ils lui fiſſent pour l'engager à reprendre ſa place, ils ne purent y réuſſir. Tout ce que je vous demande, leur dit-il, pour récompenſe du petit ſervice que je vous ai rendu, c'eſt la permiſſion de me retirer. Non-ſeulement je me trouve fatigué, mais quelques-uns de mes amis étoient dans le cabaret où j'ai été, ils m'ont fait boire avec tant de précipitation que j'en ai la tête un peu embarraſſée ; ainſi, je vais, avec votre permiſſion, me repoſer chez mon ami Muhammed. Ils eurent beaucoup de peine à conſentir à ſon départ ; cependant ils le preſsèrent d'autant moins, qu'il affecta d'être troublé par le vin ; mais il ne lui fut pas aiſé de ſe défendre des empreſſemens de ſon ami qui vouloit l'accompagner. Dès qu'il les eut quittés, il ſe rendit promptement au lieu où il avoit laiſſé le cheik, qui l'attendoit, comme il le lui avoit promis. Pénétré de ſes bontés, & dans la réſolution d'être ſon diſciple, il ſe proſterna devant lui, & lui baiſa les pieds. Le cheik le releva & le ſerra contre ſon ſein en lui diſant : ô mon fils, pourquoi en uſez-vous ainſi ? Enſuite il loua ſon exactitude, & le prit par la main : allons promptement au couvent, lui dit-il, avec une tendreſſe infi-

nie. Ils ſortirent de Scutari; &, paſſant au-deſſus de l'hôpital des lépreux, ils arrivèrent à un jardin, dont la porte reſſembloit à celle du palais d'un roi, & dont les murs étoient d'une hauteur prodigieuſe. Nous ſommes enfin arrivés au couvent, lui dit le vieillard, & nous n'avons plus que du plaiſir à attendre. Alors il frappa à la porte; une fille demanda qui frappoit; elle ouvrit à la voix du cheik. Jahia fut tranſporté hors de lui-même en la voyant ſans voile; car elle étoit jeune & jolie; elle les éclaira avec une lampe d'argent dans laquelle brûloit une huile remplie de parfums agréables.

Cette maiſon parut à Jahia un lieu de délices. On voyoit à chaque coin de ce veſtibule, éclairé par un grand nombre de lampes d'argent, un grand ſopha avec un chanzichin (1); le milieu étoit occupé par un baſſin revêtu des marbres les plus rares, & rempli d'une eau ſi claire, que l'on découvroit ſans peine une infinité de poiſſons, dont le mouvement réjouiſſoit la vue. Le tour de ce baſſin étoit orné de différentes fleurs charmantes, & par leur émail & par leur odeur. Jahia prit place ſur le ſopha;

(1) Ou fenêtre en ſaillie.

cependant, ſon eſprit étoit frappé de tous les objets qui ſe préſentoient à lui ; il ne pouvoit concevoir pour quelle raiſon le cheik qui ne lui avoit parlé que d'un couvent, le conduiſoit dans un palais ſi magnifique. Le vieillard qui s'apperçut de ſon étonnement, lui dit : confiez-moi le ſujet de vos réflexions ; ne vous ai-je pas dit que je vous regardois comme mon fils ? Croyez qu'il eſt peut-être plus heureux d'être adopté par un cheik, que d'être en effet ſon fils ; l'adoption eſt libre, elle vient du cœur, ainſi l'on doit en être flatté. Soyez donc tranquille, vous êtes dans ma maiſon, vous me tiendrez compagnie, nous paſſerons une partie des nuits à nous divertir. Je vous laiſſerai tout mon bien, en attendant que l'ange de la mort vienne m'enlever ; rien ne vous manquera. Mais comme vous êtes ſelon mon cœur, ajouta-t-il, tout ce que je deſire, c'eſt que vous occupiez ma place, & que l'on vous voie rétablir les anciens uſages de notre ſublime religion. En achevant ces mots, il paſſa dans une chambre voiſine, d'où il ſortit quelque temps après avec un habit ſi couvert d'or & d'argent, qu'on l'auroit pris pour celui d'un roi. Quand il ſe fut placé aux côtés de Jahia, les eſclaves apportèrent

tèrent de grands plats de porcelaine garnis de pierreries magnifiques, & remplis des mets les plus exquis, parfumés d'ambre & de musc. Jahia fut étonné de cette magnificence, & la surprise de tous ses sens l'empêchoit de parler. Le cheik lui dit : Je suis arrivé à la vieillesse où vous me voyez sans m'être jamais habillé de cette façon ; j'ai toujours prié Dieu de me donner un fils, mon grand âge m'empêche d'en espérer. Je lui ai demandé ce matin un homme aimable que je puisse adopter, il a exaucé mes vœux en vous envoyant vers moi, ainsi je fais tout ce que j'imagine qui peut lui témoigner la joie & la reconnoissance du bonheur que j'éprouve ; au reste, les cheiks sont si fort dans l'habitude d'examiner les étrangers qu'ils reçoivent, que j'ai connu sans peine toutes les bonnes qualités qui sont en vous. J'ai vu que vous avez de la foi & de l'amour pour la vertu ; mais apprenez, pour diminuer l'étonnement où je vous vois, que nous sommes dans notre état au-dessus de toutes les magnificences que vous voyez, par le peu de cas que nous en faisons. Au surplus, si vous aimez le vin, vous pouvez vous satisfaire ; vous savez qu'il est permis aux derviches d'en faire usage ;

le ſcandale public eſt aſſurément la ſeule choſe que l'on doive éviter; regardez-moi donc comme votre père en toutes choſes, & ſuivez le genre de vie que j'ai embraſſé dès mon enfance.

Ce diſcours rappela à Jahia la première idée qui s'étoit préſentée à ſon eſprit quand le cheik l'avoit abordé. Il le prit pour un prophète & plutôt pour le prophète Elie (1) que pour tout autre, à cauſe des rapports qu'il lui trouvoit avec ce ſaint homme. Cependant ces lieux de délices, ces richeſſes, ces pierreries, & le grand nombre de femmes eſclaves qu'il voyoit aller & venir pour le ſervir s'oppoſoient à cette idée, auſſi bien que le vin que l'on avoit apporté en très-grande quantité. Quelquefois il s'imaginoit que le cheik étoit un enchanteur, qui prenoit à ſon gré toutes ſortes de figures: mais quel peut avoir été ſon deſſein, en me conduiſant ici, diſoit-il en lui-même? Quelle raiſon auroit-il de me tromper? Que puis-je craindre? Mon argent & mes richeſſes ne peuvent tenter perſonne; & je ne ſuis pas aſſez beau pour qu'il ait quelqu'autre deſſein: voyons comment tout ceci finira. Le vin qui

(1) Les Turcs le reconnoiſſent pour prophète.

eſt défendu, ſous peine de la vie, dans les couvents, étoit ce qui ſurprenoit le plus Jahia ; par conſéquent, il regardoit toujours les vaſes brillans qui le renfermoient ; & le cheik ſe doutant de ſa penſée, lui dit : Ne croyez pas, mon fils, que je ſois capable de boire du vin, je n'en ai fait apporter que pour vous. Le vin que nous buvons nous autres cheiks eſt un vin du paradis ; qu'on en apporte, dit-il : auſſitôt, on lui préſenta une bouteille d'or. Ce fut alors qu'ils ſe mirent à table, & le cheik, au milieu du repas, lui donna de ce vin : il trouva qu'il reſſembloit à un cherbet compoſé de ſucre, d'ambre & de muſc, & qui par conſéquent avoit une odeur plus agréable que celle du vin. Plus Jahia voyoit de choſes ſurprenantes, plus il étoit perſuadé que le cheik ſurpaſſoit tous les autres miracles ; ainſi rien n'égaloit le reſpect avec lequel il étoit devant lui. Pourquoi, lui dit le cheik, êtes-vous toujours plongé dans des réflexions au lieu de vous livrer au plaiſir ?

Seigneur, lui répondit Jahia, l'excès de vos bontés m'étonne ; je crains toujours que mon bonheur ne ſoit un ſonge, & je ne puis m'empêcher de me rappeler une hiſtoire qui

a quelque rapport avec ma ſituation. J'aime les hiſtoires, reprit le cheik, & je trouve qu'elles augmentent le plaiſir d'être à table. Il le preſſa de la lui raconter, & Jahia commença en ces termes :

Hiſtoire d'un Derviche.

MUSTAPHA Pacha Stambol Effendi, ou prévôt de Conſtantinople, avoit engagé, pluſieurs fois de ſuite, un aſſez grand nombre de ſes amis à ſouper chez lui. Il y avoit dans cette compagnie un derviche qui paroiſſoit homme d'eſprit, quoiqu'il n'eût jamais dit un ſeul mot, quelque propos que l'on eût mis en avant. Son ſilence parut ſi ſingulier, qu'il ſervit ſouvent d'amuſement à tous les conviés, qui même en firent des plaiſanteries; mais on fut très-étonné, quand, au bout de quelque temps, le derviche éleva la voix, & pria tous ceux qui ſe trouvoient à table de choiſir un jour pour venir ſouper & ſe divertir chez lui. La crainte de faire mauvaiſe chère fit balancer la compagnie; & quand elle accepta la propoſition, ce fut en le priant de recevoir quelqu'argent pour le mettre en état de faire une dépenſe qui

paroîssoit au-dessus de son état, mais il le refusa; on fixa le jour, & on le pria de dire où il falloit se rendre. Il répondit qu'ils se trouveroient dans la mosquée de sultan Mehemmed, & qu'il leur serviroit de guide.

On fut exact au rendez-vous, & on prit la précaution d'acheter en chemin plusieurs provisions, pour suppléer à la médiocrité du repas que l'on s'attendoit à trouver chez le derviche. Il parut dans la mosquée à l'heure qu'il avoit indiquée. Ce fut avec étonnement qu'on le trouva très-proprement vêtu & paré d'un tablier de toile des Indes. Il reçut la compagnie avec une extrême politesse, & la conduisit chez lui. Sa maison parut un véritable palais; & quand on fut auprès de la porte, on vit sortir trente pages qui prirent les conviés sous les bras, & les aidèrent à monter dans une chambre dont les sophas étoient couverts de drap d'or. Ces mêmes pages les précédoient ensuite pour les faire passer dans une autre pièce encore plus magnifique. On apporta devant chaque personne un brasier d'argent avec leurs pêles & leurs pincettes de même métal. Quand on fut assis, on se regarda avec autant de honte que d'embarras, en se rappelant que l'on avoit apporté des provisions dans

un palais si superbe ; & l'on convint de les jeter par la fenêtre, sans que le derviche pût s'en appercevoir. Quelque temps après on dressa quatre tables d'argent ; le linge dont on les couvrit étoit un tissu d'or. On servit à manger dans la plus magnifique porcelaine de la Chine. On apporta sur chacune de ces tables trente plats différens, & les pages n'oublièrent aucune des attentions qui pouvoient rendre leurs services agréables. Le dessert fut encore plus magnifique que tout ce qui l'avoit précédé. Les confitures étoient parfaites ; & le derviche, non content de tout ce que l'on en avoit mangé, voulut encore que tout le monde en emportât avec profusion.

Quand le souper, qui fut très-long, fut fini, on prépara des lits qui répondoient à toute la magnificence que l'on avoit vue. Les couvertures & les draps étoient brodés en or ; & quand on fut prêt à se mettre au lit, le derviche apprit à toute la compagnie que ses pages étoient autant de filles, qu'il avoit destinées pour leurs plaisirs. Chacun choisit celle qui lui parut la plus agréable, & se coucha. Le sommeil succéda à leurs plaisirs ; mais quel fut leur étonnement le lendemain en s'éveillant, de se trouver dans

une tour ruinée, couchés sur la terre, couverts d'une mauvaise natte de jonc, n'ayant que des pierres pour traversins, avec une grosse bûche à leurs côtés. Pour leurs habits, ils étoient rangés auprès d'eux dans l'état où ils les avoient laissés.

Ils eurent beaucoup de peine à sortir de ces ruines, & des bourbiers qui les environnoient. Ils entendirent en sortant de la tour une voix qui leur dit : Ne vous mocquez point une autre fois de ceux qui gardent le silence. Le cheik charmé de cette histoire, loua beaucoup la façon dont elle avoit été contée, & but plusieurs verres de son vin du paradis à la santé de Jahia, que tant de bontés rendoient confus. Ensuite il lui toucha dans la main, & lui dit : Mon fils, mettez-vous à votre aise avec moi; que votre visage soit ouvert comme une rose, & reconnoissez, comme je fais, la bonté de Dieu; je vous ai demandé à lui, & il vous a accordé à mes prières. Ayez confiance en Dieu; ayez confiance en ses ministres, qui en sont les images vivantes; imitez le marchand dont parlent les annales des merveilles, & dont je vais vous conter l'histoire.

Histoire du marchand de Bagdad.

UN marchand qui partoit pour faire le commerce de l'Inde, vendit tout ce qu'il possédoit, & quitta son pays avec l'argent qu'il lui fut possible de rassembler. Après s'être recommandé à Dieu, dont il étoit grand serviteur, il fut d'abord assez heureux, & il ne fit aucune mauvaise rencontre; mais enfin il fut attaqué à quelques journées de Masulipatan, par des voleurs, qui ne lui laissèrent rien, & qui le réduisirent par conséquent, à la cruelle nécessité de demander l'aumône pour se rendre à la ville.

Quand il fut arrivé, il s'informa avec soin de la maison du plus riche marchand de cette ville, & se rendit chez lui. Il lui raconta ses malheurs, & le pria de lui prêter mille sequins. Celui-ci voulut savoir s'il avoit des gages ou quelque bonne caution à lui donner. Le marchand de Bagdad lui répondit : les voleurs ne m'ont rien laissé; mais vous serez content de ma caution; c'est Dieu qui vous répond de ce que vous me prêterez. Le marchand de Masulipatan, touché de cette réponse, lui compta les mille sequins

ſur ſon ſimple billet, dans lequel, à la vérité, ils voulurent énoncer l'un & l'autre que Dieu étoit garant de cette ſomme.

Le marchand de Bagdad partit; & l'argent qu'il avoit emprunté profita ſi bien, qu'au bout de l'année il ſe trouva dans Ormus, riche de cinq mille ſequins. Il ſeroit parti pour ſatisfaire à l'engagement qu'il avoit pris, car le terme étoit au moment d'expirer; mais par malheur il étoit dans la mauvaiſe ſaiſon, & il n'y avoit aucun bâtiment qui voulût courir les riſques de la mer. Il fut ſi touché de ce contre-temps, qu'il en tomba malade de chagrin. Enfin, mettant toute ſa confiance en Dieu, il prit un morceau de bois, le creuſa & y renferma mille ſequins, avec une lettre adreſſée au marchand de Maſulipatan dont il étoit créancier. Il gaudronna très-exactement le morceau de bois, & le jeta à la mer, en diſant: Mon Dieu, vous êtes mon répondant, daignez faire tenir cet argent à celui qui ne me l'a prêté que ſur la foi de votre ſaint nom.

Dès-lors la ſatisfaction d'avoir rempli ſes engagemens lui fit retrouver ſa première ſanté. Dieu voulut bien exaucer ſa prière; & ce même jour le marchand de Maſulipa-

tan, en se promenant dans une chaloupe sur la côte, apperçut un morceau de bois, dont la forme lui parut singulière. Quelques-uns de ses esclaves voulurent le prendre, mais il les évitoit toujours; enfin il s'en approcha lui-même, & le prit avec la plus grande facilité. Il fut très-étonné de voir son adresse écrite sur le gaudron; il l'examina avec plus de soin, l'ouvrit, & trouva l'argent & la lettre qui ne lui laissoit aucun doute, & qui lui fit admirer la puissance & la bonté de Dieu.

Quand la mauvaise saison fut passée, le marchand de Bagdad, appréhendant que Dieu n'eût pas exaucé sa prière, prit avec lui les mille sequins qu'il avoit empruntés, & vint trouver celui auquel il les devoit. Mais d'aussi loin qu'il l'apperçut, il lui cria : Celui qui avoit répondu pour vous m'a satisfait; voilà votre billet déchiré; vous n'avez plus à faire à moi, c'est à Dieu. Reconnoissez tous les bienfaits que vous en avez reçus en l'adorant & en le servant sans-cesse.

Jahia, pénétré de cette histoire, redoubla les assurances de son attachement pour le cheik, & de sa reconnoissance envers Dieu. C'en est assez, lui dit le cheik avec un air de bonté. Alors il fit apporter un grand

nombre d'habits royaux, & quand on les eut mis en pile sur le sopha : Je vous fais présent de tous ces habits, dit-il à Jahia, & toutes mes esclaves sont à votre disposition; ce dernier trait fit rougir le jeune musulman. Mais pour dissiper cet embarras, le cheik remplit un verre de ce vin céleste, & Jahia le but sans presque savoir ce qu'il faisoit. Enfin le cheik s'étant apperçu que le vin commençoit à faire quelqu'effet sur la tête de son hôte, il fit prendre des instrumens à toutes ses esclaves, qui les touchèrent sur les modes les plus tendres, & destinés pour les chants amoureux. Jahia en fut si ému, qu'il commença à lever un peu plus les yeux, & à jouir de tous les plaisirs qui lui parurent comparables à ceux du sultan. Cependant il n'avoit pas encore assez bu pour être absolument sans inquiétude; il n'osoit regarder les belles esclaves qui environnoient leurs tables. Le cheik qui l'examinoit continuellement, & qui démêloit aisément ce qu'il pensoit, lui fit des reproches de cette retenue, & lui versant encore à boire, il lui dit : O mon fils, pourquoi ne regardez-vous pas ces esclaves? Ne vous ai-je pas dit qu'elles étoient à vous? Choisissez celle qui vous plaira le plus, & je vous la don-

nerai cette nuit auprès de vous. Jahia, dans la crainte que ces dernières paroles ne fussent dites pour pénétrer le fond de son ame, se jeta aux pieds du cheik, & lui jura qu'il n'étoit pas capable d'avoir le moindre désir pour les femmes de sa grandeur, & qu'il savoit trop le respect qu'il lui devoit; que puis-je vous dire de plus, mon fils, lui répondit le vieillard, choisissez, je vous conjure; vous sentez bien que tous mes désirs sont éteints, & que ces esclaves par conséquent me sont inutiles; en un mot, tout ce que je demande à Dieu, c'est de vous voir des enfans que j'aimerai plus que vous ne les aimerez vous-même.

Jahia se rendit à toutes ses instances; il regarda les esclaves, & en choisit une; mais pour ne manquer à rien de ce qu'il devoit, il se jeta encore aux pieds du cheik, & lui dit : J'étois incapable d'avoir le plus foible désir pour les femmes de votre grandeur; mais puisqu'elle le veut absolument, je choisis celle qui est à côté de moi. Le cheik lui répondit de l'air du monde le plus satisfait : Je rends grâces à Dieu de ce que vous avez si bien choisi, je vois que vous avez le discernement bon; vous pouvez donc le regarder comme un présent de Dieu &

comme un effet de sa bonté; tout autre choix ne m'auroit pas fait le même plaisir, car elle est Circassienne; approchez, Meimouné, approchez, lui dit-il, & la prenant par la main, il la donna à Jahia, avec cinq mille sequins qu'il fit apporter dans un bassin, en ajoutant : C'est pour m'avoir tenu compagnie cette nuit que je vous fais tous ces présens. Regardez-moi toujours comme votre père; ne me quittez jamais, & tous mes vœux seront remplis. J'irai demain prier le cadi de Scutari de venir ici, pour vous faire en sa présence une donation générale de tous mes biens; vous ne pouvez encore en imaginer l'immensité; pour moi, content de vivre avec vous, je ne serai plus occupé dans ma retraite que du service de Dieu. Ces paroles ne laissèrent plus aucune espèce d'inquiétude dans l'esprit de Jahia; & regardant tous ces biens comme un effet de la bonté de Dieu, il dit au cheik : Quand je vivrois mille ans à votre service, mon seigneur & mon père, ce ne seroit point encore assez pour reconnoître vos bienfaits. Soyez bien assuré que je vous serai parfaitement attaché jusqu'au dernier soupir. Ils se firent l'un à l'autre des sermens & des protestations d'amitié, qui les occupèrent en

buvant une bonne partie de la nuit. Enfin Jahia ne pouvant plus se soutenir, le cheik ordonna que l'on attachât un rideau brodé au-dessus d'un des sophas, que l'on apportât des couvertures d'or & de soie, & que l'on tendît un lit d'argent. Quand tous ses ordres eurent été exécutés avec une diligence incroyable, le cheik lui dit : Mon fils, je veux que vous vous mettiez au lit avec votre épouse ; un des plus grands plaisirs de la vieillesse est celui de marier ses enfans ; vous m'appartenez l'un & l'autre, ainsi je jouis en ce moment de la satisfaction de vous unir. Jahia ne résista pas, Meimouné & lui furent bientôt couchés, & le vieillard sortit de la chambre.

Dès qu'il fut assez éloigné pour ne pouvoir l'entendre, la belle esclave dit à Jahia en soupirant : Jeune homme, tu n'as pas encore long-temps à vivre, songe à ton salut. Ce discours rendit à Jahia tout son sang-froid : il trembla de tous ses membres, & conjura cependant Meimouné de lui expliquer cette énigme. Je m'intéresse à ton sort, lui dit-elle, je sens de l'amour pour toi, & cet amour redouble encore l'horreur que m'ont toujours inspiré les crimes que l'on commet ici. Me promets-tu, continua-t-elle,

de m'emmener avec toi, & de ne me point abandonner si je puis te délivrer du danger que tu cours? Jahia lui promit tout ce qu'elle voulut; il accompagna sa promesse des sermens les plus sacrés; & l'esclave se fiant absolument à lui : tu vas connoître, poursuivit-elle, le comble du crime & de la méchanceté; l'un & l'autre sont réunis dans la personne de ce vieillard; mais si tu veux conserver ta vie, il faut faire exactement ce que je te prescrirai : le cheik va revenir, & toutes les fois qu'il t'appellera ne réponds point. Il m'ordonnera de t'éveiller, je ferai semblant de lui obéir, ne dis encore rien, demeure dans le lit, & tu seras témoin de tout ce qui se passera. Jahia lui promit sans peine d'exécuter ses ordres, & de suivre ses conseils.

Quelque temps après, le cheik vint derrière un des rideaux; il appela Jahia, qui ne répondit point. Il dit à Meimouné de l'éveiller; mais elle l'assura que ses efforts étoient inutiles; tu as les cordes pour l'attacher auprès de toi sur le sopha, lui dit-il, songe que j'ai d'autant plus de précautions à prendre, qu'étant pour ainsi dire seul d'homme dans ma maison, j'ai à présent quinze prisonniers. Que deviendrois-je si on

leur donnoit la liberté ? Garde-le donc avec soin, & songe qu'il y va de ta vie. En disant ces mots il rentra dans son appartement.

Jahia cependant éprouvoit tous les mouvemens de la frayeur, & quand Meimouné n'entendit aucun bruit dans la maison, elle lui dit : lève-toi maintenant, je veux te faire voir en quel lieu ton malheur t'a conduit. Il lui obéit; elle le prit par la main pour le faire descendre un petit escalier, & quand ils furent au bas, elle lui dit de regarder par une ouverture qui se trouvoit à la muraille. Il apperçut une prison très-obscure, qui renfermoit quatorze prisonniers de différens âges, & qui tous avoient des chaînes qui les retenoient par le col, les mains & les pieds. Le jeune homme qui portoit la lanterne devant le cheik, quand Jahia l'avoit rencontré, entra en ce moment dans la prison. Les prisonniers s'écrièrent en le voyant : pourquoi nous fait-on souffrir dans cet horrible lieu ? Le cheik nous a trompés en nous donnant cinq mille sequins, & le choix d'une de ses esclaves; il nous a pris tout ce que nous avions, & nous a mis aux fers; faites-nous mourir au plutôt, continuoient-ils; la mort au moins terminera nos douleurs. Le jeune homme leur

répondit : vous ne portez ces chaînes que pour avoir témoigné du repentir de vos fautes, & de l'amour pour la vie religieuse, & cependant avoir bu du vin que le cheik ne vous a présenté que pour vous éprouver. Ce n'est pas tout encore, il vous a offert des femmes ; & vous avez voulu en abuser. C'est pour vous punir de ces fautes énormes qu'il vous a mis dans les fers : je n'en puis délivrer qu'un chaque nuit, soyez tranquilles ; votre tour viendra, dit-il aux autres. Pour lors il en prit un & l'emmena.

Meimouné dit à Jahia, que tout ce qu'il venoit de voir jetoit dans un trouble extraordinaire : le cheik va passer dans la chambre où nous étions ; il faut y retourner promptement. Jahia se laissa conduire ; ils se couchèrent ; & quelques momens après, il vit en effet entrer le cheik ; il étoit pour lors en déshabillé, & prêt à se mettre au lit. Il dit à Meimouné d'une voix terrible : voilà le temps de conduire en prison celui qui est couché avec toi. Elle lui répondit qu'il pouvoit s'en reposer sur elle, & qu'elle feroit son devoir. Le cheik appela le jeune homme qui le servoit, & lui dit d'entrer ; ce qu'il fit aussitôt. Il parut avec un tablier & de grands couteaux à sa ceinture. Il con-

duifoit celui qu'il venoit de tirer de prifon, après avoir eu la précaution de lui mettre un baillon pour l'empêcher de crier. Il le mit tout nud jufqu'à la ceinture, par l'ordre du cheik; enfuite il lui donna un coup de couteau qui l'ouvrit depuis le nombril juf-qu'à la gorge. Il tira fon cœur qu'il coupa en deux parties, & le préfenta à fon maître. Il nettoya & balaya la place avant que d'emporter le corps. Cependant le cheik ayant pris le cœur de cet infortuné mufulman, l'effuya avec une éponge, & l'avala tout entier; il but un grand verre de vin, & dit encore à Meimouné: attache bien Jahia, prends garde fur ta tête qu'il ne t'échappe. A peine avoit-il achevé ces mots, qu'il tomba fur le fopha, endormi du plus profond fommeil.

Jahia voyant que le cheik ne pouvoit s'appercevoir de rien, fe jeta aux pieds de Meimouné, & la conjura d'achever ce qu'elle avoit fi bien commencé, & de lui fauver la vie en lui procurant la liberté. Meimouné, qui le vouloit éprouver, lui répondit: je t'ai promis de te délivrer, mais je ne voudrois pas demeurer expofée à toute la fureur & au reffentiment du cheik. La hauteur des murs, & la difpofition de la maifon rendent

ma fuite presqu'impossible. Je ne veux ma liberté qu'avec vous, reprit Jahia, avec vivacité ; & j'aime autant mourir que de me séparer de vous. Puisque tu me témoigne de si tendres & de si généreux sentimens, lui répliqua la belle esclave, je te promets de ne te point quitter, de te délivrer, ou de périr avec toi. Cette tendre assurance ranima l'espérance de Jahia. Meimouné s'habilla promptement, tandis qu'il en faisoit autant de son côté ; ensuite elle le prit par la main, & le conduisit dans une chambre ; elle en ouvrit la fenêtre, & lui dit : les branches de ce grenadier nous aideront à descendre dans le jardin. Je vais chercher la clef d'une petite porte qui s'y trouve ; demeure ici, tu ne m'attendras que le moins qu'il me sera possible ; tu peux t'en rapporter à l'amour que j'ai pour toi.

Quand Jahia se trouva seul, il s'abîma dans une mer de pensées. La crainte de tout ce qui pouvoit arriver, si Meimouné ne réussissoit pas ; les sentimens qui l'attachoient à elle, & le spectacle affreux dont il avoit été témoin, l'agitoient tour-à-tour. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de n'avoir point d'armes pour se défendre en cas d'accident. Enfin la belle esclave parut,

en portant deux gros paquets ; elle lui donna la main pour l'aider à defcendre par la fenêtre ; elle lui remit les deux paquets, & lui dit de l'attendre encore quelque temps au pied de l'arbre. Il ne fut pas long-temps fans entendre du bruit, & fans voir l'arbre agité; il fut bientôt rassuré par la voix de la tendre Meimouné, qui lui dit : fuyons, mon cher Jahia, nous n'avons point de temps à perdre. Ils ouvrirent la petite porte du jardin, & fortirent heureufement ; Jahia chargé des deux paquets, & Meimouné d'une petite boëte.

Ils arrivèrent fans obftacle à la maifon de Muhammed, qui n'avoit pas encore quitté fes amis ; ils frappèrent à la porte ; une vieille efclave leur ouvrit, & ils entrèrent dans la chambre des étrangers, où Jahia rendit grâces à Dieu de l'avoir délivré d'un auffi grand péril. Il s'abandonnoit aux tranfports de fa joie, & témoignoit à Meimouné tous ceux de fa reconnoiffance ; mais cette belle fille étoit trifte, & foupiroit fans ceffe. Qu'avez-vous donc, lui dit-il, ame de mes penfées, que pouvons-nous defirer ; ne fommes-nous pas hors de tout danger ? O mon cher Jahia, lui répondit-elle, je te croyois plus raifonnable ; peux-tu jouir d'une auffi

grande tranquillité, à quatre pas d'un homme auſſi méchant que le cheik ? Songe donc qu'il joint des richeſſes immenſes au crédit que lui donne ſa réputation de ſainteté ; il employera l'un & l'autre pour nous retrouver, & nous ſerons perdus ſans reſſource. Il dort en ce moment ; mais quand il ne nous trouvera plus à ſon réveil, il ira t'accuſer au cadi de Scutari d'avoir porté du vin, & cette ſeule accuſation ſuffira pour te faire arrêter. Quant à moi, il me réclamera comme ſon eſclave ; en un mot, nous devons nous attendre à tout ce que ſa cruelle imagination peut inventer dans la rage, le déſeſpoir, & le danger auquel notre fuite l'expoſe. Mettons-nous donc à l'abri de ſa fureur, & paſſons à Conſtantinople avant que le jour paroiſſe, nous n'avons point d'autre parti à prendre. Sur ces entrefaites Muhammed arriva, & ſon premier ſoin fut de demander à la vieille eſclave des nouvelles de ſon ami Jahia. Elle lui répondit qu'il étoit dans la chambre des étrangers. Muhammed ne voulut point le troubler, & il ſe coucha lui-même.

Meimouné cependant continuoit toujours ſes inſtances pour engager Jahia à paſſer à Conſtantinople. Mais il lui répondoit : ſi la

chose dépendoit de moi, brillante lune du monde, je passerois la mer dans le moment même, & je ferois bien autre chose pour votre simple satisfaction. Mais la chose est impossible, tous les bateaux sont retirés à terre; toutes les portes de la ville sont fermées; ce n'est pas tout encore, si le bostangi bachi, qui fait la garde pendant la nuit, apperçoit un bateau sur mer avant que le jour soit déclaré, ignorez-vous qu'il le fait couler à fond sans aucun examen? Attendez donc quelques momens; reposez-vous; le jour ne peut être éloigné; croyez que je ne puis être tranquille, lorsque je vous saurai dans l'inquiétude. Ces paroles engagèrent Meimouné à prendre un peu de patience; & Jahia profita de ce temps pour lui demander ce qui pouvoit engager le cheik à manger ainsi le cœur de ceux qu'il faisoit mourir.

Pendant le cours des trois années que j'ai passées chez lui, répondit-elle, je l'ai vu tous les jours faire exactement la même chose; les grandes richesses qu'il possède sont composées de tout ce qu'il prend à ceux qu'il attire chez lui; & ce qui l'engage à exercer sur eux la barbarie dont tes yeux ont été témoins, c'est une maladie qu'il a

eue autrefois, & qui l'empêche de goûter aucun repos : le cœur d'un homme peut ſeul calmer l'agitation de ſes eſprits.

Meimouné n'étoit pas aſſez attentive à ſatisfaire la curioſité de Jahia, pour n'avoir pas entendu le chant du premier coq. Auſſitôt elle ſe leva, & prenant ſa petite caſſette, elle ſe mit en devoir de ſortir, & Jahia fut obligé de prendre les autres paquets, & de la ſuivre.

Ils ſortirent ſans faire rien dire à Muhammed, & ſe trouvèrent bientôt au bord. Mais ne trouvant aucun bateau, ils furent obligés de ſe promener quelque temps ſur le rivage. Ils apperçurent enfin la lumière d'un homme qui pêchoit : Jahia le conjura d'une voix plaintive de venir à terre. Le pêcheur étonné d'entendre parler à une heure à laquelle il ne paſſoit jamais perſonne, fut ſaiſi de crainte, & ne douta point que ce ne fût un eſprit qui lui parloit. Auſſitôt il ſe mit en prières ; mais Jahia devenu éloquent par l'envie que Meimouné avoit de s'embarquer, lui parla ſi bien, lui promettant ſur-tout de lui donner ce qu'il voudroit exiger, que le vieillard les reçut dans ſon bateau. Meimouné prit d'abord un ſequin dans ſa caſſette, & le lui donna ; ils lui dirent de faire

semblant de continuer sa pêche, & de s'approcher toujours de Constantinople, où ils abordèrent au moment que l'on appeloit à la prière du matin. Jahia, toujours plus tranquille & plus content, prit le chemin de sa maison, & trouva sa mère déjà levée, qui leur ouvrit la porte; charmée de revoir son fils, & contente de le voir avec une femme, car il n'amenoit ordinairement que des jeunes gens de ses amis; ils se reposèrent une partie du jour; ils mangèrent ce que la bonne mère de Jahia leur avoit apprêté; ils examinèrent les paquets & la cassette. Les uns renfermoient les habits de Meimouné, ils étoient magnifiques, & l'autre l'argent qu'elle avoit pu amasser au service du Cheik, dont elle avoit été hazinadar (1). Mais Jahia, plus ébloui de sa beauté, dans les transports de son amour, lui ayant témoigné l'empressement de ses desirs, & l'envie qu'il avoit de n'être jamais séparé d'elle, en l'épousant, elle lui dit avec tendresse: Tu n'es pas sage, mon cher Jahia, & la raison a bien peu d'empire sur toi. Nous ne sommes pas encore échappés du danger, & tu veux m'épouser? Tant que le cheik, le plus cruel & le plus

(1) Ou trésorière.

dangereux

dangereux de tous les hommes, aura un souffle de vie, je ne consentirai point à tes desirs. Jahia qui ressentoit pour elle l'amour le plus vif, fut pénétré de son refus, & lui dit : je serai donc toute ma vie malheureux, ma chère Meimouné; car enfin Dieu seul peut délivrer le monde d'un aussi méchant homme, & dont le pouvoir me fait trembler. Cependant il me paroît impossible qu'il nous découvre dans le quartier éloigné que nous habitons ? Pourquoi mettez-vous un terme impossible à mon bonheur ? Ne pourrois-je pas entreprendre de nous venger ? Parlez, pour vous rassurer, je suis capable de tout. Meimouné prenant alors la parole, lui répondit : Si nous étions au centre de la terre, le cheik nous y trouveroit pour nous immoler à sa fureur ; songe donc quelle peut être la vengeance d'un hypocrite démasqué. Pour moi, je t'avoue que je n'aurai jamais un moment de repos, tant que je te saurai exposé à un si grand danger. Cependant si tu veux m'en croire, nous pourrons peut-être nous soulager de cette cruelle inquiétude, & vivre tranquilles, sans éprouver d'autres troubles que ceux que l'amour pourra nous causer. Ne me voyez jamais, soleil de ma pensée, reprit Jahia avec transport, si je

ne fais exactement ce que vous m'ordonnerez. Je suis rassurée par cette réponse, lui répondit Meimouné; il faut trouver moyen de faire avertir ton ami Muhammed, & l'engager à venir nous parler. Jahia s'offrit pour aller le chercher; mais son amante lui représenta combien la valeur déplacée étoit une témérité inutile à leur situation. Tu me fais souvenir, ajouta-t-elle, des vers persans de Gelaledin Rumi, qui disent qu'un chameau monté sur un minaret s'écria: je suis ici caché; ne découvrez pas le lieu de ma retraite. Mais pour bannir absolument cette idée de son esprit, elle le fit souvenir qu'il avoit juré de faire tout ce qu'elle lui ordonneroit. Dans le moment il écrivit à son ami, & bientôt il arriva.

Meimouné, couverte de son voile, le fit asseoir sur le sopha, lui conta le danger que son ami avoit couru. Il s'écrioit à tous momens : saint prophète, dieu permet-il que d'aussi grands infidelles puissent paroître à la vue du soleil! Mais quand, à la fin de l'histoire, elle nomma le cheik Ebulkiar, & l'accusa d'être l'auteur de tant de cruautés, il ne put jamais se le persuader. Comment voulez-vous, disoit-il, qu'un homme qui fait ses cinq prières; qui donne aux pauvres; qui

prêche l'obſervation de la loi, plus encore par un exemple continuel, que par les explications qu'il fait ſans ceſſe du ſaint alcoran; qui paroît enfin un des plus grands favoris du ſaint prophète, puiſſe commettre d'auſſi grands crimes? J'ignore, reprenoit Jahia, ſi ce vieillard eſt cheik, & ſi celui que tu penſes eſt le même dont Meimouné te parle; car je ne l'ai jamais vu qu'une fois. Comment pouvoir en douter, reprenoit Meimouné, avec une eſpèce d'impatience? Je ſuis ſon eſclave depuis trois ans; chaque jour mes yeux ont été témoins d'une nouvelle cruauté. Aſſurément, interrompit Muhammed, un génie infidelle vous aura faſciné les yeux, pour faire tort à la réputation du plus ſaint homme de nos jours. Qu'il ſoit cheik ou non, lui dit alors avec emportement la tendre Meimouné, il y a un tel homme qui commet de pareils crimes, & qui met en danger les jours de ton ami. Comment peux-tu balancer un moment? La cauſe de dieu & l'intérêt de l'amitié ne ſont-ils pas capables de te toucher? J'examinerai, lui répondit Muhammed; j'obſerverai la conduite du cheik; mais ſans en être bien convaincu, je ne tremperai point mes mains dans le ſang de l'ami de Dieu. Meimouné voyant

qu'elle ne pouvoit rien obtenir de plus, & que l'amitié ne pouvoit l'emporter dans l'esprit de Muhammed sur les impressions de l'hypocrisie : Promets-nous au moins, & jure sur le saint alcoran, de nous garder le secret, dit-elle, en s'écriant, c'est à celui qui aime le mieux Jahia de le délivrer. Muhammed fit le serment & revint à Scutari. Le lendemain Meimouné sortit avec sa cape & se rendit au Bazar, dans le quartier des Tailleurs ; elle choisit un habit complet d'icoglan, dont elle fit le marché, & le cacha sous sa cape avec quelqu'autres emplettes. Pendant les deux ou trois jours suivans, son cœur étoit serré, son esprit étoit agité ; elle ne répondoit même aux instances & aux empressemens de Jahia que par un attendrissement, & un air affligé, dont elle accompagnoit ses refus qui continuoient de mettre son amant au désespoir. Enfin, quand elle crut la chose nécessaire, elle sortit entre la première & la seconde prière. Jahia, qui ne la vit point revenir, quoique la nuit approchât, éprouva la plus cruelle inquiétude. Sa mère, touchée de l'état où elle le voyoit, lui dit : qu'as-tu donc, mon fils ? Hélas ! ma mère, lui répondit Jahia, Meimouné ne revient point. Il n'appartient jamais à une femme de donner

des conseils à un homme, reprit-elle; mais si tu as perdu cette aimable fille, tu l'as assurément bien mérité. Les femmes ne veulent pas être traitées avec tant de douceur; elles abusent toujours des égards que l'on a pour elles, & sur-tout de la liberté qu'on leur donne. Je suis fort trompée, continua-t-elle, ou tu ne verras plus Meimouné. Ah! ma mère, interrompit Jahia, elle ne ressemble point aux autres femmes; son cœur est plus pur que la rosée du matin. Je le souhaite, lui répondit la mère; mais tu l'aimois; elle t'assuroit des mêmes sentimens; rien ne vous contraignoit ici. Qui pouvoit l'empêcher de t'en donner des preuves, ou de t'épouser, comme tu l'en as si souvent pressée? Pourquoi avoit-elle l'air de plus en plus sérieux & occupé? Pourquoi a-t-elle apporté ici avec un grand mystère un habit d'homme, un cangiar, & d'autres choses que j'ai trouvées cachées sous le sopha, & qui n'y sont plus aujourd'hui? Sois assuré, mon fils, qu'elle a trop d'esprit pour faire quelque chose sans dessein. Ah! ma mère, interrompit Jahia à son tour, je suis perdu; je tremble. Meimouné aura voulu sans doute.... il n'osa pas en dire davantage, dans la crainte de découvrir son secret. Aussitôt, malgré son

trouble & ſon agitation, il baiſa la main de ſa mère, prit ſon ſabre & partit. Un moment plus tard il n'auroit plus trouvé de bateau pour paſſer à Scutari. En effet, il y arriva dans l'inſtant que le jour tomboit; il s'aſſit ſur le bord de la mer, & ne prenant conſeil que de ſon amour, ſans vouloir demander le moindre ſecours à un ami auſſi prévenu que Muhammed, il réſolut d'attendre le cheik au paſſage, & de l'attaquer malgré les deux eſclaves dont il étoit ordinairement accompagné; le chagrin, l'inquiétude & les alarmes que ce barbare avoit donnés à ſa chère Meimouné, ſon bonheur retardé, les jours de ce qu'il aimoit, ſans ceſſe expoſés à la plus cruelle vengeance, ſuffiſoient pour le déterminer au parti qu'il prenoit; mais l'eſpérance qu'il eut en Dieu & la prière qu'il lui fit, ne lui laiſſèrent plus aucune inquiétude, & lui repréſentèrent le ſacrifice d'un monſtre en cruauté, comme l'action la plus agréable au ſaint prophète. Ces idées le conduiſirent juſqu'à l'heure de la dernière prière. Quand elle fut arrivée, il alla dans la rue où il avoit rencontré le cheik; il le trouva qui l'avoit déjà dévancé; & qui retournoit chez lui avec un homme qu'il jugea ſans peine être une victime qu'il con-

duisoit, & qui lui parut être d'une assez grande taille. Il fut étonné de son extrême diligence, & il n'osa courir après lui, d'autant qu'il entendoit encore parler & marcher dans les rues & dans les maisons voisines. Cependant il le suivit à tout hasard, & joignit l'esclave qui marchoit derrière lui, dans le cimetière qu'il étoit obligé de traverser. Il profita d'un détour, & lui porta un si grand coup de sabre, qu'il lui fit voler la tête sans qu'il proférât une seule parole. Dans l'instant même il prit son talpache (1), jeta son turban, & joignit le cheik dans le moment qu'après avoir dit, comme à son ordinaire : Ouvrez, c'est moi; on lui ouvrit la porte, & Jahia le suivit sans rien dire & sans avoir été reconnu. Il profita de l'obscurité pour traverser le salon de l'entrée, & se cacher dans un coin de la cour, résolu de tout entreprendre, & de tomber sur le cheik, après avoir séparément attaqué ses esclaves. Il entendit les apprêts du souper; il en suivit tous les instans; il vit apporter les présens; il distingua les voix & les instrumens que touchoient les esclaves; & regardant le sommeil du cheik comme

(1) Bonnet doublé de peau.

un inſtant plus favorable, il attendoit avec la plus vive impatience le dénouement d'une telle aventure. Enfin l'on fit coucher l'étranger avec l'eſclave qu'il avoit choiſie ; & fort peu de temps après il entendit les cris perçans d'une femme qui demandoit du ſecours. Il demêla la voix du cheik qui appeloit ſon eſclave, & qui lui diſoit d'apporter ſes armes. Au milieu de ce déſordre, il crut reconnoître la voix de ſa chère Meimouné. Rien alors ne put le retenir ; il monta le petit eſcalier qui l'avoit autrefois conduit à la priſon ; il pouſſa la porte de la chambre avec tant de force qu'il l'enfonça, & qu'il parut devant le cheik au moment qu'il ſe jetoit ſur un homme couché, pour lui arracher un poignard dont il étoit armé, pendant qu'une femme paroiſſoit dans le même lit baignée dans ſon ſang : Tu périras, malheureuſe, s'écrioit le cheik, & je vais jouir du ſenſible plaiſir de la vengeance. L'amour & la juſtice qui m'ont conduit, devoient être plus heureux, reprit alors Meimouné de ſa voix naturelle ; j'ai fait mon devoir, tu peux faire le tien. Jahia ne lui en donna pas le temps ; plein de l'emportement que produit l'amour alarmé pour ce qu'il aime, il mit le ſabre à la main ; & ſaiſiſſant le cheik

par la barbe; il le perça de plusieurs coups, au moment que son esclave favori lui amenoit un prisonnier pour l'immoler, selon sa barbare habitude; Jahia courut à lui & le punit de tous ses crimes, malgré les couteaux dont il étoit armé. Alors tombant aux genoux de Meimouné, il eut peine à la reconnoître, tant la couleur qu'elle avoit mise sur son visage apportoit de changement à sa figure. La voir en cet état, & la trouver dans la maison du cheik, c'étoit lui prouver tout ce qu'elle avoit fait de tendre & de généreux. En effet, c'étoit Meimouné elle-même qui, sous l'habit d'un homme, s'étoit présentée sur le passage du cheik, & qu'il avoit emmenée souper chez lui. Jahia voulut exprimer sa reconnoissance & son amour, & Meimouné lui dit: Il n'est pas temps encore de nous abandonner à la joie; quel seroit notre sort si l'on nous trouvoit dans ce lieu d'horreur? Si le cadi nous y surprenoit, comment lui persuader notre innocence? J'ai fait périr cette malheureuse, ajouta-t-elle, parce qu'elle ne m'a point avertie des desseins barbares du cheik, & que sa mort m'étoit nécessaire pour assurer ta vie & la mienne. Jahia coupa les cordes qui lioient le malheureux prisonnier, & qui, préparé au triste sort qui l'attendoit, embrassa

cent fois les genoux de ſon libérateur. Ils deſcendirent enſemble à la priſon, pour donner la liberté aux autres muſulmans, que le cheik deſtinoit à ſes cruels repas. Pendant que Meimouné reprenoit ſes habits, le liége qu'elle avoit mis dans ſes botines la faiſoit paroître de la plus grande taille; le changement d'habit, la couleur qu'elle avoit ſur le viſage, & le ſoin avec lequel elle avoit déguiſé ſa voix, perſuadèrent aiſément à Jahia combien il lui avoit été aiſé de tromper le cheik lui-même.

Meimouné fit venir devant elle tous les priſonniers, & leur dit de commencer par prendre tout ce qui leur avoit appartenu, & dont le cheik s'étoit emparé. Elle donna la liberté à toutes les filles eſclaves; enſuite elle fit pluſieurs paquets d'argent, de bijoux & de pierreries. Mais la maiſon étoit ſi pleine de richeſſes, qu'après avoir pris tout ce qu'ils pouvoient emporter, après avoir donné aux eſclaves & aux priſonniers tout ce qu'ils voulurent prendre, ils laiſsèrent encore une quantité prodigieuſe de choſes d'une très-grande valeur. Meimouné fit jeter le corps du cheik & celui des deux eſclaves dans le même puits dont il faiſoit uſage pour la ſépulture des bons & fidelles muſul-

mans qui périssoient par ses ordres tous les jours, & depuis si long-temps ; ces soins la conduisirent au jour. Alors ils sortirent de ce lieu d'horreur & d'exécration : ils en fermèrent la porte & se séparèrent. Jahia ne voulut point aller trouver Muhammed ; c'eût été lui reprocher la foiblesse de son amitié, & sa prévention pour les hypocrites.

Ces tendres amans arrivèrent à Constantinople, sans aucun inconvénient. Jahia conjura Meimouné de faire son bonheur, & de se donner à lui pour toujours. Elle lui répondit : j'y consens à présent de tout mon cœur, mon cher Jahia ; nous donnerons un repas auquel nous inviterons l'iman, & nous nous marierons, suivant la volonté du grand prophète.

La nôce se fit le vendredi suivant, d'une façon convenable à l'ancienne fortune de Jahia. Car il ne voulut pas quitter sa profession ; mais il employa convenablement à son état l'argent que Meimouné lui avoit apporté, & celui qu'il avoit pris chez le cheik. Ainsi, fort à leur aise, & ne voulant point s'élever au-dessus de leur première fortune, ils passèrent doucement leur vie, & vécurent heureux.

A peine Moradbak eut-elle cessé de par-

ler, que le roi qui commençoit à être plus touché de sa beauté & de son mérite que de ses histoires, & qui prenoit encore plus de plaisir à la voir qu'à l'entendre, lui dit, qu'il sentoit insensiblement le calme se répandre dans son ame; & ce n'est pas sans doute à tes histoires, ajouta-t-il obligeamment, que je dois la tranquillité dont je commence à jouir; car celle que tu viens de me conter m'a pénétré d'indignation. Je ne veux jamais souffrir de cheiks dans mes états; ou du moins je prétends que si l'on en rencontre quelqu'un la nuit dans les rues, il soit mis en prison pour un an; mais quel goût ce malheureux Giaour (1) trouvoit-il à manger des cœurs d'hommes; je veux, pour dissiper toutes les idées noires que ce récit m'a données, & que ta présence seule a adoucies, que tu me racontes demain quelqu'histoire moins tragique que quelques-unes de celles que tu m'as contées jusqu'ici, & surtout que cette dernière. J'aurai l'honneur de vous conter demain la corbeille, reprit Moradbak en se retirant. La corbeille soit, lui répondit Hudjiadge, & le lendemain elle commença l'histoire suivante.

---

(1) Infidelle, terme de mépris & d'horreur.

Histoire de la Corbeille.

L'HISTOIRE ancienne nous fournit l'exemple d'un jeune roi nommé Kemsarai, recommandable par toutes sortes de bonnes qualités; il n'étoit occupé que du bonheur de ses sujets. La justice étant l'unique règle de ses actions, les pauvres avoient encore plus d'accès auprès de lui que les riches. La connoissance du passé qui forme ordinairement les grands princes, faisoit l'objet principal de son étude. Ainsi, dans le dessein de n'ignorer aucun des événemens considérables qui arrivoient dans les royaumes d'Asie, il avoit fait bâtir un caravanférail, que l'on pouvoit regarder avec raison comme un palais superbe. C'étoit là qu'il recevoit les étrangers. Ce prince aimable les faisoit servir de sa propre table; ils avoient des esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui n'étoient destinés qu'à prévenir leurs désirs & leurs besoins. Les étrangers arrivoient donc dans sa capitale de toutes les parties du monde, sans avoir d'autre assujettissement que celui d'entretenir le roi de leurs propres aventures, ou de celles dont ils avoient connoissance

C'eſt ainſi que le roi couloit tranquillement ſes jours filés d'or, & qu'il régnoit heureuſement dans un monde où tout eſt périſſable. La fortune, laſſe enfin de le combler de ſes faveurs, qu'il méritoit ſi parfaitement, l'abandonna.

Le repos de ſon ame, la tranquillité que ſes bonnes actions répandoient ſur toute ſa perſonne; enfin cette aimable gaïeté, ſans laquelle on ne le voyoit jamais, l'abandonnèrent auſſi; une agitation que rien ne pouvoit calmer, une profonde inquiétude, & une continuelle préoccupation d'eſprit ſuccédèrent à l'humeur la plus aimable; ſes yeux perdirent leur vivacité; la pâleur s'empara de ſon teint; bientôt il parut comme une belle roſe qui fait le matin l'ornement d'un jardin, & que l'intempérie de l'air flétrit, & fait mourir preſqu'au moment qu'elle a vécu; enfin l'altération de ſa ſanté & celle de ſon eſprit perſuadoient à tous ſes courtiſans que, malgré ſa grande jeuneſſe, ils auroient bientôt le malheur de pleurer ſur ſon tombeau, lorſqu'une fuite imprévue le déroba tout d'un coup aux yeux de ſes ſujets. Les grands de ſon royaume ne négligèrent rien pour s'inſtruire de ſon ſort; mais voyant que tous leurs ſoins étoient inutiles, ils ſe

déterminèrent à former un conſeil qui gouvernât pendant ſon abſence, qui duroit depuis douze lunes, lorſqu'on le vit reparoître au moment que l'on s'y attendoit le moins. Il étoit vêtu de noir; ſa triſteſſe étoit exceſſive; aucun objet ne pouvoit l'adoucir. Enfin ſon inſenſibilité n'avoit jamais eu d'exemple.

Les grands du royaume & ſes viſirs vinrent recevoir ſes ordres, mais il ne voulut leur en donner aucun. Son indifférence étoit ſi grande, qu'il ne démêla point l'attachement ſingulier dont ſes ſujets lui donnoient tant de preuves. Cependant il étoit ſi fort aimé, que le conſeil ne voulut point élire d'autre roi, & qu'il réſolut d'attendre pendant dix ans que le prince eût retrouvé ſon eſprit, ſon caractère aimable, enfin toutes les qualités qui l'avoient fait adorer. Et quelques inſtances que l'on pût faire, pour l'engager au moins à demeurer dans ſa capitale, on ne put rien changer au parti qu'il avoit pris de s'en éloigner. Mais voyant qu'il lui étoit impoſſible de faire accepter ſon abdication, il ſe retira dans une petite maiſon, bâtie ſur une montagne ſolitaire, qu'il choiſit pour finir ſes jours, ſans autre compagnie que celle d'une de ſes ſœurs nommée

Zahidé. Cette princeſſe l'aimoit dès l'enfance de l'amitié la plus tendre ; ſa beauté, ſa jeuneſſe & ſon eſprit étoient encore moins recommandables en elle que ſa piété & ſon attachement pour le ſaint alcoran, qu'elle ſavoit abſolument par cœur.

On ignoroit le ſujet des chagrins du roi ; il avoit conſtamment refuſé d'inſtruire tous ceux qui avoient été à portée de lui faire des queſtions. Après avoir été quelque temps dans ſa retraite, il tomba dangereuſement malade, ſans vouloir être ſervi & ſoulagé que par les ſoins de ſa chère Zahidé, qui redoubla ſes prières pour obtenir la guériſon d'un frére qu'elle chériſſoit uniquement. Son amitié ne l'aveugla point ſur l'inutilité de tous les remèdes ; & voyant l'approche du moment fatal qui alloit lui fermer la paupière, elle s'approcha de ſon lit, & le conjura par les ſentimens qu'il avoit pour elle, de lui confier le ſujet de ſa triſteſſe : Prince que les malheurs ont accablé, lui dit-elle, pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre le ſujet de vos douleurs ? ces douleurs que vous reſſentez, mon cœur les reſſent au centuple ; daignez prendre quelque confiance en moi ; je trouverai peut-être quelque remède à vos maux. Qui ſait même ſi le grand pro-

phète, touché de ma douleur, ne m'inſpirera pas le moyen de vous ſoulager ?

Le roi lui répondit en pouſſant de profonds ſoupirs : Mon hiſtoire eſt plus longue que celle de Feredbaad (1), & plus triſte que celle de Wamakweazra (2). Je veux bien cependant accorder ce que vous me demandez au tendre ſoin que vous prenez de moi, & à l'amitié que vous m'avez toujours témoignée. Je vais donc vous apprendre le ſujet de mes malheurs ; vous allez ſavoir comment j'ai paſſé en un inſtant de la joie à la triſteſſe, & comment enfin mon cœur a reſſenti les coups redoutables du glaive de douleur. Tout ce que je pourrai vous dire, ne vous donnera jamais qu'une légère idée de mes aventures ; il n'y a pas de termes aſſez forts pour exprimer ce que j'ai vu ; mais vous le voulez, je vais vous ſatisfaire.

Vous ſavez que dans les temps heureux de ma vie, je paſſois une partie des journées

(1) Conſolation dans l'affliction, c'eſt un livre arabe d'Ali & Haſſan, ſurnommé le Tenoukhi de Tenouk, une tribu des Arabes.

(2) C'eſt un roman écrit en vers perſans, qui contient les amours de Wamak & d'Azra, deux célèbres amans, qui vivoient avant le mahométiſme.

avec des étrangers qui me racontoient, ou leurs propres aventures, ou celles dont ils avoient pu s'instruire. Dans le nombre des voyageurs qui remplissoient sans cesse mon caravanférail, je trouvai une espèce de derviche, vêtu de noir. Malgré la tristesse de ses vêtemens, sa figure étoit aussi intéressante que sa conversation étoit agréable; elle me paroissoit même, selon la façon de parler d'un de nos poëtes, comme une mer de charmes, dans laquelle je me plongeois avec plaisir. C'étoit un jardin de roses qui répandoit une odeur d'amitié dont mon cœur étoit épris. Enfin j'étois enchanté des histoires qu'il me racontoit, tant l'art de bien parler lui étoit naturel; mais il refusoit toujours de m'apprendre par quelle raison il étoit plongé sans cesse dans la plus profonde revêrie, & ce qui l'engageoit à porter un si grand deuil. Je ne négligeois rien pour le séduire par mes présens: je lui donnai des habits superbes, des ceintures de diamans, des bourses d'or & d'argent; en un mot, je mis en usage tout ce que j'imaginai capable de l'engager à me satisfaire: ma persévérance & mon importunité le touchèrent plus encore que mes présens. Vous voulez donc, me dit-il enfin, avec un redoublement de dou-

leur, vous voulez ſavoir ce qui m'eſt arrivé. Il me feroit plus aiſé de vous expliquer l'hiſtoire de l'oiſeau Anka (1), que de vous perſuader mes malheurs, déſirez bien plutôt que de telles aventures ſoient à jamais oubliées, & craignez ſur toutes choſes de vouloir en être convaincu par vous-même. Je continuai mes inſtances; je redoublai mes careſſes, & voici ce qu'il me raconta.

La ville de Medhouchan eſt ſituée dans le royaume de la Chine; preſque tous ceux qui l'habitent ſont célèbres par leur triſteſſe; ils ne quittent jamais le noir, & tous les étrangers que leur malheur, ou la plus grande témérité, attirent dans cette ville, trouvent difficilement les moyens de lier aucune ſociété.

(1) C'eſt un oiſeau que les Perſans appellent ſimurg, & les Arabes anka. C'eſt ce que nous traduiſons par griffon: cet oiſeau, ſelon les orientaux, eſt monſtrueux: il parle toutes ſortes de langues. Il eſt raiſonnable, & il eſt capable de religion. Thamurath, le troiſième monarque de Perſe, de la première dinaſtie, ſelon les Pichdatiens, fut tranſporté ſur cet oiſeau dans les régions imaginaires. Les orientaux diſent que depuis long-temps cet oiſeau s'eſt retiré ſur la montagne de Kaf, qui entoure le monde, & que cet endroit eſt inconnu. C'eſt ce qui les engage à dire: Autant vaudroit-il vous enſeigner la demeure des Anka, ou vous donner de ſes nouvelles.

Enfin, ce n'eſt que dans cette ville que l'on peut s'inſtruire du malheur que j'éprouve; c'eſt-là que l'on peut trouver le juſte ſujet de mes douleurs & de la paſſion dont mon cœur eſt déchiré, & que l'on pourra ſe convaincre de la vérité de mon état, que tous les récits ne pourroient perſuader. En achevant ces mots, le derviche me ſalua, prit tous les préſens que je lui avois faits, & me laiſſa tourmenté de la plus grande curioſité.

L'obſcurité de cette hiſtoire, & le peu de détails dont elle avoit été accompagnée, ne ſervirent qu'à redoubler le déſir que j'avois d'apprendre & de connoître ces choſes ſingulières. Je ne fus donc plus occupé que de l'envie de juger par moi-même d'une choſe auſſi peu commune; & le déſir qui fut la ſource du changement de mon caractère; s'accrut au point que je ne pus m'empêcher d'entreprendre le voyage de Medhouchan. J'emportai beaucoup de pierreries; je partis déguiſé, & je pris le chemin de la Chine avec une ſatisfaction ſans égale; je fis une diligence incroyable. Les ſoins que je m'étois donnés pour n'être reconnu de perſonne me réuſſirent parfaitement. Enfin j'arrivai dans le royaume de la Chine, où

la plus funeste curiosité me conduisoit avec une ardeur inconcevable. La vue de cette nouvelle terre me charma, puisqu'elle devoit satisfaire ma curiosité ; je ne fus pas long-temps sans trouver une nombreuse caravanne à laquelle je me joignis ; elle me conduisit au milieu de ce grand empire ; je la quittai pour suivre le chemin de la ville de Medhouchan, où j'arrivai après avoir souffert avec joie toutes les fatigues d'un si long & si pénible voyage.

Presque tout le peuple de cette ville étoit en effet vêtu de noir, comme le derviche me l'avoit annoncé : la tristesse la plus profonde régnoit de tous les côtés ; on n'y recevoit aucun accueil ; on n'attiroit aucun regard ; & tous ceux qui portoient le deuil, marchoient pour vaquer à leurs affaires, les yeux baissés, la tête couverte de leur bonnet, & pour ainsi dire enfoncée dans leurs habits. Je fus donc obligé de passer plusieurs jours dans le caravensérail où j'étois descendu, sans avoir d'autre occupation que celle de me promener continuellement dans la ville ; & de chercher quelqu'un qui voulût répondre à mes questions. J'avois employé tous les moyens possibles pour entretenir ceux que je voyois vêtus de deuil ; mais

ils ne m'écoutoient pas, ou ne me répondoient que par un soupir. Je me persuadai avec raison qu'un homme qui ne seroit point en deuil seroit plus en état de me répondre. Ainsi je fis connoissance au bout de quelques jours avec un jeune marchand; il étoit affable & fort poli pour les étrangers; il chantoit à merveille, & jouoit également bien de plusieurs instrumens; son visage étoit plus beau que le soleil. Il fut si content de ma conversation, qu'après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, il voulut absolument me conduire dans sa maison. J'acceptai ses offres, & le premier jour que j'y vins loger, il donna un grand repas, où je fus traité avec autant de goût que de magnificence. Je devins en peu de temps son ami & son confident. Et voyant qu'il éludoit toujours les questions que ma curiosité m'engageoit à lui faire, sur la tristesse & le deuil que je voyois répandus dans la ville, j'embrassai un jour ses genoux, & je le suppliai par l'hospitalité qu'il exerçoit avec tant de générosité à mon égard, de m'instruire, & de ne pas rendre inutile un aussi grand voyage, & que je n'avois entrepris que dans cette intention. Ce jeune homme m'écouta avec beaucoup de chagrin, & me répondit avec

le ton de l'amitié & de l'intérêt : Cessez, mon frère, de vouloir être instruit d'une chose qui ne peut que vous causer une peine infinie; imitez-moi; je n'ai jamais voulu la connoître par moi-même; l'état auquel j'ai vu réduits ceux qui tentoient cette aventure; la gaieté & leurs agrémens perdus, m'ont rendu sage à leurs dépens. Soyez-le, je vous en conjure par mes conseils; comptez que ce que vous me demandez ne peut vous être que dangereux, sans vous être d'aucune utilité. Ce refus ne faisant qu'augmenter encore ma curiosité, je lui contai mon histoire; je ne lui cachai point mon état. Cet aveu lui fit avoir plus d'égards à mes prières : il eut compassion de mon opiniâtreté, & me dit avec un sourire amer, mais plein de complaisance : ô l'ami de mon cœur, on ne peut vous expliquer ce mystère; pour en être instruit, il faut sortir de la ville; c'est alors, suivant ce que l'on m'en a dit, que tout sera dévoilé à vos yeux. Partons dans ce moment, lui dis-je avec vivacité. Il eut pitié de mon état; il me précéda, & je le suivis. Nous arrivâmes dans un lieu désert assez près de la ville. La solitude de ce canton inspiroit une secrette horreur. Quand nous eûmes marché quelque temps, nous

trouvâmes un palais ruiné, au milieu duquel on voyoit une corbeille ſuſpendue par une corde, qui paroiſſoit attachée à la partie la plus élevée d'un dôme à moitié ruiné. Le jeune marchand me préſentant la corbeille, & me regardant les yeux baignés de larmes : Placez-vous, me dit-il, dans cette corbeille ; & puiſque vous le voulez abſolument, déliez le nœud qui embarraſſe votre cœur. A peine y fus-je entré, que je me vis enlevé avec la rapidité d'un éclair ; elle étoit égale à celle du griffon qui prend ſon eſſor dans le plus haut des airs. Je fus en un inſtant ſi prodigieuſement élevé, que bientôt je touchai le ciel ; je voulus regarder la terre : mais quel fut mon étonnement, en voyant que cet univers, auparavant ſi vaſte pour moi, ne me paroiſſoit qu'un point. Ce fut alors que je me repentis de ma témérité, mais il n'étoit plus temps ! De qui pourrois-je attendre du ſecours au milieu des airs ? Je m'abandonnai donc au déſeſpoir, & je baiſſai la tête, en diſant à la fortune : frappe cruelle ; je ſuis prêt à recevoir tes coups.

J'étois dans cette terrible ſituation, quand la corbeille s'arrêta dans un lieu de délices, & ſe poſa au milieu d'un jardin qui ſurpaſſoit en beauté le ſoleil même. Je deſcendis promptement

promptement d'une voiture qui m'avoit causé tant d'alarmes; aussitôt elle s'éleva dans les airs, & je la perdis de vue. Jugez si mon inquiétude fut bientôt changée en plaisir, quand je me trouvai dans un lieu dont la terre étoit émaillée de mille différentes fleurs, & dont le mélange présentoit un spectacle agréable, pendant que l'odorat jouissoit des parfums les plus rares. Je rendis mille actions de grâces à Dieu, qui m'avoit conduit aussi heureusement dans ce charmant paradis. Après avoir traversé ce jardin, j'en trouvai un second qui n'étoit rempli que de roses. Mille oiseaux témoignoient par leurs chants le plaisir qu'ils sentoient à l'habiter. On voyoit au milieu de ce second jardin, un grand bassin, dont les eaux plus claires que le crystal se répandoient avec un doux murmure dans un nombre infini de canaux, qui n'étoient bordés que de roses & de violettes. Les vents doux & rafraîchissans caressoient les fleurs de ce jardin de délices, & de superbes peupliers paroissoient fiers de l'ombre qu'ils lui donnoient. Le fond du bassin étoit plus clair que les flambeaux que l'on porte devant les rois de l'Inde, & ses bords étoient ornés des plus riches tapis; on en voyoit de brodés en or; d'autres de broca-

telle; d'autres enfin dont le goût ſurpaſſoit la magnificence. On découvroit dans un coin du jardin un trône d'or, couvert d'une tente de ſatin, environnée des plus ſuperbes ſophas; un grand nombre de vaſes remplis de cherbet & des vins les plus exquis étoient placés aux deux côtés de ce trône; la délicateſſe des tables, que l'on voyoit dreſſées à l'ombre de ces beaux arbres, ſembloit le diſputer avec le luxe & la magnificence; elles étoient couvertes d'un nombre infini de mets délicieux, plus deſtinés à ranimer un voluptueux, qu'à réparer les forces d'un voyageur. Je ne fus pas long-temps ſans modérer la faim & la ſoif ardente dont j'étois dévoré. Après avoir réparé mes forces épuiſées, je rendis encore grâces à Dieu de toutes ſes bontés; & je choiſis l'ombre d'un peuplier pour goûter les charmes du repos dont j'avois beſoin, & pour réfléchir ſans trouble ſur tout ce que je voyois d'oppoſé aux idées que le derviche & le marchand m'avoient voulu donner. Je ne pouvois concevoir leur erreur, car ils m'avoient paru trop honnêtes gens pour vouloir en impoſer: enfin, comme on ſe flatte aiſément, je me perſuadai que j'éprouvois des diſtinctions qu'aucun autre n'avoit encore méritées.

Le ſoleil étoit remplacé par la nuit la plus obſcure; & l'oiſeau de la lune avoit ceſſé ſes agréables chants, quand je me réveillai. Je vis alors paroître, à travers l'obſcurité des arbres, pluſieurs flambeaux dont la lumière étoit plus brillante que celle des étoiles: j'entendis un bruit confus dans les airs, & j'apperçus un grand nombre de vierges dont la beauté me parut admirable; leur modeſtie relevée par mille agrémens auroit attendri les cœurs les plus inſenſibles, & leur éclat ſurpaſſoit celui des anges même; leur ſein étoit blanc, & ſentoit auſſi bon que le jaſmin; leurs ſourcils reſſembloient à des arcs bandés; leurs viſages étoient plus brillants que la lune; & leurs beaux cheveux flottoient négligemment ſur leurs épaules, dont la blancheur faiſoit honte à l'ivoire même, & que les anges auroient deſirées & enviées. Le ciel & la terre ſembloient, par leur profond ſilence, rendre hommage à ces beautés. Chacune de ces vierges portoit un flambeau plus blanc que la neige; & cette lumière ſervoit à diſtinguer tant de graces & de merveilles. Au milieu de ce divin cortége j'apperçus une princeſſe ſuperbement vêtue, dont la beauté ſurpaſſoit de beaucoup la magnificence; elle repandoit au loin l'éclat

le plus brillant. Les esprits célestes eurent honte d'eux-mêmes en la voyant; ses yeux étoient semblables à ceux d'un jeune cerf; elle avoit les cheveux aussi noirs qu'une Indienne, & le teint aussi blanc qu'une Grecque. Elle s'avança avec autant de graces que de majesté, & se plaça sur son trône d'or. Aussi-tôt elle détacha son voile, qui flottoit jusques-là sur ses épaules, & toutes les vierges qui la suivoient, semblables à des étoiles, se tinrent debout en présence de cette brillante lune; elles étoient uniquement occupées des ordres que pouvoit donner cette rose de beauté. Au premier desir qu'elle témoigna, elles dressèrent des tables qu'elles couvrirent de confitures; les plats d'or & d'argent parurent en un moment de tous côtés, & leur éclat étoit balancé par le cristal qui renfermoit les liqueurs, dont le brillant égaloit celui des diamans du Mogol. Quelques-unes des belles vierges s'empressoient à servir la princesse; les autres sembloient se disputer l'honneur de charmer ses oreilles par la musique la plus tendre & la plus mélodieuse. Elles avoient différens instrumens dont elles jouoient si parfaitement, que les anges mêmes brisèrent de jalousie leurs harpes dans le ciel. Cependant cette

reine des belles, cette tendre rose ne disoit pas un seul mot ; les vins exquis & le son des instrumens furent pendant quelque temps son unique plaisir. Enfin elle leva ses beaux yeux, & s'adressant à une des vierges de sa suite, elle lui dit avec un son de voix délicieux : Allez promptement parcourir ce jardin; si vous y trouvez quelqu'étranger, conduisez-le devant moi. La belle vierge, après avoir salué profondément la princesse, quitte sa place, & parcourt le jardin, comme un vent léger qui donne la vie aux fruits. Elle fit plusieurs tours inutiles; mais enfin elle me trouva au pied du peuplier que je n'avois point quitté. Elle s'approcha de moi, & me dit en me saluant : Levez-vous, étranger, la princesse vous demande ; je lui obéis sur le champ, je la suivis, & j'arrivai promptement devant le trône de la princesse. Je l'assurai que je me trouverois heureux d'être le dernier de ses esclaves; ensuite, croisant mes bras sur mon estomac, je demeurai debout devant cette divine beauté. J'osois la regarder; & l'étonnement que ses charmes m'avoit causé me mettoit hors de moi-même. La princesse ne fut pas long-temps sans m'adresser la parole avec une douceur infinie, & sans me donner toutes

les marques de politeſſe & d'amitié, en me diſant : Prenez place ſur le ſopha ; raſſurez-vous : nous ne mépriſons point les étrangers qui ont autant de politeſſe, & qui paroiſſent avoir autant d'eſprit que vous en montrez. Son diſcours me parut ſi ſincère que je lui obéis. Alors elle me fit préſenter un vaſe rempli d'une liqueur ſi délicieuſe, que je me ſentis un homme nouveau auſſi-tôt que je l'eus avalée. Ainſi j'oubliai ſans peine toutes les impreſſions triſtes que l'on m'avoit données pour m'empêcher de voir un ſi beau lieu. La princeſſe fit recommencer la muſique ; les muſiciennes ſe placèrent autour d'elle ; leurs flutes & leurs timbales m'obligèrent à les interrompre à tous momens par mes applaudiſſemens ; leurs *rébals* inſpiroient la tendreſſe, & leurs harpes ſembloient inviter à une amitié mutuelle ; pendant ce temps deux jeunes eſclaves faiſoient paſſer à la ronde des coupes d'or remplies de vins exquis. Et bien-tôt après ces beautés ſe levèrent & dansèrent avec autant de graces & de préciſion qu'elles en avoient mis dans leur muſique. Tantôt elles interrompoient leurs pas en buvant à la ſanté l'une de l'autre ; & tantôt en ſe donnant mille baiſers tendres & voluptueux. Le vin leur

donna bientôt une agréable rougeur, qui les embelliſſoit, & qui relevoit encore la blancheur de leur ſein. La tête de ces belles vierges étoit ornée de bonnets mollement panchés ſur leurs oreilles : & ſans-ceſſe elles ſe donnoient ou recevoient mille baiſers d'amitié. La joie & les plaiſirs ſembloient avoir établi une éternelle demeure dans leurs cœurs ; elles rempliſſoient l'air de tous les ſons qui peuvent marquer la joie & la volupté, & malgré leurs plaiſirs, elles me témoignoient ſans ceſſe par leurs regards celui qu'elles avoient de me voir.

Cependant, la reine des belles me regardant avec bonté, me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je répondis d'une façon qui parut la ſatisfaire. Elle voulut ſavoir mon nom & mon pays ; je ne lui cachai rien. Elle me demanda par quelle raiſon je m'étois livré à tenter cette aventure. Je lui avouai combien le derviche avoit excité ma curioſité par ſon récit, & que depuis ce temps le monde m'étoit devenu inſipide, ſans avoir pu réſiſter à l'envie de juger par moi-même d'une choſe qui faiſoit de ſi grandes impreſſions ſur ceux qui en avoient été témoins. Mais ce qui m'étonne, ajoutai-je, c'eſt ſon ſilence ſur un objet auſſi admirable & auſſi ſurprenant

que vous, belle princesse. Je n'en suis point étonnée, me répondit-elle; presque tous ceux qui viennent ici sont enchantés par les plaisirs de la table, ou de la musique, ou de la danse, ou bien enfin par la beauté de mes esclaves. De plus, croyez-vous que je daigne les entretenir? Je la remerciai d'une préférence aussi flatteuse; je l'assurai que je voudrois employer toute ma vie à la servir & à l'adorer; & je remarquai que ces protestations la faisoient tomber dans la rêverie. Prenez part aux plaisirs que l'on goûte ici, me dit-elle, & souvenez-vous de moi, si jamais nous sommes séparés. Comment, reine de beauté, pourrois-je vous oublier, pendant que tant de gens indignes de vous soupirent & gémissent d'en être éloignés? Ce n'est pas moi qu'ils regrettent, me dit-elle; je vous le répète encore, & je ne leur en fais point mauvais gré; ce sont les plaisirs. Comment peut-on les séparer de vous, repris-je avec vivacité? N'êtes-vous pas tous les plaisirs ensemble? Vous m'en dites trop pour persuader, reprit la princesse: nous nous verrons demain; cet agréable jardin est destiné pour ma promenade & pour mes soupers. Toutes les vierges que vous voyez sont à mon service, & vous pouvez dispo-

ſer librement de celles qui vous plairont le plus. Je voulus refuſer une propoſition qui déplaiſoit à mon cœur, & qui s'oppoſoit ſi fort aux ſentimens qu'elle m'avoit inſpirés; je lui témoignai par les plus tendres regards combien elle m'avoit enflammé. Contentez-vous, me dit-elle, de ce que j'ai fait pour vous; n'ayez aucune impatience, & ſoyez bien perſuadé que ſi vous vous laiſſez jamais emporter à des deſirs immodérés, vous en ſerez la triſte victime. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, dans la crainte de perdre ce qu'elle m'accordoit. Je vous répète encore, me dit-elle, que je vous abandonne toutes les vierges qui ſont à mon ſervice; choiſiſſez hardiment; modérez avec elles ce feu qui vous embrâſe; il vous eſt même ordonné de vous en ſervir; c'eſt une loi qui vous eſt néceſſairement impoſée, puiſque vous vous trouvez ici. Alors mon imagination ſe remplit de tous les plaiſirs dont j'eſpérois bientôt éprouver la réalité; mon cœur étoit plongé dans une mer de plaiſirs & de joie. La princeſſe ſe retira, & toutes les vierges de ſa ſuite, ſemblables aux pleïades, la ſuivirent; mais celle dont elle m'avoit ordonné de faire choix demeura. Je lui donnai la main; nous nous couchâmes ſur le ſopha,

& nous y paſsâmes la nuit au milieu des plaiſirs, en buvant à longs traits l'eau du bonheur & de la vie ; mais toutes ces délices n'enyvroient point mon ame ; l'idée de la princeſſe m'occupoit pleinement. Quand le ſoleil parut ſur l'horiſon, & qu'il commença à dorer les montagnes, la beauté qui venoit de parfumer mon ame de l'odeur agréable de la volupté, me dit en me quittant : Nous nous reverrons ce ſoir, ſi vous me choiſiſſez. Je n'eus pas le temps de lui répondre ; elle prit ſa courſe, & s'éloigna. L'idée de revoir la princeſſe ne me quitta point de tout le jour ; je le paſſai ſeul aſſis au bord d'un des canaux, ſans autre conſolation que celle d'un vin exquis, & d'une promenade délicieuſe. Je me livrai à toutes les eſpérances que les idées de la veille me donnoient pour le ſoir, & ces idées ſe préſentoient à mon eſprit avec autant de variété & de rapidité que les eaux du ruiſſeau dont le murmure m'entretenoit ſans m'occuper. Mon cœur ſembloit quelquefois toucher au moment du bonheur ; quelquefois il s'en trouvoit éloigné, & prévoyoit toujours avec crainte des obſtacles inſurmontables. Grand Dieu ! me diſois-je à moi-même, je ſuis arrivé au port de la félicité ; j'ai trouvé ſans

peine le grand trésor. Mais hélas ! je n'en ai pas bien profité; je n'ai peut-être goûté cette source abondante de vin, que comme une eau commune & sans goût ; mille pensées agitoient sans-cesse mon esprit. Enfin à force de compter les momens, & de me recommander une patience qui ne venoit point ; la nuit arriva, & je vis paroître les flambeaux dont la lumière brillante devoit éclairer tout le monde. Je me sentis hors de moi, en appercevant la reine des belles, précédée de sa charmante cour, & j'allai promptement me jeter à ses pieds. Cette beauté divine me témoigna plus de bonté & de tendresse que la veille; elle voulut absolument me faire asseoir sur son trône à ses côtés, & je fus obligé de lui obéir. On dressa les tables, on présenta des coupes, & la reine des belles but elle-même à ma santé. Cette nouvelle faveur me fit aussitôt prosterner à ses pieds; & l'amour qui m'enflammoit, ne pouvant plus se contenir, je la conjurai de me donner sa main, pour éteindre par cette eau le feu qui s'étoit enflammé dans mon cœur. Alors cette aimable princesse jetant sur moi un regard plein de feu, accompagné d'un sourire agréable, me témoigna par un éloquent silence, qu'elle

ne me voyoit point avec indifférence. En même temps elle me donna sa joue à baiser. Je la trouvai semée de lys & de roses; & n'étant plus maître de mes transports, je me jetai sur elle en baisant non-seulement ses joues, mais encore ses lèvres plus rouges que du corail. Un aussi grand bonheur ne me laissa plus aucun usage de la raison; je disois sans honte & sans retenue tout ce qu'un amour & des desirs sans bornes me pouvoient inspirer. Reine des amoureux, lui disois-je, que vous êtes bienfaisante pour un étranger qui n'est pas plus digne que je le suis de vos bontés! Mais, que dis-je? Je vous appelle bienfaisante, tandis que vous êtes le bienfait même. Peut-être encore je m'exprime trop foiblement. Qui êtes-vous donc, belle des belles? Etes-vous un ange, ou un esprit céleste? Etes-vous un soleil, ou l'étoile brillante du firmament? Satisfaites, je vous conjure, une curiosité si bien fondée. La princesse, alors, en levant la tête avec toutes les grâces & les agrémens possibles, me dit: N'abusez point, je vous conjure, de mes bontés. Non, belle reine; est-ce en abuser que de les ressentir & de les mériter? Alors, elle me donna sa main droite: & me regardant avec un visage plein de

douceur & de charmes; elle me passa la gauche sur le col, en me disant: vous me plaisez; mais soyez toujours modéré avec moi. Alors on nous apporta des vins délicieux & les mets les plus recherchés; les verres de crystal ressembloient à des Narcisses; on les fit passer à la ronde; ils animèrent la joie dans tous les cœurs de ces soleils de beauté. Elles se couvrirent de précieux caftans, & formèrent des cœurs de danses & de chants, & les musiciennes firent entendre des airs charmans par eux-mêmes & par leur variété. Ces belles vierges, qui buvoient abondamment, furent bientôt enflammées, & perdirent enfin la force & la raison. Elles se retirèrent à l'écart pour prendre quelque repos. La reine des belles étant demeurée seule avec moi, me prodigua mille baisers. Voilà une belle occasion, disois-je en moi-même; j'ai su me retenir hier, j'ai obéi; on veut récompenser ma patience. Cette espérance, dont mon esprit étoit flatté, me fit recommencer mes instances. Je me jetai encore à ses pieds; je les embrassai tendrement; j'accompagnai ces muettes protestations d'amour de mille soupirs ardens; bientôt je ne me reconnus plus; cependant, rompant à la fin ce cruel

silence. Ah : s'il se pouvoit, lui dis-je, avec un transport furieux d'amour, s'il se pouvoit, belle reine, que je misse cœur sur cœur, ame sur ame ; si je pouvois enfin jouir de vous librement, que je.... J'en aurois dit beaucoup davantage ; mais elle me coupa la parole. Est-ce ainsi, me dit-elle, ingrat que vous êtes, que vous remplissez vos engagemens, & que vous répondez à la façon dont je vous distingue ? Quelle confiance puis-je prendre en vous ? Quelle assurance puis-je avoir de votre réserve & de votre obéissance ? Je vous ai choisi pour être mon ami ; je vous ai comblé d'attentions & de complaisances ; cependant vous êtes assez cruel pour attenter à mon honneur : mes baisers & mes caresses sont-ils trop peu pour vous ? Je lui répondis aussitôt : beauté sans pareille, divinité du monde, regardez le triste état où m'a réduit le feu qui me dévore ; je ne soupire qu'après l'heureux moment où je boirai cette eau délicieuse dont vous êtes la source. Le glaive de douleur, ou plutôt le trait empoisonné de l'amour, a fait une blessure incurable dans mon cœur. Vous êtes l'eau de Zulal (1) ; quel est le malade qui ne fût

(1) Zulal signifie de l'eau douce, claire & délicate, telle qu'on la boit dans le paradis.

guéri à l'inſtant, en buvant de cette eau? Enfin, quel eſt celui qui, brûlé d'une ſoif ardente, ayant dans la main une goutte de vin, préféreroit de ſe laiſſer conſumer, au plaiſir de la boire? La princeſſe ne me laiſſant pas le temps de continuer, me dit d'un air irrité : vous êtes un indiſcret; vous êtes un inſenſé, qui ne connoiſſez pas le prix de mes bienfaits; vous refuſez la conſolation que je cherche à vous donner, pour modérer votre impatience, dans l'eſpérance de vous conſerver auſſi long-temps que je pourrai. Je vous livre mes vierges, pour appaiſer le feu dévorant qui brûle votre cœur, & qui tourmente votre eſprit; elles ont toutes un teint plus blanc que la neige; leur bouche eſt vermeille; leurs lèvres reſſemblent à du corail; l'éclat de leurs dents, comme un beau fil de perles, eſt encore relevé par celui de leurs yeux plus brillans que les aſtres; cependant vous êtes inſenſible à leurs beautés? & vous n'avez aucun égard pour tout ce que j'exige de vous! beauté raviſſante, maîtreſſe univerſelle des cœurs, lui répondis-je tendrement, ſoyez perſuadée que je ſuis plus reconnoiſſant qu'on ne le peut être des bienfaits dont vous m'avez comblé; mais je ne puis m'empêcher de vous

aimer & de vous adorer. Vous daignez me rappeler le souvenir des belles vierges que vous m'avez offertes ; mais les étoiles peuvent-elles se comparer au soleil ? Les saints peuvent-ils entrer en aucune comparaison avec les esprits célestes & éternels ? Non, charmante enchanteresse des cœurs ; non, je vous l'avoue, je fais plus de cas d'une de vos paupières, que de toutes ces beautés ensemble. Celui qui a vu le jardin de votre beauté ne doit plus souhaiter de boire de l'eau du doux Keuser (1). Pauvre & triste que j'étois, je suis venu me réfugier auprès de ma princesse & de ma reine ; tout étranger que je suis, j'ai le bonheur de jouir du cœur de ma charmante reine. Beauté sans pareille, amante bienfaisante, tout ce que je posséde je le tiens de votre bonté ; vous êtes maîtresse de mon cœur ; je suis un malheureux étranger ; ordonnez de mon sort ; tout ce que vous déciderez,..... Mais, hélas ! m'est-il donc impossible de mériter de vous les sublimes faveurs ? La princesse prenant alors la parole, me dit en soupirant : Quel funeste desir ! Vous êtes le plus infor-

(1) C'est un des fleuves du paradis de Mahomet ; son eau est plus blanche & plus douce que le lait.

tuné de tous les hommes! A quelle erreur votre cœur se laisse-t-il emporter? Vous m'aimez, dites-vous; pourquoi donc vous opposez-vous à mes desseins? Pourquoi voulez-vous semer ainsi dans une terre stérile & ingrate? Tout en moi est à votre disposition; je ne réserve qu'une chose, que vous ne pouvez pas raisonnablement exiger, & que je ne puis vous accorder sans honte: Fuyez plutôt; évitez-moi, ou vous êtes le plus insensé de tous les hommes; cessez de me demander ce que je ne puis vous accorder; craignez de goûter un plaisir d'un moment, le reste de votre vie ne seroit plus qu'un continuel enchaînement de malheurs & de chagrins. En disant ces mots elle me jeta tendrement ses beaux bras au col, en me conjurant d'oublier ce qui devoit faire le malheur de ma vie. Je voulus encore lui représenter l'état violent de mes desirs, & lui faire quelques instances; mais elle me répondit toujours d'une manière si déterminée, que j'étois hors d'état de lui répondre; elle me donnoit des espérances pour l'avenir; elle l'embellissoit par l'idée de l'accomplissement de mes desirs. Enfin m'ayant rendu le plus amoureux de tous les hommes, elle prit la main d'une de ses vierges,

qu'elle appela, la mit dans la mienne, & ſe retira p ur aller goûter les douceurs du ſommeil, en me recommandant de me conſoler de ſon abſence avec ce charmant objet. Je paſſai le reſte de la nuit avec cette belle eſclave, & je goûtai par pure obéiſſance les plaiſirs inſipides que peut goûter un cœur véritablement épris d'un autre objet. Je voulus même redoubler mes careſſes, pour être plus en état d'obéir le lendemain à la princeſſe.

Au lever du ſoleil, cette belle vierge, qui auroit mérité d'être aimée pour elle-même, prit congé de moi, & diſparut comme celle de la veille, pour rejoindre ſes compagnes, & courut avec la légéreté d'un vent impétueux qui ne fait que paſſer. Je me trouvai donc encore ſeul dans ce jardin, dont la ſolitude me parut plus inſupportable. Différentes penſées m'occupèrent; mais elles avoient toutes la princeſſe pour objet. Je l'ai trop tourmentée par mes prières & mes inſtances, diſois-je; ce beau cyprès ne voudra plus revenir dans ce jardin. Auſſitôt, d'autres idées ſuccédant à celles-ci, je me flattois qu'elle ne me réduiſoit à un auſſi triſte état, que pour éprouver la tendreſſe & la ſincérité de mon amour. Grand Dieu! peut-elle en

douter, m'écriois-je auſſitôt ? Mais que dis-je, reprenois-je à l'inſtant, je cherche à me faire de vaines illuſions : elle ne m'a point trouvé aſſez tendre, j'ai paru peut-être trop ſenſible aux vins délicieux qu'elle m'a fait offrir ; je devois mépriſer les eſclaves qu'elle m'a données ; elle doit me regarder comme un homme emporté par les plaiſirs des ſens. Sans doute elle s'oppoſera à tout ce que je pourrai lui demander ; elle fera plus, elle s'éloignera de moi, & je ne la verrai jamais. Je me ſuis abuſé ; ce qui étoit d'or je l'ai rendu d'argent. Je me ſuis laiſſé tromper par les fauſſes careſſes de cette cruelle. J'ai cru lui plaire ; que n'ai-je point penſé de ſa conſtance ? Mais hélas ! le poiſon de ſa vue me fera mourir. Alors je me frappois la tête, en maudiſſant le jour où je m'étois abandonné à un amour ſi funeſte, & je me faiſois les reproches les plus amers. Ce fut ainſi que je paſſai cette ſeconde journée. Et quand le ciel fut éclairé de ſes brillantes étoiles, j'apperçus les belles ſuivantes de la princeſſe qui s'avançoient à l'ordinaire dans le jardin avec leurs flambeaux. La reine de beauté paroiſſoit au milieu d'elles, comme un cyprès élevé, qui, portant ſa tête ſuperbe jusqu'aux nues, domine ſur les autres qui,

l'environnent. Alors le feu de l'amour recommençant à m'embrâser avec plus de force que jamais, je me jetai à ses pieds avec autant de précipitation qu'un torrent rapide qui tombe du haut d'un rocher. Elle parut touchée de mon empressement : & m'aidant à me relever avec un air de complaisance & d'amitié, elle me donna la main, & me plaçant encore sur son trône à ses côtés, elle ordonna, selon la coutume, que l'on préparât le festin. Les tables furent aussitôt dressées & servies; les danses, les chants & le concert d'instrumens se firent encore entendre; le vin commençoit déjà à animer toutes les vierges, & à repolir le miroir de leurs cœurs, que les chagrins pouvoient avoir ternis, lorsque la reine de beauté leur ordonna de s'aller reposer. Ainsi, me trouvant seul avec elle, je ne fus pas long-temps sans recommencer mes caresses & mes instances, en répandant des larmes que l'amour seul étoit capable de faire verser. Je me souviens même que je lui dis avec toute la tendresse & la soumission possible : O soleil éclatant, ô mer de beauté, quel mal peut faire une fourmi dans une grande quantité de sucre? Quel dommage peut causer une abeille dans un parterre de fleurs? J'étois

mort ſans vous; vous m'avéz reſſuſcité par l'eau de la vie. Voudriez-vous à préſent me plonger dans le cœur le glaive du déſeſpoir? Vous m'avez élevé juſqu'au ciel par la bonté avec laquelle vous m'avez reçu; & vous oppoſez à préſent à tout l'empreſſement imaginable, à tous les déſirs les plus vifs, un refus qui m'abaiſſe juſqu'au centre de la terre. Je vous conjure par l'hoſpitalité que vous avez ſi généreuſement exercée à mon égard, de me faire arriver au comble de mon bonheur. Pourquoi, me répondit-elle, votre impatience vous fait-elle courir à votre perte? Quelqu'un qui en uſe avec vous comme je fais, qui ne vous a encore rien refuſé, pourroit-il vous faire une pareille injuſtice, pourroit-il même vous cauſer la peine la plus légère, s'il ne s'y trouvoit obligé? Un jour vous obtiendrez ce que vous avez tort de me demander aujourd'hui; je vous en donne ma parole; votre amour ne peut être encore ſatisfait avec moi. O beauté ſans pareille, m'écriai-je en ſoupirant, le temps eſt inconſtant; les jours & les nuits ne ſont pas toujours les mêmes, & la fortune eſt bien changeante. Quand on a tant d'eſprit que vous en avez, on doit ſentir que la plus grande folie eſt celle de laiſſer

échapper une occasion favorable ! Pourriez-vous révoquer la parole que vous m'avez donnée ? Non, vous n'êtes pas capable de me tromper. Pourquoi donc la retarder ? Pourquoi, charmante reine, ne la pas exécuter cette nuit ? Pourquoi vous excuser plus long-temps, & me proposer des retardemens dont je ne puis comprendre les motifs ? Le temps est comme un vent impétueux qui peut détruire en un moment la moisson de mon amour. Que deviendrois-je, si mon bonheur & si mes espérances s'évanouissoient ? Je ne puis souffrir la vue de vos esclaves ; vous seule m'avez captivé ; ayez pitié de l'état auquel vous m'avez réduit ; accordez-moi le plaisir que j'ai tant d'envie de goûter. Je ne puis plus me contenir ; ma patience est à bout ; j'ai trop souvent manqué une si belle occasion ; je ne ferai pas la même faute aujourd'hui, & je satisferai ma passion, quoiqu'il m'en puisse arriver. Ses prières & sa résistance furent inutiles ; en dussai-je mourir, je voulois posséder ce charmant trésor.

Cette beauté, qui s'apperçut aisément de l'état où la passion me réduisoit, & qui voyoit qu'il ne lui étoit pas aisé de m'échapper, consentoit un moment par crainte, &

me refuſoit un inſtant après, par pudeur. Mais rien ne me détournoit de mon deſſein; je voulois abſolument éteindre le feu dont j'étois dévoré. Une ſi grande opiniâtreté irrita cependant la princeſſe; une rougeur mêlée de colère & de pudeur lui monta au viſage, & elle me dit : Hé bien, vous ſerez content : du moins ne me faites aucune violence; je ne m'oppoſe plus à tout ce que vous déſirez. Mais je ne vous demande qu'une grâce, c'eſt de fermer les yeux, pendant que je vous ouvrirai la porte du tréſor où vous allez puiſer les richeſſes de l'amour. Perſonne n'en a été ni n'en ſera le maître que vous. Ces mots flatteurs & ſi doux m'engagèrent à couvrir ma tête du pan de ma robe, je fermai les yeux comme je l'avois promis; & réfléchiſſant au bonheur que j'allois goûter, je me croyois le plus heureux de tous les hommes. La princeſſe me dit, d'un air triſte, que j'eſpérai bientôt lui faire oublier : Ouvrez les yeux; je lui obéis avec tranſport; & je me trouve dans la funeſte corbeille qui m'avoit apporté. La douleur & la rage s'emparèrent de mes ſens; je perdis la raiſon; je m'évanouis; je retrouvai mes eſprits. Cependant la corbeille s'éleva dans les airs, & me rapporta

dans les ruines où je l'avois trouvée. Je voulus quitter ces funestes objets, en faisant toutes les imprécations imaginables contre le ciel & contre ma destinée. Mais je fus très-étonné de retrouver le jeune marchand, qui étoit venu m'attendre tous les jours, se doutant bien de mon malheur; mes entrailles s'émurent à sa vue; & mes yeux devinrent semblables à la mer agitée par les vents les plus impétueux. Ce véritable ami me dit en se frappant la poitrine: O prince infortuné, qu'une noire mélancolie dévore à présent, quand je vous aurois entretenu pendant l'espace de mille ans de ce que vous venez de voir, convenez que je ne vous aurois point instruit, & que je n'aurois fait qu'animer encore plus votre curiosité? Vous avez eu la fatale témérité d'en juger par vous-même; vous l'avez vu; & votre cœur est à présent percé de la plus vive douleur. Mais souvenez-vous que vous l'avez voulu, & que vous l'avez même exigé. Je ne lui répliquai que par mes soupirs & par mes larmes, & ne pouvant soutenir sa vue, je repris le chemin de la ville; il ne voulut point m'abandonner. Je me couvris aussitôt des habits les plus lugubres; je voulois m'aller présenter tous les jours à la corbeille;

corbeille ; mais ce tendre ami m'assura qu'elle seroit toujours immobile pour moi, & que jamais plus elle ne recevoit ceux qu'elle avoit porté une fois. N'imitez point, continua-t-il, la folie de tous ceux que vous voyez dans la ville, & qui ne peuvent s'en éloigner; cherchez bien plutôt à vous consoler, ou du moins à trouver quelque dissipation, soit en voyageant, soit en retournant dans le sein de votre famille, en vous appliquant au gouvernement de vos états.

Frappé de ses raisons, & la corbeille me refusant toujours, comme il me l'avoit prédit, je le quittai, après l'avoir embrassé mille fois, & je suis revenu ici, où vous avez été témoin de la douleur que j'ai conservée dans mon cœur, & qui ne peut finir qu'avec ma vie.

Quand le roi Kemsarai eut fini son histoire, la belle Zahidé qui en étoit infiniment touchée, lui dit : consolez-vous, prince, quelques singuliers que soient vos malheurs, je ne les crois pas sans remède. Prenez, croyez-moi, beaucoup de patience, à l'exemple de l'oiseau rusé, qui dit que quand une fois il est pris, il est inutile de se débattre : mais qu'avec la patience il peut s'en délivrer. Vous cherchez à me flatter ;

reprit le roi en soupirant; mais je ne la verrai plus, cette belle lune du monde. Alors un torrent de larmes coula de ses yeux avec plus d'abondance que jamais. Quand Zahidé eut laissé sa douleur s'épancher pendant quelque temps : Promettez-moi du moins, poursuivit-elle, de ne point attenter sur vos jours pendant le temps d'une absence qui m'est essentielle pour exécuter un projet que je crois nécessaire à votre situation; mon amitié pour vous ne voit rien d'impossible; tout ce que vous m'avez conté n'est pas naturel; je saurai déchirer les voiles qui nous cachent la vérité; j'y ferai du moins mes efforts; & si je ne puis vous éclaircir, ni diminuer votre tristesse, loin de condamner votre désespoir, je serai la première, je vous le jure par le grand prophète, à vous approuver, & à vous donner les moyens de finir une aussi triste vie. Hélas! lui répondit le roi, d'une voix entrecoupée de sanglots, je perdrai la consolation d'une sœur chérie; je n'aurai point celle de mourir dans ses bras; voilà tout ce que son zèle & son amitié produiront. Que savez-vous, lui répliqua-t-elle, si vos yeux n'ont point été trompés? Si quelque génie jaloux de votre bonheur ne vous a point abusé? Qui sait

encore si vous n'auriez fait aucune impression sur le cœur de cette belle princesse ? Hélas ! dit le roi, ce bonheur ne peut être réservé pour un mortel ; je ne puis y prétendre ; & sans doute j'ai vu une des houris du saint prophète ; le feu de la séparation dont je suis continuellement dévoré, en est une preuve assurée. L'oiseau de l'espérance habite toujours dans le cœur d'un homme amoureux ; Zahidé parla si bien au roi, qu'il lui promit de ne point attenter sur ses jours, & même de se conserver pour la voir encore avant que de terminer une vie si cruelle & si languissante. Alors elle prépara tout pour son départ, & Kemsarai lui dit en l'embrassant : Puisse l'étoile du bonheur suivre par-tout vos pas ! Mais le cœur de la princesse étoit si fort plongé dans l'amertume, qu'elle n'eut pas la force de parler.

Elle s'informa avec tant d'exactitude de la situation de la ville de Medhouchan, qu'elle y arriva sans obstacle, d'autant plus qu'elle déguisa son sexe, qu'elle noircit son teint, qu'elle cacha ses beaux cheveux sous un Turban, & qu'en un mot elle ne laissa paroître en aucune façon la beauté dont le Ciel l'avoit ornée. Elle trouva les choses conformes au récit du roi son frère, elle demanda au pre-

mier homme vêtu de deuil, qu'elle rencontra, le chemin de la corbeille. Mais il ne lui répondit qùe par un ſoupir; elle s'apperçut qu'il ſortoit de la ville, elle le ſuivit, & bientôt elle arriva dans les ruines, qu'elle trouva remplies d'une vingtaine d'hommes vêtus de noir, qui faiſoient d'inutiles efforts pour s'y placer; la corbeille la reçut dès qu'elle ſe préſenta; elle y entra avec vivacité, & fut enlevée comme un éclair, au milieu des cris & des regrêts de ceux qui ſe préſentoient vainement. Elle arriva dans le jardin de la princeſſe. Le récit qui lui en avoit été fait étoit ſi exact, qu'il lui fut aiſé de le reconnoître. Quand la nuit fut venue, & que les vierges eurent pris leurs places, on vint la chercher pour la conduire devant la princeſſe; elle fut frappée d'une beauté qui rendoit excuſable la triſte ſituation du roi ſon frère. Cependant elle remarqua de l'abattement ſur ſon viſage, de la triſteſſe dans ſes yeux, & une mélancolie dans toute ſa perſonne, qu'elle vouloit inutilement cacher. Elle lui fit un accueil honnête, mais froid & embarraſſé. Zahidé, dans le deſſein de ſatisfaire ſa curioſité, ſe crut obligée de lui témoigner les mêmes empreſſemens que ſi elle eût été ce qu'elle paroiſſoit:

l'intérêt qu'elle commençoit à sentir pour la princesse; l'attendrissement que lui causoit la situation de son frère; le desir qu'elle avoit de le servir; tous ces sentimens, mêlés de curiosité, lui donnèrent une vivacité qui trompa aisément une personne aussi indifférente que la princesse le paroissoit. Zahidé voulut ensuite prendre quelques libertés, & lui faire quelques caresses; mais elles lui furent refusées avec sévérité; les danses & la musique furent exécutées comme le roi les avoit vues; on servit les vins dans les coupes d'or avec profusion: & la princesse, empressée de finir le souper, offrit une de ses esclaves à Zahidé. Permettez-moi de la refuser, lui dit cette charmante fille; l'idée de votre beauté est trop présente à mon cœur, pour ne pas m'occuper jusqu'au moment où je pourrai vous revoir. Indépendamment de l'inutilité dont l'esclave lui pouvoit être, elle lui témoignoit cette délicatesse, pour démêler si son frère n'avoit point à se reprocher d'avoir accepté les esclaves qu'on lui avoit offertes. Mais la princesse lui répondit avec une inquiétude & une alarme qu'elle ne put cacher: Quoi! vous refusez une de ces belles vierges? C'est la seule chose, souveraine de beauté, reprit Zahidé,

que je puiſſe refuſer de toutes celles que vous daignerez offrir à votre eſclave. Ce refus n'eſt point admis ici, interrompit la princeſſe ; la loi qui vous permet d'y venir, continua-t-elle, vous oblige à faire choix d'une eſclave, & de paſſer la nuit avec elle ; ſans cela préparez-vous à nous quitter. Zahidé ſe rendit à cette menace : du moins, daignez en faire le choix vous-même, ame de mes penſées, ajouta-t-elle. Elles me ſont toutes égales, interrompit la princeſſe avec humeur, prenez la plus belle à vos yeux. Je voudrois, pourſuivit Zahidé, puiſqu'il faut abſolument en choiſir une, ou ceſſer de vous voir, connoître celle qui vous paroît la moins agréable, je lui donnerois la préférence, pour vous prouver l'impreſſion que vous avez faite ſur mon cœur. La princeſſe prenant alors un air d'impatience : Jamais étranger, dit-elle, n'a été ici du ſang froid & de l'importunité dont vous êtes : Prenez, vous dis-je, celle qui vous plaira ; mais prenez-en une. Zahidé voyant que ce détour ne produiſoit rien qui la pût inſtruire, donna la préférence à celle qui lui parut avoir la phiſionomie la plus vive, & par conſéquent avoir le plus d'eſprit. Belle Mouna, demeurez avec l'étranger, lui dit promptement la prin-

cesse en se retirant. Mouna & Zahidé se placèrent sur les sophas, & gardèrent quelque temps un très-profond silence. L'une attendoit avec impatience que l'on rendît à ses charmes le tribut qu'ils méritoient, & brûloit cependant de l'envie de faire des avances; & l'autre songeoit aux moyens de satisfaire sa curiosité. Enfin Mouna s'approcha d'elle, & voulut que ses caresses & ses baisers fussent le début de leur conversation & de leur connoissance. Zahidé y répondit avec une froideur qui surprit & affligea la vive & impatiente Mouna; suspendez vos bontés pour moi, reprit l'aimable Zahidé; donnez-moi le temps de les mériter, mais daignez m'apprendre auparavant ce que vous savez de la princesse & de la corbeille mystérieuse: Cher étranger, lui répondit-elle, qu'une chaîne de prospérités enchaîne tous les jours de ta vie! je voudrois pouvoir satisfaire ta curiosité. Crois-moi, satisfaisons plutôt les desirs de notre ame; ne contrains plus les tiens; laisse exhaler les miens, & profite d'une heureuse circonstance. Zahidé lui témoigna qu'il falloit auparavant qu'elle répondît à ses questions. Et Mouna reprenant la parole, lui dit avec impatience: Nous sommes gardées ici mes compagnes & moi, sans être

à portée de savoir ce que tu me demandes. Il y a six ans que je fus enlevée par des marchands d'esclaves. Ils me vendirent dans ce pays ; on me joignit à celles que tu viens de voir ; nous logeons dans un sérail séparé de celui de la princesse ; nous n'avons aucune communication avec elle, & nous ne la voyons jamais qu'à l'heure du souper, & le matin, quand, en quittant l'étranger, nous allons rendre compte devant elle & le roi, en présence du conseil, de tout ce qu'il nous a dit, c'est avec d'extrêmes précautions que des eunuques nous conduisent au palais, & nous ramènent dans notre habitation ordinaire ; il est défendu, sous peine de la vie, à qui que ce soit de nous parler & de nous répondre. Tu vois donc clairement, continua-t-elle, que ce récit ne méritoit pas d'interrompre les plaisirs que nous avons la liberté de goûter ; viens donc, soleil de ma pensée, dit-elle, en renouvellant ses caresses, avec des yeux animés par les desirs ; viens me combler de joie ; viens transporter mon ame. Zahidé, qui ne s'étoit jamais trouvée dans une pareille situation, lui dit ; ma chère Mouna, ta beauté & ta sensibilité séduiroient aisément mon cœur ; je rends justice à l'une & à l'autre, mais je suis hors d'état d'en

profiter. Qui t'en empêche, reprit Mouna avec autant de vivacité que d'inquiétude ? La beauté de la princeſſe a ſi fort enchaîné mon ame, pourſuivit la charmante Zahidé, elle eſt ſi prodigieuſement ſouveraine de mon cœur, que je ſuis incapable de m'abandonner à toute autre idée. Que je ſuis malheureuſe, s'écria la tendre Mouna, en fondant en larmes ! Que pourrois-je faire pour te plaire, ô le plus cruel de tous les hommes ? Ne déſeſpère de rien, belle Mouna ; je rendrai peut-être juſtice à tes charmes, laiſſe éclater ceux de ton eſprit ; ils ſont auſſi capables que les autres de faire impreſſion ſur le cœur. La princeſſe, toute belle qu'elle eſt, n'a peut-être pas autant de vivacité & d'agrémens. Elle eſt incomparable, lui répondit Mouna, en redoublant ſes larmes ; c'eſt un ſoleil de perfections ; il eſt vrai que depuis quelque temps ſa gaieté ne nous paroît plus la même, & qu'elle laiſſe entrevoir beaucoup d'inégalité dans ſon humeur. Il lui échappe des ſoupirs qu'elle s'efforce en vain de retenir ; ſes ſoupers ſont plus courts ; elle arrive plus tard dans le jardin, & ne paroît occupée que des moyens d'en ſortir ; en un mot, la douceur & la gaieté qui lui étoient naturelles ne nous animent plus dans nos

plaisirs. Mais depuis quel temps, lui demanda Zahidé, as-tu remarqué un aussi grand changement ? Depuis six mois ou environ, lui répondit-elle, qu'un étranger passa trois jours avec nous, ce qui ne leur est pas ordinaire; car souvent, dès la première nuit, ils nous sont enlevés. Zahidé l'ayant priée de lui dépeindre cet étranger; & Mouna lui ayant fait le portrait du roi son frère, celle-ci redoubla ses questions; & l'esclave, quoique très-impatiemment, poursuivit ainsi. Il tint apparemment meilleure compagnie à la princesse que tous les autres; car les bontés qu'elle eut pour lui furent plus étendues. Il avoit même succombé avec mes compagnes; par conséquent il auroit dû partir dès le même jour: mais la Princesse, qui goûtoit sans doute un grand plaisir à le voir, défendit aux esclaves qui passèrent les deux nuits avec lui, d'en convenir devant le roi son frère & son conseil. Il eut été heureux, si le troisième jour il avoit pu calmer le feu qui le dévoroit pour la princesse; mais il s'oublia, & sa témérité fut punie. Depuis ce temps nos cœurs sont couverts de surmé (1), & tous nos plaisirs se sont envolés.

(1) Surmé est une couleur noire, dont les Turques

avec lui ; nous ne pouvons eſpérer de le revoir ; & tout ce que nous avons à deſirer, c'eſt que ſon ſouvenir s'efface à jamais. Comment puis-je croire, reprit Zahidé, que la princeſſe ait conſervé à cet heureux étranger un ſouvenir auſſi vif ? Les plaiſirs de ce jardin de délices, & les bontés qu'elle a pour tous ceux que la corbeille conduit ſans-ceſſe à ſes genoux, s'oppoſent au récit que tu me fais. Il eſt aiſé de te répondre, reprit Mouna, il ne vient pas des étrangers tous les jours ici ; depuis quelque temps même ils ſont plus rares que jamais ; & la princeſſe n'avoit jamais autant ouvert le jardin de ſes bontés qu'à l'étranger dont tu me parois ſi occupé. Il eſt vrai qu'il méritoit tout ce qu'on pouvoit lui accorder ; mes compagnes qui ont paſſé les deux nuits avec lui, l'ont encore préſent à l'eſprit, elles en parlent ſans-ceſſe, & toi ſeul tu pourras parfumer mon ame d'une ſemblable odeur, ſi tu réponds à mes deſirs. Continue ton récit, interrompit Zahidé ; la princeſſe n'avoit donc jamais témoigné tant de bontés à aucun autre étranger ? Non, ſans doute, reprit Mouna ; elle ſe conten-

---

ſe peignent ſouvent les ſourcils, & qui leur ſert d'allégorie pour la triſteſſe & le chagrin.

toit auparavant de montrer sa beauté, d'en admirer les effets comme un astre bienfaisant, de jeter ou de laisser tomber quelques regards de ses beaux yeux mourans, de permettre quelquefois que l'on bût à sa santé; mais elle accordoit rarement cette faveur; enfin elle disoit quelquefois un mot flatteur & obligeant. Depuis ce temps, elle a beaucoup retranché de ces faveurs, & tu peux en avoir jugé toi-même; du reste, sa beauté seule, ses grâces, son éclat, les vins exquis, les parfums, la danse, la musique, & la vue des vierges, dont un étranger peut disposer, enyvrent ordinairement d'amour & de desirs tous ceux qui se présentent. Le respect les a toujours retenus devant la princesse; mais ils ont tous succombés avec l'esclave qu'elle leur a ordonné d'emmener; ou bien ils se sont livrés avec trop d'excès aux vins délicieux qu'on leur présente avec profusion; dès ce moment nous ne les voyons plus: on assure même qu'ils deviennent inconsolables, & que le souvenir de ce jardin leur rend tous les plaisirs du monde insipides. Jusqu'ici j'avois eu peine à concevoir un pareil dégoût; mais je sens que ton absence me rendra bientôt ce séjour insupportable. Voilà tout ce que je sais, continua-t-elle, je te

le jure par le roi des génies. Tu veux donc te séparer de moi, & me perdre pour toujours, reprit alors Zahidé, & tu consens à ne plus me voir, puisque tu veux que je me rende à tes desirs. C'est ton sens froid qui me désespère, lui répondit la belle Mouna; je sens la raison de ce que tu me dis; mais comment fait-on pour être raisonnable quand on est en liberté avec un objet qui plaît? Je n'ai plus qu'une question à te faire, interrompit Zahidé. Quoi! tu me feras toujours des questions, s'écria douloureusement Mouna? & jamais tu ne me témoigneras de tendresse? Tu seras contente un jour de mes sentimens, lui répondit Zahidé; je ferai, je te le jure, tout ce qui sera en mon pouvoir. Et voyant que cette assurance calmoit un peu les esprits de la tendre Mouna; elle poursuivit ainsi: Tu me parois bien jeune pour être ici depuis six ans? J'avois douze ans, seigneur, quand j'y suis arrivée. Mais ce qui m'étonne moi-même, ajouta-t-elle, c'est qu'il ne s'est fait aucun changement dans toute ma personne. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature, interrompit Zahidé, tu ne parois en effet avoir que douze ans. Cependant le nombre prodigieux d'étrangers qui sont venus ici, & à qui on t'a livrée, auroient dû..... hélas!

si c'étoit un honneur desiré par mes compagnes d'être choisies, j'aurois été bien malheureuse; tu es le premier qui m'ait accordé une préférence que je ne m'attendois pas à trouver si cruelle: oui, cher sultan de mon cœur, elle sera le malheur de ma vie. Un secret pressentiment m'avoit sans doute empêché de la desirer jusqu'ici, cependant dès que je t'ai vu, tu m'en as fait naître l'envie. J'ai souhaité de baiser tes beaux yeux; j'ai eu envie de t'embrasser, & de ne jamais me séparer de toi. Les roses du parterre de ma vie ne sont point encore fanées; tu en conviens toi-même; pourquoi donc, cruel, m'accables-tu de rigueurs? Que diront mes compagnes? Comment paroîtrai-je devant elles, quand elles sauront les mépris dont tu m'accables? J'étois plus heureuse quand je n'avois pas été choisie, ajouta-t-elle en fondant en larmes. Console-toi, ma chère Mouna, reprit Zahidé avec une douceur infinie, je ne puis encore me résoudre à te quitter; avoue ingénuement à tes compagnes que je suis un homme perdu d'amour pour la princesse; ta vanité en aura moins à souffrir. Cependant je te promets de te rendre tendresse pour tendresse; si tu veux me rendre un service qui m'est essentiel. Que ne ferois-je point pour

mériter tes faveurs, lui répondit Mouna avec une tendresse mêlée de larmes? Il faut, poursuivit Zahidé, que tu cherches à pénétrer les raisons de la corbeille mystérieuse, & celles de l'accueil que la princesse paroît obligée de faire à tous ceux qu'elle conduit ici. Ce que j'ai vu; le peu que tu viens de m'apprendre; le mystère que l'on observe dans le compte que l'on rend au roi en présence de son conseil, tout me paroît cacher des vérités singulières; tu me rendras compte demain de ce que tu auras découvert, je te promets de ne point choisir d'autre esclave, ainsi nous aurons le temps de nous revoir. Si c'est un moyen de t'attendrir pour moi, lui dit alors la belle Mouna, sois assuré que je ferai mes efforts pour revenir instruite. Alors Zahidé se retira pour dormir sur un coin du sopha, & dit à Mouna de se placer à l'autre extrémité. Quoi! je ne dormirai pas même à tes côtés, s'écria Mouna, le cœur pénétré de douleur? Non, lui répondit Zahidé, les choses ne peuvent être autrement; il faut faire ce que je desire. Mouna fut donc obligée de lui obéir; mais elle passa toute la nuit dans les pleurs & dans les soupirs. Quand l'oiseau aux aîles d'or fut prêt à sortir de son heureux nid, avec tous les agrémens

de ſa beauté, elle s'arracha de ce lieu, non ſans avoir ſoulagé ſon cœur par un baiſer qu'elle donna à la belle Zahidé, qui ſe dégagea même avec beaucoup de peine de ſes embraſſemens. Cependant elle la conjura, en la quittant, de s'informer avec ſoin des choſes qu'elle vouloit ſavoir, & lui donna rendez-vous pour le ſoir.

Mouna s'éloigna avec peine de l'objet de ſon amour; & Zahidé ſe trouvant ſeule, s'abandonna à toutes les réflexions que tout ce qu'elle voyoit, & l'intérêt qu'elle prenoit à ſon frère, pouvoient lui cauſer. Elle parcourut les deux jardins; elle examina le pavillon du trône, dans l'eſpérance de faire quelque remarque dont elle pourroit profiter. Mais tous ſes ſoins furent inutiles; la porte qui ſervoit à la princeſſe pour entrer dans le jardin avec ſa cour, étoit grande & revêtue de marbre blanc, orné de bronzes dorés; elle étoit exactement fermée, & ne permettoit point que l'on vît à travers. Ce fut à conſidérer tous ces objets, & à faire toutes ces réflexions, que Zahidé paſſa cette ſeconde journée.

Quand la nuit fut venue, la princeſſe parut à ſon ordinaire, mais avec encore moins de gaieté que la veille. Zahidé courut à elle &

lui témoigna d'autant plus d'intérêt & de vivacité, qu'elle savoit la cause de son chagrin. La princesse lui dit, en répondant aux discours flatteurs qu'elle lui tint : quoi donc, étranger, c'est ainsi que vous reconnoissez toutes mes bontés ? Vous paroissez plein de douceur & de politesse ; vous cherchez à me séduire, cependant vos actions ne répondent point à votre extérieur. Que peut me reprocher la sultane de grandeur ? En quoi son esclave peut-il lui avoir déplu, s'écria la belle Zahidé en tombant à ses genoux ? Vous avez accablé mon esclave de mépris, reprit la princesse avec chagrin ; quel peut être le motif d'une semblable froideur ? L'amour que vous m'avez inspiré, lui répliqua tendrement Zahidé : oui, belle lune du monde, cet amour rend mon cœur incapable de tout ; la plus belle des houris me seroit à présent indifférente. Donnez-moi vos belles mains ; permettez-moi de soulager, en les baisant, le feu qui me dévore ; daignez prendre pitié d'un malheureux que vos rigueurs réduiront au tombeau. Plus la princesse étoit embarrassée, plus elle affectoit de paroître contente, plus elle vouloit témoigner de coquetterie, & plus Zahidé redoubloit d'expressions vives, de tendres

protestations & d'empressemens. Quand l'amour est maître du cœur, est-il possible d'être coquette ? la princesse donnoit donc sa main à Zahidé, lui disoit un mot tendre, ou la regardoit avec douceur ; mais son cœur lui reprochoit aussitôt une action qu'elle n'avoit pas même commise. Elle cherchoit à distraire Zahidé de son amour, en lui faisant remarquer un esclave, soit pour applaudir, soit pour critiquer sa danse, sa figure ou ses talens. Dans d'autres instans, elle se récrioit sur un morceau de la musique ou sur un couplet des paroles. Quelquefois Zahidé se prêtoit par pitié à ces détours & à ces faux-fuyans inspirés par l'amour. Elle en aimoit trop le motif, pour n'avoir pas cette complaisance. Cependant, pour se convaincre du bonheur de son frère, tantôt elle la remercioit de ses bontés ; tantôt elle expliquoit en sa faveur le discours ou le geste le plus indifférent ; & ces procédés mettoient la princesse au désespoir, d'autant que Zahidé avoit également refusé de se livrer à la séduction que les vins exquis qu'on lui présentoit sans cesse pouvoit lui causer ; c'étoit une ressource que la princesse avoit recommandée à ses esclaves de ne pas négliger. L'heure de se retirer étant venue,

la princeſſe propoſa, ſelon l'uſage, une nouvelle eſclave à l'étranger, mais il la refuſa, comme une inſulte. La princeſſe en fut alarmée; elle inſiſta ſur la loi, avec beaucoup d'aigreur, & Zahidé lui dit: ſultane de mon cœur, puiſque vous me forcez à choiſir encore une de vos eſclaves, je vous obéirai, quoiqu'elle me ſoit parfaitement inutile, je n'en prendrai point d'autre que la belle Mouna. La princeſſe alors ſe retira; mais elle appela Mouna, & lui dit, ſans pouvoir être entendue: ſi tu m'aimes, ma chère Mouna, emploie tous tes ſoins pour plaire à cet étranger; jamais nous n'en avons vu de plus importun; tu peux ſeule ſauver mes triſtes jours, ils ſont en tes mains. Mouna n'avoit pas beſoin de l'envie d'obliger ſa ſouveraine, pour déſirer de plaire au jeune étranger. Elle promit avec ſincérité à la princeſſe de ne rien négliger pour exécuter ſes ordres.

Quand Zahidé ſe vit ſeule avec Mouna: es-tu plus inſtruite que tu ne l'étois hier? hélas, non, lui répondit la tendre eſclave; mais je t'aime, & je n'ai rien oublié pour te ſatisfaire: dans le nombre de celles qui nous ſervent, nous avons une eſclave dont l'âge eſt ſi conſidérable, & la fidélité ſi con-

nue, qu'on lui permet de sortir, & d'aller quelquefois à la ville; c'est à elle que je me suis adressée pour te satisfaire; je l'ai priée de s'informer de ce que tu as envie de savoir. Voyant qu'elle n'en étoit instruite que très-imparfaitement, malgré le risque que nous courons l'une & l'autre, en faisant de pareilles recherches, l'amour que j'ai pour toi m'a rendue si éloquente; j'ai su si bien l'engager par de petits présens, qu'elle doit avoir été cet après-midi trouver une marchande de ses amies, qui vivoit dans une espèce de confidence avec la feue reine; elle m'a promis de l'engager à lui dire tout ce qu'elle peut savoir sur ce qui se passe ici. Voilà, cher étranger, ce que j'ai pu faire pour te contenter. Zahidé lui témoigna sa reconnoissance, & la força à prendre un écrain de diamans, pour récompenser, dit-elle, la vieille esclave & la marchande. Garde tes diamans, lui dit mille fois la tendre Mouna; quand ils pourroient me servir, valent-ils un baiser que rien ne t'empêche de me donner? une caresse que tu pourrois me faire? une tendresse que tu pourrois me témoigner? Pourquoi veux-tu diminuer l'obligation que tu peux m'avoir? Mais tu n'es qu'un ingrat. Parle, puis-je te montrer plus d'amour;

puis-je m'expofer à de plus grands dangers, pour adoucir la froideur & l'ingratitude de ton cœur? Rien ne peut égaler ma reconnoiffance, lui répondit Zahidé; mais tu vois bien que voulant être inftruit, je ne m'expoferai point à un départ précipité; ainfi je ne puis encore répondre à ton amour fans être bien éclairé fur le fecret de la corbeille, de la princeffe & du jardin : c'eft un parti pris; crois-moi donc, continua-t-elle, paffons la nuit comme nous avons fait celle d'hier. Quelqu'affligeante que cette propofition pût être pour la belle efclave, le ton décidé de Zahidé lui fit voir qu'il y falloit confentir; & ce temps deftiné pour les plaifirs, ce temps confacré par la liberté la plus complette, fut encore employé par elle dans les larmes, les foupirs & les fanglots. Mais quand la nuit ceffa d'attrifter l'univers, Zahidé, pour l'engager à ne rien négliger fur les éclairciffemens qu'elle lui avoit promis, l'appela pour lui donner un baifer d'amitié, auquel elle ne s'attendoit point, & qui la mit au comble de fes vœux.

Zahidé paffa la journée avec plus d'inquiétude qu'elle n'en avoit eu la veille; elle fentoit que malgré tous fes foins elle ne pouvoit éviter que la corbeille ne la re-

portât le lendemain à Medhouchan, ou que la tromperie ne fût reconnue. L'un & l'autre de ces événemens l'affligeoient également, puisqu'ils la mettoient dans la nécessité de s'éloigner, sans avoir rien découvert pour la consolation de son frère. Tout ce qu'elle put faire fut de s'abandonner à une espérance générale, & à la résolution de mettre à profit, suivant l'occasion, tout ce qu'elle pourroit apprendre la nuit suivante.

Enfin le soleil permit aux étoiles de paroître, & la princesse arriva plus troublée & plus inquiète qu'elle ne l'avoit encore été. Zahidé de son côté ayant l'esprit plus occupé, leur souper fut encore plus sérieux que les précédens. Les belles vierges se regardoient sans-cesse avec étonnement; les instans de silence qui survenoient fréquemment étoient absolument contre l'usage du jardin. Aussi, quand la princesse pouvoit s'en appercevoir, elle le rompoit tout d'un coup par le premier discours qui se présentoit, & qui n'étoit pas toujours digne de la justesse de son esprit. Zahidé, cependant qui vouloit soutenir le rôle qu'elle avoit commencé, lui dit: Eh quoi! belle reine de mes volontés, il semble que vous soyez plus contrainte avec moi que vous ne l'avez été les deux autres jours.

Pourquoi troublez-vous, par des inquiétudes, le bonheur que j'ai de voir la reine de mes pensées? Que puis-je dire, reprit la princesse, à un homme qui se dit mon amant & mon esclave, & qui cependant cherche à me déplaire? Moi! je cherche à vous déplaire, reprit Zahidé avec vivacité! Moi, qui donnerois ma vie pour un instant de vos plaisirs. Ce discours est ordinaire, interrompit la princesse; vous sentez aisément qu'il ne peut réparer le tort que vos procédés pour mon esclave vous font dans mon esprit. En un mot, continua-t-elle, si mon amant ne m'est pas soumis, que devrois-je en attendre, si j'avois le malheur de le voir mon mari? Croyez donc que je perdrai plutôt le jour, que de me soumettre à un homme sur lequel j'ai si peu d'empire, & qui dédaigne mes présens. Que vous êtes injuste, s'écria Zahidé...... Croyez-moi, vos plaintes sont inutiles; elles ne me persuaderont point, poursuivit la princesse en colère; choisissez une esclave, & séparons-nous; c'est le mieux que nous puissions faire. Zahidé la pria de vouloir bien encore lui laisser sa fidelle Mouna, & elle lui fut accordée, malgré l'étonnement que cette constance causoit à la troupe des vierges, & le peu d'espérance que la princesse en tira.

Quand les portes du jardin furent refermées, un empressement égal les engagea, l'une à faire des questions, & l'autre à y répondre : Bel étranger, lui dit Mouna, avec la vivacité du sentiment qui compte avoir réussi, l'amour m'a fait tout découvrir. Ah ! ma chère Mouna, que je t'ai d'obligation, interrompit Zahidé ! ces tendres mots payèrent l'esclave de toutes ses peines. Voici, dit-elle, ce que la vieille m'a rapporté ; & c'est, je crois, tout ce que nous en pourrons savoir.

Histoire de Gulsoum, & du roi des Génies.

Le roi de Medhouchan, père de la princesse Zoulouch & du prince Badanazer, qui règne aujourd'hui, mourut il y a dix ans ; & la belle Gulsoum, sa femme, gouverna ses états avec un conseil de visirs que le roi avoit établis avant sa mort, ses enfans étant encore trop jeunes pour se passer d'aussi sages précautions.

Gulsoum étoit belle & jeune encore : le bruit de sa beauté fut bientôt augmenté par la sagesse de son gouvernement, & l'attention avec laquelle elle s'appliqua toute entière

entière à l'éducation des princes ses enfans; car les vertus du cœur augmentent toujours les agrémens extérieurs. Le roi des génies fut instruit des perfections de cette reine; il douta long-temps que sa réputation ne fût exagérée. Pour en juger lui-même, il parut à sa cour; & l'admiration de sa vertu devint bientôt un amour effréné; mais plus il acquit de force, plus il causa son malheur. La reine avoit consacré une éternelle fidélité au roi son époux; & jamais le roi des génies n'en put obtenir que des marques de reconnoissance pour les offres de service qu'il lui faisoit sans-cesse, & pour toutes les attentions dont en quelque façon il l'accabloit à tous les instans. La reconnoissance seule est un mépris pour un amant: ainsi l'amour de ce roi redoutable se convertit bientôt en fureur. Il chercha long-temps ce qu'il pourroit faire pour se venger de l'indifférence de la reine, & résolut enfin de la punir d'une façon qui lui fût sensible, sans paroître cependant personnelle. Cette sage reine, remplie de tous les bons sentimens, avoit apporté tous ses soins pour former la princesse Zoulouch à toutes les vertus qu'elle avoit elle-même pratiquées; & le génie ne pouvant lui en ôter les principes & les premières impres-

fions, réfolut de la priver du moins des apparences, & d'affliger par ce moyen une mère tendre & vertueufe.

Pour exécuter fon deffein, il fit entendre à ceux qui compofoient le confeil, qu'il ne falloit jamais confentir que le royaume de Medhouchan fût partagé, ce que la reine Gulfoum feroit néceffairement par le mariage de la princeffe Zoulouch. Mais comme il n'eft pas de la bonne politique, ajouta-t-il, de retrancher tout d'un coup les priviléges & les ufages d'un pays, il faut attacher une fi grande difficulté, & tant d'apparences oppofées à l'idée que l'on a de la conduite d'une princeffe à marier, que jamais Zoulouch ne puiffe trouver aucun prince qui la veuille époufer. Et fi par hafard elle fait un mariage inégal, dès-lors le confeil fera en droit de s'oppofer à lui donner la moitié du royaume. Cependant, faifant réflexion qu'il n'étoit pas jufte qu'une jeune princeffe, & qui n'étoit coupable d'aucun crime, fût à plaindre, & vécût dans la trifteffe : il ajouta qu'il croyoit avoir imaginé les moyens de fatisfaire à tous les inconvéniens. Le confeil le remercia des bonnes intentions qu'il témoignoit pour la grandeur & la confervation de l'état, & le pria de lui faire

part de ſon projet en entier, dans la réſolution où il étoit de l'exécuter. Alors il leur propoſa de raſſembler les bals, les feſtins, & les belles eſclaves, dans un lieu de délices qu'il ſe chargeoit de faire bâtir; & pour la conſolation de la princeſſe & de ſa cour, il lui promit qu'elles ne s'appercevroient jamais, tant qu'elles habiteroient le jardin, d'aucune impreſſion des années, & qu'elles conſerveroient la fraîcheur, la jeuneſſe & la beauté qu'elles auroient au moment que le jardin ſeroit conſtruit. Ce n'eſt pas tout encore, continua-t-il, les étrangers ne ſeront jamais tranſportés que par une corbeille qui leur ſervira, ſoit en allant, ſoit en revenant. Elle ne ſe chargera jamais que de ceux qui ſe ſont déterminés par leur propre volonté, & jamais que d'un ſeul à la fois; & quand le précédent ſera de retour, toute autre voie que la corbeille ſera ſévérement interdite aux curieux, ajouta-t-il. Cependant, pour raſſurer encore la vertu de ceux qui compoſoient le conſeil, il promit que tous ceux qui ſuccomberoient aux charmes des eſclaves, ou ſe livreroient trop aux délices des vins que l'on ſerviroit, ſeroient auſſitôt remportés dans la corbeille; mais que cependant ils ne ſeroient pas traités avec au-

tant de sévérité que ceux qui manqueroient de respect à la princesse. Mouna, pour son intérêt particulier, s'étoit bien gardée de dire à Zahidé, que celui qui seroit assez réservé pour résister pendant trois jours aux épreuves du jardin, seroit en droit d'épouser la princesse Zoulouch. Ces conditions, poursuivit-elle, furent acceptées; le roi des génies eut bientôt mis toutes les choses dans l'état qu'elles ont paru à tes yeux; & pour attirer des étrangers, il fit dire dans la ville de Medhouchan, que l'on pouvoit se présenter à la corbeille, pour voir des choses nouvelles, & goûter des plaisirs singuliers. Une telle espérance eut bientôt rassemblé des curieux; aussi leur nombre seroit difficile à compter. Le génie, approuvé par le conseil, mit donc son projet en exécution; on arracha Zoulouch des bras de sa tendre mère, pour la conduire aux plaisirs de ce jardin; & Gulsoum fut pénétrée de douleur, en apprenant le détail des soupers de la princesse. Le roi des génies s'éloigna pour éviter les reproches dont elle vouloit l'accabler; elle témoigna son ressentiment à ceux qui composoient le conseil; mais ils en furent quittes pour alléguer l'intérêt de l'état; & cette sage reine voyant que son malheur

étoit ſans remède, ne put y ſurvivre, & mourut après avoir langui quelque temps. Le roi Badanazer, en montant ſur le trône, a approuvé & ſuit exactement une loi conforme à ſes intérêts; c'eſt ce qui oblige les eſclaves d'aller lui rendre compte tous les matins des procédés de l'étranger qui les a préférées. Voilà, ſeigneur, ajouta la tendre Mouna, tout ce que j'ai pu découvrir. Que tu peux aiſément me faire oublier le danger auquel mon indiſcrétion m'expoſe; tiens-moi la parole que tu m'as donnée : rends-moi heureuſe. Je voudrois le pouvoir, reprit Zahidé avec douceur. Qui t'en empêche, cruel, pourſuivit l'eſclave? Ne me parle plus de l'amour que tu reſſens pour la princeſſe; ſonge que tu ne la verras jamais. Le chagrin que tu ſentiras de ſon abſence me promet une vengeance qui ne peut, hélas, me ſatisfaire; je vois que tu cours à ton malheur; j'en ſuis pénétrée d'avance, moi qui donnerois mon ſang pour ton bonheur. Mais, lui répondit Zahidé, quelle certitude peux-tu me donner de la vérité de ton hiſtoire? Tu as de l'eſprit; qui me répondra que tu ne l'as point inventée pour m'engager à la reconnoiſſance? Achève, cruel, achève de m'accabler, inter-

rompit la tendre esclave, en versant un torrent de larmes; suppose moi des talens pour me noircir par des vices. Le véritable amour est incapable de mensonge; tu ne le connois point; tu n'aimes que ma peine, mais je saurai me venger. Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle! C'est donc envain, perfide, que pour te satisfaire, j'ai découvert un secret que je ne devois pas chercher à pénétrer; c'est envain que je l'ai trahi pour t'en instruire; je le vois, tu porteras la trahison jusqu'à découvrir à la princesse ce que je viens de t'apprendre, & tu verras mourir sans regrêt une fille qui t'adore: mais je saurai t'empêcher de la revoir. J'espérois que tu me donnerois au moins les derniers momens de ton séjour dans ce jardin, qui ne sera plus pour moi qu'un lieu d'horreur; un mot, si tu aimes la princesse, va te rendre aussi malheureux que moi; l'amour m'avoit engagée à t'en faire un mystère. Apprends donc que la princesse est à toi demain si tu la veux épouser, & si je veux te rendre justice. Mais plutôt que de consentir au bonheur de ma rivale, je saurai me parjurer. (De quoi l'amour excessif n'est-il pas capable!) Je vais déclarer devant toute la cour que tu as succombé cette

nuit; tu perdras la fortune à laquelle tu me ſacrifies; je ſervirai la princeſſe, qui craint plus que la mort de t'épouſer. Enfin, quoiqu'il puiſſe m'en coûter, tu ne triompheras point de mes malheurs; malgré ta froideur, j'aſſurerai avec joie que tu m'as rendu juſtice, & tu retourneras dans la corbeille, pour te livrer à la triſteſſe & aux regrets. Zahidé fut très-embarraſſée de ces menaces; le parti qu'elle avoit à prendre n'étoit pas aiſé. Que ſeroit-elle devenue ſi elle eût été obligée d'épouſer la princeſſe? Ainſi le peu d'eſpérance d'être utile à ſon frère, & la crainte de périr inutilement pour lui, lui firent regarder la vengeance que Mouna méditoit comme le ſeul moyen qui pût la tirer d'embarras en la renvoyant dans la corbeille. Tes réflexions me ſont-elles favorables, reprit Mouna, qui s'étoit apperçue de l'agitation de ſon eſprit? Non, lui répondit Zahidé, aucune de tes menaces ne m'a frappée; prenons quelque repos. Tu feras tout ce qui te conviendra, lui dit-elle avec fierté; je ne te crains point. Mouna, pénétrée d'une auſſi grande conſtance dans ſes mépris, & plus affligée de ce dernier diſcours qui révoltoit encore plus ſon amour propre, prit le parti de lui obéir, malgré la rage

qu'elle avoit dans le cœur, & se retira sur l'extrêmité du sopha, agitée de mille pensées différentes. Zahidé n'éprouvoit pas moins le torrent de mille pensées. Cependant la lassitude & le besoin qui se font aisément sentir sur un cœur exempt de passions, lui permirent de se livrer au sommeil. Mouna, qui ne dormoit point, & qui l'examinoit sans-cesse, ne put regarder ce sommeil que comme une dernière insulte; peu s'en fallut qu'elle n'immolât cette malheureuse princesse à sa vengeance, dans le dessein de ne lui pas survivre elle-même; vingt fois elle en forma le projet; vingt fois elle regarda son poignard; mais enfin, voyant paroître le jour, elle voulut encore dévorer des yeux celui dont elle alloit être séparée pour toujours. Elle se leva pour s'en approcher, elle l'examine avec transport; elle veut au moins lui donner encore un baiser; elle regarde avec soin si elle ne trouvera point quelque bagatelle qui lui ait appartenu, pour en faire son plus grand trésor, & la consolation de son absence. Enfin dans le désordre du sommeil ses yeux se désillent. Zahidé lui paroît une femme: plus elle l'examine, plus elle en est convaincue; elle en croit à peine ses yeux; elle n'en peut plus douter;

une gorge admirable & plus d'à moitié découverte eſt la moindre de ſes certitudes; le bandeau de ſa paſſion tomba dans l'inſtant; ſes déſirs s'éteignirent; elle retrouva ſa premiere innocence : en un mot, ce fut une autre Mouna. Son amour propre qui n'étoit plus offenſé des procédés qu'il avoit eſſuyés, ramena la juſtice dans ſon cœur, & lui repréſenta ſon devoir dans toute ſon étendue. Elle ſortit, & fit éveiller la princeſſe, pour lui faire part de ce qu'elle avoit découvert.

Zoulouch, toujours occupée de la paſſion qu'elle avoit pour l'étranger, excédée des épreuves où ſa malheureuſe ſituation la réduiſoit, & que ſon amour pour le roi Kemfarai lui rendoit encore plus inſupportable, craignant de plus de ſe voir obligée quelque jour à donner la main à quelques-uns des étrangers que la corbeille lui apportoit ſans ceſſe, fut charmée du récit de Mouna, & ſe détermina ſur le champ à épouſer l'étrangère, qui ſelon les apparences n'oſeroit jamais découvrir un ſexe qu'elle auroit autant d'intérêt à cacher qu'elle-même. Ce projet ſatisfaiſoit pleinement les ſentimens de ſon cœur, & lui donnoit un prétexte raiſonnable pour quitter un genre de vie qu'elle ne

pouvoit plus ſoutenir. Elle promit donc à Mouna de lui donner la liberté, & de faire ſa fortune, ſi elle ne déclaroit point ce qu'elle avoit découvert de l'étranger, & ſi elle ſe contentoit de dire qu'il n'avoit point encore ſuccombé cette troiſième nuit. Mouna lui obéit; & quand elle eut fait au roi Badanazer & à ſon conſeil ſa déclaration conforme à la volonté de la princeſſe : Voyons donc, dit-il, un époux que nous attendons depuis ſi long-temps, voyons le plus modéré de tous les hommes. Auſſitôt il donna ordre à deux viſirs de ſortir, & de ſe faire ſuivre par tous les officiers de ſa couronne & de ſa maiſon, pour aller chercher dans les jardins du génie l'étranger qui devoit épouſer la princeſſe ſa ſœur. Ses ordres furent exécutés, & les viſirs trouvèrent la princeſſe encore endormie. Ils ſe rangèrent en grand ſilence autour d'elle, avec toutes les marques de leur dignité, & demeurèrent les yeux baiſſés, ſans oſer regarder celui qui devoit être le beau-frère de leur roi.

Cependant Zahidé s'éveilla, & ſon étonnement fut extrême de ſe voir au milieu d'une cour ſi brillante, ſi ſoumiſe & ſi taciturne, pendant qu'elle s'attendoit à ſe trouver dans la fatale corbeille. Où ſuis-je, dit-elle,

plusieurs fois ? Le grand visir, prosterné devant elle, ne répondit à ses questions que par ses respects, & la prière qu'il lui fit de consentir à le suivre. Zahidé se rendit à ses instances ; tout ce qu'elle voyoit ne la devoit pas allarmer : elle suivit donc cette pompeuse cour, & bientôt elle arriva dans le palais du roi, qui la reçut sur son trône, la princesse Zoulouch étant à ses côtés : Viens, lui dit-il, étranger, dont la fidélité & la modération méritent d'être récompensées ; apprends-nous du moins ton nom, ton pays & ta profession ; ton beau-frère ne doit point ignorer ton histoire : fais-nous sur-tout le détail de tes royaumes & de tes vastes états. Zahidé qui n'étoit pas accoutumée au ton ironique que l'on employoit avec elle, se jeta aux pieds du roi, & lui dit : Que votre majesté pardonne aux sentimens qui m'ont conduite ici ; je suis trop sincère pour en imposer plus long-temps. Zoulouch qui craignoit qu'elle ne découvrît un secret sur lequel elle établissoit son repos, voulut l'interrompre ; mais Zahidé, pour apprendre du moins à la princesse l'état cruel où l'amour avoit réduit son frère, continua de parler en ces termes : Seigneur, Kemsarai..... A ce nom la princesse Zoulouch rougit, &

Zahidé continua, sans paroître s'en appercevoir. Mon frère, dit-elle, est un roi jeune & malheureux, qui meurt d'amour pour la princesse Zoulouch; il n'a pu résister aux piéges que l'on présente dans vos états aux étrangers, & la corbeille en l'enlevant l'a rendu le plus malheureux des hommes. Je lui suis attachée par une amitié si tendre, que je n'ai pas voulu le laisser mourir sans chercher à lui donner quelque consolation. Je me suis donc exposée sous le déguisement que vous voyez, à tous les hasards d'un des plus grands voyages, & j'ai tenté l'aventure de la corbeille. Quoi! vous n'êtes pas un homme, reprit le roi? Non, sire, je m'appelle Zahidé, lui répondit-elle en se frottant le visage avec une liqueur qu'elle avoit apportée à ce dessein, & levant son turban qui laissa tomber les plus beaux cheveux du monde, elle parut si belle que Badanazer en fut frappé, & sentit de l'amour pour la première fois de sa vie. Peu s'en fallut qu'il ne tombât à ses pieds. Cependant, ne voulant pas paroître si différent de ce qu'il avoit toujours été, & rougissant encore d'un sentiment qui lui étoit inconnu, il lui dit avec une fausse fierté : La tromperie que vous nous avez faite, Zahidé,

mériteroit la mort; qui sait même si vous nous dites la vérité sur votre naissance illustre; mais je fais grâce à vos charmes. Vivez près de Zoulouch, sans espoir de revoir jamais votre frère, ni de retourner dans ses états; pour vous, ma sœur, continuez à chercher un époux; Zahidé n'est pas conforme à la loi.

Les deux princesses se retirèrent; & Zoulouch qui, malgré le rapport du nom, n'osoit se flatter que celui qu'elle aimoit fût le même dont Zahidé venoit de lui parler, lui fit tant de questions, & Zahidé lui rappela tant de circonstances, que Zoulouch, transportée d'être aimée de celui qu'elle adoroit, résolut de s'exposer à tout plutôt que de retourner dans les jardins du génie.

Badanazer ne fut pas long-temps sans venir voir celle qui le faisoit soupirer. Il voulut lui parler de son amour; mais quoiqu'elle le trouvât fort aimable, elle le traita avec la plus grande sévérité. Le prince s'en plaignit; & Zahidé lui dit, que s'il vouloit lui plaire, elle vouloit employer sur la princesse Zoulouch, l'autorité que les loix imposées par le roi des génies, & approuvées par son conseil, lui donnoient suffisamment. Badanazer fit quelques difficultés, mais il finit par lui dire:

Je consens à tout ce que vous desirez, autant que la chose peut dépendre de moi, & je n'aurai plus d'autre volonté que la vôtre. Dès ce moment, dit-elle, je défens les soupers du jardin; & je ne veux plus que la corbeille parte pour aller chercher des étrangers. Je suis obligé de vous avertir, reprit le roi, que tout ce que vous défendez regarde le roi des génies; vous lui parlerez vous-même, ajouta-t-il, il m'est aisé de le faire arriver; tout ce que je peux en cette occasion, c'est de joindre mes prières aux vôtres. Mais ma sœur, continua-t-il, ne se mariera donc jamais? Pourquoi donc, reprit Zahidé? La loi m'ordonne, interrompit le roi, de faire éprouver dans les jardins construits par le roi des génies, l'époux que le sort lui destine. *Tout serment qui a pour objet une chose impossible est nul*, lui répondit Zahidé avec un air d'autorité dont le roi fut étourdi. J'en vais faire un plus simple, & que j'observerai religieusement, continua-t-elle. Vous m'aimez, sire, dit-elle avec modestie? Eh bien, je vous promets de vous épouser, si vous pouvez vous priver pour l'amour de moi, d'une chose dont le besoin & le plaisir réunis vous presseront de jouir; & je vous donne trois jours pour y résister. J'y con-

ſens, reprit Badanazer, de quoi voulez-vous que je me prive? Il n'eſt rien que je ne ſois capable de faire, pour vous prouver combien je vous aime. Je ne vous connois point encore aſſez pour exiger des ſacrifices, lui répondit-elle; mais ſi vous m'aimez, vous pourriez ſans-doute vous priver de la choſe dont je vous aurois prévenu; cependant je ne veux d'autre juge que vous-même, & je m'en rapporterai uniquement à votre bonne foi. Badanazer la quitta pour aller réfléchir avec ſon miniſtre, & trouver quelque privation éclatante. Il avoit pris congé des princeſſes juſqu'au lendemain au ſoir, parce qu'il devoit aller à la chaſſe. Après avoir long-temps penſé, il ſe perſuada qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit; Je n'aime que la chaſſe des tigres, vous le ſavez, viſir, j'irai à celle des gazelles, que je ne puis ſouffrir; c'eſt un ſacrifice que je fais à la belle Zahidé; c'eſt une privation que je m'impoſe; nous verrons ce qu'elle en dira. Non, quand il paſſeroit cent tigres devant moi demain, ajouta-t-il, je n'en tuerois pas un, j'en jure; c'eſt un parti qui doit la convaincre, & de mon amour & de la façon dont on peut réſiſter.

Pendant que le roi prenoit ces arrange-

mens, les princesses trouvèrent moyen de charger un homme, qui devoit suivre ce prince à la chasse, de faire ce qu'elles ordonneroient ; elles étoient trop unies d'intérêt pour ne pas travailler de concert. Zahidé fut occupée une partie de la nuit à préparer ce que l'officier qui connoissoit parfaitement le pays, lui promit de faire rencontrer au roi. Les princesses se reposèrent ensuite, & attendirent le retour de Badanazer, qui revint triomphant auprès d'elles : Et s'adressant à la sœur de Kemsarai : Vous assurez donc, belle Zahidé, que l'on ne peut se contraindre ? Assurément j'y suis parvenu aujourd'hui, j'ai fait par rapport à vous une chasse des plus insipides. Je ne crois pas que l'on m'y retrouve de long-temps. Vous êtes donc content de vous, reprit Zahidé ; voyons ce que vous avez fait. J'ai couru la gazelle, lui dit-il avec confiance. De quel côté vous a mené la chasse ? De celui du bois des palmiers, répondit-il ; mais à propos, poursuivit-il, vous ne savez pas ce que j'y ai trouvé ; du cherbet admirable, environné de neige dans des vases qui formoient la plus agréable décoration ; vous jugerez de la bonté de cette liqueur, ajouta-t-il, j'ai donné ordre que l'on vous en apportât. Vous

en avez donc goûté, interrompit la princesse? Sans doute, reprit le roi. Mes officiers m'ont envain représenté que je ne devois pas m'exposer à boire une chose que l'on n'avoit point vu travailler; mais il faisoit chaud; le cherbet paroissoit si frais, il m'étoit présenté d'une façon si agréable, que je me suis moqué de toutes les représentations. Je m'en suis bien trouvé; jamais on ne m'a rien servi d'aussi parfait, ni qui m'ait fait autant de plaisir. Cet aveu me suffit, prince, & vous m'avez rendu la parole que je vous avois donnée. Que voulez-vous dire, reprit vivement le roi, quoiqu'un peu interdit; il faisoit chaud, j'ai bu; est-ce un mal de boire quand on a soif? Voilà votre loi décidée, reprit Zahidé, en baissant modestement les yeux; jugez vous-même. Vous ne pouvez pas dire que vous n'étiez pas suffisamment averti du piége innocent que je vous ai tendu, & auquel vous avez succombé, malgré toutes les raisons que vous aviez pour résister. Au reste, c'est moi qui ai fait le cherbet que vous avez trouvé, & je suis charmée qu'il vous ait fait plaisir. Quand l'embarras du roi fut un peu passé, il ne sentit plus que les charmes de l'esprit de Zahidé, & les agrémens de sa figure; & lui

dit en tombant à ses genoux : Je me rends ; mais quelqu'envie que j'aie de vous contenter, je ne puis rien ordonner de ce que vous désirez sans le roi des génies ; il faut absolument avoir sa permission ; vous sentez bien, continua-t-il, que le conseil n'oseroit casser ce qu'il n'a décidé que suivant son avis. Cependant il faut n'avoir rien à se reprocher pour faire ce que la belle Zahidé peut désirer. Je puis engager le roi des génies à se rendre ici ; dans quelques momens vous pourrez lui parler l'une & l'autre, ajouta-t-il. Les princesses y consentirent avec joie ; & sur le champ Badanazer écrivit le nom du roi des génies & le sien sur quelques feuilles du plus beau papier peint & doré qu'il y eût dans le palais. Il les brula sur un feu de bois de sandal & d'aloës, & le génie parut.

Les princesses lui représentèrent la situation de leurs cœurs, & l'embarras où les réduisoit la cruauté de son ordre. Zahidé même lui fit sentir avec finesse, qu'il avoit mis une sorte d'humeur dans cette affaire. Il convint de s'être plus d'une fois reproché la sévérité de sa conduite ; mais, ajouta-t-il, belle Zoulouch, si je détruis l'enchantement de la corbeille, songez-vous que le temps & les années reprendront tous leurs droits sur

votre jeuneſſe & ſur vos agrémens ? Oui, ſeigneur, j'y penſe, & je m'y ſoumets. Tant que je plairai, je ne m'appercevrai point de la loi commune; quand je ceſſerai de plaire, ne m'eſt-elle pas indifférente ? Le génie, touché lui-même de cette preuve d'amour, ſe chargea, pour détruire le mal qu'il avoit fait, d'ôter le ſouvenir de cette aventure à tous ceux qui pourroient ſe vanter d'avoir reçu quelques légères faveurs de la princeſſe, de leur faire quitter le deuil, & de ne laiſſer enfin d'autre idée ſur cet événement, que celle que l'on peut avoir des plaiſirs & de la volupté en général. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il, la corbeille ne ſervira plus qu'une fois. Mais voyant la crainte que cette funeſte corbeille cauſoit aux princeſſes, il ſe preſſa de dire : Je vais lui donner ordre d'aller chercher le roi Kemſarai. N'y conſentez-vous pas, belle Zahidé ? Et vous, belle Zoulouch, voulez-vous m'en empêcher, dit-il en ſouriant ? La joie de l'une, & le ſilence de l'autre, lui firent voir que cette propoſition leur étoit infiniment agréable.

Pendant que l'eſpérance régnoit autant dans le cœur des princeſſes que dans celui du roi Badanazer, & que le génie jouiſſoit du plaiſir de les voir dans le contentement de l'amour qui ſe

voit au moment d'être heureux ; la corbeille partit, & se trouva bientôt dans la chambre du roi Kemsarai. Ce prince n'avoit plus qu'un souffle de vie ; mais la vue de la corbeille ranima toutes ses espérances, & lui donna la force de s'y placer sans aucun secours. Aussitôt elle s'envola avec sa rapidité ordinaire, & le porta dans la salle du palais, où le roi Badanazer, les princesses & le génie l'attendoient. A la vue de Zoulouch, Kemsarai s'évanouit. Le génie lui fit promptement avaler une liqueur, sans laquelle il étoit absolument perdu ; à l'instant même elle lui rendit sa première santé. L'amour & la princesse Zoulouch auroient sans-doute fait ce miracle ; mais ils auroient été plus longs à opérer.

Le roi des génies fit lui-même la cérémonie du mariage de ces quatre amans ; & ne leur étant plus nécessaire dans la situation où ils se trouvoient, il s'envola pour les abandonner à l'amour qui les fit succomber à leur gré, & sans aucune inquiétude.

Quand Moradbak eut fini cette histoire, le sultan qui avoit toujours paru très-éveillé, quoiqu'il eût pu s'assoupir à quelques endroits, lui dit : Je suis assez content de ton récit ; il ne m'a point endormi, mais il a su m'amuser ;

& je crois remarquer que le plaisir est encore un meilleur remède à mon mal que le sommeil. Je te dirai cependant que c'est un grand bonheur que Kemsarai ait eu une sœur, & que la princesse couroit risque de demeurer fille, si elle n'eût épousé qu'un homme insensible à la tentation. Je doute même qu'un amant si fort maître de lui eût jamais fait un bon mari.

Hudjiadge ayant fait signe à Moradbak de se retirer, & donné ordre de revenir le lendemain, elle lui obéit, & lui conta l'histoire suivante.

Histoire du Porte-Faix.

IL y avoit à Bagdad un lapidaire, nommé Abdullah Dgerberi, qui n'avoit qu'un fils, auquel il donna la meilleure éducation qu'il lui fut possible. Lorsqu'il sentit que l'ange de la mort s'approchoit de lui, il fit venir ce cher fils, ce fils, l'unique objet de tous ses sentimens, pour avoir la consolation de l'embrasser; il eut encore le temps de lui donner les conseils dont il croyoit que sa grande jeunesse pouvoit avoir besoin. Après lui avoir recommandé de ne s'écarter jamais

des divins préceptes, il le conjura, ſur toutes choſes, de ne point penſer la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain. Il mourut en embraſſant ſon fils, qui n'avoit pas encore vingt ans accomplis. Le jeune Dgerberi ne conſerva pas long-temps l'épine de douleur qu'il auroit dû garder dans ſon cœur en perdant un ſi bon père. Indépendamment des meubles & des maiſons dont il hérita, il trouva dans un ſouterrein de la maiſon cinq cent mille ſequins qui rempliſſoient cinquante vaſes de dix mille ſequins chacun. Cette ſomme parut les tréſors de l'Inde à un jeune homme qui n'avoit aucune idée des richeſſes; il ſe livra donc à toutes les dépenſes qui ſe préſentèrent; il acheta des femmes pour ſes plaiſirs, & voulut qu'elles fuſſent parées avec magnificence; il tint une table ouverte à tous les jeunes gens de ſon âge, qui lui faiſoient continuellement leur cour, & qui nourriſſoient ſans-ceſſe ſa vanité par les éloges qu'ils donnoient à ſa dépenſe, à ſa muſique, à la bonté de ſes vins, & à la recherche de ſa table.

Une telle conduite eut bientôt diſſipé toute la ſucceſſion. Quand il eut épuiſé tous les vaſes, il vendit les maiſons de la ville & de la campagne, & conſerva les femmes le

plus long-temps qu'il lui fut possible. Mais enfin, il fut obligé de s'en défaire, pour achever de payer ce qu'il devoit, car son cœur étoit affermi sur les colonnes de l'honneur & de la vertu.

Il se trouva donc en peu de temps sans bien, & par conséquent sans amis. Heureusement pour Dgerberi, la nature l'avoit doué d'une force & d'une santé que les plaisirs n'avoient point altérées. Ainsi, n'ayant aucune espèce de ressource, il se fit portefaix, & il ne fut pas long-temps sans être préféré à tous ceux qui exerçoient cette profession dans Bagdad, à cause des poids énormes qu'il portoit, de son intelligence, & de la gaieté avec laquelle il faisoit son travail. Car, au conseil de son père, qui lui avoit recommandé de ne point penser la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain, il ajouta le régime d'oublier le jour ce qu'il avoit fait la veille. Aussi ne fut-il pas long-temps sans être le plus heureux homme de la ville. Son travail ne lui donnoit aucune peine; il ne dépendoit plus des plaisirs dont il avoit été l'esclave. Il connoissoit la fausseté des amis; on le considéroit dans son état; & il ne travailloit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour sa subsistance; point de femmes, point d'en-

fans, & fobre. Il étoit le plus heureux des mufulmans.

En revenant au milieu de la nuit d'une maifon de campagne où il avoit porté un ballot, il entendit en fuivant les bords du tigre la voix d'une femme, qui pouvoit être au milieu du fleuve ; elle difoit : Au nom de Dieu, fecourez-moi. Le fon de cette voix étoit fi touchant, que Dgerberi ne balança point à jeter promptement fes habits. Il fe mit à la nage, & fut affez heureux pour fecourir cette infortunée au moment qu'elle fe débattoit fur l'eau, & que fes forces étoient prêtes de l'abandonner : Il la porta à terre, malgré la rapidité du fleuve. Et quand elle fut un peu remife de fa frayeur, elle le pria de l'accompagner jufqu'à fa maifon qu'elle lui indiqua. Dgerberi y confentit. Il entendit en arrivant à fa porte des enfans qui pleuroient, & qui demandoient leur mère. Ils entrèrent dans la maifon ; la femme qu'il venoit de fauver parut à Dgerberi d'une beauté raviffante ; elle le fit affeoir, fit allumer du feu pour fécher fes habits, & lui conta fon hiftoire, qu'elle interrompit mille fois, pour lui témoigner l'excès de fa reconnoiffance.

Il y a fix mois qu'une femme âgée entra dans ma maifon, & me dit : Je n'ai jamais manqué

manqué d'entendre la prédication que l'on fait dans la grande mosquée; mais aujourd'hui il m'est survenu des affaires qui m'ont empêchée de faire ma purification : Vous savez que je ne puis entrer dans la mosquée sans avoir rempli ce devoir. Je vous prie, continua-t-elle, de me prêter un pot à l'eau. Je lui accordai ce qu'elle me demandoit; elle se purifia, se rendit à la mosquée, & vint ensuite me remercier. Je voulus la retenir à dîner, ne pouvant mieux faire, selon moi, que d'attirer dans ma maison une femme qui me paroissoit si dévote, & que je pourrois engager à prier Dieu pour mon mari qui est absent. mais elle me refusa, en disant : Ma fille, je prierai Dieu de vous donner la recompense du plaisir que vous m'avez fait ; mais il ne convient point à une femme de mon âge de manger hors de chez elle. Après m'avoir donné mille bénédictions, elle me quitta. Depuis ce temps, elle est venue tous les vendredis me rendre visite ; elle y vint avant-hier comme à son ordinaire, & me dit : Vous m'avez souvent proposé de passer quelque temps avec vous ; si vous voulez, je répondrai ce soir à votre empressement, je souperai avec vous, & nous passerons la nuit à prier Dieu pour le retour de votre mari ; mais

cependant j'y mets une condition, c'eſt que nous partirons demain de très-bonne heure, & que vous viendrez avec moi dans une maiſon de campagne, où l'on doit faire les fiançailles d'une de mes parentes. Je me charge encore de vous ramener chez vous. J'acceptai ſa propoſition : nous partîmes hier au point du jour, nous trouvâmes un bateau qui nous attendoit pour paſſer le tigre, & nous arrivâmes dans un endroit peu habité. Un vieillard décrépit, & très-mal vêtu, ſe trouva à la ſortie de notre bateau, & nous conduiſit à une bergerie, où nous trouvâmes une quinzaine de femmes aſſemblées. Malgré le bon accueil qu'elles me firent en entrant, tout ce que j'apperçus me donna du ſoupçon, & me perſuada que la vieille m'avoit trompée. Je lui demandai avec beaucoup d'inquiétude où pouvoit être la nôce qu'elle m'avoit annoncée. Elle m'aſſura qu'elle ſe feroit le ſoir, quand les amans de toutes les filles que je voyois ſeroient arrivés. Alors, ajouta-t-elle, nous ſouperons enſemble ; nous boirons du vin, & vous irez conſommer le mariage avec celui qui ſera le plus à votre gré. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire comprendre en quel abyme de malheurs cette méchante vieille m'avoit précipitée. Cepen-

dant je contraignis ma douleur, & je cachai mon inquiétude ; mais je m'adressai à Dieu, & je lui dis dans le secret de mon cœur : Vous qui protégez les innocens & les affligés, délivrez-moi de la cruelle extrémité où je me vois réduite. Cette prière dissipa mon trouble, & je dis à la vieille avec plus de liberté d'esprit : Je vous suis obligée de m'avoir conduite dans un lieu où j'aurai des plaisirs que je ne pouvois attendre dans ma solitude. Ce discours trompa la vieille, & nous ne parlâmes le reste du jour que des plaisirs que la nuit devoit amener. Quand le soleil fut couché, je vis arriver de différens côtés une vingtaine de voleurs, qui étoient la plûpart estropiés. Ils saluèrent la vieille, & lui demandèrent pourquoi elle avoit été si long-temps sans les venir voir ; elle s'en excusa sur les soins qu'elle s'étoit donnés pour me procurer à eux. Ensuite elle me présenta, & ils convinrent que jamais elle ne leur avoit amené de femme qui fût plus à leur gré. On servit le souper, & l'on ne me donna point d'autre place que les genoux du chef, sur lesquels je fus obligée de m'asseoir. Je ne fis aucune difficulté : j'affectai même d'être de très-bonne humeur. J'étois cependant toujours occupée des moyens d'é-

chapper au malheur dont j'étois menacée. Quand je vis que celui auquel j'étois tombée en partage me croyoit autant d'amour pour lui qu'il en avoit pour moi, je feignis d'avoir besoin de sortir. La vieille prit un flambeau pour me conduire hors de la maison. Je savois bien, me dit-elle, que vous ne seriez pas toujours en colère contre moi; il faut commencer par se fâcher, c'est l'usage; mais demain vous me remercierez encore de meilleur cœur. Je n'ai pas daigné répondre à cette malheureuse; mais voyant que j'étois assez éloignée de la maison pour exécuter le dessein que je méditois, j'ai trouvé le moyen d'éteindre la lumière, comme par hasard, & je l'ai priée d'aller la rallumer; elle y a consenti. Alors j'ai couru du côté où nous étions débarquées. Je n'y étois pas encore arrivée, que j'ai entendu la voix de plusieurs de ces malheureux, qui couroient après moi, qui m'appeloient, & qui disoient que l'on ne pouvoit pas leur échapper aussi aisément que je m'en flattois. Ces discours ont rédoublé ma frayeur; j'ai eu recours à Dieu, & je lui ai dit : Mon Dieu, vous connoissez la droiture de mon cœur, je préfère une mort violente mais vertueuse à la douceur d'une vie criminelle. En

achevant ces mots, j'ai fermé les yeux, & me trouvant ſur un terrein un peu élevé, je me ſuis lancée dans le fleuve. Vous m'avez entendue; & Dieu s'eſt ſervi de vous pour me délivrer. Je n'oublierai jamais le ſervice que vous m'avez rendu, & j'aurai toujours pour vous le même reſpect que l'on a pour ſon père. Enſuite elle lui donna un boetchalik (1), & lui préſenta cent ſequins, en lui diſant qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir lui offrir davantage. Dgerberi ne voulut pas les accepter. Mais pour ne pas la déſobliger, il reçut le boetchalik, diſant qu'il étoit trop heureux que Dieu l'eût choiſi pour une ſi bonne œuvre, & il ſe retira.

Ce procédé eſt trop fort auſſi, reprit Hudjiadge, pour un porte-faix; tu me fais des hiſtoires incroyables.

Souverain ſeigneur, reprit Moradbak, je ne ſuis pas capable d'en impoſer à votre grandeur; mais croyez-vous que la nature regarde les états pour départir les ſentimens? Que diroit donc votre majeſté, ſi elle ſavoit la délicateſſe d'un voleur de profeſſion: Voyons donc, lui dit Hudjiadge, en ſe retournant dans ſon lit.

(1) Eſpèce de tapis.

Ce que je vais vous conter, pourſuivit Moradbak, eſt rapporté dans les hiſtoires les plus authentiques, & ne peut laiſſer aucun doute. Dis toujours, interrompit Hudjiadge, qu'importe où tu l'as pris ? Moradbak commença ainſi.

Hiſtoire du voleur de Seiſtan.

LEICH étoit un ſimple manœuvre de la province de Seiſtan ; voyant qu'il ne gagnoit pas aſſez pour s'entretenir & ſe nourrir comme il le deſiroit, il ſe joignit à une troupe de voleurs ; dont il mérita bientôt la confiance par ſon courage & ſon adreſſe. Cette troupe devint redoutable, & ces voleurs, enhardis par les ſuccès, formèrent le deſſein de voler le tréſor du roi de Seiſtan, nommé Dirhem, fils de Nazir. Ils enfoncèrent la porte, & firent des paquets de tout ce qu'ils purent emporter. ſoit en or, en argent, ou en pierreries. Ils étoient au moment de ſe retirer ſans aucun obſtacle avec leur butin, quand Leich apperçut quelque choſe de brillant qui étoit ſuſpendu au plancher ; il ne douta pas que ce ne fût une pierre précieuſe d'un prix infini. Il ſe donna beaucoup de peine pour

la defcendre, & reconnut en la touchant avec la langue, que c'étoit une pierre de fel. Alors il appela fes compagnons, & leur reprocha le crime qu'ils commettoient. Ils furent étonnés de fes remords; mais il leur dit : J'ai mangé du fel du roi, & vous n'ignorez pas que le pain & le fel, les deux plus grands préfens que Dieu nous ait faits, engagent un homme à être fidelle à celui de qui il les a reçus. Ainfi je vous conjure, fi vous avez de l'amitié pour moi, d'abandonner ce que vous avez volé comme je l'abandonne moi-même. Ses compagnons fe laifsèrent perfuader, & fermèrent les portes du tréfor fans rien emporter. Le lendemain, le tréforier étant venu vifiter le tréfor, & jugeant par le défordre qu'il y remarqua, que l'on y étoit entré, profita de l'occafion pour faire emporter chez lui tous les paquets préparés. Il courut enfuite chez le roi & lui dit, en s'arrachant la barbe : Sire, l'on a volé votre tréfor; les voleurs ont profité de la nuit; on fit toutes les recherches poffibles, & l'on promit de grandes récompenfes à ceux qui pourroient faire connoître les voleurs.

Leich, inftruit de ce qui fe paffoit, fe douta de ce qui caufoit l'embarras; mais voyant que non-feulement on foupçonnoit

des gens innocens, mais que l'on en faisoit arrêter tous les jours, il fut touché de compassion, & son équité naturelle l'emportant sur le danger qu'il y avoit à découvrir la vérité, il prit le parti de se présenter au visir, & de lui dire : Seigneur, je connois ceux qui ont volé le trésor ; menez-moi devant le roi, je saurai l'en instruire. Le visir le conduisit sur le champ, & Leich lui fit un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé, & finit par dire que le trésorier avoit sans doute profité d'une occasion qui mettoit son vol à couvert, & jura que si le roi ordonnoit que l'on visitât ses maisons, il engageoit sa tête que l'on y trouveroit ce qui manquoit au trésor.

Le roi, frappé du discours de Leich, suivit son conseil ; & l'on trouva qu'il avoit rencontré juste. Le trésorier fut conduit au palais ; Dirhem lui reprocha son infidélité, & lui dit : Je te nourris depuis ton enfance ; je te comble de biens ; cependant tu me payes d'ingratitude ; tu m'exposes à condamner des innocens, & tu me voles, pendant qu'un voleur à qui je n'ai jamais fait aucune grâce, & qui n'a mangé de mon sel que par hasard, a laissé tout ce qu'il avoit pris, & qui plus est, a engagé, par son

exemple & ses discours, ses compagnons à ne rien emporter. Le trésorier ne pouvant rien répondre pour sa justification, fut condamné à mort par le roi, qui donna sa charge à Leich. Il répondit à la confiance de ce prince, & se conduisit avec toute la fidélité possible.

Après avoir exercé cette charge pendant plusieurs années, le roi le fit général de ses armées ; il s'acquit une grande réputation dans ce nouvel emploi ; & les trois enfans qu'il laissa se distinguèrent par leur courage, & parvinrent au trône que leurs descendans ont occupé pendant long-temps.

Je crois, poursuivit Moradbak, que votre majesté est à présent convaincue par les sentimens de Leich, que Dgerberi a pu refuser les cent piastres, & si elle a quelqu'envie de savoir la suite de son histoire, je la raconterai demain. Hudjiadge y consentit ; & le lendemain Moradbak poursuivit en ces termes :

Dgerberi étoit d'une grande force, & le travail l'avoit si prodigieusement augmentée, que tous les porte-faix de la ville, fâchés de voir qu'il faisoit à lui seul presque tout leur ouvrage, & que tous les habitans attendoient plutôt que de ne pas l'employer,

prirent le parti de le venir trouver, & lui dirent : Dgerberi, veux-tu ne plus travailler & demeurer tranquille sans rien faire, nous nous engageons à te donner dix aspres par jour ; Dgerberi y consentit ; & les porte-faix furent exacts à lui donner cette somme ; il en vécut tranquillement, & leur tint parole de son côté ; mais l'oisiveté énerva ses forces que le travail avoit entretenues. Son tempérament s'altéra, & il tomba malade : comme il n'avoit jamais pensé au lendemain, il fut bientôt réduit à la misère ; les porte-faix le voyant si foible, ne voulurent plus lui donner la somme dont ils étoient convenus ; il eut recours à Dieu dans son malheur. Et pendant qu'il dormoit, le saint prophète lui apparut tout resplendissant de gloire, & lui dit : Dgerberi, tu n'as été malade que pour n'avoir pas continué d'employer tes forces, & ne les avoir pas rapportées à Dieu : humilie toi, travaille & tu les retrouveras. Dès le moment son cœur fut touché, & sa santé fut rétablie ; mais il étoit encore trop foible pour reprendre sa profession avec autant de brillant qu'il l'avoit exercée, & sur-tout pour se venger des porte-faix. Il étoit un jour assis devant la porte du grand visir, lorsqu'une femme toute

en pleurs vint s'asseoir à ses côtés, pour attendre l'audience de ce ministre. Dgerberi lui demanda le sujet de ses larmes. Hélas! dit-elle, hier on a assassiné mon fils, il est venu tomber à ma porte percé de plusieurs coups, sans avoir eu le temps de nommer son assassin: on m'a assassiné, a-t-il dit en expirant. Il étoit mon unique ressource. Je viens prier le visir de faire retrouver son meurtrier, pour ne pas laisser au moins sa mort sans vengeance. Avez-vous quelqu'éclaircissement à lui donner, lui répondit Dgerberi? Hélas non, dit-elle, & c'est ce qui redouble mon chagrin: je suis veuve d'un marchand; mon fils étoit jeune; j'espérois qu'il seroit ma ressource. Le visir me répondra, sans doute, que dans une aussi grande ville que Bagdad, il est impossible de retrouver le meurtrier d'un homme qui n'est pas connu. Ecoutez-le avec le respect qui est dû à son état; mais s'il ne trouve aucun expédient pour vous tirer de peine, dites-lui que Dgerberi, le porte-faix, vous a dit que s'il étoit visir, il sauroit retrouver le meurtrier de votre fils. La mère désolée ne compta pas beaucoup sur un aussi foible secours; cependant elle le remercia. Tout ce qu'ils avoient prévu arriva; le visir même

fatigué des pleurs de cette femme, ordonna qu'on la fît sortir; mais en tombant à ses pieds, elle lui dit: Seigneur, daignez consulter Dgerberi, le porte-faix, & je connoîtrai celui qui a tué mon fils. C'est du moins un éclaircissement que tu me donnes, reprit le visir, tu l'accuses donc d'avoir fait périr ton fils? Non, seigneur, lui répondit la femme; mais il m'a dit que s'il étoit visir, il sauroit les moyens de retrouver le meurtrier. Le visir se tournant aussitôt du côté de ses officiers, leur dit: Allez chercher cet habile homme, conduisez-le devant moi; & s'il ne retrouve celui que l'on cherche, il sera puni de façon qu'il ne se persuadera pas une autre fois qu'il en sait plus que les visirs du roi. Les officiers du visir ne furent pas long-temps sans amener Dgerberi devant lui. Connois-tu cette femme, lui dit le visir en le voyant paroître? Non, seigneur, lui répondit Dgerberi. Tu connois donc son fils? encore moins, reprit-il. As-tu quelque connoissance de son meurtrier? Je n'en sais pas plus que vous, poursuivit le porte-faix. Comment veux-tu donc le retrouver, lui dit le visir avec impatience? Si j'avois votre autorité, ajouta Dgerberi avec un ton d'assurance, je saurois demain matin quel est

celui qui a tué le fils de cette pauvre femme. Je te la donne jufques-là, reprit le vifir; & pour en être inftruit tu peux ordonner tout ce qu'il te plaira; mais fi tu ne réuffis pas, je te promets une baftonnade de cinq cent coups. J'y confens, lui répondit le porte-faix.

Dgerberi ordonna auffitôt à un officier de juftice d'aller à la mofquée la plus voifine de la maifon qu'habitoit la mère défolée, & d'y arriver au moment que le jour feroit prêt à tomber, pour attendre à la porte le muezin qui crie fur le minaret, avec ordre de lui donner en fortant quelques foufflets, de lui lier les mains, & de le conduire devant lui. L'officier fuivit exactement les ordres de Dgerberi.

Quand le muezin fut en fa préfence, il lui fit beaucoup d'excufes de ce qu'on l'avoit maltraité, & voulut qu'on lui donnât dix fequins pour le confoler. Enfuite il fit retirer tout le monde, & lui ordonna de dire à tous ceux qui lui demanderoient pourquoi on l'avoit arrêté, qu'il avoit été pris pour un autre. Mais il lui recommanda fur toutes chofes d'appeler à la prière pendant la nuit, & de defcendre auffitôt du minaret, pour répondre à ceux qui viendroient favoir

pourquoi il avoit appelé à une heure aussi indue, avec ordre de bien remarquer celui qui viendroit le premier lui faire cette question.

Le muezin se retira très-content, & fit tout ce qui lui avoit été ordonné. Il n'eut pas plutôt appelé à la prière, qu'un jeune homme accourut à lui, & lui demanda pourquoi on l'avoit arrêté la veille. Le muezin lui répondit simplement qu'on l'avoit pris pour un autre. Quand on eut rendu compte à Dgerberi de ce qui s'étoit passé, il se fit amener le jeune homme qui avoit témoigné une si grande curiosité, & lui fit donner une si forte bastonnade, qu'il avoua dans le plus grand détail de quelle façon il avoit assassiné celui que l'on avoit trouvé mort: il ajouta que la crainte d'être découvert le rendant attentif à tout ce qui se passoit d'extraordinaire, l'avoit engagé à venir s'informer du motif qui avoit fait annoncer la prière à une heure indue, tout lui étant suspect après le crime qu'il avoit commis. Dgerberi, suivant la loi, livra à la mère le meurtrier de son fils, & elle demanda sa mort, qui lui fut accordée.

Le visir, frappé de l'esprit & du jugement de Dgerberi, voulut savoir son histoire; il

la lui conta ; & ce ministre lui reprocha d'avoir embrassé une profession aussi vile que celle de porte-faix, & le détermina à se mettre dans les troupes que le calife envoyoit contre les Guèbres. Il étoit bien aise d'avoir l'air de récompenser le mérite, pendant qu'il éloignoit de la ville un homme que le calife pourroit approcher de sa personne & des charges, si jamais il en entendoit parler.

Dgerberi fit des prodiges de valeur & de force dans les campagnes qu'il fit contre les Guèbres. Mais se confiant trop en son courage, il fut fait prisonnier; & dans le temps que ses ennemis délibéroient sur le genre de mort qu'ils lui feroient éprouver, pour se venger de tous les maux qu'il leur avoit faits, après avoir dit le cent quinzième chapitre de l'alcoran, il brisa ses chaînes, il étouffa le geolier qui voulut s'opposer à sa fuite; & dans la crainte de retomber entre les mains de ses ennemis, il se jeta dans les déserts, où il vécut long-temps de fruits & de racines. Enfin il se trouva dans une forêt, sur le bord de la mer, & monta sur un arbre pour dormir en sûreté, & se garantir des bêtes féroces qui auroient pu l'attaquer.

Quand la nuit fut venue, il vit sortir de

la mer un taureau noir, qui faisoit des mugissemens épouvantables, & qui s'approcha de l'arbre sur lequel il étoit monté. Il lui fut aisé de remarquer que ce terrible animal laissa tomber de sa bouche une pierre qui éclaira toute la forêt, & qui lui servit à choisir les herbes qui lui convenoient le plus, comme le saffran & les hyacinthes. Dgerberi qui avoit été élevé au milieu des pierreries dont son père avoit fait un grand commerce, ne douta point que ce qu'il voyoit ne fût une véritable escarboucle, pierre précieuse & rare, dont il avoit si souvent entendu parler, sans en avoir jamais vu; & frappé de l'éclat & de la grosseur de celle-ci, quand il fut un peu remis de la frayeur que le taureau noir lui avoit causée, il ne fut plus occupé que des moyens de s'emparer d'une aussi grande merveille.

Quand le jour parut, le taureau noir reprit la pierre, & rentra dans la mer. Dgerberi descendit de l'arbre, fit sa prière, cueillit des fruits, & se rendit sur le bord de la mer, où il détrempa de la terre, qu'il eut soin de porter sur l'arbre où il avoit dormi la veille. Le taureau noir vint comme le premier jour. Il posa la pierre à terre; & quand il fut un peu éloigné pour

chercher les herbes qui étoient le plus à son goût, Dgerberi jeta sur la pierre la boue qu'il avoit amassée. Le taureau ne voyant plus de clarté, se précipita dans la mer, après avoir fait des mugissemens affreux; & Dgerberi s'empara de l'escarboucle qui n'avoit pas sa pareille dans le monde.

Dgerberi, content de cette fortune, ne pensa plus qu'à revenir dans sa patrie. Il fut assez heureux pour trouver un vaisseau qui le conduisit à Ormus; il traversa toute la Perse; & sachant que le roi de Perse étoit fort curieux de pierres précieuses, & qu'il en rassembloit de tous les côtés de l'univers, il se fit annoncer comme un homme qui devoit lui faire voir le plus beau morceau que l'on eût jamais vu. Ce prince étoit alors avec un marchand de Balsora, qui l'étonnoit par la magnificence, la beauté & la quantité de pierreries qu'il lui faisoit voir. Le roi, bien aise de confondre la vanité d'un marchand qui se faisoit annoncer d'une façon si pompeuse que Dgerberi, dans le temps qu'on lui montroit ce qu'il croyoit de plus beau dans l'univers, ordonna que l'on fît entrer Dgerberi. Il parut précisément lorsque le marchand de Balsora lui disoit : Votre majesté ne doit point être étonnée si

je lui montre tous ces chefs-d'œuvres de la nature. Quand elle saura de quelle façon ils me sont parvenus, elle trouvera la chose toute simple. Le roi lui ayant témoigné qu'il seroit bien aise de savoir comment il avoit rassemblé tant de richesses, le marchand prit ainsi la parole : Mon père étoit pauvre & pêcheur de profession; nous étions avec lui, mes trois frères & moi, dans son bateau; nous jetâmes nos filets, après avoir invoqué le grand prophète, pour avoir une pêche favorable; & ce fut avec une peine infinie que nous les retirâmes, tant leur poids étoit énorme. Enfin nous parvînmes à les tirer à terre; & notre surprise fut extrême en appercevant un poisson qui avoit la figure humaine. Mon père nous proposa de le porter à la ville, & de le montrer au peuple pour de l'argent; mais cet homme marin, après nous avoir regardés comme s'il nous avoit entendus, nous étonna beaucoup quand il prit la parole : Je suis, nous dit-il, un habitant des eaux, & créature de Dieu tout comme vous; donnez moi la liberté; n'abusez point du sommeil qui m'a fait tomber dans vos filets; si vous m'accordez cette grâce, je ne vous demande que très-peu de temps pour vous apporter de quoi faire une fortune con-

fidérable. L'homme marin nous attendrit par fes prières; jura par le grand Dieu qu'ils étoient douze mille mufulmans dans la mer, & qu'il alloit en engager un grand nombre à la recherche des préfens qu'il vouloit nous faire pour reconnoître l'obligation qu'il nous auroit de lui rendre la liberté. Enfin nous confentîmes à ce qu'il nous demandoit. Il nous dit adieu, en nous priant de nous trouver deux jours après au même endroit où nous étions; & nous le vîmes auffitôt fe plonger dans la mer. Nous revînmes au jour marqué, & nous fûmes exacts au rendez-vous. L'homme marin parut, fuivi de plufieurs autres hommes de fon efpèce, qui même avoient l'air très-foumis devant lui. Ils étoient chargés d'une prodigieufe quantité de pierreries, que nous préfenta l'homme à qui nous avions donné la liberté. Les pierres que vous voyez font de ce nombre; nous avons quitté notre métier de pêcheur, après avoir établi notre père de façon que rien ne puiffe lui manquer; mes trois frères & moi nous avons partagé en quatre lots tout ce que l'homme marin nous a donné, nous avons entrepris le commerce de jouailiers dans les différentes villes que nous avons choifies pour notre établiffement. La beauté des pierreries

prouve la vérité de cette hiſtoire, reprit le roi avec admiration ; & ſe tournant du côté de Dgerberi, il lui dit : Que répons-tu à ce que tu viens de voir & d'entendre? ſans-doute que l'examen de tant de richeſſes t'empêchera de montrer la pierre que tu m'as fait annoncer avec tant d'éloge. Sire, lui répondit Dgerberi, quand je n'aurois pas promis à votre majeſté de lui faire voir une des merveilles du monde, cette hiſtoire & toutes les pierreries que je vois m'y auroient engagé. Les aventures de ce marchand & les miennes prouvent que le hazard eſt plus favorable pour faire trouver les plus belles choſes que les recherches les plus pénibles. Alors il montra ſon eſcarboucle merveilleuſe. Le roi en fut ébloui ; le marchand de Balſora renferma promptement toutes ſes pierreries, & ſe retira. Dgerberi dit au roi : Prince, ce morceau devant appartenir ſans-doute au plus grand roi de la terre, ne doit point ſortir de votre cour ; je ſupplie votre majeſté de l'accepter, & je ſuis trop heureux que la fortune m'ait choiſi pour vous le préſenter : Le roi, flatté de ſon diſcours, & touché de ſa généroſité, dit à ſon viſir de lui donner d'abord cinq cent mille dragmes d'argent, mille pièces de brocard, deux

chevaux, & dix vestes d'honneur. Ce n'est pas tout, dit le roi : Je veux savoir de quelle façon cette superbe escarboucle est tombée entre tes mains. Non-seulement votre grandeur le saura, reprit Dgerberi, mais tout ce qui est arrivé à un de ses plus fidèles esclaves, si elle a la complaisance de lui donner un moment d'audience. Le roi y consentit. Il lui dit exactement ce que je viens de raconter à votre majesté, & le roi, charmé de tous les bons sentimens qu'il découvrit en lui, ne voulut plus s'en séparer, & le fit son visir, le sien ne lui convenant plus pour quelque raison particulière. Il posséda cette charge pendant long-temps, la remplit avec honneur, & la garda jusqu'à la mort. J'approuve fort le choix de cet ancien roi de Perse, dit Hudjiadge, & je crois qu'un homme éprouvé par le malheur, & qui a toujours conservé son ame dans une parfaite égalité, est digne de gouverner l'univers. Je voudrois être assez heureux pour trouver un pareil ministre.

Moradbak, charmée du discours du roi, saisit cette occasion de marquer sa reconnoissance au sage Aboumelek, & de le tirer des fers : Seigneur, lui dit-elle, votre majesté posséde un pareil trésor. Si votre esclave,

ajouta-t-elle, en se jetant à ses pieds, a trouvé grâce devant vos yeux, daignez rendre la liberté à Àboumelek, qui languit depuis dix ans dans les fers. C'est à lui, seigneur, que vous devez le calme heureux qui paroît régner dans vos sens. Depuis que j'ai eu le bonheur de paroître devant vous, c'est lui qui m'apprend chaque jour ce que je dois raconter à votre majesté. Hudjiadge se rappelant alors le souvenir d'Aboumelek, se reprocha d'avoir opprimé ses vertus; il se repentit aussi de toutes les cruautés qu'il avoit exercées; mais il ne fut pas moins touché de la reconnoissance de Moradbak: Ta beauté, lui dit-il, avoit déjà fait impression sur mon cœur; ta vertu vient de te le soumettre entièrement. Les archives de l'ancienne Perse ajoutent que le roi Hudjiadge ne se gouverna plus que par les conseils d'Aboumelek & de Moradbak, qu'il la fit placer sur le trône, qu'il l'épousa dans toutes les formes, & qu'il dormit.

TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE;

OU

CADICHON,

SUIVI DE

JEANNETTE

OU

L'INDISCRÉTION.

PAR M. le Comte de CAYLUS.

PRÉFACE

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

LES contes des Fées ont été long-temps à la mode : dans ma jeunesse on ne lisoit guères que cela dans le monde. Madame la comtesse de Murat & madame d'Aulnoy ont fait en ce genre des morceaux charmans. La traduction des contes Arabes & Persans de MM. Galland & Petits de la Croix ont eu un succès prodigieux ; & ce succès étoit mérité. Aussi ont-ils excité l'émulation de beaucoup de gens de lettres qui ont aspiré à l'honneur de les imiter. Quelques-uns ont été heureux ; d'autres ont été relégués dans la poussière des magasins de librairie, jusqu'au moment où ils ont passé à l'épicier. Je craignois fort d'augmenter le nombre de ces infortunés conteurs, lorsque les sociétés dans lesquelles j'étois répandu m'engagèrent à m'essayer en ce genre. Je résistai : mais je me laissai séduire enfin par l'attrait naturel que les ouvrages d'imagina-

tion, & plus encore par la fin qu'un homme de lettres sage & honnête doit toujours se proposer en écrivant. Je trouvois dans les ouvrages des illustres dames dont j'ai parlé, & dans les *Mille & Un*, une infinité de leçons de morale qui s'introduisoient dans le cœur, sous le masque de l'agrément. Je me sentois, par mon propre caractère, assez porté à rendre la vertu aimable, & je ne crus pas cette voie inutile. D'ailleurs, cela me délassoit; & lorsque j'avois bien desséché mon cerveau & fatigué mon esprit à deviner le sens de quelques anciens hiéroglyphes, je trouvois un vrai plaisir à promener mon imagination dans le vaste champ de la féerie. Rien, en effet, ne sauroit l'épuiser; & quelques habiles & actifs que soient les moissonneurs qui y recueillent, on trouvera toujours, non-seulement à glaner après eux, mais encore à faire une récolte aussi abondante que la leur. Je m'amusai donc à écrire des contes, par le même motif qui m'engageoit à graver à l'eau forte. Je sentois bien que je ne pouvois atteindre à la perfection dans

aucun de ces deux cas : mais c'étoit autant de gagné ſur l'ennui du déſœuvrement ; & c'étoit aſſez pour moi.

Mes premiers contes réuſſirent néanmoins, & au-delà de mes eſpérances : cela m'encouragea ; j'en publiai quelques autres qui eurent encore plus de ſuccès. Celui des *Féeries nouvelles* ſurtout, & des *Contes orientaux* flatta mon amour-propre, & peut-être euſſé-je continué à m'exercer en ce genre, ſi des occupations plus ſérieuſes ne m'en euſſent détourné ; & j'étois obligé de les ſuivre, ſans pouvoir me permettre la moindre interruption.

Le goût du ſiècle changea : les romans métaphyſiques ou libertins prirent la place de *Merlin* & d'*Urgande la déconnue*. Ce fut, peut-être, à la honte & au détriment des mœurs. En les peignant comme on les voyoit, plus le portrait étoit reſſemblant, & plus il gâtoit le cœur, car il ne faut pas s'y tromper : il en eſt des ouvrages d'imagination comme des problêmes des caſuiſtes. Il eſt de telles queſtions que ceux-ci ſe permettent, même dans les traités les plus graves, qui, par

la manière dont elles ſont expoſées, ſont plus propres à donner des appas au vice, qu'à en faire redouter la laideur. Les fables de la Fontaine ſont d'excellentes leçons de vertu, en diroit-on autant de ſes contes ?

Je n'ai à me reprocher aucun écart à ce ſujet. Ceux qui ont lu les féeries que j'ai publiées, ont dû s'appercevoir, au premier coup d'œil, que je n'ai eu par-tout d'autre but, que d'*emmieller la viande ſalubre à l'enfant*, comme dit Montaigne. Je ne m'aviſerai pas d'en faire ici l'analyſe, elles ſont aſſez connues : je dois ſeulement dire pourquoi, après plus de trente ans, j'ai encore oſé écrire *Cadichon* & *Jeannette*. Une femme reſpectable, & qui tenoit encore de la vieille cour, avoit deux jeunes petit-fils, dont l'un étoit d'une impatience extrême, & l'autre d'un caquet qui ne finiſſoit point. La bonne grand'mère crut que deux contes ſur ces ſujets pourroient les corriger, & elle me pria de les faire : je n'avois rien à lui refuſer, & j'eus à m'applaudir de ma confiance ; car, à force de les lire & relire, chacun

des deux contes produisît l'effet qu'on en attendoit ; mais ce fut par une toute autre cause que la moralité des contes. L'impatient anonnoit en lisant ; mais il vouloit pouvoir raconter l'histoire : il fallut y mettre le temps nécessaire pour l'apprendre. Le babillard employoit à lire un temps qu'il auroit perdu à jaser ou à espionner, & c'étoit autant de silence pour lui, je dirois même d'incuriosité. Quoiqu'il en soit, ces contes leur furent profitables ; &, de quelqu'œil qu'on les regarde, les contes de fées le seront toujours.

Que peut-on, en effet, objecter de raisonnable contre ces sortes d'ouvrages ? Le merveilleux ? le bisarre ? l'extravagance d'une imagination sans règle & sans frein ? Que cela prouve-t-il ? rien du tout. On pardonne bien le merveilleux à Homere, à Virgile & aux autres poëtes quelconques. Est-il plus sage de supposer des Dieux passionnés, divisés, inconstans, injustes & cruels, que de supposer des enchanteurs & des fées qui ont ces mêmes vues ? Non, sans doute. Il y a plus même : c'est que les enchanteurs & les fées ne sont donnés

dans aucun conte que comme des êtres puiſſans, il eſt vrai, mais ſubordonnés à un pouvoir ſupérieur au leur. Et aucun auteur des féeries n'a jamais manqué de donner la puiſſance ſuprême à la bienfaiſance; & Jupiter, le maître des Dieux, eſt quelquefois mal-faiſant.

Les poëtes peignent les paſſions & leurs excès; mais ſouvent ils ſe bornent à les peindre. Contens d'avoir rendu la nature, ils s'inquiètent peu d'en corriger les mouvemens déréglés. Horace a beau nous dire que les poëmes d'Homère contiennent une morale plus ſaine que celle qui réſulte des leçons de Chryſippe, de Crantor & des autres ſtoïciens. Si Horace n'eût eu la bonté de vouloir trouver dans l'iliade & l'odyſſée les moralités que ſon admirable analyſe nous préſente, aucun des lecteurs du *divin* Homere ne les auroit, peut-être, jamais apperçues.

Ce n'eſt pas que, dans tous les contes de fées, la morale ſoit auſſi frappante que dans *Serpentin verd*, ou dans le *Prince Souci*, & ſurtout dans *Roſimond*, *Alfarout*, & les autres contes de l'immortel

Fénélon, dont le nom devroit être ici de la plus grande autorité; mais pour être plus voilée & moins apparente, la morale se fait toujours assez sentir pour produire l'effet que l'auteur s'est proposé. Pour prouver cette assertion, je n'ai qu'à mettre sous les yeux du lecteur un précis du *Palais de la vengeance*, l'un des plus beaux contes que je connoisse. Madame la comtesse de Murat suppose un jeune prince & une jeune princesse s'aimant l'un l'autre, & aimés l'un & l'autre par une fée & un enchanteur qui se promettent bien de les rendre infidelles. Pour y parvenir, ils les enlèvent de concert & en même-temps. Tout est mis en œuvre pour leur faire oublier leurs premières amours; vains efforts, rien ne les séduit, & chacun d'eux conserve chèrement la mémoire de l'objet aimé. Rebutés enfin de leurs tentatives inutiles, la fée & l'enchanteur résolvent, dans leur désespoir, d'accabler ces malheureux amans du poids de toute leur colère, ou, pour mieux dire, de leur fureur. De mille moyens de vengeance entre lesquels leur pouvoir permettoit de

choiſir, ils ſe décident pour celui qui rendra la vie la plus dure à ces amans trop conſtans à leur gré. D'un coup de baguette, ils conſtruiſent à l'inſtant un palais ſuperbe dans une ſolitude immenſe qui en défend l'approche à tout effort humain. C'eſt-là qu'ils tranſportent le prince & la princeſſe; ils les douent d'immortalité par un rafinement de barbarie, leur interdiſent toute occupation, les privent de toute ſociété, & les laiſſent entièrement livrés à eux-mêmes. Servis par des mains inviſibles, ils ne voient qu'eux ſeuls, & ſe croient dans les premiers inſtans au comble du bonheur. Leur inexpérience les empêche de s'appercevoir qu'un tête-à-tête éternel doit bientôt devenir un éternel ſupplice; *car*, comme dit Saadi, *toujours du plaiſir n'eſt pas du plaiſir. L'accoutumance* produit bientôt l'ennui; & lorſque l'ennui vient ſuccéder à la tendreſſe, le dégoût, la haine même ne tardent pas à le ſuivre. Auſſi madame de Murat n'a pas cru pouvoir mieux terminer ſon conte, qu'en diſant que l'enchanteur qui avoit enfermé le prince & la princeſſe dans ce palais délicieux, mais déſert,

Les avoit, dans ces lieux, témoins de sa vengeance,
Condamnés à se voir toujours.

Je me garderai bien de m'appesantir sur les réflexions que ce récit feroit naître; je dirai seulement, qu'indépendamment de l'intérèt que le lecteur prend pour ces infortunées victimes de la jalousie & de la vengeance, l'instruction se glisse dans son ame, & il apprend qu'il ne faut point épuiser la sensibilité, si l'on veut se conserver sensible. Je citerai, à ce sujet, ces beaux vers de M. Arouet, dans une des épîtres morales qu'il publia il y a près de trente ans (1).

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait croître;
Il en est pour tout âge, &, par des soins prudens,
On en peut conserver pour l'hiver de ses ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir, &c.

---

(1) Ces mots prouvent que M. le comte de Caylus écrivoit ceci vers 1740. (*Note de l'éditeur.*)

En voilà assez sur un objet que l'on regarde comme purement frivole; je ne m'étendrai pas davantage sur sa justification. Les gens sensés, qui savent apprécier les choses, ne proscriront jamais ce genre; & s'il falloit citer une autorité respectable, je dirois que M. de Montesquieu se trouvant, faute d'autres livres, nécessité à lire les *Mille & une Nuits*, y trouva tant d'attrait, que je lui ai entendu dire plus d'une fois, qu'il se félicitoit d'avoir fait connoissance avec les conteurs Arabes, & qu'il en relisoit volontiers quelque chose tous les ans.

Au reste, je ne sais pas si ces deux contes auront du succès; je ne sais même si je les mettrai au jour. Je voudrois pouvoir les joindre à quelques extraits que j'ai faits d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi: mais il faudroit pour cela plus de loisir que je n'en ai.



CADICHON,

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine qui avoient un fort petit royaume à gouverner. Le roi se nommoit Petaud ; c'étoit un fort bon homme, assez brusque, d'un esprit simple & très-borné ; mais du reste le meilleur roi qu'il y eût au monde : ses sujets étoient presqu'aussi grands maîtres que lui ; car dans les moindres circonstances ils donnoient tout haut leur avis, sans qu'on le leur demandât ; & chacun vouloit qu'on eût égard au sien, & qu'il fût suivi.

La reine s'appeloit Gillette ; elle n'avoit guères plus d'esprit que son mari, mais il étoit doux, timide & tranquille, ce qui faisoit qu'elle parloit peu, & souvent par sentences : elle avoit pour le roi la soumission & les déférences que l'on a ordinairement pour un mari de qui l'on tient sa fortune.

Comme Petaud étoit le seul enfant que le roi son père & la reine sa mère eussent eu de leur mariage, ils avoient résolu, au moment de sa naissance, de lui faire épouser une petite princesse, nièce d'une vieille fée,

nommée Gangan, qui étoit pour lors l'amie intime des père & mère de Petaud. Il est vrai que la princesse n'étoit pas encore venue au monde : mais sur la parole & les assurances de Gangan, qu'elle seroit un jour une personne accomplie, on promit tout ce qu'elle voulut, & on s'engagea même par serment à ne se point dédire.

Petaud étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, jugea à propos de se marier à sa fantaisie ; il s'embarrassa peu des promesses de ses père & mère, & épousa, sans leur consentement, une jeune fille extrêmement jolie, dont il étoit devenu fort amoureux. Elle n'étoit que la fille d'un riche fermier ; mais quoiqu'elle eût épousé le fils du roi, son bon naturel l'empêcha d'être vaine, c'est-à-dire, sotte.

Le roi, père de Petaud, irrité du mariage de ce prince, ne put refuser à Gangan de venger l'affront qu'il leur faisoit à tous deux : il déshérita ce prince, lui défendit de jamais paroître à sa cour, & le réduisit à sa légitime, que l'on fixa à une terre assez considérable, dont son beau-père avoit été le fermier. Toute la grâce qu'on lui accorda, fut d'ériger cette terre en souveraineté, avec la permission de porter le titre de roi

& de majesté. Peu de temps après sa disgrace, son père mourut, & sa mère ayant obtenu la régence, ne fut pas fâchée d'être débarrassée d'un fils, qui, malgré son peu d'esprit, auroit pu traverser ses projets, & le desir qu'elle avoit de régner.

Petaud n'étoit ni ambitieux, ni conquérant; ainsi il ne tarda pas à s'accoutumer dans son petit état, & même à s'y trouver fort bien: tout petit qu'il étoit, il y régnoit comme s'il eût été grand; à le bien prendre, c'en étoit autant qu'il lui en falloit; & les titres de roi & de majesté lui tenoient lieu d'un grand royaume. Mais comme les esprits les plus bornés ont toujours leur portion de vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, & créa un sénéchal, un procureur-fiscal & un receveur; (car on ne connoissoit alors ni chancelier, ni parlement, ni fermes générales; les rois rendoient la justice eux-mêmes, & recevoient tout simplement leurs revenus). Il fit aussi battre monnoie, & composa avec son sénéchal des ordonnances pour la police de son petit état: son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal: il se nommoit Caboche, c'étoit un homme franc, sincère & équitable; il avoit reçu de la nature sa part d'imagina-

tion, en ſens commun ; auſſi décidoit-il lentement, mais preſque toujours juſte : il ſavoit par cœur les quatrains de Pibrac, & aimoit à les réciter. Cette petite fortune ne le rendit pas plus vain ; car il continua de faire valoir ſes fermes comme auparavant : ce qui lui gagna tellement la confiance de ſon gendre, que ſa majeſté ne pouvoit plus ſe paſſer de lui.

Tous les matins Caboche alloit chez le roi, avec qui il déjeûnoit ; enſuite on parloit d'affaires ; mais le plus ſouvent ce miniſtre lui diſoit : « Sire, avec votre permiſſion, » vous n'y entendez rien, laiſſez-moi faire, » & tout ira bien ; il faut que chacun ſe » mêle de ſon métier, dit M. Pibrac : mais, » répondoit le roi, que ferai-je donc, moi ? » Ce que vous voudrez, répliquoit Caboche, » vous gouvernerez votre femme & votre » potager. Voilà tout ce qu'il vous faut : je » crois, en effet, que tu as raiſon, diſoit » le roi ; ainſi fais ce que tu voudras ». Cependant, pour ne rien perdre du côté de la réputation, il ſe pâroit les jours de fête d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de fleurs d'or, d'une toque de pareille étoffe, & d'un ſceptre de bois doré qu'il avoit acheté d'un vieux comédien de campagne qui avoit

quitté la profeſſion. Après ſon conſeil, il ſe faiſoit apporter l'almanach de Liége & celui de Milan, qu'on lui envoyoit de Troyes tous les ans dès le mois de juillet, & qu'il faiſoit relier en beau papier marbré, & dorer ſur tranche. Dans l'un, il apprenoit les temps propres à ſemer, planter, tailler, greffer, ſaigner & purger; & il y avoit tant de confiance, qu'il ſe faiſoit ſouvent médicamenter lui & la reine ſans en avoir beſoin. Dans l'autre, il étudioit les prédictions politiques, dont il étoit d'autant plus émerveillé, qu'il n'y entendoit rien. Au bout de quelques années, tous ces almanachs lui composèrent une petite bibliothèque, qu'il eſtimoit autant que ſi elle eût été bonne; & il n'y avoit même que le ſénéchal & lui qui en euſſent la clé. L'après-midi, il s'occupoit dans ſon petit potager royal à pratiquer ce que ſon almanach lui avoit enſeigné le matin. Le ſoir, il envoyoit chercher Caboche pour jouer, juſqu'à l'heure du ſouper, une briſquanbille, ou un piquet au grand cent, puis il ſoupoit en public avec la reine, & à dix heures tout le monde étoit couché.

Gillette, de ſon côté, s'occupoit aux affaires domeſtiques; elle filoit avec ſes femmes, & faiſoit, avec le lait de ſes vaches

& de ses chevres, des fromages excellens : elle ne manquoit pas, sur-tout, de paitrir tous les matins un petit gâteau de farine d'orge, qu'elle faisoit cuire sous la cendre, & elle le portoit aussitôt avec un fromage à la crême dans son petit jardin, au pied d'un rosier, ainsi qu'il lui avoit été ordonné dans un songe le lendemain de ses nôces.

La tranquillité, dont ils jouissoient l'un & l'autre dans leur petit royaume, n'étoit troublée que par le desir d'avoir des enfans. Le roi avoit consulté, mais en vain, les médecins, les charlatans & les devineresses ; à l'égard des fées, il étoit trop piqué contr'elles pour y avoir recours. Gillette, au contraire, avoit en leur pouvoir une confiance parfaite ; mais elle n'osoit la faire connoître, dans la crainte de déplaire à son époux. Malgré cela, Gangan, peu satisfaite de l'exhérédation de Petaud, s'étoit encore vengée sur cette pauvre reine, en la condamnant à être tout-à-la-fois stérile & féconde.

Il y avoit déjà deux ans que Gillette étoit mariée, sans qu'elle eût eu la moindre apparence de grossesse ; & Petaud commençoit à désespérer d'avoir des enfans, lorsqu'un jour la sage-femme de son royaume, qui étoit première dame d'honneur de la reine,

vint lui annoncer que ſa majeſté étoit groſſe. A cette nouvelle, tranſporté de joie, il l'embraſſa de tout ſon cœur, & tirant de ſon doigt une belle bague compoſée d'un œil de chat, il lui en fit préſent. Il ne s'en tint pas-là, car il donna le ſoir un grand ſouper à tous les notables de ſon royaume; après lequel il tira lui-même toute ſon artillerie, qui conſiſtoit en douze arquebuſes à rouet, & en ſix carabines à fourchette. On prétend que, durant le ſouper, ſa joie immodérée lui avoit fait dire des choſes contraires à ſa dignité; & que, ſur les remontrances de ſon ſénéchal, il avoit répondu en verſant un grand verre de vin à ce miniſtre: « Grand merci, beau-père: tu as » peut-être raiſon; mais l'on n'eſt pas tous » les jours père, au bout du compte: partant, n'en parlons plus, & réjouiſſons-» nous; car, à ma place, tu en ferois peut-» être de même ſagement ». Caboche ne répliqua rien, & chacun ſe retira très-content de leurs majeſtés.

Comme le roi étoit aimé de ſes ſujets, on fit, le même jour & à la même heure, des réjouiſſances par tout le royaume, & l'on attendit patiemment le temps des couches: mais l'on fut bien ſurpris, quand,

après les neuf mois révolus, la reine ayant ſenti de violentes douleurs, redevint tout-à-coup tranquille : ſa groſſeſſe, cependant, bien loin de diminuer, ne fit qu'augmenter pendant neuf autres mois; & au bout de ce temps-là, elle reſſentit encore les mêmes atteintes, mais ſans aucun ſuccès. Enfin, on vit avec le dernier étonnement, un événement ſi ſingulier ſe répéter de même juſqu'à ſept fois, au grand déplaiſir du roi, de la reine & de la ſage-femme, ſa première dame d'honneur. De temps en temps le roi feuilletoit ſes almanachs, & conſultoit leurs prédictions, ſans y rien trouver qui regardât les femmes groſſes, & cela l'impatientoit beaucoup. Il demandoit ſouvent à la reine, quand elle vouloit finir d'accoucher; & la reine, fort tranquillement, lui répondoit : Sire, *tout vient à point, qui peut attendre*. Ainſi, il eut beau s'impatienter, & la reine vouloir lui obéir, l'arrêt de Gangan fut exécuté, & cette princeſſe ne ceſſa de devenir groſſe pendant plus de cinq années.

On ne ſavoit que penſer d'une aventure ſi ſingulière, lorſqu'un jour le roi étant dans ſon fruitier avec ſon ſénéchal, on vint lui dire que la reine venoit de donner le jour à

un prince & à une princesse; ils y coururent aussitôt, & ils étoient à peine entrés dans sa chambre, qu'elle mit encore au monde un fils & une fille, qui, un moment après, furent suivis de deux autres. « Miséricorde, s'écria le roi, qu'est-ceci, madame, & quand finirez-vous? Alors, la reine poussant un grand cri, qui annonçoit encore quelque chose, lui répondit: je ne sais, Sire; mais je sais *que tout vient à point, qui peut attendre:* attendre, reprit le roi, oh! par mon sceptre, je n'en ferai rien; si je restois ici davantage, il me viendroit, je crois, autant d'enfans qu'il y a de pommes dans mon fruitier ». En effet, il fut à peine sorti, que la reine mit au monde un beau garçon, qui rendit à sa mère le calme qu'elle desiroit depuis si longtemps. Il avoit les plus beaux yeux qu'on eût jamais vu, la peau fort blanche, & les sourcils, ainsi que les cheveux, d'un noir de jai; comme il étoit né coëffé, le roi & la reine sentirent pour lui plus d'inclination que pour les autres, & cette princesse voulut absolument nourrir elle-même son petit Cadichon (car c'est ainsi qu'on le nomma).

Au bout de dix-huit mois, les trois princes devinrent si vifs & si sémillans, que les

nourrices n'en pouvoient venir à bout. Quand elles s'en plaignoient au roi, il leur répondoit : « laiſſez les faire, lorſqu'ils auront mon » âge, ils ne ſeront plus ſi vifs ; j'ai été » tout de même, moi qui vous parle ; & » cela viendra ». Les trois princeſſes, au contraire, étoient douces, mais ſi ſombres & ſi tranquilles, qu'elles reſtoient dans la ſituation où on les mettoit ; ce qui faiſoit que le roi préféroit ſes garçons à ſes filles, & que la reine aimoit mieux ſes filles que ſes garçons ; excepté Cadichon, qui, n'ayant aucun des défauts de ſes frères & ſœurs, étoit le plus joli enfant du monde : il auroit bientôt été gâté, ſi une fée bienfaiſante, ne l'eût, à l'inſçu de Gangan & même de Gillette, doué au moment de ſa naiſſance d'un caractère égal & invariable.

Lorſqu'il fut queſtion de ſevrer les enfans de leurs majeſtés, on aſſembla un conſeil extraordinaire, compoſé du ſénéchal, du procureur-fiſcal, du receveur, & des mies, qui y furent appelées. Après bien des conteſtations, on y réſolut, ſur l'avis de Caboche, de faire uſage de lait de vache pour les trois garçons, & de lait de chèvre pour les trois filles : cet avis parut très-propre à corriger, d'une façon ſimple, la vivacité

des princes, & la lenteur des princeſſes : mais quand ils furent plus avancés en âge, & qu'il fallut leur donner des alimens plus ſolides, ils en firent une ſi grande conſommation, que les revenus du roi ſe trouvérent conſidérablement diminués ; d'ailleurs, comme les princes n'avoient perdu par leur première nourriture qu'une partie de leur vivacité, & que les princeſſes en avoient acquis une nouvelle, c'étoit toute la journée un carillon & des diſputes effroyables. On ſe chamailloit, on ſe tirailloit, & on uſoit des hardes tant & tant, qu'on avoit peine à y ſuffire. Il n'y avoit que le petit Cadichon qui fut doux & obéiſſant : auſſi ſes frères & ſœurs lui faiſoient toujours quelque niche. « Le roi diſoit ſouvent à la reine, vos trois filles grandiſſent furieuſement, & par mon ſceptre, je ne ſais trop ce que j'en ferai, car pour mes garçons, je leur donnerai les baux de mes fermes, & le gain qu'ils feront ſera pour eux ; mais, pour vos filles, cela eſt différent. A quoi la reine répondoit : ſire, donnez-vous patience ; car, *tout vient à point, qui peut attendre.*

Tandis que le roi Petaud s'inquiétoit, & que la reine Gillette ſe tranquilliſoit, leurs enfans parvinrent à l'âge de ſept ans. Cha-

cun de ceux qui composoient leur Cour donnoit déjà son avis, ou plutôt sa décision, pour l'établissement des princes & princesses, lorsqu'un matin, la reine venantde paitrir son petit gâteau, apperçut sur la table une jolie petite souris bleue qui rongeoit la pâte: son premier mouvement fut de la chasser, mais un sentiment involontaire l'en empêcha: elle la considéra attentivement, & fut fort surprise de la voir se saisir du petit gâteau & l'emporter dans la cheminée. Sa tranquillité fit place à son impatience, & courant après la souris, dans le dessein de lui enlever sa proie, elle vit disparoître l'une & l'autre, & ne trouva à la place qu'une petite vieille ratatinée & haute d'un pied. Après plusieurs grimaces & quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pêle & les pincettes en croix, fit dessus avec le balai trois cercles & trois triangles, poussa sept petits cris aigus, & finit par jeter le balai par-dessus sa tête. La reine, malgré sa frayeur, ne laissa pas de remarquer que la vieille, en traçant les cercles & les triangles, avoit prononcé distinctement ces trois mots, *confiance*, *discrétion*, *bonheur;* elle cherchoit à en pénétrer le sens, quand un bruit qu'elle entendit dans la cham-

bre voisine, la tira de sa rêverie: comme elle crut reconnoître la voix de Cadichon, elle y courut aussitôt : mais elle eut à peine ouvert la porte, qu'elle apperçut trois gros hannetons qui tenoient chacun dans leurs pattes une de ses filles, & trois grandes demoiselles qui portoient sur leurs dos ses trois fils. Tout cela, en s'envôlant promptement par la fenêtre, chantoit en cœur & fort mélodieusement, *haneton, vôle, vôle, vôle.* Ce qui toucha le plus Gillette, fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la souris bleue; ils étoient l'un & l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limaçon, couleur de rose, & traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La souris, qui lui parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espèce, avoit une belle robe de perse, un mantelet de velours noir, une coëffe nouée sous le menton, & deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons & les demoiselles partirent avec tant de vîtesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon & de ses enfans, que des Fées & de leur pouvoir, elle se mit à crier & à pleurer de toutes ses

forces. Le roi qui l'entendit, accourut, suivi de son sénéchal, & voulut en savoir la cause : mais la douleur de Gillette étoit si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots, les hannetons.... les demoiselles.... ah! sire, on enlève nos enfans. Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, & ordonna à Caboche de prendre dans son anti-chambre deux mousquetons (car il y en avoit toujours une demi-douzaine, en attendant qu'il eût des gardes). Puis, traversant son potager royal, il gagna la campagne dans le dessein de poursuivre & de tuer les ravisseurs.

Il y avoit environ une heure qu'il étoit parti, & la reine, dont les larmes étoient épuisées, ne donnoit plus que des soupirs à la perte de ses enfans, lorsqu'elle entendit quelque chose bourdonner autour d'elle, & vit tomber à ses pieds un papier plié en quarré ; elle le ramassa aussitôt, l'ouvrit précipitamment, & y lut ces mots.

« Calmez votre inquiétude, ma chère » Gillette, & souvenez-vous que de la » confiance & de la discrétion dépend votre » bonheur : vous l'avez commencé par votre » exactitude à me donner des gâteaux & « des

» des fromages, & ma réconnoissance sera » le reste ; mais soyez toujours convaincue » que *tout vient à point, qui peut attendre* ; » & qu'après cela vous devez tout espérer » de votre amie la fée des champs ».

Ce billet, joint à sa confiance au pouvoir des fées, acheva de calmer ses inquiétudes ; &, adressant la parole à une petite linotte qu'elle apperçut sur le ciel de son lit : « Linotte, belle linotte, lui dit-elle, je » ferai tout ce qu'il vous plaira, mais don- » nez-moi, je vous prie, lorsque vous en » saurez, des nouvelles de mon petit Cadi- » chon ». A ces mots, la linotte battit des aîles, chanta & s'envola ; & la reine persuadée que cela vouloit dire, *j'y consens*, la remercia & lui fit une grande révérence. Cependant le roi & son sénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maison, & trouvèrent la reine si tranquille, que le roi en fut presque scandalisé ; il lui fit plusieurs questions pour en savoir la raison ; auxquelles Gillette ne répondit jamais que, *tout vient à point, qui peut attendre*. Ce sang-froid l'impatienta si fort, qu'il se seroit emporté contr'elle, si son sénéchal ne lui eût remontré que Gillette avoit raison, & que Pibrac & le conseiller Mathieu l'avoient

dit avant elle dans un de leurs quatrains ; qu'il lui récita sur le champ. Le roi, pour qui Caboche étoit un oracle, se tut, & écouta avec attention un beau petit discours qu'il lui fit sur les inconvéniens d'avoir des enfans, & sur les chagrins & la dépense qu'ils causent presque toujours à leurs père & mère. « Par mon sceptre, dit le roi, le beau-» père a raison, & ces sept marmots-là » m'auroient ruiné, s'ils fussent plus long-» temps restés chez moi : partant, grand » merci à qui s'en est chargé ; comme ils » sont venus, ils s'en vont : il n'y a à tout » cela que du temps de perdu ; ainsi réjouis-» sons-nous, c'est à recommencer ». La reine, qui craignoit de trop parler, ne répondit rien, & le roi, n'ayant plus rien à dire, retourna dans son cabinet jouer un cent de piquet avec son sénéchal.

Pendant que tout ceci se passoit chez le roi Petaud, la reine sa mère se lassant d'un veuvage qui duroit depuis long-temps, résolut de se remarier ; pour cet effet, elle jeta les yeux sur un jeune prince, voisin de son royaume & souverain des Isles Vertes : il étoit beau, bien fait, & son esprit avoit autant de grâce que sa personne ; ses plaisirs étoient son unique occupation ; il n'étoit

bruit que de ses galanteries, & l'on assuroit qu'aucune jolie femme de son royaume ne lui avoit résisté.

La réputation avantageuse & le portrait de ce prince tournèrent si bien la tête de la reine, qu'elle se flatta de s'en faire aimer, & de fixer son inconstance. Il n'y avoit qu'une difficulté, c'est qu'elle n'étoit ni jeune, ni aimable; elle avoit la taille haute & maigre, les yeux petits, le nez long & pendant, la bouche fort grande & passablement de barbe. Une pareille figure pouvoit être avantageuse à une reine pour en imposer: mais elle étoit peu propre à inspirer de l'amour. On ne sauroit tout-à-fait s'aveugler sur ses défauts, lorsqu'ils sont marqués à un certain point: elle sentit, dans des momens de réflexion, qu'en l'état où elle étoit il lui seroit impossible de plaire au jeune roi des Isles Vertes, & que, pour y réussir, il falloit avoir de la beauté, ou tout au moins de la jeunesse; mais comment y parvenir, & comment changer des cheveux gris, & des traits hommasses, en une figure aimable, en grâces enfantines, ou en mines agaçantes? Il est vrai que Gangan, son amie, lui auroit été d'un grand secours dans cette occasion, si cette fée ne l'eût pas

plusieurs fois pressée inutilement d'adopter sa nièce, & de la désigner héritière de sa couronne; ainsi, il y avoit tout à craindre d'exciter sa colère par une pareille proposition. La vieille reine sentit tout cela, hésita, combattit, & regarda tant & tant le portrait du beau prince des Isles Vertes, que l'amour l'emporta enfin sur les égards qu'elle devoit à la fée: elle lui fit part de ses sentimens, & la conjura, dans les termes les plus pressans, de lui prêter les secours de son art, & de ne lui pas refuser cette marque essentielle de son amitié; elle alla même jusqu'à lui faire voir le portrait du jeune prince, & à exiger d'elle l'approbation de son dessein. Gangan ne put cacher sa surprise, mais elle dissimula son ressentiment; elle prévit de quelle conséquence il étoit de se déclarer ouvertement contre ce mariage, puisque le roi des Isles Vertes, qui avoit presque ruiné ses états pour subvenir à ses dépenses, seroit capable de le conclure par intérêt, & de le soutenir à l'aide d'un puissant génie protecteur de son royaume: ainsi, feignant de donner les mains à cette affaire, elle promit à la reine de travailler au plutôt à son rajeunissement; mais elle se promit en même temps de la tromper, & de la

mettre hors d'état d'exécuter ses volontés.

Le jour que cette fée avoit marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin couleur de chair & argent, sa coëffure n'étoit composée que de fleurs artificielles & de pompons de clinquant; un petit nain amaranthe lui portoit la robe, & avoit sous le bras gauche une boëte noire de lacque de la Chine. La reine la reçut avec les plus grandes marques de respect & de reconnoissance, & la supplia, après les premiers complimens, de ne pas différer son bonheur. La fée y consentit, fit retirer tout le monde, & ordonna à son nain de fermer les portes & les fenêtres: puis, ayant tiré de sa boëte un livre de vélin, garni de grands fermoirs d'argent, une baguette composée de trois métaux, & une fiole qui renfermoit une liqueur verdâtre & fort claire; elle fit asseoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre, & commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de sa majesté; ensuite, ayant tracé autour d'eux trois cercles en spirale, elle lut dans son livre, les toucha trois fois de sa baguette, & jeta sur eux de la liqueur dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la reine se mirent à diminuer peu-à-peu, & la

taille du petit nain à croître à proportion ; de sorte qu'en moins de trois minutes ils changèrent de figure sans sentir le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du nain ; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout-à-coup des trois cercles, augmentèrent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit ; alors la fée ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre, & disparut avec son page, qui, tout grand qu'il étoit devenu, reprit la robe de sa maîtresse, & sa boëte de lacque de la Chine.

La première chose que fit la reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant son miroir ; elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étoient charmans ; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étoient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans ; que sa coëffure avoit pris la forme d'un toquet, garni de longues boucles de cheveux blonds, & que son habit étoit changé en corps de robe avec les manches pendantes, & le tablier de dentelles : tout cela joint à sa grande taille, dont le charme n'avoit rien diminué, produisoit quelque chose de fort bizarre : cependant elle n'en fut point frappée ; car, de toutes les



Reine, tout vient à point, qui peut attendre.

idées qu'elle avoit avant son changement, il ne lui étoit resté que celles qui avoient rapport au roi des Isles-vertes, & à l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Elle fut donc aussi contente d'elle, que ses courtisans en furent étonnés; on ne savoit même ce que l'on devoit faire, & quel parti on avoit à prendre; lorsque le premier ministre, dont tous les grands dépendoient, les tira d'embarras, & décida que, bien loin de contrarier la reine, il falloit, au contraire, flatter ses goûts & ses fantaisies, & commença par ordonner à sa femme & à ses filles de se conformer à ses volontés. Bientôt, pour plaire au ministre, on suivit leur exemple, & en peu de temps toute la Cour s'habilla comme la reine, & l'imita en tout. On ne parloit plus, même les hommes, que d'une façon enfantine; on ne jouoit qu'à la madame, à rendez-moi ma fille, aux osselets, à la bataille. Les cuisiniers n'étoient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes & des petits-choux. On ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller des poupées, & dans tous les jeux & les collations, il n'étoit question que du roi des Isles-vertes; la reine en parloit cent fois le jour, & l'appeloit toujours mon petit mari. Elle le demandoit sans-cesse, & se

paya, pendant quelque temps, des raifons dont on fe fervit pour la flatter; mais enfin la gaieté fit place à l'humeur; elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, & dont on n'ofe rompre les volontés. Après s'être amufé quelque temps d'un évènement fi fingulier, (car l'oifiveté de la cour fait qu'on s'y amufe de tout) on s'impatienta des puérilités de ce grand enfant; on fe laffa de la contrainte & des complaifances qu'il falloit avoir; on s'éloigna infenfiblement, & elle étoit fur le point d'être tout-à-fait abandonnée, lorfqu'on apprit que le roi des Isles-vertes, qui parcouroit les royaumes voifins, devoit arriver inceffamment dans celui-ci. A cette nouvelle, on reprit courage. La reine redevint fi gaie & fi enjouée, qu'elle ne fit que chanter & danfer, en attendant ce prince. Ce moment fortuné arriva; elle courut au-devant de lui; &, quoiqu'on lui eût repréfenté que le cérémonial ne le permettoit pas, elle voulut abfolument aller le recevoir au bas de fon efcalier: mais, en le defcendant avec précipitation, elle s'embarraffa les pieds dans fa robe, qu'elle avoit fait détrouffer, & tomba affez rudement; quoique fes mains euffent garanti fa tête, & qu'elle n'eût que le nez

légèrement écorché, sa frayeur fut si grande, qu'elle poussa les hauts cris; on la porta dans sa chambre, on lui bassina le visage avec de l'eau de la reine d'Hongrie, & on parvint à l'appaiser, en lui disant que son petit mari demandoit à la voir. Le prince parut en effet : mais la vue d'un objet si ridicule lui fit faire de si violens éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre & même du palais. La reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle vouloit son petit mari; on courut après lui, on le pressa de revenir; tout cela fut inutile; il n'y voulut jamais consentir, & s'éloigna promptement d'une cour où tout le monde lui parut être insensé. La reine, qui apprit son départ, en fut inconsolable; on essaya en vain tous les moyens de la calmer; sa mauvaise humeur n'en devint que plus insupportable; & le joug parut trop dur à ceux même qui lui étoient le plus attachés : les autres, honteux d'être sujets d'une telle reine, furent d'avis de lui ôter la couronne; & ce parti alloit l'emporter, lorsque Gangan, qui n'avoit voulu que la dégoûter du mariage, la désenchanta, & lui rendit sa première forme. A la vue de sa figure naturelle, elle pensa se poignarder de

déſeſpoir ; elle s'étoit trouvée charmante ſous celle qu'elle venoit de quitter, & elle ne voyoit à la place qu'un viſage de plus de ſoixante ans, & une laideur qu'elle avoit déteſtée. Elle ne croyoit pas avoir été ridicule dans l'état d'où elle ſortoit, & elle n'avoit rien perdu de ſon amour ; ainſi la perte de ſa jeuneſſe, & celle du prince des Isles-vertes, la jetèrent dans une langueur qui fit craindre pour ſa vie, & lui inſpirèrent, en même-temps, une haine implacable contre la Fée Gangan. A l'égard de ſes ſujets, ils en eurent pitié, & regardèrent cet événement comme une juſte punition du ſacrifice qu'elle avoit fait de la tendreſſe maternelle, & de la reconnoiſſance, à ſon ambition & à ſes déſirs inſenſés. C'étoit à-peu-près dans ce temps-là que la Fée des champs avoit enlevé les enfans de Petaud & de Gillette : cette généreuſe Fée étoit la protectrice de ceux qui ſe trouvoient obligés de paſſer leur vie à la campagne ; elle s'employoit à prévenir ou à diminuer les diſgrâces qui pouvoient leur y arriver, & étoit d'autant plus en état de les protéger, qu'elle poſſédoit l'amitié de la reine des Fées.

L'Isle Bambine, dont cette ſouveraine lui avoit donné le gouvernement, étoit le lieu

où elle avoit transporté les quatre garçons & les trois filles du roi Petaud & de la reine Gillette. Cette Isle n'étoit habitée que par des enfans sous la protection des fées, par des mies, & par ceux que l'on destinoit à les servir : il y régnoit un printemps continuel ; les arbres & les prairies y étoient toujours couverts de fruits & de fleurs, & la terre y produisoit d'elle-même, & sans aucune culture, tout ce qui pouvoit flatter le goût & les yeux : les promenades y étoient charmantes, les jardins variés & remplis de jolis petits carosses de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avoit de plus aimable, c'est que les murs des chambres des enfans étoient de sucre candi, les planchers d'écorce de citron confit, & les meubles d'excellent pain d'épice de Rheims. Quand on étoit bien sage, on avoit beau en manger, il n'y paroissoit jamais : on trouvoit outre cela, dans les rues & dans les promenades, toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées, & qui marchoient & dansoient toutes seules. Les petites filles qui n'étoient ni fières, ni gourmandes, ni désobéissantes, n'avoient qu'à souhaiter, & sur le champ les bonbons & les fruits se détachoient d'eux.

mêmes, & venoient les trouver; les poupées se jetoient dans leurs bras, & se laissoient habiller & déshabiller, caresser & fouetter avec une discrétion & une obéissance sans pareille; mais lorsqu'au contraire elles avoient commis quelque faute, la poupée s'enfuyoit, en faisant une grimace à celle qui l'appeloit; les bonbons se changeoient en chicotin, & la petite parure devenoit vilaine & maussade. A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étoient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avoient des polichinels, des cerf-volans, des raquettes, & de tous les jouets qu'on peut imaginer; mais quand les mies étoient mécontentes, les polichinels se moquoient d'eux, leur pettoient au nez, & leur disoient tout ce qu'ils avoient fait de mal; les cerf-volans manquoient de vent, les raquettes se trouvoient percées; enfin, rien ne leur réussissoit, & plus on s'obstinoit, & pis c'étoit. Il y avoit de ces espèces de punitions & de récompenses pour tous les âges, comme, par exemple, de se trouver monté sur un âne, lorsqu'on se croyoit sur un petit cheval bien harnaché, ou de s'entendre dire : « ah! qu'elle est laide! qu'elle est » laide! qu'elle est mal-propre! que fait-on

» de cela ici » ? tandis que les autres petites demoiselles étoient bien parées & bien fêtées : enfin, on ne négligeoit rien pour corriger en eux les défauts du cœur & de l'esprit ; &, pour les instruire en les amusant, on leur faisoit lire les annales de la féerie, qui contiennent les histoires les plus remarquables de cet empire, telles que sont celles de *Javotte*, *Nabotine*, *Landore*, *Jeannette* & plusieurs autres ; car, la fée des champs en faisoit grand cas, & elle les rassembloit avec grand soin de tous les royaumes du monde.

Pendant que les enfans de Petaud & de Gillette demeurèrent dans l'isle Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons & la fierté des trois filles ; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisoient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans l'intérêt particulier que la Fée gouvernante prenoit à ces enfans, joint aux soins, à l'attention & à la patience des mies, n'avoient presque rien changé à leur caractère ; &, ne sentant que trop que leur naturel l'emporteroit sur leur éducation, elle n'espéra plus de les changer par les voies simples, & fut obligée d'avoir recours à des remèdes violens, tels que la métamorphose : cette

extrémité étoit dure, à la vérité; mais elle étoit inmanquable pour perfectionner les caractères. Les enfans, malgré leurs changemens, conservoient les idées & le sentiment de ce qu'ils étoient & de ce qu'ils avoient été, & subissoient les loix de leur état. Dès que la Fée, qui avoit le don de pénétrer les pensées, les croyoit corrigés, elle leur rendoit leur première forme avec son amitié, & leur procuroit souvent un établissement avantageux. Elle changea donc, mais avec peine, les trois fils de Petaud en polichinels, & les trois filles en dames gigognes, & les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois ans. Comme elle étoit aussi contente du prince Cadichon, qu'elle avoit été peu satisfaite de ses frères & sœurs, elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur disgrace, & résolut de l'éloigner. Il ne s'agissoit que de trouver un asyle qui le garantît de la méchanceté de Gangan; mais, pour ne rien prendre sur son compte, elle jugea à propos d'aller consulter la reine des fées, son amie, & de prendre son avis sur ce qu'elle avoit à faire. Dans ce dessein, elle mit son vertugadin de velours verd, son mantelet de satin jonquille & son petit chaperon bleu: puis,

ayant fait atteler à sa chaise de poste d'osier doré, six hannetons blancs, harnachés de non-pareilles couleur de roses, elle partit en diligence, & arriva en peu de temps dans l'isle Fortunée, où la reine des fées faisoit sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue d'orangers & de citronniers, elle entra dans la cour du château, où elle trouva en haie vingt-quatre gines noires, hautes de six pieds, ayant de longues robes retroussées, & portant sur l'épaule gauche une massue d'acier poli : elles avoient derrière elles vingt-quatre autruches noires, mouchetées de rouge & de bleu, qu'elles tenoient en lesse, & elles gardoient un profond silence. Ces gines noires étoient de méchantes fées, condamnées à remplir ces postes pendant plusieurs siècles, selon la qualité de leurs crimes. Dès qu'elles apperçurent la fée, elles la saluèrent, en laissant tomber leurs massues sur le pavé; comme il étoit pareillement d'acier, il rendit un son éclatant & fit feu. Cet honneur étoit dû à toutes celles qui, ainsi que la fée, avoient un gouvernement. Après avoir monté l'escalier, composé de porphire, de jaspe, d'agate & de lapis, elle apperçut dans la pre-

mière chambre douze jeunes filles simplement vêtues, mais sans chaperon; elles avoient seulement le clavier à la ceinture, & la demi-baguette dont elles la saluèrent, comme avoient fait les gines: elle leur rendit le salut; car cet emploi est ordinairement destiné à celles qui devoient être bientôt initiées à l'art de féerie. Elle traversa une longue suite d'appartemens magnifiquement meublés, & arriva dans l'anti-chambre de la reine, qu'elle trouva remplie de fées, qui s'y étoient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, & les autres pour faire leur cour.

Il n'y avoit presque plus personne dans le cabinet de la reine, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'auroit pu s'empêcher d'éclater de rire à sa vue d'une figure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de satin verd, chamarré de dentelles bleues & or, elle portoit un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenille & de pompons couleur de rose; d'un demi-ceint, enrichi d'émeraudes. Pendoient à un clavier d'argent un petit miroir en boëte à mouches, une grosse montre & un étui de pièces: ses

oreilles étoient chargées de deux grosses pendeloques de perles & de rubis, & elle avoit sur la tête un chaperon de velours petit jaune, avec une aigrette d'améthistes & de topazes; un gros bouquet de jasmins ornoit le devant de son corps, & dix ou douze mouches dispersées sur un vieux rouge, couvroient une peau ridée & couleur de rose sèche.

Si la fée des champs fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Elle n'ignoroit pas la protection que cette fée avoit accordée aux enfans de Petaud & de Gillette. Mais comme le lieu lui défendoit de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula, & affectant un air de politesse mêlée de hauteur: « Comment, madame, lui dit-elle, vous êtes-vous résolue à quitter le calme de la campagne, pour venir vous confondre dans le tumulte de la cour? Il faut que vous ayez eu pour cela des raisons bien fortes. Celles qui m'y amènent, interrompit la fée des champs, ne ressemblent point du tout aux vôtres; l'intérêt, ni l'ambition n'ont jamais été les motifs de ma protection; & je sais ne l'accorder qu'à ceux

qui en sont dignes & reconnoissans. Je le crois, répondit Gangan ; les dindons & les oies sont bonnes personnes. Cela est vrai, reprit vivement la fée, & beaucoup plus que les Gangans, car ils ne sont point injustes ; qu'en dites-vous ? »

La dispute n'en seroit pas demeurée là, si l'on n'eût averti la fée des champs que la reine étoit seule, & qu'elle vouloit lui parler ; ainsi les deux fées se saluèrent, & se séparèrent en femmes qui se haïssent parfaitement.

La reine, qui s'apperçut de l'émotion que cette dispute venoit de causer à son amie, feignit de l'ignorer, & voulut en être informée ; & la fée des champs, charmée de satisfaire la curiosité de sa maîtresse, n'hésita pas à lui faire le récit des injustes motifs que Gangan avoit eu de persécuter le roi Petaud & la reine Gillette, & de ce que la pitié lui avoit fait entreprendre pour traverser les desseins de cette perfide fée.

« Votre procédé est louable, lui dit la reine, & j'aime à voir en vous cette généreuse ardeur à protéger les malheureux : mais je crains cependant que Gangan ne se venge encore des bontés que vous avez pour la bonne Gillette & pour ses enfans ; elle est

méchante, & j'en reçois souvent des plaintes; mais soyez sûre que si elle abuse davantage contre vous de son pouvoir, je l'en punirai d'une façon terrible & éclatante; je ne puis vous en dire davantage; voici l'heure du conseil; à mon retour nous conférerons ensemble sur les moyens de prévenir les mauvais desseins de votre ennemie ».

Dès que la fée des champs fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter les livres de sa souveraine. Tous les mystères de la féerie y sont dévoilés, & l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe dans l'univers; mais il n'appartient qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher ces événemens; elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes. La protectrice de Cadichon eut à peine ouvert ces livres, qu'elle y lut distinctement, que par le pouvoir de grande féerie, la perfide Gangan enlevoit dans le même instant le jeune prince, & qu'elle le transportoit dans l'isle Inaccessible, où elle retenoit sa nièce depuis le moment de sa naissance. A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé, & ensuite pour son cœur & pour ses sentimens, car elle savoit que cette méchante fée étoit plus capable de les cor-

rompre, que de les former. Le trouble que cet incident jeta dans ſon ame, fit place aux réflexions, & elle penſoit aux moyens d'empêcher les ſuites de cette entrepriſe, lorſque la reine ſortit du conſeil & vint la rejoindre: à la triſteſſe qu'elle remarqua ſur le viſage de ſon amie, elle jugea de ce qui lui étoit arrivé pendant ſon abſence; & lui adreſſant la parole: « Vous avez voulu, lui dit-elle, ſatisfaire votre curioſité, & vous avez appris des choſes que je voulois dérober à votre connoiſſance. Je n'ai pu refuſer, il eſt vrai, à Gangan le pouvoir de grande féerie, puiſque ſuivant nos loix il eſt dû à ſon ancienneté; mais la connoiſſance que j'ai de ſon caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain eſpace de temps; aſſurez-vous, généreuſe fée, qu'après cela votre ennemie ſera ſévérement punie, ſi elle abuſe de ce même pouvoir, qu'elle tient de nos loix & de ma bonté; cependant, pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon amitié, & mettre à couvert des attentats de Gangan les autres enfans de Gillette, auxquels vous vous intéreſſez, prenez cette fiole, frottez-les de la liqueur qu'elle renferme: c'eſt de l'eau d'inviſibilité; elle dérobe les objets aux yeux des fées ſeule-

ment ; & ſon charme eſt tel, que Gangan, avec toute ſa puiſſance, ne ſauroit le vaincre : allez, ma chère amie, ſouvenez-vous que votre reine aime la générosité, qu'elle protége la vertu, & comptez toujours ſur ſa protection & ſur ſa tendreſſe ». A ces mots la fée prit reſpectueuſement la main de la reine, la baiſa & partit.

Elle ne fut pas plutôt dans ſon isle qu'elle mit en uſage l'eau d'inviſibilité ; elle en frotta les trois Polichinels & les trois dames Gigognes, & réſerva ſeulement l'extrémité de leurs nez qu'elle laiſſa viſible, afin de les pouvoir reconnoître ; puis, ayant donné ſes ordres, & conſulté ſes livres, elle partit pour ſe rendre chez le roi Petaud, où elle avoit lu que ſa préſence étoit néceſſaire.

En effet, lorſqu'elle y arriva, le petit royaume de ce prince étoit en combuſtion, & voici quel en étoit le ſujet. Il y avoit déjà long-temps que la maiſon où ſa majeſté avoit logé juſqu'alors, & que ſon beau-père le ſénéchal avoit habitée avant lui, tomboit de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avoit faites. Il avoit réſolu, dans un conſeil particulier avec ſon maître maçon, qu'il avoit fait ſon premier architecte, d'en rebâtir une nouvelle. Cet officier de la couronne,

n'ayant depuis long-temps rien fait de neuf pour leurs majeſtés, avoit abattu tout le vieux bâtiment dans le deſſein d'en commencer un nouveau, qui, ſelon lui, devoit être bien plus magnifique que l'autre : mais les épargnes du roi depuis l'enlèvement de ſes enfans, & ſes revenus annuels ne ſuffiſant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice, il prit le parti, par le conſeil de ſon receveur & du procureur-fiſcal, d'impoſer une taxe pour fournir à la dépenſe de ſon bâtiment. Ses ſujets, qui n'avoient point encore payé d'impôts, murmurèrent fort haut, & jurèrent de ne point obéir; ils menacèrent même de s'en plaindre à la reine mère, & de la rendre l'arbitre de leurs plaintes. A leur mécontentement ſe joignirent les remontrances de Caboche; il prétendoit qu'il étoit ridicule de faire payer aux autres une choſe qui ne pouvoit leur être ni utile, ni profitable; que ſa majeſté n'étoit au fond qu'un homme comme un autre; qu'ayant ſes biens & revenus, il ne devoit pas prendre ceux d'autrui pour dépenſer davantage; que, par conſéquent, lorſqu'on n'avoit le moyen que d'avoir une maiſon, il ne falloit pas avoir un château; & quiconque n'avoit qu'un écu, ne devoit dépenſer qu'un écu. Toutes ces raiſons paroiſ-

soient fort bonnes au roi; mais dans le même inſtant le procureur-fiſcal & le receveur lui crièrent qu'il étoit le maître; que ce n'étoit pas la peine d'avoir des ſujets, ſi on ne leur faiſoit pas acheter le ſoin qu'on ſe donnoit de les gouverner; qu'ils étoient faits pour payer, & les rois pour dépenſer; & qu'il n'y avoit qu'une tête de ſénéchal capable de penſer autrement, & de conſeiller de même. Le roi trouvoit que ceux-ci raiſonnoient fort juſte, & concluoit à lever l'impôt; cependant chacun prenoit parti, & donnoit ſa déciſion. « On les fera bien payer, di-
» ſoient les uns; on ne payera pas, diſoient
» les autres; cela ne ſera pas ainſi, diſoit
» Caboche, car je l'ai mis dans ma tête;
» cela ſera, diſoit le procureur-fiſcal, ou
» j'y perdrai mon latin ». Enfin, c'étoit un ſi grand tintamarre qu'on ne s'entendoit pas. Le roi, qui ne ſavoit plus auquel entendre, ne ſavoit plus quel parti prendre : quand il étoit avec la reine, il lui diſoit quelquefois : « Oh! par mon ſceptre, ſi cela continue, je planterai tout là, & alors ſera le roi qui voudra; car j'irai ſi loin, ſi loin, que je n'entendrai parler ni de royaume, ni de peuple, ni de maiſons. Ne vous impatientez pas, ſire, lui répondoit tranquillement la

reine, j'ai déjà eu l'honneur de dire à votre majeſté, que *tout vient à point, qui peut attendre*. Eh! que diable voulez-vous que j'attende, répliquoit le roi? encore ſi ceux qui ont emporté nos enfans nous avoient laiſſé une maiſon à la place, nous n'en ſerions pas où nous en ſommes; mais ſans-doute la Gangan y a mis bon ordre; &, ſi cela continue, nous n'aurons pas plus de maiſons que nous n'avons d'enfans»; & puis c'étoit de rabacher contre les fées tant & tant, que la bonne Gillette en étoit impatientée.

La fée qui avoit été témoin pendant quelque temps de ce qui ſe paſſoit, & qui ſouffroit des inquiétudes de la reine, ſe montra enfin à elle ſous la forme d'une linotte, dont elle s'étoit déjà ſervie une fois, & la tranquilliſa, en l'aſſurant que bientôt elle lui donneroit des preuves convaincantes de ſon amitié & de ſa protection. Gillette, tranſportée de joie, la baiſa mille fois, après lui en avoir demandé la permiſſion; la pria de reſter, & lui promit, pour l'y engager, de lui faire tous les jours, tant qu'elle demeureroit avec elle, un petit gâteau, compoſé de farine de millet, de chenevis & de lait: la fée y conſentit, & ſes promeſſes ne tardèrent pas à s'accomplir. Le quinzième jour de

de son arrivée, le roi qui se levoit ordinairement de grand matin, fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve, fort commode & très-solidement bâtie : je dis une maison ; car ce n'étoit que cela, & point du tout un palais ; il n'y avoit ni architecture, ni peinture, ni sculpture, ni dorure. On trouvoit au rez de-chaussée une cuisine, une dépense ou office, une salle à manger, & une salle d'audience : au premier étage, une anti-chambre, une chambre, un cabinet, une garderobe pour la reine, & un grand cabinet en aîle pour le roi, dans lequel la bibliothèque dont on a parlé se trouva toute placée. Au-dessus étoient de fort beaux greniers, bien lambrissés, d'où l'on découvroit la plus belle vue du monde. On n'avoit pas oublié une laiterie avec tous ses ustensiles ; mais ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est que toute la maison étoit bien meublée, & garnie de tout ce qui étoit nécessaire : les meubles étoient parfaitement semblables pour les étoffes & pour la forme à ceux de leurs majestés, & ils auroient pu s'y méprendre, si ceux-ci n'avoient été neufs. On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Petaud, de se trouver dans une maison qu'il ne connoissoit point ; mais ce fut bien autre chose, lors-

qu'ayant ouvert une des fenêtres de sa chambre, il apperçut au lieu de son petit potager royal, un grand gazon en boulingrin, au bout duquel étoit un assez bel étang, terminé par un bois de haute futaie; qu'il y avoit à droite du boulingrin un potager rempli de tous les différens légumes, & qu'à gauche étoit un verger planté de toutes sortes d'arbres fruitiers. Il considéra tout cela pendant quelque temps : mais, sa surprise faisant place à sa joie, il courut au lit de la reine qui dormoit encore, & la réveilla en lui criant : « Ma femme, ma femme, levez-vous, venez » voir une maison toute neuve, des jardins » magnifiques. Savez-vous ce que c'est que » tout cela? pour moi je n'y comprends » rien ». La reine eut à peine le temps de prendre son jupon, son pet-en-l'air & ses mules; elle fut à la fenêtre avec le roi qui sur le champ la conduisit dans tout l'appartement, & de-là au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent la cuisine & l'office garnis de tout ce dont on pouvoit avoir besoin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer le bon Petaud; mais la reine qui se doutoit d'où tout cela venoit, n'avoit pas la même crainte, & n'osoit en rien dire. Ils étoient tous deux dans cette situation, lorsque le

fénéchal, qui cherchoit depuis une heure la maiſon du roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de ſa charge que par l'eſpérance d'y rencontrer leurs majeſtés : il ne ſavoit que penſér d'une maiſon élevée en une nuit; & quoiqu'il fût moins peureux que ſon gendre, il ne commença cependant à ſe raſſurer, que lorſqu'il ſe vit en campagne. Le roi, de ſon côté, fut auſſi fort aiſe de le voir arriver; &, tenant toujours le bras de la reine, ils parcoururent une ſeconde fois toute la maiſon du haut en bas, & tous les jardins.

Chacun raiſonna beaucoup ſur la ſingularité de cette aventure : les uns trouvoient que leurs majeſtés étoient bien hardies de demeurer dans une maiſon bâtie par les fées au riſque d'y être lutinées; les autres, au contraire, prétendoient qu'ils faiſoient fort bien, & qu'il feroit à ſouhaiter que toutes les vieilles maiſons du royaume fuſſent rebâties de même. Comme on ſe fait aiſément au bien-être & aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus; & le roi fut en peu de temps auſſi accoutumé à ſa nouvelle maiſon, que s'il l'eût habitée toute ſa vie : par ce moyen il ne fut plus queſtion d'impôt; la tranquillité

revint dans l'état, & l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre, mais qui se contenta de donner au diable les génies & les fées, & de les appeler cent fois magiciens & sorciers.

Pendant que la fée des champs produisoit toutes ces merveilles, elle remarqua dans Gillette tant de respect pour les fées & de reconnoissance pour elle, que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts de cette reine, elle ne put lui refuser de faire à sa cour un séjour plus long qu'elle n'avoit projeté: elle la rassura aussi sur le sort de ses enfans, & lui apprit leur châtiment & les raisons qu'elle avoit eu de se porter à cette extrêmité; mais comme la vraie & tendre amitié fait mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlèvement de son cher Cadichon, & les alarmes qu'elle en ressentoit elle-même; puis lui ayant recommandé la confiance, la patience & la discrétion, si elle vouloit parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret, pour retourner dans son gouvernement de l'isle Bambine.

Dès qu'elle y fut arrivée, on l'informa

avec empressement d'un événement inouï depuis l'établissement de l'isle. La mie doyenne, qui, pendant l'absence de la fée, faisoit les fonctions de gouvernante, lui apprit que quelques enfans mutins, opiniâtres, & auxquels on avoit pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étoient révoltés, dans le dessein de ne plus obéir à leurs mies; que l'esprit de révolte avoit tellement gagné en peu de temps, qu'on avoit eu bien de la peine à en arrêter le cours; que, pour cet effet, se servant de son autorité, elle avoit commencé par faire emprisonner les poupées dans les boëtes, & qu'à l'égard des enfans, elle avoit condamné les uns à n'avoir pendant quinze jours que du pain sec à goûter, les autres à être en coëffure de nuit pendant un mois, ou bien à être enfermés entre quatre chaisses l'espace de deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement. La fée gouvernante approuva la conduite de la mie doyenne, & la loua beaucoup de son zèle; mais, comme il falloit un exemple, sans s'écarter de la loi générale, elle condamna les plus mutins des rebelles à être cent ans marionnettes, & les obligea de servir, dans les différens royau-

mes de l'univers, de gagne-pain aux Briochés, & de ſpectacle au peuple. Elle ſe laiſſa d'autant plus aller à cette rigueur, qu'elle apprit que ſes ſix protégés avoient eu peu de part à la rébellion : charmée du changement qui commençoit à ſe faire en eux, elle les fit venir devant elle, & s'adreſſant à leurs bouts de nez, (car elle n'en pouvoit voir davantage) elle leur fit une réprimande plus douce que ſévère, & les renvoya en leur promettant ſon amitié, & des récompenſes, ſi dans la ſuite elle avoit lieu d'être ſatisfaite.

Quoique cet événement & ſon devoir ne lui permiſſent pas de s'abſenter d'un lieu où ſa perſonne ſembloit ſi néceſſaire, elle ne put cependant réſiſter long-temps à l'intérêt qu'elle reſſentoit pour Cadichon, & à l'impatience qu'elle avoit d'en apprendre des nouvelles; ainſi, dès qu'elle ſe crut moins utile à ſon petit peuple, elle partit promptement, dans le deſſein de ſatisfaire ſa curioſité & ſa tendreſſe pour le jeune prince.

Pour n'être point apperçue des génies & des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit ſa petite chaiſe de poſte, qu'elle ferma exactement de tous côtés; ſe munit des uſtenſiles de la féerie,

& n'oublia pas ſurtout, de l'eau d'inviſibilité; puis ayant ordonné à ſes lézards volans d'aller grand train, elle arriva en quelques minutes aſſez près de l'isle Inacceſſible. Là elle mit pied à terre, fit diſparoître ſa voiture, & s'étant frottée de l'eau dont on vient de parler, elle franchit, ſans être vue, les obſtacles qui auroient pu ſans cela s'oppoſer à ſon paſſage.

Gangan, pour interdire aux génies & aux fées l'entrée de ſon isle, l'avoit environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui rouloit avec ſes eaux des rochers & des troncs d'arbres. Les bords de cette isle étoient défendus par vingt-quatre dragons d'une grandeur énorme; & les flammes qu'ils vomiſſoient à la vue des fées ou des génies, s'élevoient juſqu'aux nues, & formoient, en ſe réuniſſant, un mur de feu impénétrable.

Il y avoit à peine une heure que la fée des champs cherchoit à s'inſtruire, ſans être vue, du ſort de Cadichon, lorſque le hazard lui en fournit l'occaſion la plus favorable; elle vit venir à elle Gangan, accompagnée d'une dive; (car elle n'étoit ſervie que par des génies malfaiſans:) ſon viſage lui parut enflammé de colère, & elle parloit

avec beaucoup d'action : la fée des champs, profitant de son invisibilité, résolut d'écouter, & entendit Gangan tenir à-peu-près ce discours à sa compagne. « Oui, ma chère Barbarec, tu me vois au désespoir ; je perds pour jamais le plus grand royaume de l'univers ; l'ingrate mère de Petaud est morte sans avoir jamais voulu se raccommoder avec moi ; ce n'est pas tout, elle a encore engagé ses sujets par serment à ne jamais recevoir de ma main aucun successeur, & à rendre même sa couronne à son fils, ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de regagner les peuples par mes bienfaits, mais j'ai trouvé contre moi une haine invétérée ; ils ont refusé mes dons, ils les ont regardés comme autant de perfidies & de trahisons, & par une délibération unanime & authentique de suivre les intentions de la reine, ils sont parvenus à m'enlever un trône où j'avois compté de faire monter ma nièce ; mais ces sujets ingrats ne tarderont pas à éprouver ma juste colère ; &, pour commencer par ceux qui sont les principales causes de ma disgrâce, prends dans mes écuries un de mes plus forts griffons, vôle dans l'Isle Bambine, saisis-toi des frères & sœurs de Cadichon, & amène-les dans cette Isle ; je me charge

d'enlever Petaud & Gillette, & lorsque je les aurai tous rassemblés, je changerai ceux-ci en lapins, & leurs enfans en bassets. Si un reste de pitié que je ressens encore pour Cadichon vient à m'abandonner, je ne réponds pas qu'il n'éprouve aussi les effets de ma vengeance ; allons cependant tout préparer pour l'exécution de mes desseins, & pensons, ma chère Barbarec, qu'ayant quitté les loix des perises pour suivre celles des dives, nous sommes devenues les ennemies des fées, & des hommes, & que nous ne devons rien négliger pour les accabler du poids de notre haine ». La fée des champs ne put entendre ce discours sans frémir ; elle demeura quelque temps immobile ; puis rappelant sa raison, & sentant de quelle conséquence il étoit de ne pas rester plus long-temps dans ce séjour terrible, elle prit le parti d'en sortir, & d'aller au plutôt implorer la puissance de la reine des fées ; elle repassa de l'autre côté de l'Isle ; mais elle étoit à peine descendue à terre, que le ciel s'obscurcit, la terre trembla, & des mugissemens épouvantables, en s'unissant au tonnerre & aux éclairs, sembloient annoncer la destruction prochaine de l'univers : quelques momens après le calme revint dans les

airs; mais le jour s'obſcurciſſant de plus en plus, fit place à un nouveau ſpectacle auſſi terrible que le précedent. Les vingt-quatre dragons qui défendoient les approches de l'Isle, pouſſant des hurlemens affreux, ſe lancèrent l'un contre l'autre des torrens de flammes, & formèrent un combat de feu qui finit par les conſumer eux-mêmes; le jour revint, & il ne parut à la place du torrent & de l'Isle qu'un rocher ſec & aride; de ſon ſommet s'envôla à l'inſtant une autruche noire; elle portoit ſur ſon dos le prince Cadichon & la petite princeſſe, nièce de Gangan. Tous ces prodiges n'avoient pas tant étonné la fée des champs qu'elle ne fut touchée de la ſituation de ces aimables enfans: & ſa tendreſſe lui ayant conſeillé de les ſuivre, elle fit ſur le champ reparoître ſa voiture, & partit avec tant de diligence qu'elle eut en peu de temps rejoint l'autruche noire. Son premier deſſein fut de lui enlever le prince & la princeſſe: mais s'étant apperçue qu'elle prenoit la route de l'Isle Fortunée, elle ſe contenta de la ſuivre & de l'obſerver de près.

En effet, au bout de quelques minutes, l'autruche s'abattit dans l'Isle, & tourna ſes pas vers la reine des fées. Cette ſouveraine, aſſiſe à l'entrée de ſon palais ſur un trône

d'or enrichi de pierreries, étoit entourée de ſes douze fées, des vingt-quatre gines noires dont on a parlé, & d'une cour nombreuſe; dans le moment que l'autruche s'approcha du trône, la fée des champs ſe ſaiſit du prince & de la princeſſe, & les porta aux pieds de la reine; alors l'autruche reprit ſa premèire forme avec ſon caractère : la confuſion, le dépit & le déſeſpoir ſe peignirent tour-à-tour ſur ſon viſage, & elle étoit dans la plus cruelle attente de ce qui alloit lui arriver, lorſque la reine lui adreſſa la parole en ces termes : « La malignité de votre eſprit & la perverſité de votre cœur ne vous ont pas permis de faire un bon uſage de votre pouvoir ; bien loin de réparer vos injuſtices par la puiſſance de grande féerie que les loix & ma bonté vous ont accordée, vous en avez au contraire abuſé, & cet abus réclame enfin ma juſtice ; recevez donc aujourd'hui le châtiment de vos forfaits, en perdant pour deux cent ans toute puiſſance de féerie, & en reprenant la forme d'autruche, ſous laquelle vous ſerez pendant ce temps-là deſtinée aux ſervices de ces gines ». A ces mots, la reine la toucha de ſon ſceptre; & toutes les fées ayant levé ſur elle leurs baguettes en ſigne d'applaudiſſement, prononcèrent

quelques paroles, pendant lesquelles la malheureuse Gangan, redevenue autruche, alla sur le champ se placer parmi les autres animaux de son espèce.

Cependant la reine ayant appelé la fée Judicieuse, lui confia le soin du jeune prince & de la jeune princesse, pendant qu'ils resteroient à sa cour, & lui recommanda surtout de former leur cœur en cultivant leur esprit; puis elle embrassa Cadichon & Féliciane, (c'est ainsi que se nommoit la princesse) & ces aimables enfans, pénétrés de joie & de reconnoissance, ne quittèrent qu'avec peine les bras de la reine, pour se rendre dans ceux de Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on leur donna, pendant deux ans qu'ils demeurèrent chez la reine des Fées, qu'ils s'attirèrent l'amour & l'admiration de toute sa cour. Quand ils eurent atteint l'âge, l'un de quatorze ans & l'autre de douze, la souveraine des fées résolut de les unir & de les rendre, avec les frères & sœurs de Cadichon, au roi Petaud & à la reine Gillette; mais elle déclara à la fée des champs que, pour servir d'exemple à Cadichon & à Féliciane, ces enfans, quoique parfaitement corrigés de leurs défauts, ne reprendroient leur première

forme qu'en présence des jeunes époux, & lorsqu'ils seroient arrivés chez le roi leur père; puis l'ayant rendu visible, & ayant déterminé le moment du départ, elle lui confia la conduite des six enfans dont elle avoit pris soin, & lui ordonna de leur choisir des époux & des épouses; ensuite, elle fit venir Judicieuse, & la chargea d'accompagner le prince & la princesse : ces aimables enfans répandirent des larmes, en quittant celle à qui ils devoient leur bonheur, & cette généreuse reine, en les embrassant tendrement, leur promit son amitié & les vit partir avec regrêt.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Petaud ; ce roi y étoit depuis quelques jours dans un embarras extrême. La reine, sa mère, après avoir langui plusieurs années, avoit laissé le trône vacant, & les députés de son royaume venoient inviter son fils d'y monter : ils demandoient une audience, & on ne savoit de quelle façon il falloit la leur accorder : Petaud étoit incertain s'il devoit être debout ou assis, à pied ou à cheval : pour cet effet, on assembla le conseil, où chacun décida à l'ordinaire; le sénéchal Caboche prétendit que le roi devoit être debout, & soutint qu'il avoit oui dire

que l'empereur Charlemagne & les douze pairs de France étoient toujours debout, & qu'ils ne s'afféyoient que pour manger & pour se coucher. Le procureur-fiscal opina pour que sa majesté fût assise; il dit pour ses raisons que les rois & les juges devoient toujours être à leur aise, & qu'après le lit il n'y avoit rien de si commode qu'un fauteuil. Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi parût à cheval, & il allégua que c'étoit la posture la plus noble pour les rois, puisque leurs statues les représentoient toujours ainsi; on soutint son sentiment, on cria, on se querella, & on auroit peut-être été plus loin, si le roi en élevant la voix plus haut qu'eux tous : « finirez-vous donc, » vous autres ? leur dit-il; voilà bien du » bruit pour une chaise de plus ou de » moins! comme je serai, ils me verront; » & comme ils me trouveront, ils me pren» dront, voilà tout ce que j'y fais; mais » pour être leur roi, grand-merci, je devien» drois fou avec tout le tracas de royauté » qu'ils m'ont dit que j'aurois sur les bras : » vive, vive mon petit royaume, puisque » j'y suis bien, je m'y tiendrai; ainsi, qu'ils » s'accommodent : cependant, puisqu'ils veu» lent avoir une audience, il faut la leur

» donner ; partant qu'on les faſſe venir ».
Chacun ſe retira en murmurant tout haut de ce que le roi n'avoit point choiſi ſon avis, & en le blâmant de vouloir en faire toujours à ſa tête.

Pendant qu'on étoit allé chercher les députés, ſa majeſté croyant penſer bien mieux que ceux de ſon conſeil, prit ſes habits royaux, & s'aſſit ſur le pied de ſon lit, dont il avoit fait relever les rideaux en feſtons autour des colonnes torſes; il tenoit d'une main ſon ſceptre, & de l'autre ſa toque & ſes gants à frange : la reine étoit à ſa droite ſur une chaiſe de ſerge bleue, garnie de gros clous dorés, & ſes femmes étoient derrière elle. A la gauche du roi, l'on voyoit ſes grands officiers, qui, preſque tous, rioient ſous leur chapeau de la figure ſingulière de leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, & les députés entrèrent, ſuivis de tout le peuple du royaume de Petaud ; ils lui firent trois profondes révérences, auxquelles le roi & la reine répondirent par trois autres, & ils alloient commencer leur harangue, lorſqu'on vit arriver une femme d'une figure majeſtueuſe, tenant par la main un jeune homme de 14 à 15 ans, & qui,

adressant la parole à Gillette, lui parla ainsi: « reine, *tout vient à point, qui peut attendre*: vos malheurs sont finis, & votre destin a changé de face; on a su dérober à la méchanceté de Gangan le prince que voici; cette perfide fée ne peut plus lui nuire, & sa malice vient d'être confondue; reconnoissez donc en lui Cadichon; & vous, députés, rendez hommage au légitime successeur de vos états ». Alors le roi reconnoissant son fils, le prit dans ses bras & le baisa mille fois; puis, sautant au cou de la fée, il l'embrassa sans aucun égard pour son âge, ni pour son caractère; il en fit de même à sa femme, à Caboche, au procureur-fiscal, au receveur, & à tout ce qui se trouva autour de lui; après quoi, ôtant son manteau royal, il le mit sur les épaules de Cadichon, lui donna son sceptre; l'assit sur le pied du lit, & se prit à crier de toutes ses forces, *vive le roi*; ce qui fut répété sur le champ par les grands, & ensuite par tout le peuple, à qui le roi dit plusieurs fois: criez donc, vous autres? Cependant la reine, pénétrée de joie & de reconnoissance, étoit tombée aux genoux de la fée, qu'elle embrassoit en pleurant; & la fée, après l'avoir relevée, fit signe qu'elle

vouloit parler ; chacun prêta silence, excepté le roi, dont la joie étoit si grande qu'il ne voyoit, pour ainsi dire, ni n'entendoit rien ; enfin, se trouvant hors d'haleine, il se tut, & la fée continua ainsi : « Ce que vous voyez n'est qu'une partie des bienfaits de la fée des champs, votre amie ; elle y joint encore le choix d'une princesse jeune & aimable que notre reine a destinée au prince pour épouse ; si les qualités de l'esprit de cette princesse & les grâces de sa figure sont un foible garant du bonheur de ces époux, la douceur de son caractère & la bonté de son cœur que j'ai pris soin de former, peuvent en assurer la durée : confirmez donc cette union, & méritez ainsi la puissante protection de la fée des champs, & celle de » ...... Le roi n'en voulut pas entendre davantage, & prenant aussitôt la main du prince & celle de la princesse : « tope, dit-il, je les marie, & leur donne tous mes royaumes & toutes mes fermes ; car, pour mes autres enfans, je ne m'en embarrasse plus, & cette bonne madame des champs, notre amie, ne les laissera manquer de rien ; ainsi faisons la noce, & réjouissons-nous ; vous dînerez tous avec moi, quoique je ne sache pas trop ce

que je vous donnerai ; mais, comme dit ma femme, *tout vient à point, qui peut attendre ;* cependant, beau-père, dit-il à Caboche, va-t-en à la cuisine, fais tuer tout ce qui est en ma basse-cour, & surtout grand'chère, car je veux qu'il en soit parlé ». Le sénéchal obéit ; mais en traversant la salle à manger, il y apperçut une table de vingt-quatre couverts, servie des meilleurs mets ; il n'alla pas plus loin, & revint promptement raconter au roi & à la reine ce qu'il venoit de voir ; chacun voulut en être témoin ; on s'y rendit, non sans quelque frayeur, & par conséquent sans cérémonie ; ce spectacle étonna d'abord, on hésita à goûter des viandes, mais enfin on s'y accoutuma, & le roi, à qui tout cela ne coûtoit rien, donna l'exemple, mangea de tout son cœur, & but exactement sa ronde. On dit qu'il ne s'épargna pas sur ses vieilles histoires & sur ses vieux bons mots ; car le bon homme les répétoit souvent, & toujours dans les mêmes termes.

Il y avoit près de deux heures que l'on étoit à table, lorsqu'on entendit des violons dans la salle d'audience ; comme on avoit bien bu & bien mangé, on quitta volontiers la table, & le roi, qui étoit en gaieté,

ne demandant pas mieux que de danser, voulut ouvrir le bal avec la reine, & demanda la courante; les violons obéirent, il la commença, mais ne s'en souvenant plus, il ne l'acheva pas, & dit au jeune prince & à la jeune princesse de danser un menuet, ce qu'ils firent avec une grâce admirable; ils en étoient à la dernière révérence, lorsqu'on vit entrer dans la chambre six marionnettes joliment habillées; savoir, trois en chevaliers romains, & trois en dames romaines; chacune de ces six marionnettes avoit à côté d'elle une place vuide, dans laquelle on appercevoit un bout de nez, & tout cela étoit conduit par une femme à laquelle on prit peu garde, tant ce spectacle attira les regards. Chacun se rangea pour leur faire place, & sur le champ ils formèrent un pas, dans lequel les six bouts de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini, elles se rangèrent en cercle, & dans le même ordre qu'elles avoient observé en entrant; leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de sa baguette sur les six bouts de nez, & fit en même-temps paroître à leur place trois polichinels & trois dames gigognes. « Bon, bon, dit le roi, tout cela sera pour mes petits enfans, pourvu qu'ils

ne me coûtent rien à nourrir & à habiller; je les garderai & m'en réjouirai en attendant. Doucement, sire, reprit cette femme, donnez-vous patience, *tout vient à point, qui peut attendre* ». Dans le même inſtant les douze marionnettes ſe remirent à danſer, & l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, & reprendre peu-à-peu un autre viſage & un nouvel habillement. « Miſéricorde, s'écria le roi, voilà Toinon, Jacquot & Chonchon, ma femme! c'eſt Toinette, Jacqueline & Chonchette.... non, je ne crois pas.... Oh! par mon ſceptre, cela eſt admirable ». Puis, adreſſant la parole à leur conductrice: « tenez, lui dit-il, je parie ma toque & mon manteau royal, que vous êtes madame des Champs, notre amie; par ma foi vous valez votre peſant d'or, & voilà des enfans tous chauſſés, tous vêtus, & grands comme père & mère; mais qui les mariera? Moi, répliqua la Fée des Champs, (car c'étoit elle-même) & ce ſera tout-à-l'heure ». A ces mots, le roi, ne ſe ſentant pas de joie, la prit par la main, lui fit je ne ſais combien de complimens à ſa façon, & la fit aſſeoir auprès de Gillette, à qui il crioit: « c'eſt madame des Champs, au moins c'eſt

notre bonne amie ». Mais la reine, n'écoutant que ses sentimens, se livra à toute sa reconnoissance envers la Fée, & à toute sa tendresse pour ses enfans. La Fée lui présenta ensuite les trois princes & les trois princesses qui lui étoient inconnus, & proposa leurs mariages avec ses six enfans. Le roi & la reine y consentirent sur le champ; tous ceux qui étoient présens applaudirent au choix de la Fée, & les députés proclamèrent Cadichon & Félicianne pour leur roi & leur reine. Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse, & de la noble simplicité de la Fée des Champs. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères & de ses beaux-frères un des grands gouvernemens de son royaume en souveraineté; & les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux Fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Elles leur y donnèrent des nouvelles instructions pour la conduite de leurs familles & de leurs états; & après les avoir comblés des marques de leur bienveillance & de leur générosité, elles partirent pour se rendre chacune dans leur département.

A l'égard de Petaud & de Gillette, la

fortune de leurs enfans ne leur causa ni ambition ni jalousie, & ne changea rien à leur façon de penser. La majesté & la représentation d'une grande reine ne convenoient point à la simplicité de Gillette. Le caractère & le génie de Petaud n'étoient point propres aux soins d'un grand royaume; & ils n'auroient pas changé, l'un son sénéchal, son piquet & son potager; l'autre, son rouet, sa laiterie, & l'amitié de la Fée des Champs, pour toutes les grandeurs de l'Univers.

JEANNETTE.

Il y avoit une fois deux bonnes gens dont la maison étoit voisine du château d'une fée bienfaisante. Ils avoient souvent entendu parler de son pouvoir & de ses bontés, mais jamais ils n'avoient imploré son secours; leur timidité naturelle les en avoit peut-être empêchés, ou bien plutôt, en suivant ce que d'autres m'ont assuré, le contentement où ils étoient d'un état simple dans lequel ils avoient su se borner; c'est un bonheur que l'on n'a pas besoin de demander aux fées,

& que nous pouvons nous accorder à nous-mêmes. Ces bonnes gens n'eurent de leur mariage qu'une fille, qui, réellement, étoit très-jolie ; mais, toute jolie qu'elle étoit, ils la trouvèrent mille fois plus belle qu'elle ne l'étoit ; en effet, ils élevèrent de leur mieux leur petite Jeannette, (c'est ainsi qu'elle se nommoit) & ne s'apperçurent point, soit à cause de l'aveuglement qui n'est que trop ordinaire aux pères & aux mères, soit enfin parce qu'ils n'en savoient pas davantage ; ils ne s'apperçurent pas, dis-je, d'un grand défaut, c'étoit celui de toujours parler, & de toujours rapporter ce qu'elle avoit vu & ce qu'elle avoit entendu. Les bonnes gens regardèrent comme une vivacité ou comme une gentillesse les premières indiscrétions que Jeannette commit : ils répétoient devant elle les petits contes qu'elle leur avoit faits de ses compagnes ; ils les applaudissoient, & presque toujours ils en rioient : cette complaisance paternelle autorisoit Jeannette dans ses défauts. J'ai dit, ce me semble, que ces bonnes gens n'avoient jamais rien demandé à leur voisine la bonne fée ; mais bien souvent l'on fait pour ses enfans ce que l'on ne feroit pas pour soi-même. Il se déterminèrent enfin à se présenter devant la fée,

& parurent devant elle, l'un en tournant son chapeau, l'autre en lui présentant un petit panier d'œufs frais; mais tous deux avec une contenance très-embarrassée, & la prièrent de lui accorder une grâce. Dès que la bonne fée les apperçut, elle s'approcha d'eux avec autant de bonté que si elle eût été leur égale. Que voulez-vous de moi, mes bonnes gens, leur dit-elle? Je venons, répondirent-ils, vous prier d'une grâce, c'est de vouloir bien prendre à vous, & avoir soin de notre petite fille Jeannette; c'est, en vérité, une jolie enfant. Eh bien! amenez-la moi dans huit jours, leur dit avec douceur la bonne fée. Au bout de huit jours les bonnes gens revinrent au château de la fée tout aussi bien endimanchés qu'il leur étoit possible, conduisant par la main Jeannette, qu'ils avoient parée tout de leur mieux: elle avoit des sabots tout neufs, un bavolet bien blanc, & un petit juste d'écarlate, chamarré de rubans bleus: la fée la trouva bien jolie, & la retint en effet à son service; elle fut habillée dès le jour même, & parée avec la plus grande magnificence, & l'on ne lui donna pas d'autre occupation que de jouer avec sept ou huit petites princesses, que des rois & des reines avoient remises entre les mains

mains de la fée, & de l'éducation desquelles elle avoit bien voulu se charger. L'emploi de Jeannette n'étoit pas difficile, aussi s'en acquitta-t-elle très-bien dès le premier jour: mais comme un parleur ne réfléchit point sur les convenances de ce qu'il peut dire, Jeannette ne pouvant parler du château dont elle ignoroit les usages; Jeannette tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces petites princesses, & très-souvent à toutes en général; Jeannette, dis-je, parla de son père, de sa mère & de son village. La matière étoit très-peu intéressante, aussi n'amusa-t-elle point toutes celles qu'on lui avoit, cependant, expressément commandé de divertir; au contraire même, elles dirent tout bas: voilà vraiment de belles histoires que nous conte là Jeannette! il faut espérer qu'il lui viendra quelque rhume; il faut qu'elle ait une bonne poitrine, & cent autres propos par lesquels on la tournoit en ridicule. Le lendemain de son arrivée, elle fit à toutes les petites princesses des confidences dans lesquelles elle leur dit tout ce qu'elle put imaginer pour leur plaire & pour s'insinuer dans leur esprit; elle confia à l'une que l'autre avoit dit qu'elle n'étoit point jolie; à celle-ci que celle-là l'accusoit d'avoir pissé au lit,

& cent mille autres choses de cette espèce très-désagréables à entendre dire de soi; elle fit si bien, en un mot, que toutes ces jolies princesses, qui, jusqu'à son arrivée, avoient vécu dans une fort grande union, furent toutes, en un moment, brouillées ensemble, sans vouloir se raccommoder, tant elles étoient piquées. La fée fut instruite de cette division, & découvrit très-aisément quelle en étoit la source; elle gronda Jeannette, & la menaça de la renvoyer dans son village. Cette réprimande fit son effet pendant quelques jours, au bout desquels elle obtint la permission d'aller voir son père & sa mère pour leur montrer ses beaux habits. La fée lui recommanda un grand secret sur tout ce qui se passoit chez elle; Jeannette le promit: mais l'envie de parler, & de conter ce qu'elle avoit vu, étant le véritable motif de son voyage, elle raconta chez elle tout ce qu'elle savoit, ou bien plutôt ce qu'elle croyoit savoir; elle parla tout de travers de la fée, & bien souvent sans employer la vérité avec exactitude; mais comme ce ne seroit pas la peine de mentir, si l'on ne mentoit un peu à son avantage, elle dit que la fée l'avoit faite princesse, & qu'elle iroit incessamment dans son beau royaume; elle fit cent contes

plus ridicules & plus déplacés les uns que les autres; ces récits firent presque tourner la tête au père & à la mère de Jeannette; ils ne pouvoient comprendre qu'ils eussent été assez heureux & assez adroits pour avoir fait une princesse : car, se disoient-ils, la fée est bien puissante : mais, si nous n'avions pas fait notre fille, jamais elle n'auroit pu la faire princesse. Ce n'étoit pas seulement à son père & à sa mère que Jeannette avoit fait ces belles histoires, c'étoit aussi à tous ceux de sa connoissance qu'elle avoit trouvés dans le village, & les beaux habits qu'elle avoit autorisoient tous ces propos. Dès le lendemain tous les paysans du village, mourant d'envie de voir leurs filles princesses, vinrent tous, chacun de leur côté, pour demander cette petite grâce à la fée : si elle eût été accordée, jamais il n'y auroit eu une aussi grande promotion de princesses; car ils vinrent tous au château, sans nulle exception, demander cette bagatelle. La fée obligea Jeannette d'aller leur porter sa réponse, qui, comme on le peut croire, étoit un fort honnête refus : mais elle fit le message, en éprouvant le dernier désespoir; car cette prétendue princesse parut en sabots & dans tout l'équipage avec lequel ses parens

l'avoient amenée au château. Jeannette paroiſſant dans un habillement ſi différent de celui qu'on lui avoit vu, & ſi peu convenable à la dignité qu'elle s'étoit ſi libéralement donnée, ſe donnant un démenti à elle-même, répondit aiſément à la demande de tous les payſans, qui, pour ſe dédommager de l'inutilité de leur voyage, firent beaucoup de plaiſanteries, & ſe moquèrent, autant qu'ils le purent, de la princeſſe Jeannette; & tous les habitans du château, princeſſes & autres, en firent autant. Une auſſi bonne correction auroit dû rendre Jeannette moins babillarde & plus diſcrette, d'autant qu'elle y fut infiniment ſenſible; cependant malgré ſes larmes & les avis que la fée lui donna ſur ſes défauts, avec autant de douceur que de raiſon, elle fit de nouvelles confidences à toutes les princeſſes, & leur dit que c'étoit une telle, qui, par jalouſie de la voir plus jolie, avoit indiſpoſé la fée contr'elle, & qui l'avoit engagée à la faire paroître comme elle avoit fait devant les payſans; elle fit cette belle hiſtoire à toutes les princeſſes en particulier, ſans y apporter d'autres précautions que celle de changer de nom, ſuivant celle à laquelle elle parloit, car les grands parleurs & les menteurs ſont

sujets à faire bien peu de réflexions; mais le mensonge ne lui réussit pas plus dans le château que celui qu'elle avoit fait au village; car toutes les princesses s'étant fait, à leur tour, des confidences réciproques, la tournèrent en ridicule, en disant, c'est moi qui suis jalouse de Jeannette. Non, ce n'est pas vous; c'est moi, disoit une autre. Enfin toutes, en lui faisant les cornes, s'écrioient, en dansant en rond autour d'elle: c'est nous toutes qui sommes jalouses des sabots de Jeannette. La fée, dans le fond de son cœur, ne fut pas fâchée de cette réprimande publique, pour deux raisons; la première, parce que rien ne corrige des défauts comme les exemples, & qu'ainsi Jeannette apprenoit mieux à toutes les petites princesses combien il falloit éviter la bavarderie & les redites qui peuvent faire de la peine, & faire donner le fouet aux autres, que tout ce qu'elle auroit pu leur dire elle-même à ce sujet. De plus, elle étoit bien-aise de voir si elle ne pouvoit corriger cet enfant d'un défaut aussi incommode; elle le désiroit d'autant plus qu'elle la trouvoit charmante sur tous les autres articles. Jeannette étant brouillée avec toutes les princesses qui ne vouloient plus lui parler, fut donc contrainte de ne

plus s'entretenir qu'avec les mies & les gouvernantes; chofe qu'elle avoit déjà commencé à faire depuis long-temps; car, pour fe rendre néceſſaire auprès d'elles, elle leur rapportoit tout ce que les autres avoient fait & dit : ce procédé n'eſt point pardonnable, auſſi ne fût-il point pardonné; il mit le comble à la haine qu'on portoit à Jeannette, & la fée qui, comme je l'ai dit, vouloit bien la corriger, mais qui ne vouloit pas faire de la peine aux petites princeſſes, parce qu'elle étoit bonne, fut obligée de la faire fortir du château & de l'enfermer à fon pavillon, qu'elle avoit nommé *la ſolitude;* c'étoit-là qu'elle fe retiroit pour méditer fur les myſtères de la féerie; c'étoit encore là qu'elle aiguifoit fa baguette, & qu'elle fe retiroit du grand monde, pour rêver tout à fon aife, & fe délaſſer de fes grandes occupations; & ce fut là qu'elle conduifit Jeannette pour lui faire oublier un défaut que l'on ne peut mettre en pratique que dans la fociété. Ce pavillon étoit au milieu d'une plaine qui ne produifoit que des bruyères, & qui s'étendoit auſſi loin que la vue pouvoit le permettre : l'horifon de cette plaine n'étoit terminé par aucune montagne, & la fée n'y venant jamais que par les airs, aucun chemin ne condui-

ſoit à cette retraite, dont les appartemens étoient meublés des plus agréables toiles peintes que l'on ait jamais vues; un jardin planté délicieuſement entouroit ce pavillon; & la plus ſuperbe volière, remplie des oiſeaux les plus rares & de tous les pays du monde, faiſoit l'agrément & les délices de ce joli jardin. Ce fut dans cette ſolitude que la fée enferma la petite Jeannette, en lui donnant tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire. Jeannette eut un peu de peine à la ſolitude, mais elle ne put ſouffrir ſans pleurer le ſilence auquel elle étoit condamnée; elle eut recours aux lamentations, enſuite aux chanſons; ces ſecours étoient d'autant plus conſolans, que l'on ne peut les employer & garder en même-temps le ſilence; mais cette conſolation étoit légère; car, enfin, elle étoit privée de la ſatisfaction d'être indiſcrette: Jeannette étoit curieuſe, c'eſt un défaut néceſſairement attaché à ceux que l'on vient de rapporter; & quand on aime à parler, il faut bien être attentif pour trouver de quoi s'entretenir. Jeannette ſe donna tant de peines & prit ſi bien ſes meſures, que pendant l'abſence de la fée, elle entra dans ſon cabinet; elle examina avec un grand ſoin tous les inſtrumens de

féerie; mais ce qui la frappa le plus, & avec raison, ce furent les réglemens des fées; elle y lut combien il leur étoit recommandé d'avoir soin de leur baguette, dont elles ne devoient jamais se séparer, & de prendre garde, sur toutes choses, de dormir devant personne au monde; leur pouvoir étant absolument attaché à cette attention, & plus encore à cette marque essentielle de la fée; car il étoit dit positivement dans le livre, que ceux qui se seroient emparés de la baguette feroient non-seulement tout ce qu'ils voudroient, mais encore que la fée elle-même deviendroit leur esclave. Jeannette, toute occupée de cette découverte, & ne pouvant en faire usage, parce que la fée ne dormoit jamais dans le pavillon de la solitude; & n'ayant personne à qui pouvoir confier cet important secret, éprouva la plus grande peine qu'un indiscret puisse ressentir, celle de savoir quelque chose d'important, & de n'avoir personne à qui le pouvoir confier. Dans ce cruel état, après avoir long-temps médité, voici l'expédient auquel elle se détermina pour se satisfaire. J'ai dit, ce me semble, que dans le jardin qui environnoit le pavillon de la fée, il y avoit une volière admi-

rable, & qu'elle étoit remplie de tous les oiseaux connus & inconnus; il y avoit par conséquent des perroquets; ce fut sur un de ces oiseaux que Jeannette jeta les yeux pour en faire son confident; elle le prit en amitié, & l'instruisit d'autant mieux à parler, qu'il falloit parler pour le lui montrer: comme il avoit appris cent mille choses inutiles, elle lui fit dire en très-peu de temps cette espèce de rimé:

Si tu prends la baguette, quand la fée dormira,
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Lorsque le perroquet fut bien instruit, Jeannette conjura la fée de lui permettre de l'envoyer à une des petites princesses de son château; la fée regarda cette marque d'attention comme une preuve de son bon naturel; elle y consentit donc; &, mettant l'oiseau dans sa voiture, elle le remit à cette princesse à qui Jeannette le destinoit; mais quel fut l'étonnement de la fée, quand, au milieu de toutes les petites princesses, après avoir tenu tous les propos du perroquet que l'on connoît, après avoir mille fois répété: *Jeannette, bon jour; mon petit ami:* & mille autres choses de cette force, elle entendit qu'il disoit avec un ton de conseil:

Si tu prends la baguette, quand la fée dormira,
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Elle frémit du risque qu'elle avoit couru; &, faisant atteler sur le champ la voiture, elle ordonna à ses griffons d'aller chercher Jeannette; elle fut obéie, &, dans moins d'un demi-quart d'heure, malgré le prodigieux éloignement, Jeannette fut amenée au milieu du château. Pour lors elle lui reprocha son indiscrétion; & qui plus est, son ingratitude; & sans lui donner le temps d'employer les mauvaises excuses qu'elle pouvoit alléguer, d'un coup de sa baguette elle la métamorphosa en pie, & donna, par ce moyen, un terrible exemple à toutes les petites filles, pour les empêcher de trop parler & de redire ce qu'elles ont vu, ou ce qu'elles ont entendu. Pour la punir davantage, elle ne voulut point lui laisser (comme l'on dit) la clef des champs; elle la mit dans une grande cage d'osier, sur laquelle étoit écrit: *palais de la princesse Jeannette*, afin que l'on ne pût la méconnoître dans tous les pays, & que le mensonge qu'elle avoit fait fût une source éternelle de reproches & de plaisanteries.

Dans cet équipage, elle la renvoya à ses parens, en leur mandant qu'il ne lui avoit

pas été possible de rien faire de bon de leur fille, mais qu'elle leur donnoit avis de prendre garde à ce qu'ils diroient devant elle, parce que tout le village en seroit d'abord instruit.

Pour les consoler un peu, elle leur dit de faire attention qu'ils avoient du moins gagné son entretien & sa dot, & qu'un peu de fromage suffiroit dorénavant pour sa nourriture: toutes les espérances de ces bonnes gens s'évanouirent en voyant la cage, & Jeannette, dont ils avoient tant espéré, devenue une margot insupportable pour eux.

C'est ainsi que les méchans enfans, qui ne se corrigent point, font souvent, en faisant leur propre malheur, celui de leurs parens.

Tout indiscret est curieux;
Prenons garde avec qui nous sommes.
On croit qu'il faut parler pour vivre avec les hommes;
Savoir se taire vaut bien mieux.



CONTES
DES FÉES,

Par M. DE MONCRIF, *lecteur de la reine, de l'académie françoise, & de celle des sciences & belles-lettres de Nancy & de Berlin.*

LES DONS DES FÉES,
OU
LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION.
CONTE.

ENTRE différens fouverains, qui dans les temps reculés régnèrent en Arabie, la princeffe Zoraïde fut célèbre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux fées. Elle étoit bien digne de plaire à ces intelligences, qui n'exerçoient alors leur fupériorité fur les mortels, que dans la vue de les rendre heureux. Peu de temps après la perte de fon époux, qui lui fut extrêmement fenfible, cette princeffe devint mère de deux fils; & fentant approcher la fin de fa vie, que tout l'art des fées ne pouvoit reculer; elle leur parla ainfi :

Jé laiffe deux enfans au berceau, tous deux deftinés par nos loix à régner en même

temps. Vous connoissez mieux que nous ce que les vertus ou les défauts des souverains répandent de biens ou de maux sur leurs sujets. Vous m'avez trop aimée pour me refuser, dans mes derniers instans, la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des états que je leur laisse. Vous allez les douer l'un & l'autre des qualités qui rendent les hommes dignes de la suprême autorité.

L'une des fées, qui s'appeloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de sa baguette l'aîné des deux princes : Enfant né pour régner, dit-elle, une puissante fée te doue; elle te donne *l'esprit, la valeur & la probité.* A ces mots elle vola dans l'empire des fées. Là, sur la table d'émeraude, où sont inscrits les dons qu'elles font aux souverains, elle grava ceux dont Alcimédor (c'est le nom de ce prince) venoit d'être favorisé.

La seconde fée, qui s'appeloit Alsime, resta dans le silence, porta alternativement ses regards sur les deux princes. Quoi! dit Zoraïde, mon second fils n'obtiendra-t-il rien de votre puissance? Tandis que son frère brillera de toutes les qualités qui font les vrais monarques, celui-ci ne montrera-t-il

que des vertus communes ? Eſt-ce dans ce moment (le ſeul qui me reſte peut-être) que je dois ceſſer d'être chère à la plus ſecourable des fées, à la généreuſe Alſime ?

Que vous êtes dans l'erreur ! répondit la fée. Mon ſilence ne préſageoit rien de funeſte pour le prince Aſaïd votre ſecond fils. Je cherchois à démêler dans l'avenir quelle ſera la deſtinée de ſon frère. Il ſemble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un prince accompli. Tous ſes dons auront leur effet ; mais ſeront-ils ſuffiſans ? Puiſſe-t-elle ne s'être point abuſée ſur le ſuccès qu'elle en eſpère ! J'employerai bien mieux ma ſcience en faveur d'Aſaïd. Dans ce moment, où il ne fait que de naître, ce ſeroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuſes qualités. Les impreſſions que dans la ſuite il recevra des objets dont il ſera environné, mille obſtacles différens pourroient altérer l'effet de mes dons, ſi je l'abandonnois à lui-même. Elle prit alors le prince entre ſes bras : O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie, dit-elle, je verſerai ſans ceſſe dans ton ame ces philtres imperceptibles qui développent les vertus, & qui étouffent les ſemences des vices. Je

ne te perdrai pas un instant de vue, jusqu'au temps où tu feras digne de régner.

A cette promesse si intéressante, Zoraïde sentit un transport de joie, qui en terminant sa vie, rendit ses derniers instans délicieux. La fée, qu'elle tenoit embrassée, vit son ame qui s'élevant sur ses aîles immortelles, retournoit au centre de la lumière d'où elle étoit descendue.

Alsime prit les rênes du gouvernement pendant l'enfance des deux princes; & respectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa à l'égard de l'aîné que du soin de veiller à la conservation de sa vie, & réserva pour le second tous les secrets de son art qui servoient à embellir les ames.

Les deux souverains avancèrent insensiblement en âge. Alcimédor marqua de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y exposer sans les connoître. Il montra toujours plus d'esprit qu'on n'en devoit naturellement attendre des différens âges où il passoit successivement; mais on démêloit qu'en lui l'esprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumière dont il fît usage au gré de sa raison. On reconnut enfin qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits,

mais qu'il s'en falloit que ces dons ne remplissent l'idée qu'on en avoit conçue : cependant personne n'osoit lui donner des conseils par respect pour la fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Asaïd, son esprit ne s'étoit développé que par une gradation ordinaire ; mais dans ses différens progrès il prenoit un caractère aimable. Ce n'étoit point ce que la supériorité a d'éblouissant qui éclatoit en lui ; on y découvroit ce qui la caractérise bien davantage, une raison éclairée, égale & assaisonnée d'agrément. Cet assemblage heureux étoit le fruit des premières impressions que la fée lui avoit données, & qu'elle avoit pris soin de perfectionner. Alsime avoit fait à ce prince deux présens d'un prix inestimable. L'un étoit une glace dont voici la merveilleuse propriété : dès qu'on s'étoit fait une habitude de la regarder, il ne falloit que s'y considérer fixement, on s'y voyoit en même temps tel qu'on étoit & tel qu'on croyoit être. L'autre étoit une sorte de microscope, qui faisoit distinguer dans les objets les plus attirans ce qu'ils avoient de trompeur & de chimérique. Il semble qu'à faire un usage habituel de ce secret, comme presque tous les plaisirs sont mêlés d'illusions, on dut tomber bientôt dans une indifférence

insipide. Mais le microscope ne grossissoit que les illusions dangereuses pour la société; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laissoit à notre raison le soin de les appercevoir. Ces dons précieux sont restés sur la terre; c'est dommage qu'on ait presqu'entièrement renversé la manière d'en faire usage.

Les deux princes ayant atteint dix-huit ans, la fée déclara que dès cet instant ils restoient chargés l'un & l'autre du poids redoutable du gouvernement. Il ne m'est plus permis, dit-elle à Asaïd, de rester auprès de vous; mais je descendrai souvent de la région lumineuse d'où les fées considèrent d'un coup d'œil les événemens de la terre; je viendrai jouir avec le prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet empire. A ces mots elle s'éleva dans les airs, portée sur un nuage d'azur, & disparut.

La puissance souveraine se trouva donc partagée également entre Alcimédor & Asaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre; tous deux désiroient régner avec équité; tous deux agissoient dans cette même vue; mais leur caractère n'avoit aucune ressemblance : & il arrive souvent qu'avec des

principes communs, & même des lumières égales, la différence du caractère des hommes en met une bien grande dans leur conduite.

Alcimédor, inébranlable dans ses projets, dès qu'ils lui paroissoient équitables, n'examinoit jamais assez les inconvéniens qui en pourroient naître. Son ambition se tournoit-elle vers la gloire? son courage ne lui laissoit envisager que celle des conquérans. Sa probité ne lui auroit pas permis de mettre en usage des moyens injustes pour parvenir à cette même gloire; mais tout ce qui pouvoit être un sujet de guerre légitime, lui paroissoit une nécessité de l'entreprendre. Par-tout où la force pouvoit être employée sans injustice, il la préféroit à des voies douces, qui avec plus de temps auroient amené les mêmes succès.

Asaïd, accoutumé dès l'enfance à ne considérer dans les prérogatives du trône que les vertus qu'elles donnent lieu au souverain d'exercer, ne se permettoit aucune idée de gloire qui ne fût compatible avec le bonheur de ses sujets. Il pensoit que la véritable puissance doit s'imposer elle-même des bornes. Il regardoit comme autant de triomphes ces effets favorables que la prudence & le temps épargnent à l'autorité. La cour & le peuple

béniffoient fa conduite, autant qu'ils voyoient celle de fon frère avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des fouverains fi différens par le caractère, vécuffent long-temps dans l'union parfaite qui étoit néceffaire pour le bien du gouvernement. En effet, il naquit bientôt entr'eux un fujet de divifion. Alcimédor apprit qu'ils avoient d'anciens droits fur un royaume voifin, poffédé alors par le prince Mutalib; il propofa d'armer pour les faire valoir. Afaïd fe refufa à ce projet. Mon frère, dit-il, l'ambition la plus glorieufe pour nous n'eft pas de devenir plus puiffans, nous le fommes affez, étant fupérieurs aux autres princes d'Arabie. Que nous ferviroient de nouvelles provinces & de nouvelles richeffes? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi expofer des fujets qui nous aiment, pour en foumettre d'autres qui ne nous regarderoient que comme des tyrans? Rien n'ofe troubler notre tranquillité; nous fommes refpectés; faut-il fans fujet nous montrer redoutables? Afaïd parla en vain, & voyant que fon frère perfiftoit dans fes deffeins, il lui propofa de féparer leur état en deux fouverainetés différentes. Ce partage accepté, à peine fut-il entiérement terminé, qu'Alcimédor entreprit

la guerre. Elle fut malheureuſe. Vaincu, au lieu d'être conquérant, il eut recours à Aſaïd; il demanda des troupes pour venger ſa défaite. Aſaïd préféra de lui procurer un ſecours plus ſalutaire. Il fit alliance avec le prince qu'Alcimédor avoit attaqué; & devenant pour l'avenir un garant contre les attentats de ſon frère, la paix fut conclue. Le ſceau de cette paix étoit un double mariage. Mutalib ayant deux filles, il fut arrêté que l'aînée épouſeroit Alcimédor, & qu'Aſaïd ſeroit uni à la ſeconde. Bientôt les fêtes de l'hymen ſuccédèrent aux troubles de la guerre, & la préſence d'Alſime acheva de donner à cette cérémonie tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux princeſſes, ornées l'une & l'autre de qualités rares, ne ſe reſſembloient cependant ni par la figure, ni par l'eſprit. Celle qu'épouſa Alcimédor, avoit en partage tous ces traits réguliers, dont l'aſſemblage forme ce qu'on eſt convenu d'appeler la beauté; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne reſtoit plus rien à ajouter à l'éloge de ſa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'eſt qu'elle ſe trouva avoir exactement le même caractère qu'on découvroit dans Alcimédor; & cette conformité fit penſer aux deux cours que ces

époux pafferoient enfemble une vie extrêmement heureufe. L'événement fut tout-à-fait contraire. Tous deux ne voulant qu'être févèrement juftes & équitables, étoient fans complaifance, dès qu'ils croyoient leur opinion ou leurs deffeins raifonnables. Tous deux avec beaucoup d'efprit, trouvoient dans leur entretien des fujets de dégoût, d'éloignement & d'inimitié. Chacun, par amour de la fincérité, ne ménageoit point la vanité de l'autre, quand il voyoit un jufte motif de la mortifier; & par cette conduite ils furent bientôt réduits au fimple commerce de convenance & de repréfentation.

La deftinée d'Afaïd devint bien différente; & ce fut fon ouvrage. La princeffe à qui l'hymen l'uniffoit, & dont il fut toujours aimé éperdûment, avoit tout ce qui peut remplir le cœur, & exercer la raifon d'un époux. Sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être sûre de plaire, il falloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les grâces de l'efprit & du caractère, charmante pour les perfonnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux

&

& le plus difficile. Née ſincère & avec un cœur extrêmement ſenſible, le ſérieux ou la joie, les égards, les devoirs, la raiſon même, prenoient en elle toute l'impétuoſité des paſſions. Pénétrante ſur ce qui ſe paſſoit dans une ame qui lui étoit chère, ſi elle ne découvroit pas dans la complaiſance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faiſoit ſi naturellement paroître; ſi elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicateſſe, cette étendue ſans réſerve qui caractériſoit la ſienne, elle paſſoit aux reproches, à la douleur, au déſeſpoir. Sa ſociété enfin étoit alternativement délicieuſe & inſupportable.

Aſaïd, charmé des vertus, de l'eſprit & de la tendreſſe qu'il trouvoit dans cette princeſſe, faiſoit grâce aux imperfections du caractère. Loin d'y oppoſer jamais ni impatience, ni aigreur, c'étoit cette condeſcendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié, que ſoutient la raiſon, & qui n'a rien de la foibleſſe. Perſuadé qu'on ne peut trop prendre ſur ſoi, pour faire ceſſer les torts & les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bientôt le calme, & inſenſiblement l'impétuoſité de l'humeur étant vaincue, il ne reſta que la tendreſſe;

eh quelle téndresse ! Asaïd n'y découvroit rien qui ne servît à le rendre heureux. Leur cour ne respiroit que le plaisir, la décence & le zèle. Tout ce qui les environnoit sentoit un empressement à leur plaire, qui ne tenoit ni de l'intérêt, ni de la servitude. Bonheur inestimable, & presque toujours ignoré des souverains! Ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des courtisans, & ne se croire entourés que d'amis aimables & sincères. Les talens, les arts chéris & protégés par eux, avoient pour principale ambition, la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux maîtres si respectables; tandis qu'à la cour d'Alcimédor, le desir de plaire n'étoit qu'une crainte de la disgrâce, & que jusqu'aux amusemens & aux plaisirs, tout étoit mis au rang des devoirs austères: Ainsi les dons de Zulmane n'avoient produit à Alcimédor d'autre fortune que de se voir souverain, sans avoir l'amour de ses sujets, & époux malheureux, sans aucun motif considérable de se plaindre de la princesse.

On auroit cru qu'avec une conduite si différente, ces deux princes n'auroient dû jamais éprouver une commune destinée. Mais tout-à-coup il sortit du fond de la Tartarie un

peuple de guerriers qui vinrent inonder l'Arabie. En vain les autres ſouverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor & d'Aſaïd. Ces hommes inconnus étoient braves, diſciplinés, ſi formidables par le nombre, qu'ils accablèrent tout ce qui s'oppoſa à leur paſſage. Leur roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élévation de ſon ame. Ce conquérant s'étant rendu maître de la ville capitale où Aſaïd & ſon frère s'étoient retirés, aſſembla les hommes les plus conſidérables des deux nations, & leur parla ainſi : Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'eſclavage. Je ſais quelles ſont vos vertus ; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes tels que vous ne doivent obéir qu'au plus grand roi de la terre, au monarque de la Tartarie. Peuples que j'ai ſoumis, je ne viens point emporter vos richeſſes, ni forcer vos volontés. Conſervez vos uſages, vos mœurs, & choiſiſſez vous-mêmes le nouveau maître, qui ſous mon autorité ſera chargé du ſoin de vous rendre heureux. J'établis de ce moment l'entière égalité de condition. Que pendant douze ſoleils il n'y ait plus entre

vous d'autres diſtinctions, d'autres égards, que ceux qui ſeront volontaires. Employez ces jours d'une liberté ſi pure, à vous élire un ſouverain. Fut-il tiré du ſang le plus obſcur, ſur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le vainqueur dit enſuite aux deux princes, qu'il les laiſſoit libres dans leur palais ; & il alla camper au milieu de cette redoutable armée qui environnoit la ville.

L'égalité de condition ordonnée fit naître une révolution ſubite. Tous ceux pour qui la ſervitude, les devoirs, le reſpect, avoient été un fardeau, ne ſongèrent plus à le ſupporter. Entre les perſonnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de loix de leurs volontés, pluſieurs conſervèrent à peine de l'autorité dans leur famille. Les gardes, les officiers d'Alcimédor déſertèrent tous de ſon palais, & un palais déſerté eſt plus triſte qu'une cabane habitée ; ſes courtiſans l'abandonnèrent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau maître. Alcimédor & la princeſſe ſon épouſe, accoutumés à la hauteur & à la confiance qu'une longue proſpérité fait naître, ne connoiſſoient point l'élévation d'ame qui fait ennoblir l'adverſité ; ils reſtèrent ſeuls & humiliés. Aterganor voulut jouir du

ſpectacle de ces changemens ; il aimoit à voir l'abattement, ou la dignité avec laquelle on ſoutenoit les grands revers. Il remarqua dans les différens états, avec plaiſir, des hommes dont toute la conſidération avoit diſparu avec leur crédit ou leurs titres ; & qui, d'un rang qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & mépriſés dans la foule. Mais quel fut l'excès de ſon étonnement, lorſqu'arrivant au palais d'Aſaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître ? Il voit les gardes dans leur devoir, & les courtiſans d'autant plus occupés à marquer leur fidelité à leur maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le prince & la princeſſe dans une aſſiette d'ame également éloignée de la fermeté faſtueuſe, & de la triſteſſe humiliante : ils ne s'entretenoient que du deſir de voir couronner un ſouverain, qui rendit heureux des ſujets dont ils éprouvoient d'une manière ſi admirable le reſpect & l'amour. Atergamor crut être abuſé par un ſonge. O fortuné Aſaïd ! s'écria-t-il, & vous, reſpectable princeſſe, que votre gloire eſt ſupérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'enviſageois

que la domination qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité sur les hommes a sa source dans leur cœur. Alors les députés des deux nations se présentèrent pour proposer le roi qu'ils avoient choisi; tous proclamèrent Asaïd. On ne voyoit partout que des larmes de zèle, d'amour & de joie; on n'entendoit que le nom d'Asaïd. Aterganor, à ce spectacle, descendit du trône; il déposa son sceptre entre les mains d'Asaïd, & plaçant sa propre couronne sur la tête de la princesse: Régnez, leur dit-il, puisque tous les cœurs vous appellent. Oserois-je assujettir ceux dont j'admire l'exemple, & dont les vertus m'instruisent? Je rends la souveraineté à tous les princes que j'avois vaincus, je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'empire. Qu'Alcimédor cesse d'être souverain; je réunis pour vous seul les états que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre; Zulmane parut sur un char; & pour dérober aux yeux des mortels le prince à qui ses dons avoient été si peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainsi que la princesse, & se perdit dans l'immen-

ſité des airs. Alſime s'offrit alors ſur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumière; elle confirma la loi ſi juſte qu'Aterganor venoit de faire, & qui aſſuroit le bonheur des peuples que lui avoit recommandé Zoraïde. Elle reconnut avec tranſport, dans la nouvelle gloire dont Aſaïd étoit environné, les fruits heureux de ſon éducation. Et c'eſt depuis ce nouveau règne d'Aſaïd, que cette partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuſe.

L'ISLE DE LA LIBERTÉ,

CONTE.

Un enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner dans autrui les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, réſolut de démaſquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il ſe retira dans une isle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y ſeroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injuſtice de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois perſonnages de l'eſpèce de ceux qu'il attendoit. Vous

désirez le droit de citoyen, leur dit-il? je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose. Dites-moi, chacun, quel est votre caractère, votre goût dominant; on écrira sur la liste de nos insulaires ce que vous allez dicter; & dès ce moment vous pourrez vivre ici de la manière qui vous conviendra davantage.

L'un qui s'appeloit Almon, dit: *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis;* voilà mon caractère. On écrivit: *Almon est naturel.* Pour moi, dit le second, qui se nommoit Alibé: *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres, j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit: *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue, dit le troisième, qui avoit nom Zanis: *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit: *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'enchanteur, vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira. Allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'enchanteur dit à ceux qui formoient sa cour: Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractère. Je vais vous en faire un portrait véritable. Almon,

ſans égards pour ce qui convient aux autres, eſt accoutumé à ne jamais ſe contraindre. Quoiqu'il ait de l'eſprit, s'il loue, ou s'il blâme, c'eſt toujours par caprice; voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans deſſein de dominer, il eſt décidant; il parle par la ſeule envie de parler; il interrompt pour dire ſon avis, & contrarie ſouvent la perſonne qui vient à le ſuivre. En un mot, rempli de défauts contre la ſociété, & leur donnant libre carrière; voilà ce qu'il appelle haïr la diſſimulation. Alibé, qui effectivement a bien des talens, ne les employe que contre lui; il veut qu'on l'écoute ſans-ceſſe; il veut être applaudi, & l'être ſeul; & il appelle cette ſorte de tyrannie, aimer à plaire. A l'égard de Zanis, toujours occupé à ne reſſembler à perſonne, il rit de ce qui attriſteroit les autres, & regarde d'un œil funeſte tout ce qui excite la gaieté. Facile à démêler, lorſqu'il ſe croit impénétrable, on voit qu'il s'eſt fait le matin une liſte des étonnemens, des diſtractions, des caprices qu'il aura dans ſa journée. Indiſcret, contrediſant, injuſte; il ſe croit juſtifié ſuffiſamment, quand il a dit, *c'eſt que je ſuis ſingulier;* il croit même avoir fait ſon éloge. Jouiſſons, ſans qu'ils nous ap-

perçoivent, des aventures qui vont les surprendre. A ces mots, l'enchanteur & ses confidens devinrent invisibles.

Almon, en sortant de chez l'enchanteur, se trouva près d'un superbe palais, & découvrit au frontispice une table de lapis, sur laquelle des cailloux transparens formoient cette inscription, qui étoit éblouissante:

Tout le monde a raison.

Almon, rempli de curiosité, entre; & comme il approchoit du vestibule, il entend un bruit de divers instrumens. Le bruit cesse; deux portiques s'ouvrent; il voit paroître deux hérauts, dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes, & qui marchoient vers lui, tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fausses grâces, & quelquefois d'une manière comique. *C'est ici le palais d'Alcanor*, lui dit le premier qui l'aborda. *Vous pourrez le regarder comme le vôtre*, ajouta le second; & tout de suite, reprenant alternativement la parole, sans donner à Almon le temps de répondre, ils continuèrent ainsi: *Cette retraite est charmante.* ON PEUT S'Y ENNUYER, ET LE DIRE. *On peut, dès qu'on s'y plaît, y*

passer tous les jours. ON PEUT N'Y VENIR QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPAROÎTRE. *Alcanor est sans-cesse environné de ce qui fait l'amusement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon se trouva près de l'appartement; les deux hérauts lui répétèrent trois fois de suite, parlant en même temps : *Ici tout le monde a raison.*

Les hérauts se retirèrent, & Almon entra dans un magnifique sallon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes, qui par leur maintien, leurs occupations, leurs discours, sembloient se croire seuls. L'un rêve, l'autre danse; celui-ci parle, & n'est point écouté; celle-la s'examine dans une glace, & révèle tout haut ce qu'en secret son amour-propre lui inspire de bonne opinion d'elle-même. Ici on entend dire, j'ai beaucoup d'esprit; là, je suis une créature parfaite. Enfin ce sont beaucoup de gens en un même lieu qui ne forment point de société.

Alcanor, toujours distrait sans être occupé, n'attiroit point l'attention des autres. Dans des momens il étoit environné d'un

cercle où tous parloient ensemble. Quelquefois c'étoit un silence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de personne, vint s'asseoir auprès d'Alcanor ; l'entretien se tournoit alors sur l'éloge de la politesse. Si vous en êtes, dit Almon en interrompant, à définir la politesse des habitans de cette Isle, la conversation tombera bientôt. Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor avec un air de circonspection; mais comme je hais la *dissimulation*, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de sens commun, de jugement, de raison, d'esprit. La politesse ne consiste que dans de certains usages convenus, & vous ignorez les nôtres. Et je les ignorerai, répartit Almon, à moins que pour m'acquitter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une manière fort désobligeante. Désobligeante ! dit l'épouse d'Alcanor avec un sourire d'amitié; elle n'est que *naturelle*; & je vous avertis, car j'aime mes voisins, qu'à en juger autrement, vous paroissez ridicule; & vous faites bien, on se montre ici *tel qu'on est*. Almon voulut répliquer. Si vous insistez, interrompit la dame, vous serez un sot, je vous le dis;

parce que je le penſe, & que je hais la *diſſimulation*. L'enchanteur parut alors. Quelle inſupportable liberté que celle de votre Isle ! s'écria Almon ; on n'y éprouve, m'aviez-vous dit, aucune injuſtice de la part de vos citoyens ! Sans doute, répondit l'enchanteur ; c'eſt vous qui êtes injuſte. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'approuve que vous le ſoyez ; mais croyez-vous avoir le privilège excluſif de l'être ? Apprenez que c'eſt auſſi le caractère de tous nos habitans. Pouvez-vous vous plaindre des gens qui vous reſſemblent ? Mais ſortez d'erreur, Almon, & que les ſcènes qui viennent de vous déplaire vous inſtruiſent. Il n'y a point de ſociété qui pût s'entretenir, ſi les hommes ſe montroient toujours tels qu'ils ſont : il n'eſt permis de s'abandonner à ſon naturel, que quand ce naturel s'accorde avec les uſages & les vertus qui lient la ſociété. Il faut que j'en convienne, dit Almon frappé de ces vérités. Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un ſot ; je le ſuis, je commence à le connoître, & je veux reſter parmi vous, afin de m'en convaincre au point de ne l'être bientôt plus, ſi je puis. Je réponds de vous, continua l'enchanteur, ſans même que mon art s'en mêle ; avec de

l'eſprit & un vrai deſir de plaire, on ſe corrige bientôt de ſes défauts. Venez être témoin des aventures de vos camarades, elles ſerviront encore à vous inſtruire. A ces mots, ils furent tranſportés dans une maiſon où Alibé venoit d'être préſenté. C'étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. A peine Alibé fut aſſis, qu'il s'empara de la converſation, & ce fut pour étaler toutes ſes connoiſſances, pour montrer beaucoup d'eſprit, & pour parler de ſoi; comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite que le ſien, ou que celui des autres ne dût conſiſter qu'à ſavoir lui rendre hommage. On l'écouta d'abord, en lui donnant tous ces témoignages équivoques d'applaudiſſemens, tels qu'un certain ſourire de complaiſance, qu'on place ſouvent ſans avoir entendu ce qu'on loue; un mot dénué de ſens, & qu'on répète d'après la perſonne qui parle, comme ſi ce mot étoit un oracle; un regard qu'on adreſſe à celui des écoutans qui paſſe pour avoir le plus d'eſprit, comme pour lui faire part de l'admiration où l'on eſt de ce qu'on vient d'entendre. Et Alibé augmentoit de bonne opinion de lui-même, & d'envie de parler. Bientôt, pour commencer à le tirer de ſon erreur, lorſqu'il prodiguoit des traits

d'imagination, on le louoit sur l'étendue, sur la fidélité de sa mémoire. S'il passoit à des recherches qui ne supposent que de l'érudition, on admiroit en lui l'excellence du génie. S'il faisoit des plaisanteries de mauvais goût, ou des contes usés, on le félicitoit d'avoir si bien l'esprit & le langage du monde; enfin on l'accabloit de louanges déplacées. D'abord il n'entendit que les louanges: l'amour-propre, même dans un homme d'esprit, est quelquefois si sottement crédule! Alibé s'apperçut ensuite que ces louanges étoient à contre-sens; mais il pensa que c'étoit manque de justesse d'esprit dans les gens qui l'applaudissoient, & leur sut gré de l'intention. Il les reprenoit avec bonté, quand il les voyoit ainsi se méprendre; il leur enseignoit d'une façon détournée la manière de le louer convenablement. L'assemblée jouissoit du plaisir de voir croître l'orgueil & le ridicule d'Alibé; mais ce n'étoit pas assez pour elle, il falloit qu'il sentît sa situation. Tout-à-coup chacun change avec lui de conduite. Il venoit d'annoncer le récit d'une aventure très-singulière qui lui étoit arrivée; il commence; un homme l'interrompt, & à propos de singularité, raconte un songe très-extraordinaire qu'il a fait la nuit

précédente. Alibé ſe contraint, s'impatiente; il ſaiſit enfin une occaſion de propoſer des vers aſſez heureux qu'il a compoſés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux, & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de ſe taire. Enfin il ſe voit environné de talens qui le perſécutent, parce qu'ils ſont applaudis, & qu'il ne trouve pas le moindre jour pour faire briller les ſiens. Il n'y peut plus tenir, il ſort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maiſon pour le mérite d'autrui. Il va chez l'enchanteur, qui pour toute réponſe à ſes plaintes, lui préſente le livre ſur lequel on avoit inſcrit ſon caractère; il l'ouvre, & lit: Alibé, comme il croit être, *Il aime à plaire*. Alibé, comme il eſt, *Il ne veut que briller*. Alibé referme le livre, regarde en pitié l'enchanteur, & court ſe rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'enchanteur: quelques connoiſſances, divers talens médiocres, & peu d'eſprit; c'eſt de cet aſſemblage que la fatuité a pris naiſſance.

Il ne manquoit à l'enchanteur que de voir Zanis ſur la ſcène; il eut bientôt ſatisfaction. Comme Zanis paſſoit ſur une grande place, une troupe de gens parés d'une manière bizarre l'entourent & l'engagent à monter

dans un char. On connoit votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduisent ainsi dans une espèce de temple, où il trouve une nombreuse assemblée. Il se présente avec une ferme résolution d'être plus singulier que jamais. Maintien recherché, propos hasardés, tout est mis en œuvre, & n'est point remarqué; il voit que bien loin d'étonner personne, il est regardé comme un homme à l'ordinaire; cela le décontenance. Il reprend courage, il avance une maxime inouie, tout le monde est de son opinion; on connoissoit cette façon de penser, elle est commune. Son embarras se renouvelle, il conte, il exagère, on commence à l'écouter; mais un autre prend la parole, & tient des discours si outrés, que Zanis est presque réduit à se trouver raisonnable. Enfin il se retire avec le dépit d'avoir été unanimément loué sur la justesse de son esprit, & sur la retenue de son imagination.

Il rêve, il médite, il est pénétré de douleur; car rien n'est si humiliant que la déraison affectée en pure perte. Dans ce trouble d'esprit, il est abordé par un petit homme, qui avec tout l'ajustement & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme simple,

un esprit sensé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maison dont vous sortez ? Vous n'êtes pas encore assez instruit de l'humeur capricieuse de nos citoyens; ce sont des espèces de fous qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singulière; & vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi ? Les usages communs sont des conventions sages qui épargnent à notre esprit le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on rétrécit son imagination, combien on l'avilit, quand on la tient sans-cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, passionnés ou indifférens, par contenance; à nous faire dire oui ou non d'une manière remarquable. Vous verrez ici bien des scènes qui vous surprendront; vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuse. A force de se singulariser à tous égards, nos insulaires ont épuisé les moyens les plus bizarres d'y parvenir; & imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répète ! Pour moi, revenu de la sotte ambition de paroître extraordinaire, je bâille au seul souvenir de ce qu'elle

m'a fait faire ; & pour ne plus retomber dans un pareil égarement, je me suis imposé tous les assujettissemens, & en même-temps tous les avantages de la vieillesse. Je mène constamment la vie sage & retirée qui lui est propre. Je passe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos. J'y radote au milieu de ma famille. Je ne sors qu'un moment à midi, pour me promener au soleil, & ne songe pas s'il y a dans le monde des fous qui veulent se singulariser, & servir de spectacle aux autres. Le sage vieillard étala tout de suite une quantité de maximes rebatues sur la simplicité des premiers hommes, & qui commençoient toutes par *autrefois*. Zanis écoutoit avec un secret dépit de l'étonnement que lui causoit cet homme, qui extravaguoit par principe. Cette scène finie, plusieurs autres aussi peu attendues se succédèrent, & remplirent la journée de Zanis. S'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu. Désiroit-il se mettre à table, on lui donnoit une comédie. Enfin, outré de la persécution que lui faisoient souffrir les fantaisies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'enchanteur : laissez-moi partir, dit il ; vos habitans se donnent pour extraordinaires, & ils ne sont que contrarians, capricieux,

extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre, répondit l'enchanteur. Au lieu de vous vanter d'être ſingulier, que ne me diſiez-vous de bonne foi : Je meurs d'envie de le paroître. L'un eſt bien différent de l'autre. Les gens naturellement ſinguliers plaiſent ordinairement dans la ſociété ; au lieu que celui qui ne l'eſt que par étude, outrant bientôt ſon perſonnage, ne tarde guère à ennuyer, & finit par être inſupportable. Mais j'ai voulu vous déſabuſer, & non vous punir. Tout ce qui vous eſt arrivé, ainſi qu'à Almon, n'étoit que preſtige : retournez l'un & l'autre dans votre patrie, & n'oubliez jamais, s'il eſt poſſible, que le nature qui déplaît doit ſe cacher, & que l'ambition d'être extraordinaire mène inſenſiblement à la folie. Vous l'éprouvez : pour faire ſentir à ceux qui s'applaudiſſent de leurs travers, combien ils ſont à charge aux autres hommes, il ne faut que les faire vivre avec des gens qui leur reſſemblent.



LES AYEUX,

OU

LE MÉRITE PERSONNEL;

CONTE.

Il y avoit jadis à la cour de Perſe un uſage ſingulier ſur la manière de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorſqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre ſe préſentoient en même temps devant le ſouverain. Là, ſur un taliſman composé par les génies, ils gravoient avec un diamant les titres qui leur donnoient lieu d'eſpérer la préférence. Et tel étoit le pouvoir du taliſman, que ſi pour ſe faire valoir on y traçoit quelques faits, quelques éloges de ſoi-même qui bleſſaſſent la vérité, les caractères en cet endroit changeoient de couleur, lorſque le taliſman paſſoit entre les mains du monarque. Ce prince, le plus équitable des rois, n'avoit trouvé cet expédient que pour n'être jamais trompé par la vraiſemblance.

Un jour que la province la plus conſidérable de l'empire ſe trouva ſans gouverneur

(c'étoit le Khoraſſan) ; comme il falloit, pour remplir cette place avec dignité, avoir des richeſſes immenſes, deux hommes ſeuls vinrent ſe proſterner devant le roi. L'un des concurrens, qui s'appeloit Koſroun, deſcendoit des Giamites, cette race ſi ancienne & ſi illuſtre dans la Perſe, que peu d'autres oſoient lui diſputer la prééminence. Outre un avantage ſi favorable, pour être traité avec diſtinction par le ſouverain, Koſroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure beaucoup d'eſprit ; mais il étoit né farouche & impérieux ; ſon ſérieux déſignoit la fierté, ſon ſourire marquoit une ironie mépriſante. Occupé ſans-ceſſe de ſes ayeux, il s'approprioit en idée, comme ſi c'eût été une partie de leur ſucceſſion, tout ce qui avoit fait leur gloire. Son concurrent, qui ſe nommoit Tharzis, deſcendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une conſidération telle, qu'une plus haute naiſſance que la ſienne n'auroit pu y rien ajouter. Ayant les vertus & les talens qui rendent digne des grandes places, il penſoit ſi modeſtement ſur tout ce qui pouvoit être à ſa gloire ; il paroiſſoit ſi peu occupé de ſon eſprit, dans

les momens où il réuſſiſſoit davantage, qu'on lui pardonnoit ſans peine une ſupériorité qui ne ſervoit qu'à rendre ſon commerce plus aimable.

Koſroun, d'un air où la confiance étoit peinte, s'approcha du trône. S'étant proſterné avec affectation (comme ſi la cour avoit eu beſoin de ſon exemple, pour rendre au ſouverain ce devoir indiſpenſable), il reçut le taliſman; & perſuadé que ſon mérite ſeul décidoit ſuffiſamment en ſa faveur, voici ce qu'il ſe contenta de tracer :

MES AYEUX ET MOI.

Le taliſinan paſſa enſuite dans les mains de Tharzis, qui penſant que la grâce la mieux méritée eſt toujours une grâce pour qui la reçoit, grava, pour motifs de celle qu'il attendoit du monarque, ce peu de mots:

VOS BONTÉS ET MON ZÈLE.

Le roi reſta quelques momens dans le ſilence, obſervant le taliſman. Il ſe tourna enſuite vers les portiques d'un ſallon intérieur, dont l'accès étoit interdit à tous ſes courtiſans. A l'inſtant les portiques s'ouvrirent; on entendit un bruit mêlé du ſon des inſtrumens, & des acclamations qui accom-

pagnent un triomphe, & l'on vit paroître soixante vieillards vénérables. Ces vieillards, après s'être inclinés avec respect, se placèrent aux deux côtés du trône, chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kosroun étonné, demanda avec un air de curiosité dédaigneuse, quelles étoient ces figures bizarres qui osoient se placer si près du souverain? Tout garda le silence.

Voyez, dit le roi aux deux prétendans, ces sages qui m'environnent; plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun, blessé de cette loi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre juge que son souverain; & loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes vieillards dont sa destinée pouvoit dépendre, il les récusa avec hauteur. Il exposa sans ménagement que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut-être injustes, avec le dessein d'être équitables. Enfin son caractère présomptueux & altier, son mépris pour le reste des hommes, parurent à découvert; & quelques-uns de ces vieillards voulant lui remontrer l'indécence des discours qu'il osoit se permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla jusqu'à leur

reprocher

reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au seul homme qui restât de l'illustre race des Giamites. A ce nom les vieillards firent un cri d'indignation : Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche; c'est aux Giamites mêmes que vous parlez; c'étoit eux effectivement. Le roi, pour confondre le présomptueux, par les motifs mêmes qui faisoient naître sa confiance, avoit avec le secours du talisman évoqué ces sages ombres. Kosroun alors, dépouillé subitement de tout ce qui fondoit sa considération, ne fut plus apperçu que par ses défauts; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux que le mépris, ou une sorte de pitié presqu'aussi humiliante. Apprenez, malheureux Kosroun, continua le vieillard, que celui à qui les vertus de ses ancêtres n'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr, est désavoué d'eux. Eprouvez que loin d'avoir part à leur gloire, il est condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le roi alors nomma Tharzis, & les vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout-à-coup,

on ne ſongea qu'à ſe rendre digne d'eux. Mais malheureuſement le ſecret de les évoquer s'eſt perdu, & voici le ſeul effet qui reſte du charme. Quand on marque aux grands, qui ne méritent rien par eux-mêmes, des déférences ou du reſpect, une voix qu'eux ſeuls n'entendent pas, leur crie : Ce n'eſt pas à vous, c'eſt à vos aïeux, que les égards dont vous jouiſſez s'adreſſent.

ALIDOR ET THERSANDRE,

CONTE.

ALIDOR & Therſandre étoient jumeaux, & d'une figure qui ne laiſſoit rien à déſirer. C'étoit encore un autre prodige que leur parfaite reſſemblance. Ils avoient avec beaucoup d'eſprit l'un & l'autre, les mêmes traits, la même action, le même ſon de voix. Il ſembloit enfin que la nature ayant formé l'un des deux, avoit été ſi contente de l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaiſir à l'imiter, ſans la moindre différence. Ayant été adoptés dès le berceau par un enchanteur & par une fée, ils paſſoient dans leur palais

une vie agréable. L'enchanteur étoit le meilleur homme du monde ; il n'avoit qu'une chose de gênante, c'est que comme il pensoit fort peu, il vouloit qu'on pensât pour lui; qu'on fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir; & sur-tout qu'on montrât fort peu d'esprit; tout ce qui étoit au-delà de la portée du sien, l'ennuyant à l'excès. Il exigeoit, par exemple, que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée, & cent minuties pareilles, & si justement à charge à tout autre qu'à celui qui a la petitesse d'esprit de le raconter. La fée au contraire avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de soi sans nécessité; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire. Mais ne voulant contraindre personne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'enchanteur, & s'étoit réservé Thersandre, l'ayant accoutumé de bonne heure à ne point entretenir les autres de ses petites aventures, de ses goûts, de ses haines, ni enfin de tout ce qui n'intéressoit que lui.

Thersandre & son frère étoient dans leur vingtième année, lorsqu'ils entendirent un héraut qui crioit à haute voix : *Qui osera mériter l'honneur d'épouser la fille du roi, ou*

d'être gouverneur de la moitié du royaume ?

Il vient de naître un homme, ou plutôt un horrible monstre à deux têtes, & qui porte écrit sur chaque front en caractères de feu : Qu'on me donne la princesse en mariage, ou je renverserai le monde. Comme il est fils d'un enchanteur, il dissipe une armée par le seul bruit de sa voix ; mais il peut succomber, s'il n'est attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu & apportera sa dépouille, recevra au choix de la princesse l'une des récompenses promises.

Le héraut ayant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouvèrent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante par la figure, l'esprit & le caractère ; qu'ensuite on considère, on entende la princesse ; on dira : Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon frère, dit Thersandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même senti-

ment. Ils s'armèrent chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée; & ayant appris que le géant, qui parcouroit cent lieues de pays d'un ſoleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur château, ils allèrent à ſa rencontre. A peine furent-ils ſur le bord d'un bois aſſez proche de leur demeure, qu'ils apperçurent un monſtre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des aîles de cryſtal, & quatre bras armés de griffes fort longues & dentelées. Il ne voloit pas, mais ſecouru de ces mêmes aîles, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant ſur une énorme maſſue.

Malgré la ſupériorité que paroiſſoit avoir ſur eux un coloſſe ſi terrible, comme il avoit quelque choſe d'humain, ils crurent que ce ſeroit une lâcheté de l'attaquer enſemble. Ils penſoient que le courage & l'adreſſe étoient un genre de force ſupérieur à tout autre; & ayant tiré au ſort à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha auſſitôt vers le monſtre, qui s'étant armé de ſon arc, tira pluſieurs flèches, dont la peſanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita avec une adreſſe extrême, & lançant ſon dard, il fit à l'une des têtes du géant une légère bleſſure. Le

monſtre alors faiſant pluſieurs mouvemens de ſon énorme maſſue, cauſa une ſi grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme ſi un ouragan l'eût renverſé. Therſandre voyant ſon frère hors de combat, courut pour le venger. Le géant tenoit un bras levé pour accabler ſon ennemi vaincu, lorſqu'il apperçut le nouveau combattant qui lui crioit de ſe défendre ; & furieux de ce qu'un adverſaire qu'il trouvoit mépriſable ſe flattoit de le mettre en péril, il réſolut de lui faire ſouffrir une mort horrible. On vit alors jaillir de ces mêmes caractères qu'il avoit imprimés ſur chaque front, des ſerpentaux enflammés & des flèches brûlantes. Therſandre, loin d'en être effrayé, ſe jeta à travers ces dangers ; il lança ſon dard avec tant de juſteſſe, qu'il fit au monſtre une profonde bleſſure. Le monſtre alors leva ſa maſſue, mais les forces lui manquèrent ; il tomba, & Therſandre lui trancha ces deux formidables têtes qui avoient cauſé tant de frayeur au roi & à la princeſſe, lorſque le monſtre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor ayant repris ſes eſprits, Therſandre & lui allèrent faire part de ce triomphe à l'enchanteur & à la fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient

tenté cette grande entreprise de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'enchanteur, apprendre au roi la mort du monstre. Contez-lui bien en détail les circonstances de cette admirable nouvelle, & recevez les récompenses que vous avez méritées. La fée parla différemment à Thersandre. Sans doute, lui dit-elle en secret, vous voulez être l'époux de la princesse? Il faut mériter qu'elle vous préfère; observez plus sévèrement que jamais de ne point parler de vous, lors même que vous l'entretiendrez du service que vous venez de lui rendre. Thersandre remercia la fée, rejoignit son frère; ils partirent.

Ils arrivèrent le lendemain à la cour. Le roi & la princesse, déjà informés de toutes les circonstances de leur victoire, voulurent, pour les recevoir avec distinction, leur donner à chacun une audience particulière. Alidor, comme l'aîné, parut le premier: sa figure si belle & si noble, une certaine grâce qui paroissoit dans toutes ses actions, & l'une des têtes du monstre qu'il portoit avec fierté au bout de son épée, tout cela formoit un contraste qu'on voyoit avec une sorte d'admiration. Le roi & la princesse en furent frappés. Alidor conta comment son frère & lui, sur le récit du

héraut, avoient réſolu de chercher le géant. Il ne ſongea point à parler du portrait de la princeſſe; mais il dépeignit la figure effrayante du monſtre & tout le péril de le combattre, la bleſſure qu'il lui avoit faite, & enfin l'effet de ce tourbillon dont il avoit été renverſé comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de traits d'eſprit & d'éloquence, flatté de l'eſpoir d'obtenir la main de la princeſſe, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle que de l'éclat de ſa propre aventure. Le roi, après lui avoir donné toutes ſortes de témoignages d'eſtime: Allez, lui dit-il, vous apprendrez quelle ſera votre récompenſe. Alidor ſe retira, & Therſandre fut introduit.

Therſandre ne portoit point une des têtes du monſtre, comme avoit fait Alidor; il l'avoit dépoſée dans la ſalle des gardes, au pied du faiſceau d'armes. Il parut avec l'extérieur ſimple d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour. Ce fut toute la différence que la princeſſe apperçut entre ſon frère & lui, étant d'ailleurs très-ſurpriſe de leur reſſemblance. Therſandre s'avança avec beaucoup de grâce & de modeſtie, il reſta dans le ſilence, attendant que le roi lui parlât. C'eſt donc vous, brave

Therſandre, qui avez triomphé du géant? lui dit le roi. Mon frère l'avoit bleſſé, répondit Therſandre, & depuis ſa bleſſure il avoit peine à ſe défendre. Vous rabaiſſez beaucoup la gloire de votre combat, continua le monarque; mais je ſuis inſtruit des périls que vous avez bravés. Le monſtre étoit facile à vaincre, reprit Therſandre, ſa vie troubloit le bonheur du roi & les beaux jours de la princeſſe. C'eſt vous qui me les rendez, ces beaux jours, dit la princeſſe, & vous ne parlez point de la récompenſe! Vous venez de l'accorder, princeſſe, répondit Therſandre, vous annoncez que vous allez vivre heureuſe. Cependant, ajouta le roi, j'ai promis la moitié de mon royaume. Il appartient tout entier à la princeſſe, interrompit Therſandre; un don qui diminueroit de ſon bonheur ou de ſa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos ſujets? C'eſt aſſez, dit le roi, vous apprendrez comment je ſais reconnoître un ſervice de cette importance.

Quand Therſandre ſe fut retiré, le roi, qui n'aimoit pas moins que l'enchanteur à entendre raconter de belles hiſtoires, dit à ſa fille: Me voilà bien embarraſſé. Celui-ci ne veut pas de la moitié de mon royaume;

il mérite cependant aussi une grande récompense. Mais si tu te détermines à épouser l'un des deux, vraisemblablement tu ne prendras pas Thersandre. Il me paroît qu'il a bien moins d'esprit que son frère : il n'a pas su nous conter son combat, comme avoit fait si agréablement Alidor. Mon père, répondit la princesse, pardonnez si mon sentiment n'est pas conforme au vôtre. Thersandre ne me paroît avoir d'avantage sur Alidor, que l'élévation d'ame qu'il montre, en n'étant point occupé de sa victoire : Eh quelle différence cela met entr'eux ! Quiconque peut n'avoir point de vanité sur l'événement le plus brillant de sa vie, a sans-doute une force d'esprit, une raison supérieure, qui ne se démentiront jamais. J'avoue que Thersandre m'a prévenue en sa faveur, & que je l'épouserois sans répugnance. Il me semble que je ne trouverois dans Alidor qu'un libérateur qui se plairoit à me faire souvenir que je suis sa conquête ; qui, dès que la moindre inquiétude viendroit le saisir, me présenteroit la tête du géant, pour me faire souvenir de ce que je lui dois, & qui réduiroit ainsi ma tendresse à la reconnoissance. Dans Thersandre, je découvre à la fois un extrême desir de

m'intéresser en sa faveur, avec la crainte généreuse de me rappeler qu'il m'a servie : il n'envisage dans ce qu'il a fait pour moi, il ne sent que le plaisir d'avoir contribué au bonheur de ma vie, & n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans-cesse d'avoir mérité ma main ; l'autre, en la méritant davantage, regardera comme une grâce de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoute aux autres qualités qui rendent aimable ! Me voilà détrompé, dit le Roi, je vois qu'effectivement Thersandre te plaît plus que son frère ; demain nous leur apprendrons leur destinée : envoyons inviter l'enchanteur & la fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de notre reconnoissance. Le lendemain l'enchanteur & la fée étant arrivés, le roi déclara qu'Alidor auroit le gouvernement de la moitié du royaume. Il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hymenée ; ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa fille, lui remit son sceptre, & présentant Thersandre : Vous êtes reine, dit-il, & voilà votre libérateur. La princesse regarda Thersandre, lui donna le sceptre, & Thersandre tomba à ses pieds. Devenu éperdument amoureux d'elle, pour avancer d'un moment le bonheur de recevoir

ſa foi, il auroit combattu un nouveau monſtre. Enfin ce moment déſiré arriva; la princeſſe ne s'étoit pas trompée; Therſandre, époux & roi, garda la douceur, la ſimplicité de ſon caractère. On parle encore de la félicité toujours égale dont la vie de ces deux époux a été remplie.

LES VOYAGEUSES,

CONTE.

UNE fée avoit trois nièces; l'aînée étoit belle, la ſeconde jolie, & la troiſième laide. La belle étoit ſi contente, ſi glorieuſe de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, ſa contenance ſembloit vous dire: Voyez de quel air la beauté ſe promène. Devenoit-elle rêveuſe, la voyoit-on s'endormir, s'éveiller, c'étoit en attitude de belle perſonne. Quand vous l'entreteniez des choſes qui la regardoient le moins, elle vous répondoit comme ſi vous lui aviez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand

Pan, ou l'entreprise des Argonautes, qu'elle auroit cru que c'étoit une allégorie sur ses charmes. La jolie, vive naturellement, fort piquante & supérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle, jusqu'aux femmes; car il lui falloit, pour être heureuse, se voir l'unique objet de leur jalousie, de leurs plaintes, de leur aigreur, comme celui de l'empressement, des soins, des inquiétudes, des préférences de tous les hommes. On ne cessoit presque pas de parler, afin que les autres femmes n'eussent pas le temps de montrer de l'esprit; & quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement qui donne si bien l'air de la première jeunesse, on y suppléoit en prenant l'air de l'étourderie. Il falloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusemens, afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions, on les auroit extrêmement vives. Elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur (car elle en avoit); elle en montroit aussi sans en avoir, & alors elle devenoit moqueuse; ainsi c'étoit être toujours le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée, Enfin, pour achever le portrait, sensible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit ni de l'amitié,

ni n'en vouloit rendre; auſſi n'en avoit-elle jamais inſpiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne reſſembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors aſſez communément dans le monde. Quand on regardoit ſes traits en détail, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne déplût; à les voir enſemble, c'étoit de moment en moment une phyſionomie nouvelle toujours ſingulière, toujours agréable: on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante; elle l'étoit auſſi. La gaieté, la douceur, la fineſſe, & ſur tout cela, ce naturel qui ne prétend à rien, & qui fait tout valoir, voilà à la fois ſon eſprit & ſon viſage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoutez qu'elle avoit les plus belles dents du monde, & que le reſte de ſa figure étoit fort bien, voilà toute la perſonne. J'oubliois ce qui peut ſervir le mieux à faire connoître ſon caractère; elle ſavoit qu'elle étoit laide, & ne ſe doutoit pas qu'elle eût de quoi le faire oublier.

Leur tante, qui n'avoit employé ſon art qu'à perfectionner la raiſon, qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons,

auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses nièces. Elle quittoit souvent le pays des fées, pour venir vivre avec elles. Il est temps que vous choisissiez un état, leur dit-elle un jour. Si vous étiez mes filles, vous seriez fées comme moi; mais à mes nièces, je ne puis donner de ma féerie que quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons d'abord quelle figure vous voulez avoir; car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette proposition avec un air de dédain: Ne perdez point à cela l'excellence de votre art, ma tante, rien ne presse. Je me consulterai, dit la seconde, avec un sourire lorgneur qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse, & la mieux enracinée. Pour moi, dit la troisième, je ne pourrois que gagner à un changement; tenez, ma tante, que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la fée de l'embrasser. Mademoiselle n'imagine donc point de modèle sur lequel ma tante pût la former? ajouta l'aînée, comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma tante, continua la seconde, qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée,

que ſon changement, quel qu'il ſoit, fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la fée : Si nous allions voyager dans quelques royaumes étrangers, vous ſauriez ce qu'on penſeroit du mérite que vous avez actuellement ; vous connoîtriez auſſi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux, & vous vous décideriez enſuite. Le projet fut unanimément approuvé. La fée trouva convenable que dans le voyage elles paſſaſſent pour nièces de fées ; c'étoit le moyen d'être par-tout fort bien reçues. Il faudra auſſi, ajoutèrent les deux aînées, afin que tout ſoit dans la bonne foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'eſt-à-dire, la belle, la jolie, la laide ; vous ſavez qu'on nous appelle ainſi depuis le berceau. La fée y conſentit ; & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, ſi elle s'annonçoit comme fée, elle voulut ne paroître que la gouvernante de ſes nièces.

On part, & pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande ville, les deux aînées ne manquoient pas de répéter cent fois à propos de rien : Mais que fait la laide ? écoutez, ma tante, ce que dit la laide. On prétend même qu'elles portoient dans une

petite cage de ſatin, dont les barreaux étoient de peluche, une petite perruche à voix aigre & perçante, qui répétoit cent fois dans une heure : *La laide, la laide, la laide ;* & c'étoient elles qui l'avoient inſtruite. Il eſt certain du moins que depuis qu'on avoit donné à leur ſœur, étant encore au berceau, le triſte nom de laide, elles ſeules le lui avoient fidèlement conſervé; tous ceux qui l'environnoient en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appeloit *Zinzime*, ce qui en langage de fée veut dire, *mieux que belle.* L'autre *Claride*, c'eſt-à-dire, *qui ne l'aimeroit ?* & ainſi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été. Il eſt vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ſes ſœurs, de peur de les mettre en colère, & qu'elle-même ne vouloit pas les entendre. Mais l'appeler, comme par mépriſe, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une choſe obligeante, & on profitoit de toutes les occaſions de ſe méprendre. Car comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeſte, qu'elle ne ſe crût du genre de laideur que ſes ſœurs lui reprochoient ſi volontiers, on s'appliquoit à lui perſuader le contraire, & cela parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier séjour fut à la cour d'*Affirie*. C'étoit une cour brillante, nombreuse, où les hommes étoient à la fois sensés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient ensemble sans se haïr, parce qu'elles n'avoient que le cœur sensible, & que leur amour propre ne se blessoit jamais mal-à-propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût aussi des femmes vaines, aigres, méprisantes; des hommes *confians*, frivoles, indiscrets; mais c'étoit le petit nombre, & cela fait une nation bien raisonnable. La belle y fut d'abord admirée; la jolie y fut suivie; la laide (j'aime mieux dire la troisième) resta d'abord assez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bientôt l'aînée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la société, & regardant trop en pitié tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'est-à-dire, toute autre que la sienne. Bientôt la voilà négligée, abandonnée; &, à quelques vieux seigneurs près, qui n'avoient conservé de leur jeune âge qu'une parfaite & ennuyeuse admiration pour les belles, elle ne se trouva plus d'adorateurs. Et comme elle avoit méprisé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formalisées, parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire, s'en

trouvèrent encore plus qu'il n'en falloit pour lui donner des ridicules. La feconde, qui avoit d'abord attiré ce petit nombre d'hommes dont j'ai parlé, fut enfin avertie par la fée qu'ils avoient l'air trop libre avec elle; qu'ils faifoient de mauvaifes hiftoires fur fon compte, que de certaines femmes prenoient grand foin d'accréditer, & que les gens fenfés à qui elle ne s'étoit point foucié de plaire, fe contentoient de ne point écouter, fans chercher à les détruire; & qu'enfin elle n'avoit nulle confidération. Cela la toucha affez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'eft qu'elle fe vit bientôt négligée par les hommes les plus eftimés & les plus aimables. La voir, la fuivre, la trouver trop coquette & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troifième avoit enfin été remarquée. On avoit commencé par s'appercevoir qu'elle avoit beaucoup d'efprit. On fe demanda bientôt, on examina fi effectivement elle étoit laide; & la fin de ce doute fut de la trouver extrêmement aimable. Eh comment ne pas convenir de fon efprit? Elle en trouvoit fi volontiers aux autres, & fe plaifoit à démêler dans toutes les femmes ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit

cherché à les voir en ridicule; ainsi on lui donnoit sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il fallut partir, ses deux sœurs s'ennuyoient de cette cour; elles vouloient absolument aller dans quelqu'autre qui fût tout-à-fait différente. La fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivèrent au milieu d'une grande ville, où l'on ne voyoit que des palais, & dont les habitans, d'une stature noble & élevée, étoient habillés de gazes brodées de petits coquillages qui représentoient au naturel des fleurs, des arbustes, des oiseaux; & ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'aventurine, avec des yeux d'un bleu de saphir & très-brillans, des lèvres extrêmement grosses de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre les plus jolies du monde. Cette bisarrerie ne choqua point les deux aînées; elles pensèrent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses sœurs furent bien trompées dans leurs espé-

rances ; comme la beauté eſt une affaire d'opinion, on ne les regarda jamais qu'avec une ſurpriſe qui ne ſuppoſoit aucun plaiſir à les voir; elles n'eurent point d'autres ſuccès. Pour comble de dégoût, elles apprirent qu'on ne les appeloit que du nom qu'elles donnoient avec tant de plaiſir à leur cadette. Mais voici bien pis encore. Etant toutes trois à une fête où les filles du roi formoient une danſe plus ſingulière que difficile, & que les deux aînées ne regardèrent qu'avec dédain, (car elles ne pouvoient pas ſouffrir de voir briller les autres) la troiſième ſe mit au rang des danſeuſes qu'elle avoit beaucoup applaudies : & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir beſoin, elle ſaiſit ſi bien le caractère de leur danſe, on lui ſut ſi bon gré de ſe prêter avec tant de grâce à des amuſemens étrangers pour elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le roi, les dames, les courtiſans ne ceſſoient de dire : Quel dommage qu'elle n'ait pas un teint couleur d'aventurine, & de belles groſſes lèvres bleues! Ses deux ſœurs entendirent ſans-doute mot pour mot toutes les louanges qu'on lui donna, quoique dans une langue étrangère (car le dépit dans les femmes eſt ſi pénétrant). Enfin elles pensèrent en

mourir de jalousie. Le bal fini, ce fut une persécution pour partir, à laquelle il fallut que la tante cédât ; à peine eut-elle le temps de prendre congé du roi, de la reine & des princesses, à qui elle donna cependant un secret pour se bouffir considérablement les lèvres aux jours de cérémonie. L'importance de ce présent la fit reconnoître pour fée, & elle se vit investir par un concours prodigieux des peuples ; mais elle étoit déjà dans son char, & elle disparut, au grand contentement des deux aînées, qui maudissoient un pays où l'on n'applaudissoit que leur cadette.

Je ne sais pas comment j'ai oublié jusqu'ici d'expliquer pourquoi ces deux aînés étoient en si bonne intelligence. Il n'est pas facile de le deviner ; cela va cependant paroître assez simple. La jolie disoit à tout moment à l'aînée, qu'elle étoit *prodigieusement* belle ; la belle disoit à celle-ci, qu'elle étoit *excessivement* jolie ; & chacune, parce qu'elle pensoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien, & se moquer de sa sœur, à proportion du plaisir qu'elle lui causoit par cette louange chimérique.

Mais comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes, puisque l'une & l'autre vouloit

ſans-doute être ſeule aimable? Cette objection eſt plus embarraſſante; mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que ſa ſœur n'avoit de ſoupirans que ceux qui ne ſe ſentant qu'un mérite commun, n'oſoient ſe flatter d'être écoutés d'une belle perſonne. Et la ſeconde diſoit : Ils ſeront bientôt excédés de la triſte beauté de ma ſœur, ils me reviendront. Ainſi c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre, qui entretenoit leur union. On ne ſauroit croire combien un mépris réciproque eſt ſouvent, parmi quelques femmes, une raiſon de convenance, & même le nœud d'une ſorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troiſième, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette ayant une ame douce, & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié la répugnance que lui marquoient ſes ſœurs, profitoit de toutes les occaſions de faire leur éloge avec juſtice ; mais étant raiſonnable & ſincère, elle ne pouvoit ſe déterminer à louer l'orgueil de l'une, & la coquetterie de l'autre ; & ne pas les applaudir à cet égard, c'étoit ſe montrer leur ennemie. Ajoutez que lorſque les deux aînées

s'y attendoient le moins, elles virent cette sœur, condamnée dans leur esprit à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela ; car qu'on ait prévu le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé par avance toutes les manières de l'envisager qui en diminueront le prix, on peut en être témoin sans se décontenancer ; on le méprise peut-être au point qu'on le pardonne. Mais quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous mènerai-je ? leur dit la fée. Vous savez sans doute à quoi vous en tenir sur votre figure ? Voyageons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie ; je vais pour commencer vous faire toutes trois reines. Alors elle remua une chaîne de diamans qui gouvernoit quatre phénix qu'elle avoit attelés à son char ; ils hâtèrent leur vol, & arrivèrent dans un pays charmant. On entra dans une ville superbe ; tous les grands de l'empire s'y trouvèrent rassemblés ; & les trois nièces, placées sur un même trône, furent toutes trois reconnues souveraines.

L'aînée ;

L'ainée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de ſon mérite. Le lendemain de ſon couronnement elle emprunta la baguette de ſa tante, pour un coup d'état, diſoit-elle, & l'on ne devineroit pas quel uſage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de ſa capitale une vaſte plaine; elle s'y promena d'un ſoleil à l'autre; & pour donner à ſes ſujets le plaiſir de l'admirer, elle les tranſporta tout-à-coup dans cette plaine. Cet enlèvement penſa les faire mourir tous de frayeur. L'un, occupé dans ſon cabinet, ſe ſentoit emporté par ſa fenêtre, ſans ſavoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre, au moment de prononcer le ſerment qui alloit l'unir à ſa maîtreſſe, quittoit malgré lui ſa main, & s'échappoit avec rapidité du temple, au grand étonnement de l'épouſe & de l'aſſemblée. Celui-ci, dont la ſanté étoit languiſſante, tranſporté dans ſon fauteuil, ſe trouvoit dans les nues. On voyoit voler les bataillons tout armés, & les perſonnages les plus graves traverſer les airs en habits de cérémonie. Enfin cet événement cauſa un trouble, un déſordre général dans toute la nation; & chaque jour de ſon règne amena

quelqu'autre folie dont sa beauté étoit la cause.

On s'attend bien à voir la seconde ne contraignant pas mieux son caractère; aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa cour que des petits soins pour occupation, des fleurettes pour langage, & des lorgneries pour politesses. La fée se trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de sa ridicule présomption; à la seconde, le peu d'estime & de respect qu'on avoit pour elle; & les avis sages, quand ils viennent d'une fée, ont cela de particulier, ils persuadent. Je ne veux pas dire cependant que les deux nièces crurent avoir tort; elles sentirent seulement la honte de leur situation, qu'elles trouvèrent injuste; & elles conclurent que le trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient pensé.

La troisième reine parut effectivement l'être. Si le trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne aussi plus d'occasions aux vertus de paroître. *Zimzime*, car la fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide, *mieux que belle*, dis-je, eut donc lieu d'être contente de sa nouvelle condition; elle avoit des mœurs & de la dignité, elle fut respectée. Elle ne songeoit qu'aux

moyens de faire le bien & d'être aimée, on l'adora. Sa cour devenoit tous les jours plus nombreuse, & cela acheva de désespérer ses sœurs.

Une nuit, tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allèrent trouver la fée, & la pressèrent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La fée qui avoit ses vues, répondit froidement, il est encore bien matin, mais j'y consens : elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un seul coup de baguette sans que rien manquât à son ajustement, répandit dans la ville quelques trésors, & l'on remonta encore dans le char.

Eh bien, mes chères nièces, (cela s'adressoit aux deux aînées) vous vous êtes ennuyées du trône ? Le rang qui en approche vous exposeroit à-peu-près aux mêmes inconvéniens, & dans les états successivement inférieurs, vous trouveriez de pareils sujets de mécontentement. Passons, croyez-moi, à une extrèmité dont vous n'avez qu'une idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Asie, où, sous un ciel doux, des peuples simples & sociables vivent dans de belles campagnes;

nulle ambition, peu de besoins, & un penchant inaltérable pour des plaisirs qui n'entraînent point de dégoûts : voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hameau, dit l'aînée. Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la seconde. A l'instant elles se trouvèrent toutes trois mises comme de simples villageoises, c'est-à-dire, avec une coëffure & des habits qui pour toute magnificence avoient une simplicité agréable, l'air frais & d'une extrême propreté. L'aînée conçut que sous des dehors si peu brillans on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde ne douta pas que la singularité de cet ajustement ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les passions douces disposoient sans-doute leur ame à l'amitié. Elles apperçurent alors cette campagne qu'elles désiroient. Elles arrivèrent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre ; le lieu, les habitans, tout rappeloit l'idée de l'âge d'or. La belle se voyant entourée d'une troupe considérable, leva avec un air de bonté présomptueuse un voile qu'elle portoit en voyage. Ces gens simples la regardèrent long-temps avec des yeux plus

étonnés que satisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils désiroient qu'on le fût. Elle ne parla à personne, dédaignant particulièrement les jeunes villageoises qui s'approchoient d'elle : personne aussi ne lui parla; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guères à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien résolu de le paroître tout autant qu'elle le pourroit, elle y fit de son mieux; mais ses *agaceries* furent perdues. Ces gens simples la virent avec les mêmes yeux qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de sa sœur; ses mines leur parurent des grimaces, & les petits propos qu'elle leur adressa, des moqueries. Elle se mit enfin à danser avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves; mais elle y ajoutoit une légéreté forcée & des inflexions de corps affectées, qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui sortoit d'une certaine simplicité n'alloit point jusqu'à leur esprit; ils la regardoient fixement, & n'y trouvoient point de plaisir : c'étoit-là tout ce qui se passoit en eux. Elle s'en apperçut, & dit à la fée, que *cette espèce-la étoit bien maussade, bien insupportable.*

Et *Zimzime*, *Zimzime* qui avoit abordé

plusieurs de ces jeunes villageoises, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient; elle se mêla dans leurs jeux, & y réussit à merveille. Si on lui donnoit le prix, elle vouloit qu'il fût partagé à toutes celles qui l'avoient disputé avec elle; ses caresses la faisoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit, & ce succès dura tout le temps qu'elle resta dans cette campagne. Les jeunes habitans qui disposoient encore de leur cœur, passoient les jours à s'occuper d'elle. L'un d'eux particulièrement, qui de son côté se faisoit distinguer de tous les autres, & que la fée embarrassoit quand elle lui disoit le mot de travestissement; celui-là, *Zimzime* l'écoutoit avec plaisir; elle trouvoit la vie pastorale très-agréable, tandis que ses sœurs ne cessoient de répéter; *je l'ai en horreur, elle m'est odieuse.* Enfin il fallut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la fée les transporta. C'est une sotte chose que les voyages, dit l'aînée. On y *périt* d'ennui, ajouta la seconde. Dites plutôt, répondit la fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaisons, & que les gens qui paroissent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne songer qu'à ce qui nous flatte, sans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres,

eſt un moyen sûr de s'ennuyer bientôt partout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures; j'ai eſpéré de vous corriger de vos défauts, en vous faiſant eſſuyer les inconvéniens qu'ils entraînent; je vois que le mal eſt ſans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots elle la laiſſa au milieu d'un palais qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui repréſentoient ſon image. Elle avoit le plaiſir de s'y voir ſans-ceſſe, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure: elle eut des rides, & ne put s'empêcher de les appercevoir. Ce fut-là ſa punition, & l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour-propre.

La fée mena la ſeconde dans un autre palais: vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez ſans-ceſſe une foule d'hommes de toutes les nations, que vous pourrez attirer, mépriſer, accueillir, gronder, appaiſer; mais ils s'évanouiront comme des ombres, dès que vous trouverez quelque ſatisfaction à les voir ou à les entendre. C'eſt à-peu-près ce que vous auriez éprouvé dans le monde; la plûpart des ſuccès qui naiſſent de la coquetterie ne ſont guères plus réels, &

je vous épargne les ridicules & les dégoûts véritables qui y sont attachés : car ces ombres que vous verrez s'évanouir & renaître, ne prendront point un air de dissimulation en se défendant d'avoir sû vous plaire, & elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La fée demanda ensuite à *Zimzime* quel rang & quelle figure elle désiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus désirable ; mais puisque ce bonheur est réservé aux fées, laissez-moi d'abord ma laideur, elle m'épargne la jalousie des autres femmes, & me rappelle la nécessité où je suis de songer à me rendre supportable du moins par le caractère. A l'égard du rang dont je voudrois jouir, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune pasteur que j'ai vu dans cette heureuse campagne où vous m'avez conduite : je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit ; mais ne fût-il qu'un simple habitant de ce même hameau, il me semble que je passerois avec lui une vie heureuse. A peine elle achevoit, qu'un prince charmant parut au milieu de sa cour. *Zimzime* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui se trouva fils d'un grand roi. Ils s'aimoient, ils s'épousèrent, ils s'aiment encore.

LES AMES RIVALES,

HISTOIRE FABULEUSE.

PREMIÈRE PARTIE.

LES Indiens, dévoués bien ſincèrement au culte de Brama, obtenoient jadis de ce dieu une faveur bien admirable ; leur ame avoit la liberté de quitter leur corps pour paſſer dans un autre, & revenir enſuite reprendre leur demeure ordinaire. Ces ames libres pouvoient auſſi ſe placer dans des plantes, dans des animaux, dans des inſtrumens de muſique ; parcourir les aſtres, & enfin ſe promener dans l'univers : les corps, pendant l'abſence de l'ame, reſtoient plongés tranquillement dans une eſpèce de ſommeil.

Cette merveilleuſe liberté dépendoit uniquement d'une prière myſtérieuſe, appelée le mandiran. Soit qu'on tînt cette prière d'une révélation immédiate de Brama, ſoit qu'on l'eût appriſe d'un de ſes favoris, il ne falloit que la réciter, auſſitôt votre ame pouvoit ſe ſéparer de votre corps.

Les Indiens n'ont pas joui long-temps d'un

privilège envié si justement des autres nations. L'événement qui a déterminé Brama à les en priver, remplit un des plus importans chapitres du livre sacré (1), qui contient les aventures des ames libres.

Autrefois dans le royaume de Malleani (2), dès qu'une fille avoit quinze ans, ses parens lui présentoient douze amans, dont l'âge, la naissance & la fortune étoient convenables, & ces amans passoient une année auprès d'elle sans la perdre de vue un seul moment. Le dernier jour de cette année elle pouvoit se déclarer en faveur d'un des prétendans, qui, par cette préférence, devenoit son époux, & donnoit pour le reste de la vie l'exclusion à tous les amans. Une fille étoit libre aussi de ne point aimer, c'est-à-dire, de prendre douze nouveaux amans, & de n'avoir point d'époux. Voici dans quelle vue cet usage étoit établi. Pendant le cours d'une année, une fille, sans-cesse entourée de ses amans, avoit le temps de pénétrer

(1) Les Indiens appellent ce livre le Pouranam.

(2) Le royaume de Malleani est situé dans cette partie de l'Inde appelée le Calécut. Les femmes dans ce pays ont l'autorité sur les hommes; elles en choisissent le nombre qu'elles veulent, & elles les traitent comme des esclaves.

leur caractère, quelqu'attention, quelqu'intérêt qu'ils eussent à le cacher. Ainsi on s'unissoit autant par convenance que par penchant. Eh quelle félicité suivoit une pareille union ! Si par hasard l'amour venoit à diminuer, l'amitié déjà établie remplissoit si bien la place de cette passion, que les époux n'avoient presque rien à regretter.

La princesse Amassita, fille du souverain de Malleani, étant parvenue à l'âge d'être mariée, les plus grands princes de l'Inde se disputèrent l'honneur d'être du nombre des douze amans. Elle étoit bien digne de cet empressement : elle joignoit à une figure charmante un certain agrément dans l'esprit & dans le caractère, qui forçoit les femmes les plus vaines à lui pardonner d'être plus aimable qu'elles.

Parmi les illustres concurrens qui furent préférés, Mazulhim, prince de Carnate, & Sikandar, prince de Balassor, se distinguèrent bientôt, l'un par les grâces avec lesquelles il cherchoit à plaire, & l'autre par l'impétuosité de sa passion. Cette tendresse très-vive de part & d'autre ne mit point cependant d'égalité entr'eux aux yeux de la princesse ; Mazulhim seul intéressoit son cœur, mais elle n'osoit se l'avouer, craignant

de s'être prévenue trop favorablement sur le caractère de ce prince : elle s'attachoit à garder plus sévèrement avec lui l'extérieur d'indifférence qu'elle devoit avoir pour ses amans, jusqu'au moment de choisir un époux.

Le prince de Carnate étoit dans une extrême agitation : né aussi modeste que sensible, il n'osoit se flatter de l'emporter sur ses rivaux : il se croyoit chaque jour à la veille de voir finir l'année des épreuves ; (c'est ainsi que l'on appeloit le temps que les douze amans passoient auprès de la princesse), il n'en vouloit pas perdre un seul moment. Dans cette vue, il pria le dieu Brama de lui révéler la sublime prière, & ce fut avec des instances si vives, ses intentions étoient si pures, qu'elles eurent leur effet. Depuis ce moment, dès que la nuit étoit venue, l'ame du prince de Carnate partoit & s'introduisoit dans l'appartement de la princesse, dont l'accès étoit alors interdit à ses amans. Mazulhim par ce secours s'épargnoit des momens d'absence qui lui auroient été insupportables : mais parmi ses concurrens, il ne possédoit pas seul cette indépendance de l'ame ; Sikandar en jouissoit depuis long-temps : il avoit séduit, en répandant

les trésors de Golconde (1), un pénitent (2) aimé de Brama, & ce favori infidelle lui avoit enfin appris le mandiran.

La princesse se dissimuloit en vain son penchant pour le prince de Carnate; il parut à bien des marques dont elle seule ne s'appercevoit pas. C'est l'illusion ordinaire des amans; ils s'imaginent que leur secret ne s'est point échappé, tant qu'ils ne se sont point permis la satisfaction de le trahir. Mazulhim crut entrevoir cette préférence, mais cette idée flatteuse s'évanouissoit bientôt : inquiet dans ce qu'il osoit se promettre, il falloit, pour être tranquille, un mot de la bouche de la princesse. Eh comment l'obtenir! Amassita ne voyoit jamais ses amans qu'ils ne fussent rassemblés, & ne leur parloit qu'en public; aussi avoit-on toujours ses rivaux pour confidens.

Un jour qu'ils étoient chez la princesse, Mazulhim imagina un moyen pour avoir un entretien secret avec elle. La conversation

(1) C'est dans le royaume de Golconde que se trouvent les mines de diamans.

(2) Les pénitens sont dans la mythologie des Indiens, ce qu'étoient les héros à l'égard des dieux des Grecs. Ces pénitens, quoique mortels, disputent quelquefois de puissance avec les dieux.

rouloit, ſelon la coutume ordinaire, ſur les charmes d'Amaſſita. Madame, dit le prince de Carnate, n'oſant préſumer que nos continuels hommages vous plaiſent, nous avons bien lieu de craindre qu'ils ne vous ennuyent. Vous n'entendez jamais que des louanges, que des proteſtations exagérées peut-être: non que vous ne ſoyez digne des éloges les plus flatteurs, & des vœux les plus tendres; mais il n'eſt pas donné à tous les amans d'exprimer heureuſement ce qu'ils reſſentent. Vous ne trouvez que des prévenances qui ne vous laiſſent pas le temps de déſirer, & il y a des gens qui nous impatientent quand ils nous devinent. Il eſt sûr du moins, que ſi l'un de vos amans eſt aſſez heureux pour vous intéreſſer par cet extrême empreſſement, les onze autres vous en deviennent plus inſupportables. Oſerois-je vous propoſer un moyen de vous épargner ces mêmes hommages, qui vraiſemblablement vous importunent? Souffrez qu'aujourd'hui chacun de vos amans vous entretienne un quart d'heure ſeulement avec quelque liberté: ce ſera pour leur amour une occaſion de paroître dans toute ſa ſincérité. Ce quart d'heure expiré, les ſoins, les petites prévenances qui ſont autant de fadeurs, les ſermens prodigués

ſans qu'on les exige, les louanges à découvert qui bleſſent un amour-propre délicat au lieu de le flatter; enfin toute cette déclamation ordinaire de la tendreſſe ne leur ſera plus permiſe, il faudra qu'ils ſe contraignent; ainſi l'enjouement, la fineſſe de l'eſprit, les reſſources de l'imagination prendront la place du ſérieux de l'amour : caractère le plus ennuyeux dans les amans qui ne ſont point aimés. Mon cœur ne m'engage à vous propoſer cette conduite à l'égard de vos amans, que parce qu'il eſt plus occupé de votre bonheur que du ſien même. Je ſouffrirai extrêmement ſans-doute à me taire ; mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour mériter quelque préférence, ne vous plus parler de ma tendreſſe eſt la ſeule marque que je puis vous en donner ſans vous déplaire.

La princeſſe parut ſurpriſe du diſcours de Mazulhim. Votre idée, répondit-elle, eſt effectivement très-raiſonnable. Il eſt vrai que ſi mon cœur s'étoit déjà déterminé, l'amant vers lequel il pancheroit ſe tairoit comme les autres, & ſon ſilence peut-être me ſeroit moins ſupportable encore, que l'ennui d'entendre ſes rivaux. J'accepte cependant le projet que votre prudence vous fait imaginer, je ne veux pas être moins raiſonnable

que vous. La princesse prit un air sérieux en achevant cette réponse, ne s'appercevant pas que ce sérieux pouvoit ressembler à un reproche. Amassita commença dès le jour même cette espèce d'audience qu'elle venoit de promettre : le temps de la promenade & celui des jeux furent employés à écouter ses amans. Les concurrens du prince de Carnate eurent ses premiers momens, que la princesse abrégea souvent d'autorité. Sikandar s'approcha d'elle, montrant assez de confiance de n'être point haï. Comme à la faveur des différentes métamorphoses qu'il pouvoit prendre, il entroit dans l'appartement d'Amassita, lorsqu'elle n'étoit qu'avec ses femmes, il avoit remarqué que la princesse se livroit à une certaine rêverie qui n'avoit point l'air de l'ennui : il expliquoit favorablement pour lui ce même trouble, tandis que le prince de Carnate, sans oser s'en flatter, en étoit l'unique cause. La princesse l'écouta sans jamais lui répondre ; & le quart d'heure à peine achevé : souvenez-vous, lui dit-elle, que pour le reste de l'année je suis dispensée de vous entendre. Le prince de Carnate s'offrit alors, Sikandar se retira, & les autres amans observèrent avec inquiétude cette espèce de tête-à-tête, le dernier qu'Amassita devoit accorder.

Mazulhim vint à ſon tour, mais avec un trouble qui ne lui permit pas de remarquer que la contenance de la princeſſe n'étoit guère plus aſſurée que la ſienne. Madame, lui dit-il, à préſent je ſuis au déſeſpoir de la loi que je vous ai engagée à preſcrire : voici peut-être la dernière fois que je puis vous dire que je vous aime. Que deviendrai-je, ſi votre choix regarde un autre que le plus tendre de vos amans? Alors fixant ſes yeux ſur ceux de la princeſſe, ſon trouble augmenta, & il ceſſa de parler. Amaſſita, qui ſembloit ne s'occuper que d'un tapis de fleurs ſur lequel ils ſe promenoient, n'étoit rien moins que diſtraite : elle ne ſentoit plus, comme en écoutant ſes autres amans, l'impatience de voir finir la converſation : elle avoit trouvé qu'ils mettoient dans leurs diſcours trop d'empreſſement de paroître amoureux, & plus encore d'envie de plaire : celui de Mazulhim ne lui parut pas aſſez tendre ; elle tourna les yeux ſur les ſiens, ſans trop démêler encore ce qu'elle y cherchoit ; & voyant qu'il gardoit toujours le ſilence : Vous n'avez qu'un quart d'heure, dit-elle... A ces mots ſon embarras augmenta, & elle reſta à ſon tour un moment ſans parler. Belle Amaſſita, reprit Mazulhim avec

plus d'assurance, eh pourquoi me faire sentir davantage le peu qu'il durera, ce moment, où je puis vous parler sans avoir mes odieux rivaux pour témoins? Ah! si j'étois l'amant que vous préférez, qu'il vous seroit aisé de m'ôter mon incertitude, sans que personne au monde connût mon bonheur! J'ai obtenu du dieu des ames le pouvoir de disposer de la mienne; séparée du corps qui la contraint, elle habite presque sans-cesse votre palais. Cette nuit même, toutes ces idées, toutes ces images que vous n'avez regardées à votre sommeil que comme des rêveries amenées par le hasard, c'étoit un entretien de mon ame avec la vôtre: elles choisissoient exprès les impressions les plus agréables qu'elles pouvoient faire sur votre imagination; une personne comme vous n'a pas un seul moment dont une ame qui l'adore ne s'empresse de disposer: elle ne voit pas un seul objet qui ne soit occupé d'elle. Ce matin j'étois cet oiseau qui n'avoit appris qu'à répéter votre nom, & qui vous a surpris par tout ce qu'il vous a dit de tendre. Quelquefois ces fleurs que vous cultivez vous-même, vous êtes étonnée de les voir en un jour s'élever & éclore sous vos yeux. Quand vous tirez des accords d'un des instrumens

de musique qui vous plaisent, vous remarquez que tous les autres vous répondent. C'est mon ame, c'est toujours une ame sur laquelle vous régnez, qui agit, qui parle dans tous ces corps, & qui, pour vous amuser, produit ces sortes de merveilles. Que ces instans me rendent heureux! N'osant me flatter d'être ce que vous aimez, j'ai du moins le plaisir de devenir tout ce qui vous rend la vie agréable. Quoi! vous êtes toujours où je suis? répondit la princesse. Oui, belle Amassita, reprit Mazulhim; c'est la tendresse que vous m'inspirez qui m'a fait desirer cette liberté d'ame que j'ai obtenue, & je ne l'ai jamais employée que pour être auprès de vous. Daignez le partager ce pouvoir si admirable; il dépend de quelques mots qu'il ne faut entendre qu'une fois pour s'en souvenir le reste de sa vie: Brama, en me les révélant, ne m'a accordé que la moitié du bienfait, s'il ne m'a pas réservé le bonheur de vous les apprendre. Songez quel est l'avantage de donner à son ame la liberté de parcourir l'univers, d'être indépendante.... Non, interrompit la princesse, si je disposois de la mienne, ce ne seroit que de concert avec vous; mon ame voudroit toujours être suivie de la vôtre......

Amaïlita, à ces mots, s'apperçut que son secret s'étoit échappé, mais il ne lui restoit pas le temps de se le reprocher; le quart d'heure étoit déjà fini, elle se hâta d'apprendre les mots consacrés : elle convint que le soir même, dès que ses femmes la croiroient endormie, son ame iroit joindre celle du prince de Carnate, & ils choisirent l'étoile du matin pour le lieu de leur rendez-vous. La princesse rentra dans son appartement, Mazulhim retourna à son palais; tous deux ne respiroient que la fin du jour, & ce jour ne finissoit point.

La nuit vint cependant : l'ame de Mazulhim étoit partie bien auparavant; elle vit enfin arriver celle de la princesse : elles se joignirent, ou plutôt elles se confondirent : elles goûtèrent cette joie, cette satisfaction profonde, que les amans qui ne sont pas assez heureux pour savoir se débarrasser de leur corps, sont bien éloignés de connoître. On conçoit aisément que la nuit se passa très-précipitamment pour elles.

Il fallut s'en retourner. La princesse vouloit, avant l'heure de son lever, rejoindre son corps qu'elle avoit laissé dans son lit. Ces amans se promirent un même rendez-vous pour la nuit d'ensuite : ils firent ensemble la

route vers Malleani, & ne se séparèrent qu'au moment de rentrer dans leur habitation.

On croiroit qu'une union, où l'ame seule agit, est exempte des révolutions qui persécutent le commun des amans; mais l'amour ne va jamais sans quelque trouble. Quelle surprise pour l'ame de la princesse, lorsque rentrant dans son appartement, elle apperçut son corps déjà éveillé, & environné de ses femmes occupées à le parer! Le prince de Balassor, par le secours d'une métamorphose, avoit entendu les amans lorsqu'ils se donnoient rendez-vous à l'étoile du matin; & dès l'instant où l'ame de la princesse étoit partie, il avoit été s'emparer de la représentation.

L'ame d'Amassita se vit donc réduite à chercher une autre habitation que la sienne; car une ame ne pouvoit reprendre sa propre personne, ni s'emparer de celle d'une autre, à moins que cette personne ne fût libre. La princesse ne savoit comment disposer de son ame sans être conduite par celle de son amant: elle resta incertaine, errante, formant mille projets, & ne s'arrêtant à aucun.

Il paroît surprenant qu'une ame qui agissoit librement, ne trouvât pas d'abord des ressources pour se tirer de peine: mais c'est le

deſtin des ames entièrement livrées à l'amour; elles négligent ſi fort toutes les autres opérations dont elles ſont capables, qu'elles ne ſavent plus qu'aimer.

Mazulhim vint à l'heure ordinaire chez la princeſſe; il avoit cette joie délicieuſe que les amans les plus diſcrets ont tant de peine à cacher quand ils commencent à être heureux. Quel étonnement pour lui de ne point trouver dans Amaſſita ce caractère de douceur & de dignité qui lui étoit ſi naturelle! La princeſſe le regardoit avec un air de mépris, & lui parloit d'un ton d'aigreur, tandis que pour ſes autres amans elle affectoit une coquetterie groſſière. C'eſt ainſi que l'ame du prince de Balaſſor faiſoit malignement agir la fauſſe princeſſe, de façon à déſeſpérer Mazulhim.

Le prince de Carnate ne comprenoit rien à ce changement; il ne pouvoit le croire. Eſt-ce pour cacher notre intelligence, diſoit-il en lui-même, qu'elle affecte avec mes rivaux cette conduite ſi indécente? Quel ſeroit ſon égarement? Si l'on a découvert qu'elle me préfère, on croira de plus qu'elle eſt coquette: voilà tout le fruit qu'elle retirera de cette fauſſe fineſſe. Ainſi Mazulhim en ſoupçonnant la princeſſe, tomboit de plus en plus dans

l'erreur : & bien des amans en pareille occasion ont eu, comme lui, l'imprudence de croire que jamais dans une femme la coquetterie ne peut-être excusable. Sikandar lisoit dans les yeux de son rival toute la douleur dont il étoit cause, & ressentoit autant de joie dans le fond de cette ame dont il animoit le corps de la princesse. Pour porter enfin à Mazulhim un coup irremédiable, il fit assembler les bramines, ils étoient dépositaires des loix. Quoique l'année ne soit pas encore révolue, leur dit-il, je suis déterminée, si vous y consentez, à déclarer l'amant que je préfère. Les bramines, croyant entendre leur souveraine, applaudirent à cette proposition. La fausse princesse nomma le prince de Balassor, & on annonça le jour où l'on célébreroit l'hymenée.

Après cette démarche si funeste pour Mazulhim & pour Amassita, l'ame de Sikandar partit ; & aussitôt celle de la princesse, qui étudioit le moment de rentrer dans sa personne, ne manqua pas de s'en emparer : mais toutes les perfidies que le prince de Balassor venoit de faire ne suffisoient pas à sa fureur. C'étoit peu pour lui d'avoir obtenu, par une trahison odieuse, l'assurance de posséder la princesse ; il voulut

encore semer entr'elle & son rival des sujets d'une haine qui ne pût s'éteindre. Comme il méditoit ce projet, son ame apperçut celle du prince de Carnate, qui, par inquiétude, s'étoit séparée de son corps, qu'elle alloit reprendre. Aussitôt l'ame de Sikandar joignit celle de Mazulhim, & saisit avec tant de précision l'instant où celle-ci rentroit dans sa personne, qu'elles s'y établirent toutes deux. L'ame du prince de Carnate fut au désespoir de se trouver une compagne si odieuse; mais comment se séparer d'elle ? Ce pouvoit être un parti dangereux que de lui abandonner la place. Ces deux ames restèrent ainsi renfermées, sans avoir de commerce ensemble: elles résolurent de se nuire autant qu'il leur seroit possible, par les démarches qu'elles feroient faire à leur commune machine. Il n'y avoit qu'une seule opération à laquelle elles pussent se porter de concert; c'étoit de songer à la princesse, & de conduire chez elle la représentation du prince de Carnate.

Ces deux rivaux dans la même personne se rendirent donc au palais d'Amassita. A peine la princesse apperçut Mazulhim, qu'elle s'empressa de se justifier sur le choix qu'elle paroissoit avoir fait devant les bramines. Le prince

prince de Carnate attendri par la douleur de la princeſſe, voulut ſe jeter à ſes genoux; mais cette autre ame qui agiſſoit en lui de ſon côté, troubloit toujours les mouvemens que le prince de Carnate vouloit exprimer. S'il juroit à la princeſſe de l'aimer toute ſa vie, l'autre ame lui faiſoit prendre un ton d'ironie qui sembloit déſavouer le ſens des paroles. Ces dehors offenſans & toujours apperçus de la princeſſe, la bleſſoient; elle faiſoit des reproches à Mazulhim. Ce prince étoit déſeſpéré de la voir dans cette erreur; mais au moment qu'il la raſſuroit par les diſcours les plus tendres, l'ame ennemie lui imprimoit un air de diſtraction & de fauſſeté qui les rebrouilloit avec plus de colère. Enfin ces deux amans éprouvèrent la ſituation du monde la plus ſingulière & la plus cruelle. Cette malignité de l'ame du prince de Balaſſor mit entr'eux la déſunion & le déſeſpoir.

Les Malléanes étoient extrêmement ſurpris de voir ces contraſtes dans la conduite du prince de Carnate; ils ne ſavoient pas encore que dans un amant les inégalités & l'inconſtance ne ſont que l'ouvrage d'une ame étrangère qui le fait agir malgré lui, tandis que la véritable ame reſte toujours fidelle.

Mazulhim & Amaſſita ainſi déſunis, Sikandar crut qu'il n'avoit qu'à reparoître ſous ſa forme ordinaire; il ſe ſépara de l'ame de ſon rival: c'étoit le jour même qu'on avoit deſtiné pour l'hymen de la princeſſe. Les Bramines s'aſſemblèrent, & la fête commença. Quelle ſituation pour le prince de Carnate! La princeſſe étoit toujours irritée contre lui: livrée à l'erreur où l'ame de Sikandar, jointe à celle de ſon amant, l'avoit jetée, elle ne ſongea plus qu'à oublier Mazulhim; elle ſe laiſſa parer du voile de félicité, c'eſt ainſi qu'on nommoit les habits de cette cérémonie. On la conduiſit au temple des deux époux immortels, dont l'union & le bonheur inaltérables répandent dans l'Univers le charme d'aimer. Le prince de Balaſſor marchoit à côté de la princeſſe; & Mazulhim qui voyoit ſon malheur aſſuré, ſuivoit, confondu dans la foule & pénétré de la plus vive douleur.

Le chef des Bramines fit aſſeoir ſur un trône Amaſſita, & l'indigne amant qui alloit devenir ſon époux. Le trouble de la princeſſe s'augmenta à ce ſpectacle. Un torrent de larmes vint inonder ſes yeux. Il faudroit avoir éprouvé ſa ſituation pour en concevoir toute l'horreur. Dans une ame bien tendre,

le tourment de croire ce qu'on aime infidelle eſt affreux, ſans doute. Il y a cependant un ſupplice plus cruel encore : c'eſt le moment où le cœur rempli de cet ingrat, on ſe détermine à donner ſa foi à un autre. La princeſſe ne put achever ce projet; elle récita précipitamment le mandiran, & ſon ame prit auſſitôt l'eſſor. Mazulhim, dont les yeux étoient attachés ſur elle, la voyant ſaiſie par ce ſommeil qui marque le départ des ames libres, diſpoſa à l'inſtant de la ſienne; & toutes deux ſans s'inquiéter de ce que leur corps deviendroit, allèrent, comme ſi elles ſe le fuſſent promis, vers cette étoile où elles s'étoient donné leur premier rendez-vous. La cérémonie ceſſa, & Sikandar reſta dans la conſternation, n'imaginant point encore quel parti il devoit prendre.



LES AMES RIVALES,

HISTOIRE FABULEUSE.

SECONDE PARTIE.

L'AME de la princesse & celle du prince de Carnate se rendirent en un instant dans l'étoile du matin : là, ces extases délicieuses réservées pour les ames succédèrent aux agitations cruelles qui les avoient troublées; rien ne les trompoit alors sur la fidélité qu'elles s'étoient mutuellement gardée. Comment n'avons-nous point démêlé plutôt, dit Amassita, les illusions que le Prince de Balassor employoit pour nous désunir ? Nous ne pouvons à l'avenir nous défier trop du pouvoir dont il abuse. Hélas ! ajouta Mazulhim, quelle occupation que la défiance & l'inquiétude pour deux ames que Brama a destinées à s'aimer ! Leur tendresse suffiroit si bien pour les remplir entièrement ! Sans doute, répondit Amassita, deux ames passeroient des siècles à s'occuper l'une de l'autre, toujours avec le même empressement. Quel dommage que leur personne les

importune & les égare ſi ſouvent par les erreurs qu'elle leur cauſe ! Les corps ſont preſque toujours eſclaves des objets qui d'ordinaire les environnent, & ces objets leur donnent de ſi fauſſes idées du bonheur ! Il eſt vrai, reprit Mazulhim, que les corps en impoſent ſouvent aux ames, & qu'on ne ſauroit aſſez plaindre les amans qui ne peuvent jamais ſe débarraſſer de leur perſonne. Que n'ai-je la liberté d'abandonner la mienne ſans retour ! Que ne pouvez-vous auſſi ne plus reprendre la vôtre ! Mais détournons cette idée, notre captivité eſt l'ouvrage de Brama, ſupportons-la ſans nous plaindre de lui ; nos peines ſeront adoucies par le plaiſir de lui reſter fidelles. Peut-on ceſſer de lui être fidelles ? reprit Amaſſita. Je conçois auſſi peu comment on ſe détermine à déplaire au Dieu qui nous fait naître ſenſible, que je vois de poſſibilité à ne vous plus aimer.

L'entretien de ces deux amans duroit depuis environ ſoixante ſoleils, lorſqu'ils ſe reſſouvinrent que le moment de célébrer la fête de la reconnoiſſance approchoit. Cette fête étoit formée par toutes les ames qui jouiſſoient du don de liberté. Elles alloient ſe rendre près du trône où Brama eſt en-

vironné de soixante mille déesses (1), qui toutes l'aiment sans distraction & sans jalousie. Là, ces ames favorites pensoient de concert à cette merveilleuse prière qui leur avoit été révélée ; & dans cette extase, les différens degrés de plaisir qu'elles sentoient, avoient entr'eux de certains rapports qui formoient une harmonie admirable.

A peine Amassita & Mazulhim parurent à la fête, qu'elles obtinrent un sourire de Brama ; car ce Dieu regarde avec une complaisance particulière les ames des souverains, quand elles ont des vertus douces & bienfaisantes. L'ame du prince de Balassor n'attira que des regards sévères ; les soixante mille déesses, dès qu'elles l'apperçurent, détournèrent leurs yeux, ne pouvant souffrir une ame qui persécute celle dont elle ne peut se faire aimer.

Amassita & Mazulhim remarquant la situation de Sikandar, craignirent qu'il ne l'eût encore méritée par quelque nouvelle injustice. Ces deux ames avoient laissé leur per-

(1) Selon la religion des Indiens, ces déesses sont dans le ciel d'un de leurs principaux dieux, appelé Déuendiren. On a cru pouvoir les transporter dans le palais de Brama.

ſonne au pouvoir de ce perfide ; elles tournèrent précipitamment leur intelligence vers le cercle des événemens, c'eſt-à-dire, vers le dôme dont le Trône de Brama eſt couronné. C'eſt-là que tout ce qui ſe paſſe dans l'univers habité vient ſucceſſivement ſe peindre & demeure repréſenté : ſpectacle très-amuſant pour les ſoixante mille déeſſes.

Quels nouveaux malheurs les deux amans apprirent ! Ils virent Sikandar ranimant la perſonne de la princeſſe par le ſecours d'une ame libre qui lui étoit ſoumiſe ; c'étoit celle d'une habitante de Balaſſor. Mazulhim apperçut enſuite cette fauſſe Amaſſita environnée des Bramines ; ils lui preſcrivoient un jour où le prince Sikandar recevroit ſa foi, ſi elle le préféroit encore à ſes autres amans.

Comme ils contemploient ces événemens, la fête ceſſa : il fallut quitter le palais de Brama, ſans avoir pu s'inſtruire des autres trahiſons de Sikandar. Ils ſe hâtèrent de ſe rendre à Malléani, ayant deſſein de rentrer chacun dans leur perſonne ; mais combien d'obſtacles les arrêtèrent ! Amaſſita trouva ſa repréſentation déja animée par l'ame de l'habitante de Balaſſor. L'état de Mazulhim ne fut pas moins embarraſſant ; il ne put découvrir ce que ſa perſonne étoit devenue.

Dans cette situation, ces deux ames voyant celle de Sikandar au moment de rejoindre son corps, elles la joignirent, malgré les raisons qu'elles avoient de la haïr; & suivant une inspiration qu'elles crurent leur être donnée par Brama, elles entrèrent avec cette ame ennemie dans la personne de leur persécuteur.

C'étoit précisément le jour annoncé par les Bramines pour l'hymen de la princesse. La fausse Amassita se rendit au temple, & Sikandar la suivit. Les deux ames jointes à celle de ce prince, concoururent à cette démarche par l'union de leur volonté, sans trop prévoir cependant quel fruit elles pouvoient retirer de cette condescendance: elles étoient guidées uniquement par cette secrette confiance que les ames pures ont avec tant de justice en la bonté du Dieu qui les éclaire.

La princesse, que voyoient alors les Bramines, étoit bien différente de la véritable. On reconnoissoit, il est vrai, dans celle-ci la forme de ces traits qui rendoient Amassita la plus belle personne des quatorze mondes (1); mais ces mêmes traits n'avoient

(1) Les Indiens imaginent quatorze mondes, sept supérieurs & sept inférieurs. Celui - ci est appelé Poulàham.

plus ce charme qui met la beauté au-dessus de tous les autres avantages. Il leur manquoit ces grâces, cet esprit que notre ame seule répand sur notre extérieur, & qui marquent les degrés d'excellence dont elle est douée.

Une différence encore plus remarquable, c'est que l'Amassita qu'animoit une ame étrangère, étoit d'un caractère entièrement opposé à celui de la princesse.

La véritable Amassita étoit née avec cette saine raison, sans laquelle l'esprit, quelqu'éminent qu'il soit, n'est qu'un talent qui peut avoir des momens de succès, mais qui finit toujours par se faire haïr. Personne ne démêloit mieux qu'elle & le mérite & les imperfections; personne aussi n'étoit plus indulgente. Sensible aux grâces de l'imagination, elle étoit plus touchée encore des qualités du caractère. Avec des vertus, on étoit sûr de racheter auprès d'elle tous les défauts qui n'étoient qu'un manque d'agrément. Elle unissoit enfin deux avantages qu'on voit bien rarement ensemble; le merite qui efface celui des autres, & le dòn de se faire aimer.

L'habitante de Balassor n'avoit que beaucoup d'esprit. Née avec un fond de disposition à l'ennui, son humeur étoit ordinair-

rement aigre & contredisante. Il n'y avoit qu'un seul genre de mérite qui trouvât grâce auprès d'elle, c'étoit celui de l'amuser, & elle exigeoit impitoyablement que vous l'eussiez sans cesse. Si par malheur vous la laissiez retomber un instant dans cette langueur qui lui étoit naturelle & insupportable, aussitôt vous lui paroissiez, par l'esprit & par la figure, une sorte de monstre, qu'elle auroit étouffé avec autant de satisfaction, qu'elle en auroit senti à vous immortaliser dans les momens où vous aviez le secret de lui plaire.

Ces contrastes si marqués entre les deux Amassita, n'empêchèrent pas les Malléanes de croire qu'ils voyoient toujours leur véritable souveraine : ils pensèrent seulement que depuis quelque temps la princesse ne ressembloit que bien imparfaitement à ce qu'elle avoit été.

Voilà donc la fausse Amassita dans le temple au milieu des bramines & des grands du royaume. Elle élève la voix, & déclare qu'elle persiste plus que jamais à prendre pour époux le prince de Balassor. Elle ajouta à cet aveu quelques traits de mépris sur les prétentions de Mazulhim, jurant qu'elle ne l'avoit jamais aimé, & cela devant tant de personnes qui connoissoient toute la passion

que la princesse avoit marquée pour lui. Cette conduite faisoit supposer dans Amassita un caractère de fausseté, dont elle avoit toujours été extrêmement éloignée. Les bramines cependant firent avancer Sikandar : ils lui demandèrent, selon la coutume, si l'aveu que la princesse venoit de faire ne mettoit pas le comble à ses vœux ? Tous les spectateurs redoublèrent d'attention : un seul mot que Sikandar alloit prononcer assuroit sa félicité. Quelle fut la surprise des bramines & de la cour ! Sikandar resta quelque temps immobile, paroissant agité de différentes pensées. Enfin, il prit la parole, & avec une volubilité extraordinaire, il tint des discours où l'on appercevoit des lueurs de raison qui s'évanouissoient aussitôt. Quelquefois il se parloit à lui-même. Sikandar, disoit-il, vous êtes un puissant prince, on vous doit toute sorte de respects, mais point du tout d'estime. Il révéloit ainsi tout haut ces témoignages mortifians que les ames vicieuses sont forcées secrétement de se rendre d'elles-mêmes. Les deux ames qui agissoient en lui, se servoient de ses organes pour rompre la suite des idées que sa propre ame lui inspiroit, ce qui produisoit une confusion à laquelle on ne pouvoit rien comprendre.

Les bramines étonnés de ce désordre, dont ils n'avoient encore point vu d'exemple, le regardèrent comme une maladie qu'ils nommèrent folie. Brama ne leur permit pas alors de reconnoître que ce qui leur paroissoit si déraisonnable dans Sikandar, n'étoit qu'une conversation très-sensée de deux ames intéressées à contrarier une troisième; démêlé qui ne manque presque jamais d'arriver, quand plusieurs ames se trouvent rassemblées dans un même corps.

La folie apparente de Sikandar détermina les bramines à suspendre la cérémonie, & les deux ames unies continuèrent à troubler tous les mouvemens de celle de ce Prince. Quelquefois inspiré plus puissamment par l'ame d'Amassita, Sikandar prenoit un extérieur & un langage qui, ne convenant qu'à une femme, le rendoit extrêmement ridicule. Il se plaignoit d'être une princesse infortunée, & composoit un roman sur les inconvéniens de la beauté. Dans d'autres momens il se louoit extrêmement d'un rendez-vous qu'il avoit eu à l'étoile du matin, & tout de suite il faisoit un portrait de la fidélité, le plus sensé & le plus tendre.

Quelques personnes de la cour regardèrent d'abord comme une plaisanterie cette

manière férieufe & conféquente de dire des chofes ou extravagantes, ou obfcures, ou impoffibles à croire ; & ils appelèrent cela *perfifler*. Mais voyant que Sikandar n'avoit point d'autre langage, ils pensèrent qu'un *perfiflage* continuel eft un délire. Enfin ce prince étoit devenu le jouet des petits efprits, & un objet de pitié pour les gens fenfés qui ne connoiffoient point encore les vices de fon caractère.

Tandis que la fituation de Sikandar étonnoit une partie de la cour, & amufoit tout le refte; (car dans cette cour-là on profitoit avec un zèle incroyable de toutes les occafions de fe moquer) alors, dis-je, l'ordre des événemens, ou plutôt la bonté particulière de Brama, rappela l'ame étrangère qui occupoit la repréfentation d'Amaffita. A l'inftant l'ame de cette princeffe & celle de Carnate fe féparèrent de l'ame de Sikandar, & volèrent de concert dans le corps de l'aimable Amaffita.

Le prince de Balaffor fe trouva donc livré uniquement à fa propre ame. Cependant il ne reprit pas affez parfaitement l'extérieur ni le langage de la raifon commune, pour effacer toute idée de l'efpèce de folie qu'il avoit eue; il tenoit encore à je ne fais com-

bien d'habitudes bisarres. Souvent les corps contractent des habitudes dont leur ame s'apperçoit à peine. D'ailleurs, quand il ne seroit resté dans ce prince aucune trace de son état précédent, le peu de penchant qu'ont les autres hommes à se dissuader de ce qui les met en droit de nous mépriser, auroit suffi pour qu'on ne s'apperçût qu'à demi du retour de sa raison.

Amassita, dans une situation plus heureuse, avoit oublié tous ses malheurs passés : renfermant en elle-même l'ame de son amant, elle jouissoit d'une félicité jusqu'alors inconnue. Les mortels qui mènent la plus agréable vie, ne tiennent leurs plaisirs que de quelques objets extérieurs toujours prêts à leur échapper, & ces objets, s'ils ne se succèdent, deviennent bientôt insipides, ou même insupportables. Amassita, pour être parfaitement contente, n'avoit besoin que d'elle-même : elle trouvoit à la fois en elle la source de son bonheur, & le plaisir de le communiquer; plaisir sans lequel une ame vraiment sensible n'est point parfaitement heureuse. Tous les mouvemens dont son ame étoit charmée, passoient donc sans-cesse & sans altération dans celle qui les faisoit naître, & les transports de cette ame si chérie

étoient au même instant, & sans interruption, reportés dans la sienne. Quel dommage qu'une union si pure & si paisible ne soit plus le partage des amans! Une femme de ce siècle-ci qui auroit senti le charme d'un pareil commerce, verroit avec un dédain bien parfait & bien raisonnable, le talent de se parer à son avantage, & la satisfaction de désespérer les autres femmes en attirant tous les regards. Les hommes les plus à la mode n'auroient qu'à lui adresser des lorgneries, lui marquer des préférences, lui écrire même des billets tendres qui promettroient des sacrifices; elle les laisseroit faire sans daigner seulement les remarquer. Qu'on lui parlât, par exemple, de ces confidences qu'un amant favorisé fait à un grand nombre de ses vrais amis; de ces indiscrétions qui peuvent accréditer les charmes de la personne dont on découvre les foiblesses? elle croiroit de bonne foi qu'une pareille conduite n'est jamais pardonnée: enfin elle regarderoit les autres femmes comme des dupes, qui pensent que la vie ne consiste qu'à faire des songes.

Cette félicité intérieure, en faisant le bonheur de la princesse, diminuoit celui des personnes assez heureuses pour pouvoir l'ap-

procher sans-cesse. On voyoit que c'étoit un effort pour elle, que d'accorder un regard, que de s'occuper quelques instans de ceux qui avoient eu le plus de part à sa confiance. On remarquoit avec douleur ce changement; car comme on l'avoit vue capable d'amitié, on l'aimoit comme si elle n'eût été qu'une simple particulière. Elle étoit sensible, disoit-on, à présent tout ce qui l'environne lui est à-peu-près-égal; ainsi rien ne l'intéresse. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette opinion sur le caractère des princesses s'est conservée dans le monde: mille gens croient de très-bonne foi qu'elles ne savent aimer qu'elles-mêmes.

L'ame de Mazulhim, quoique sensible autant que celle de la princesse, ne jouissoit pas d'un bonheur si tranquille; sa destinée étoit d'habiter le corps que Brama lui avoit donné en partage; elle en étoit séparée, elle desiroit le rejoindre.

Si des amans ordinaires avoient apperçu cette inquiétude, sans en savoir la véritable cause, ils auroient jugé que Mazulhim n'avoit pas pour la princesse la même tendresse qu'elle ressentoit pour lui. C'est vraisemblablement d'une pareille erreur qu'est née l'opinion fausse où l'on est, que de deux

amans il y en a toujours un qui aime plus que l'autre.

La princesse s'apperçut bientôt de l'inquiétude très-pardonnable qui troubloit Mazulhim ; elle fit chercher avec tout le soin possible la personne de son amant. Les perquisitions furent inutiles ; Sikandar, qui l'avoit dérobée, n'avoit confié son secret à personne ; & Sikandar préparoit à son rival des chagrins bien plus sensibles encore. Dans l'Inde & surtout chez les Malléanes, le don de disposer de son ame pour aller parcourir l'univers, paroissoit le bonheur le plus desirable : dès qu'ils avoient la moindre espérance d'obtenir cette faveur, ils ne répondoient plus de leur raison. Ils étoient même de si bonne foi à cet égard, que si on avoit dit à la plus vertueuse dame de la cour : « Avouez-le sincèrement ; quelque prix qu'on » exigeât, si l'on s'offroit de vous enseigner » le secret des ames libres, auriez-vous le » courage de résister ? » Elle auroit sûrement répondu : « J'espère qu'on ne me » proposera point de me l'apprendre. » Toutes les autres se seroient écriées : « Eh ! » qu'on me l'apprenne. » Mais on traitoit rarement cette matière ; on savoit que les ames ainsi favorisées ne pouvoient, sans

s'expoſer à déplaire au dieu Brama, com-
muniquer un ſi grand avantage.

La crainte d'irriter le dieu des ames n'avoit pas cependant arrêté le prince de Balaſſor. Sacrifiant tout à ſa paſſion, il avoit gagné la plupart des bramines & des grands de l'état, en leur révélant la ſublime prière : tous lui avoient promis d'obliger la princeſſe à l'épouſer.

Amaſſita étoit alors bien éloignée de prévoir le malheur qui la menaçoit. Notre deſtinée eſt aſſez douce, diſoit-elle un jour à l'ame de Mazulhim : en attendant que par la bonté de Brama votre perſonne nous ſoit rendue, nous paſſerons les jours dans cette union intime qui nous eſt ſi chère : je ſuis aimée des Malléanes ; ils ne ſouffriront pas qu'un prince que je hais devienne leur monarque ; je ne ſerai point au cruel Sikandar. Comme elle achevoit ces mots, les bramines parurent avec les autres ſujets engagés dans la conſpiration ; & portant l'infidélité juſqu'à s'armer du nom d'un dieu qu'ils trahiſſoient, ils déclarèrent à la princeſſe de la part de Brama, qu'il falloit qu'à l'inſtant même elle vînt au temple. Dans le trouble que lui cauſa cet ordre impoſant, elle ſe laiſſa conduire aux pieds de la ſtatue du dieu des

ames. Là, le chef des bramines ayant placé à côté d'elle le perfide Sikandar, ils commencèrent la cérémonie de l'hymenée. Amassita reprit alors ses esprits. O Malléanes, s'écria-t-elle, soyez touchés du sort de votre princesse ; il s'agit du bonheur de sa vie. Elle déclara ensuite de quelle manière Sikandar, possédant comme elle le mandiran, n'avoit employé le pouvoir de cette admirable prière, que pour faire des injustices. Jugez, ajouta-t-elle, de l'horreur de ma situation : je n'ai jamais préféré, je n'aime que le prince de Carnate. Si vous me forcez d'être unie avec Sikandar, je vous l'ai avoué, favorisée du dieu des ames, j'ai le secret de donner l'essor à la mienne : l'hymen qui m'attachera à un amant que je déteste, ne lui livrera que ma représentation ; ma foi, mes vœux, mon ame enfin, en seront toujours séparés. Cessez de résister au dieu des ames, dit le chef des bramines, en interrompant la princesse : Brama veut que votre hymen s'achève. A ces mots, il prit la main de la princesse & celle de Sikandar. Alors le temple trembla, les voûtes s'ouvrirent, & du sein d'un nuage il sortit quatre éléphans (1), tels qu'on représente ceux qui

(1) Les Indiens croyent que les quatorze mondes.

foutiennent les quatorze mondes. Le nuage achevant de fe diffiper, la repréfentation de Mazulhim parut dans un char, & s'animant tout-à-coup : Mourez, dit-elle aux bramines, & que vos ames paffent pendant mille fiècles dans les corps les plus vils. A l'inftant tous les bramines qui avoient trempé dans la confpiration expirèrent. C'étoit Brama lui-même qui animoit le corps de Mazulhim. Le dieu dit enfuite : Que le mandiran s'efface pour jamais de la mémoire des mortels, puifque cette faveur devient un moyen de me trahir. Et toi, continua-t-il, en s'adreffant à Sikandar, ceffe de jouir du rang où je t'avois élevé. Deviens un fimple mortel ; & que ton ame, toujours plus éprife des charmes d'Amaffita, foit fans-ceffe attentive au bonheur inexprimable dont cette princeffe va jouir avec ton rival. Quels que foient tes crimes, tu feras affez puni. Une éternelle jaloufie eft le plus grand de tous les tourmens. A ces mots, Brama parut au milieu des foixante mille déeffes ; lui-même unit Amaffita & Mazulhim. Quel moment pour eux, que celui

---

font portés fur une montagne d'or que huit éléphans foutiennent.

d'une union desirée si ardemment ! Quels jours heureux ils passèrent ensemble ! On trouve gravé dans les fastes de Malléani : *Amassita & Mazulhim s'aimèrent comme s'ils avoient été assez heureux pour n'avoir que leur ame.*

Fin du vingt-cinquième Volume.

TABLE DES CONTES du Tome vingt-cinquième.

NONVEAUX CONTES ORIENTAUX.

CAYLUS.

Contes de MONCRIF.

Fin de la Table du Tome vingt-cinquième.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les figures des Tomes XXV & XXVI du Cabinet de Fées, *in-12. Genève.*












Digitized by Google











Digitized by Google

